


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
201
3 E
12





COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

DEPUIS LES TRAITÉS DE VIENNE



IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Ce, RUE DU BAC, 30.

G.-G. GERVINUS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG

HISTOIRE

DU

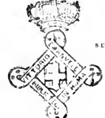
DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

DEPUIS LES TRAITÉS DE VIENNE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR J.-F. MINSSEN

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE DE VERSAILLES
PROFESSEUR ADJOINT A L'ÉCOLE MILITAIRE DE SAINT-CYR



TOME DOUZIÈME

SEULE ÉDITION AUTORISÉE PAR L'AUTEUR



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866



HISTOIRE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

VII. — INSURRECTION ET RÉGÉNÉRATION DE LA GRÈCE (SUITE)

2. — L'HÉTAIRIE. INSURRECTION DANS LES PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES (SUITE)

—

Ypsilantis dans la Russie méridionale.

On s'aperçut aussitôt que la direction du mouvement grec était concentrée entre les mains d'un seul homme. Ypsilantis, l'aide de camp du czar, l'ami de Kapodistrias, commença encore à Saint-Pétersbourg à exercer ses nouvelles fonctions au nom du *gouvernement* dont lui aussi maintenait continuellement le secret trompeur, en fortifiant ainsi au plus haut degré la supposition que nul autre que le gouvernement russe n'était le moteur secret de la machine hétairiste. Sur la recommandation expresse

de Kapodistrias, il se dispensa de donner sa démission d'officier de l'armée russe, pour ne pas affaiblir l'effet moral de son apparition au milieu des Grecs. Dans toutes les directions, il s'adressa aux plus notables parmi les hétairistes, pour leur notifier sa nomination à la dignité d'éphore général; il les exhorta à lui être obéissants et à lui envoyer leurs contributions; en même temps, il mit en lumière la rare faveur du moment actuel pour la cause de la patrie et il stimula le zèle « des descendants « d'un Aristide, d'un Thémistocle et d'un Lycurgue » en leur parlant de la gloire de leurs ancêtres.

Le plus grand enthousiasme s'empara de ces cœurs ivres d'espérance et altérés de liberté. Les noms des premières familles et des dignitaires les plus élevés de l'Église remplirent alors les listes de l'hétairie. La première lettre envoyée par Ypsilantis à Constantinople y fut accueillie avec transports et portée en copies innombrables de maison en maison, de navire en navire; on en gardait de petits fragments comme des reliques. Quelques lignes qu'il écrivit (15/27 juin) à Theodoros Kolokotronis à Zante furent reçues par les hétairistes de cette île comme un autre Évangile; Kolokotronis lui-même disait : « Lorsque l'appel d'Ypsilantis me parvint, il me « sembla que le ciel et la terre répétaient les mots : La « trompette de la patrie vous appelle! et je gravai le « nom béni d'Alexandros Ypsilantis en caractères de feu « dans mon cœur! »

Ces lettres du prince, datées de Saint-Pétersbourg (1), contenaient cependant encore toutes des phrases très-générales; le prince aussi semblait croire que l'heure de

(1) Cf. Philimon, *loco cit.*, t. Ier, p. 349 sq.

l'action immédiate n'avait pas encore sonné. Il nourrissait la pensée d'envoyer un confident en Amérique et d'aller en personne en France pour se mettre en communication avec les nations les plus amies de la liberté : projets qui trahissaient par eux-mêmes qu'ils avaient été conçus à une époque relativement tranquille, où les esprits étaient encore incertains et où le mouvement espagnol n'avait encore atteint ni l'Italie ni le Portugal.

Aussitôt, la crise du moment et l'impétuosité des jeunes patriotes poussèrent, comme Ypsilantis l'avoua lui-même, à des résolutions plus décisives. Le prince prit (comm. de juillet) un congé pour aller aux eaux, et se rendit, en passant par Moscou, dans la maison paternelle à Kiev, où sa mère éplorée pressentit « le sort d'Hécube » pour elle-même. De là Ypsilantis alla à Odessa pour répondre à l'invitation aussi pressante que flatteuse d'un homme zélé, du nom de Lassanis, né en Macédoine et autrefois professeur à Moscou, qui, déjà auparavant, avait fait valoir d'une manière indiscrète le nom des Ypsilantis. Mais les premières expériences qu'Ypsilantis devait faire à Odessa, au sein de l'hétairie, n'étaient pas encourageantes. Les riches négociants, que la nouvelle tournure des affaires devait nécessairement effrayer, refusèrent les secours d'argent qu'on avait espéré trouver auprès d'eux ; les cercles des jeunes hétairistes, qui alors se mettaient en première ligne et haussaient le ton, étaient divisés entre eux.

Paparrigopoulos, le délégué de la Morée, n'ayant plus trouvé Ypsilantis à Saint-Pétersbourg, l'avait suivi à Odessa ; il lui donna les informations (septembre) les plus décourageantes sur l'état du Péloponèse, où personne n'était prêt pour la guerre, et où le prince comptait com-

mencer l'insurrection. Tout cela le disposa à retarder l'entreprise et à retourner à Saint-Pétersbourg; mais, comme on s'adressa à sa conscience et qu'on lui fit sentir quelles seraient les conséquences de son éloignement du théâtre de l'action, Ypsilantis se décida de nouveau pour le commencement immédiat des hostilités; il convoqua (5 octobre) seulement ses amis Dikaios, Perrhaivos, Xanthos et quelques autres à une réunion au cimetière d'Ismaïl, pour décider dans quel endroit l'insurrection devait éclater. Parmi le grand nombre de projets relatifs à la politique et aux finances dont Ypsilantis était accablé, il y en eut aussi plusieurs qui concernaient la guerre.

Un plan de la date la plus récente provenait d'un homme de guerre, blanchi dans les luttes contre les Turcs; en dernier lieu, il avait été officier aux gardes du corps de l'hospodar, mais il vivait à ce moment à Boukharest dans l'aisance : c'était Savvas Kaminaris, de Patmos.

Cet homme s'était vanté encore en 1819 d'être bon sujet turc; Th. Negris avait alors entrepris de redresser ses opinions politiques par de bonnes et de mauvaises raisons. Effectivement, à ce moment-là, Kaminaris était devenu hétairiste; mais il se moqua de tous les jeunes niais enthousiastes qu'il voyait entourer Ypsilantis. Il n'espérait rien d'une guerre grecque, mais tout d'une guerre russe; c'est pourquoi il recommanda de commencer les hostilités dans le Nord et de s'unir, dans ce but, avec les Serbes et les Albanais du Nord; au concours du Sud il ne donna qu'une importance secondaire. Levendis, Dikaios et d'autres hétairistes, originaires du Péloponèse, étaient d'un autre avis.

D'après leur projet (1), ils proposaient de commencer la lutte aussi au Nord, mais c'était seulement pour faire à la Porte une autre diversion à côté de la guerre contre Ali-Pacha et pour pouvoir frapper ensuite plus aisément le coup principal au Midi. En même temps, la flotte turque à Constantinople devait être incendiée comme par une méprise des gardiens, pour empêcher ainsi que les Turcs ne se vengeassent sur les chrétiens dans la capitale. Conçu avec prévoyance, comme on le voit par cette dernière mesure, leur projet avait encore un côté pratique, en ce qu'il conseillait d'attirer, par la fuite ou par la demande d'un congé, tous les soldats grecs dispersés, ceux qui se trouvaient au service de Mehmet-Ali, à Naples ou en Crimée. C'est pourquoi Ypsilantis était disposé à accepter ce projet, au moins dans ses traits généraux. Il compromettait la Russie d'une manière moins frappante en débutant au Midi, où l'ardeur du patriotisme était plus grande que partout ailleurs, où il y avait à combattre, au commencement, le moins de Turcs, et où l'on pouvait le plus facilement tendre la main à la flotte et former une alliance avec les Albanais.

Le seul obstacle à l'exécution de ce projet se trouvait dans les communications faites antérieurement à Ypsilantis sur l'impossibilité dans laquelle se trouvait le Péloponèse à résister aux ennemis. Dans la réunion à Ismaïl (13 octobre), Dikaios leva cependant cette difficulté en présentant aux chefs de l'hétairie un rapport couvert de nombreuses signatures de Péloponésiens, rapport qui affirmait, au contraire, que tout, dans leur pays, était entièrement prêt pour la guerre. On décida donc qu'Ypsi-

(1) Cf. Philimon, *loco cit.*, t. Ier, p. 47.

lantis se rendrait en Morée en passant par Trieste; aussitôt on envoya des circulaires et des délégués en Grèce (Dikaios dans le Péloponèse, Perrhaivos en Lakonie et à Souli, etc.) avec l'ordre de préparer énergiquement la guerre, d'armer la flotte et d'organiser les pays autour de l'Olympe. Arrivé à Skouleni, Ypsilantis communiqua les décisions prises à Rhizos Neroulos, un des hétairistes les plus ardents de la Moldavie, ministre de l'hospodar Michaël Soutsos; celui-ci donna son assentiment et promit de travailler son maître pour le gagner à leur cause. De là, le prince se rendit à Kichenev, en Bessarabie, où il s'établit dans la maison du gouverneur, son beau-frère, le général Katakazy.

A peine arrivé là et influencé par les représentations d'autres personnes qui l'y entouraient, il démentit les résolutions qu'on venait de prendre, et voulut, à l'instant même et sans aucun délai, commencer les hostilités dans les Principautés et non pas en Grèce. Le jeune homme, sans expérience du monde, était déjà visiblement enivré par la manière aveugle et enthousiaste dont les jeunes gens, qui l'entouraient, le portaient aux nues et en triomphe devant toute sa nation, et l'encensaient avec tout l'art de l'adulation exagérée et surabondante des anciens Byzantins. Dans l'attente de l'entrevue avec Ypsilantis à Skouleni, Rhizos Neroulos venait de lui écrire « que ce serait là le plus beau jour de sa vie »; puis, après avoir fait la connaissance personnelle du prince, après avoir entendu « ses discours pareils à ceux « de Miltiade », après avoir vu sa personne « qui ressem- « blait à celle d'un Achille », après avoir lu « ses lettres, « telles que Thémistocle en écrivait », il arriva dans sa correspondance au comble de l'exagération en com-

parant ce prince à « Lafayette et à Washington ».

Les jeunes gens ardents, fanfarons et téméraires à tout oser, pour lesquels rien n'était trop hardi ni trop audacieux, envoyaient au prince de près et de loin les projets les plus extravagants et les plus insensés qui témoignaient autant de l'imagination exubérante et fantastique de leurs auteurs que de l'absence de toutes connaissances et de toute expérience. Malheureusement, par son inexpérience et par son exaltation, le prince lui-même se rapprochait le plus de cette classe des hétairistes contre laquelle des hommes tels que Savvas et Paparrigopoulos l'engageaient inutilement à se tenir sur ses gardes. Ainsi, pendant que le prince était encore à Saint-Pétersbourg, il avait engagé Viaros Kapodistrias à Korfou, de même que Petrobey, à transporter en Lakonie les Souliotes de Korfou, et à déterminer les capitaines de l'Epeiros à conclure une alliance entre eux. Par ces conseils, il montra son ignorance évidente, quant aux grands événements accomplis en Albanie et qui étaient d'une importance si capitale pour tout Grec, événements qui, à ce moment, rendaient également impossible la réalisation des deux mesures que le prince venait de recommander.

De même, le prince avait frappé de terreur les éphores de l'hétairie à Constantinople, en leur donnant pour mission de s'emparer, à l'époque fixée pour l'exécution de ces projets et par une nuit orageuse, de la flotte turque, des arsenaux et de la capitale, et de forcer le sultan à se rendre, ou à fuir, ou à se brûler lui-même! Ces folies avaient leur racine dans une idée extravagante du prince phanariote, qui l'avait peut-être héritée de son père, mais qui l'a malheureusement transmise à ses descendants, idée qui se trouvait exprimée dans le phénix,

l'emblème des hétairistes et dont le but peut être exprimé ainsi qu'il suit : rétablir un empire byzantin à Byzance, relever dans ce marais le trône du peuple hellénique rajeuni, et incorporer à cette nation toutes les tribus barbares de l'empire turc qui, dans le plus bref délai, en auraient fait ce qu'étaient devenus les Turcs et les Romaïques.

Ces extravagances étaient ensuite nourries par des hommes fantasques et écervelés à Constantinople, qui semblaient croire que la chose du monde la plus facile était d'exécuter tous ces projets avec une poignée de gens sans armes, sans chefs et sans expérience de la guerre; effectivement, ils croyaient pouvoir vaincre avec eux l'armée fanatique des janissaires, et s'emparer, par un coup de main, d'une ville de six cent mille âmes; ils oubliaient complétement que la tentative la plus éloignée d'une telle entreprise téméraire aurait été le signal du plus terrible massacre des chrétiens.

Des conseillers aussi inexpérimentés poussaient, à ce moment aussi, à Kichenev, le prince à prendre ses nouvelles résolutions. On pourrait trouver pour elles du moins quelques raisons séduisantes. La condition des Principautés était pénible; on s'y sentait oppressé et mal à l'aise. Depuis la conclusion de la paix, on y vivait dans l'indigence causée par l'abondance des produits; les greniers regorgeaient de masses de blé qui ne trouvaient pas d'acheteur, comme les pâturages étaient surchargés de bestiaux qui ne se vendaient pas; les boyards aspiraient à un changement. Les prédécesseurs des hospodars actuels, d'Alexandros et de Michaël Soutsos, avaient provoqué une violente agitation par de terribles exactions. Alexandros Soutsos, gouverné despotiquement

et de la manière la plus indécente par le consul russe Pini, continua à régner de cette même manière en Valachie, et plusieurs boyards avaient porté plainte contre lui, à cause de ses injustices criantes; les hétairistes crurent donc pouvoir exploiter ce mécontentement et ce malaise général.

On se promettait des succès assurés à l'aide des gens armés dont on pouvait disposer. On comptait sur les gardes du corps de l'hospodar, dont on espérait se rendre maître par Savvas et par Georgakis l'Olympien; puis on comptait sur les pandours, ces anciennes milices abolies à cette époque; on comptait sur les habitants des montagnes (les Pleyaches), exempts de tribut et demeurant près de la frontière autrichienne, comme sur les Potokèches, qui ont pour mission de garder les routes (les klephtes et les Armatoles de Valachie). Quant à la Servie, où le pacha turc épiait l'occasion favorable pour assassiner Milosch et pour s'emparer de ses dignités, on croyait en être sûr; on croyait même pouvoir compter sur la reconnaissance des Serbes, qui devaient rendre les secours donnés autrefois par Konstantinos Ypsilantis au soulèvement serbe.

Les forteresses turques sur le Danube étaient, pour ainsi dire, sans provisions de guerre et sans garnison. De plus, sans avoir obtenu préalablement l'assentiment de la Russie, la Porte n'avait pas le droit de faire entrer des troupes dans les Principautés, ce qui donnait toujours un délai déterminé qui permettait d'organiser l'insurrection.

Contre toutes ces considérations, les objections les plus graves restaient impuissantes. Déjà auparavant, en 1819, Theodoros Negris, dans un Mémoire hétairiste,

avait déclaré que la Dacie était la partie la moins sûre de tout le territoire habité par les Grecs, puisque les Turcs s'y étaient confondus avec les Grecs plus que partout ailleurs; que les Grecs de la Dacie, qui appartenaient plutôt à la classe pauvre, s'y étaient dégradés plus que dans les autres provinces; que la corruption morale y était la plus grande, et que les liens qui rattachaient les Grecs de la Dacie aux autres Grecs y étaient extrêmement relâchés. Parmi les indigènes de ce pays, il n'y avait que maîtres et serfs; les paysans grossiers étaient bien éloignés de l'esprit public qui régnait en Servie, où les campagnards croyaient devoir s'intéresser à toutes les affaires du pays; les paysans daces se laissaient mener comme des enfants par les popes, qui étaient aussi grossiers qu'eux-mêmes, et qui dépendaient, à leur tour, du haut clergé qui partageait les intérêts des boyards. Les nobles, s'étendant avec leur luxe insensé et emprunté à la civilisation de l'Europe au-dessus de ce fond barbare et indigène, haïssaient les Grecs à cause des hospodars phanariotes qui les avaient supplantés dans l'administration de leur propre pays, et qui, dans leurs places chèrement achetées, les avaient pressurés, pour permettre à la Porte de leur faire rendre gorge, à leur tour, avec plus de facilité. Les gens armés, sur lesquels on comptait, étaient peu nombreux, indisciplinés, dévorés par les vices et incapables de concevoir une pensée élevée.

Konstantinos Ypsilantis, plus sage que son fils, n'avait pas cherché des instruments pour une révolution dans cette population; il poursuivit en elle des projets politiques, non pas avec elle, mais au contraire avec des secours étrangers, et non pas, comme son fils, avec des se-

cours imaginaires et simulés, mais avec des secours réels et effectifs. Vouloir compter sur la gratitude et sur la coopération des Serbes, qui possédaient alors les choses essentielles qu'ils avaient voulu obtenir, c'était une imprudence aux conséquences de laquelle les auteurs de ce projet de guerre dans le Péloponèse essayaient du moins d'obvier, tellement ils se méfiaient de ces alliés.

Il fallait être entièrement dépourvu de toute connaissance des hommes pour croire toujours que Milosch ferait des sacrifices pour ce pays, lui qui, depuis 1818, s'était si souvent moqué des hétairistes en les payant de belles promesses, et qui plus tard, pendant des années entières, persécuta et surveilla avec la plus grande rigueur les démagogues hétairistes; on pouvait donc être sûr que ce Serbe rusé ne risquerait pas à ce moment sa position en faveur des Valaques et des Grecs. Et cependant on l'en croyait capable à l'époque même où une députation des Serbes les plus notables poursuivait les demandes de leur nation à Constantinople, « dans la « gueule du lion », où tous auraient été perdus au moindre mouvement populaire!

Malgré tout cela, Ypsilantis persévéra dans sa dernière résolution. Georgakis et Savvas reçurent ordre d'établir, dans la nuit du 26 novembre, un gouvernement provisoire à Boukharest et de se mettre d'accord avec Milosch. Karavias, d'Ithaque, un des premiers hétairistes de la Moldavie, devait, au même moment, paraître devant Iassy avec autant d'hommes qu'il en pourrait trouver. On envoya à Constantinople des plaintes mêlées de menaces sévères, parce qu'on y avait retardé l'exécution du coup de main qu'on avait eu l'intention

d'y faire. Une circulaire, datée de Kichenev (1), appela aux armes les habitants des îles qui pouvaient y lire l'assurance hardie « que les Grecs possédaient un se-« cond et grand Alexandre qui attendait avec impatience « le moment où il les verrait redemander leurs droits « l'épée à la main, pour étendre aussitôt son bras puis-« sant, afin de les soutenir ! »

Ce fut cette assurance seule, avec laquelle Ypsilantis disait et écrivait ces choses-là, qui imposa du moins le silence même à un Milosch ; le prince lui donna (5 novembre) dès lors et sans façon des ordres au nom de *l'illustre Gouvernement*, en l'effrayant, avec la plus grande effronterie, par la crainte de persécutions de la part des Turcs, et en lui présentant comme imminente une guerre russe. En même temps, il lui annonça que, le 27 novembre, une insurrection générale éclaterait à la fois à Constantinople et depuis la Morée jusqu'au Danube (2). Ce fut encore cette assurance d'Ypsilantis qui à ce moment poussa l'hospodar Michaël Soutsos dans les rangs des hétairistes, ce qui fournit aux révoltés en Moldavie une base sûre d'opérations.

Ainsi, le bras qui devait frapper le coup était déjà levé, lorsque Ypsilantis le laissa tomber encore une fois ; la résolution prise en dernier lieu fut abandonnée de nouveau, et les ordres donnés furent révoqués. Un des présages les plus fâcheux pour l'entreprise était la discorde ouverte entre les organes principaux chargés de l'exécution de tous ces projets, discorde qui s'ajouta à l'incertitude qu'on voyait si clairement régner dans l'âme

(1) Cf. Philimon, *loco cit.*, t. Ier, p. 377.
(2) *Ibidem*, t. Ier, p. 237.



du commandant en chef lui-même. Savvas, homme prudent, voulait qu'on s'assurât d'abord que tous les préparatifs seraient faits en Thrace et dans la Grèce occidentale, et il demanda qu'on fît auparavant avec Milosch un arrangement certain. Georgakis, au contraire, impatient de commencer l'insurrection, voulait, en cas de besoin, soulever, même malgré Milosch, les Serbes dans les rangs desquels il avait combattu autrefois sous l'heidouque Velko; tous les deux étaient donc dans une opposition irréconciliable l'un avec l'autre.

La mésintelligence se glissa aussi entre Ypsilantis lui-même et Michaël Soutsos. Au moment où une maladie d'Alexandros Soutsos fit naître, dans l'âme du prince moldave, le désir et l'espérance d'obtenir la place d'hospodar en Valachie, il eut à craindre même de perdre sa place en Moldavie, si l'insurrection venait à éclater, insurrection qui, dans l'opinion de Savvas, ne mettrait plus des Soutsos, mais bien un prince russe, à la tête du gouvernement. Ypsilantis avait été averti que Soutsos, homme fin et instruit, attendait de Saint-Pétersbourg des renseignements plus détaillés. Dans cette crainte, il trouva de nouveau nécessaire de hâter l'explosion du soulèvement, pour y entraîner Soutsos dont il ne pouvait se passer. Mais, pour cela, la coopération de la Servie était indispensable. Pour dissiper dès l'abord dans l'esprit de Milosch les mêmes doutes qui faisaient hésiter Soutsos, Ypsilantis lui envoya une nouvelle lettre (7/19 janvier 1821) dans laquelle il lui concéda le titre de prince légitime de Servie; puis il ajouta à sa lettre le projet d'un traité dans lequel les rapports futurs entre la Servie et la Grèce étaient envisagés comme une espèce de confédération.

Un nouvel incident donna de nouvelles raisons pour hâter le commencement de l'insurrection. Alexandros Soutsos mourut (1er février). On avait donc là l'occasion la plus favorable de provoquer, avant la nomination d'un nouvel hospodar, sous des prétextes spéciaux et entièrement locaux, un mouvement particulier qui devait préparer et faciliter le soulèvement en Moldavie. C'est pourquoi Ypsilantis fit à ce moment ses demandes catégoriques à Michaël Soutsos et, dans la situation pénible où il se trouvait, cet homme faible accorda tout ce qu'il put et tout ce qu'il était obligé de faire.

Ce qui, en dernier lieu, fit pencher la balance, ce fut la révélation des projets hétairistes, révélation qui était partout imminente ou qui avait été faite déjà. A Iassy, ce secret était de notoriété publique. A Constantinople, il fut dénoncé par un certain Asimakis, conjointement avec Eustathios Galatis qui voulait absolument venger le meurtre de son frère. A Naussa en Macédoine, le messager Ypatros, porteur de lettres écrites de la main même d'Ypsilantis, fut assassiné par le primat Zaphirakis, non par hostilité contre l'hétairie, mais parce que Ypatros prétendait avoir été envoyé au secours d'Ali-Pacha que Zaphirakis haïssait et craignait. Enfin, le dernier messager envoyé à Milosch fut saisi au passage à Addakaleh; c'était le pope Aristidis qui, pendant qu'on le traînait à Viddin, trouva moyen de détruire en route ses papiers et de se précipiter du haut des rochers abrupts du grand village de Phetislam.

Insurrection en Valachie.

Il y avait à Boukharest, dans la troupe de l'hospodar, un certain Theodoros, né à Soulza, dans la Petite-Valachie, et appelé Vladimiresco, à cause de la décoration

russe qu'il portait; c'était un soldat hardi et d'une grande expérience de la guerre, mais sans instruction, sans conscience aucune, et plein de perfidie rancunière et d'ambition grossière, comme le sont tous les barbares soutenus par la fortune. Peu de temps auparavant, Georgakis l'Olympien l'avait initié à demi dans les projets de l'hétairie. Après la mort de l'hospodar, Theodoros, qui, dans les derniers temps, avait été tourmenté par plusieurs procès compliqués, parut être aux hétairistes un homme admirablement apte à prendre en main un premier mouvement. Georgakis l'Olympien, autrement soldat loyal et irréprochable, mais qui partageait les idées des Orientaux sur l'honneur, ne pensait pas mal faire si, en flattant la vanité et l'ambition de Theodoros, il le faisait agir pour les intérêts de l'insurrection grecque, sous le faux semblant d'un mouvement valaque et même antigrec. Il lui persuada d'adresser de la Petite-Valachie un appel aux armes à ses compatriotes, pour combattre les phanariotes, contre lesquels on pouvait le plus facilement allumer la haine des Roumains.

Après s'être mis en marche avec quelques hommes seulement, Theodoros s'empara (commencement de février) de la petite ville de Tchernetz, près des ruines du pont de Trajan, en proclamant tout haut « qu'il venait « comme fidèle sujet de la Porte, et seulement pour faire « cesser les exactions et les abus des hospodars et pour « rétablir les anciens droits ». Il engagea les provinces à envoyer des délégués pour délibérer sur le bien public. En même temps, il expédia au sultan un Mémoire justificatif dans lequel il exposa ce dont on avait à se plaindre, en demandant même l'intervention d'un commissaire turc. Aussitôt, paysans et pandours se réunirent sous ses

drapeaux, car ils avaient en perspective le pillage des riches et des archontes.

Le divan, composé du métropolitain et des boyards, avait pris provisoirement les rênes du gouvernement; après la mort de l'hospodar, il expédia quelques gens pour faire des recrues parmi les pandours; mais ces envoyés ne trouvèrent pas de partisans. Lorsque les insurgés augmentèrent en nombre et qu'ils s'approchèrent, on leur opposa une troupe de huit cents hommes, commandés par Konstantinos Samourkasis, par Georgakis et son ami Pharmakis le Macédonien, tous hétairistes qui étaient d'intelligence avec Theodoros et le favorisaient par tous les moyens possibles.

Le nouvel hospodar désigné, Skarlatos Kallimachis, avait député trois kaïmakams (lieutenants) à Boukharest, pour y rétablir la tranquillité, si c'était possible sans la coopération des troupes turques. Ces délégués étaient Ioannis Samourkasis, Konstantinos Negris et Stephanos Vogoridis; par leur cupidité insatiable, les deux derniers s'étaient attiré la réputation la plus fâcheuse dans toutes les places qu'ils avaient occupées auparavant. Lorsqu'ils arrivèrent (10 mars), Theodoros était déjà maître de toute la Petite-Valachie, à l'exception de Kraïova, où il y avait une troupe de soldats qui auraient été prêts à combattre, mais qui étaient tenus dans l'inaction par Georgakis. Le divan et les kaïmakams étaient dans la perplexité la plus grande. Samourkasis l'hétairiste vint à Boukharest et conseilla au gouvernement provisoire d'appuyer les demandes de Theodoros auprès de la Porte. Incertains sur ce qu'ils avaient à faire, et démentant leurs propres conseils, les membres de ce gouvernement proposèrent tantôt au sultan de faire ces concessions;

tantôt ils lui annoncèrent qu'ils combattraient les rebelles avec leurs propres armes; tantôt ils songèrent à appeler des troupes turques. Le consul général de Russie s'opposa à cette dernière mesure et donna ainsi gain de cause à l'insurrection.

Lorsque Theodoros s'approcha de Boukharest, un certain nombre de boyards s'enfuirent de l'autre côté de la frontière autrichienne; les trois kaïmakams se retirèrent à Roustchouk et abandonnèrent la garde de la ville à Savvas, qui n'opposa aucune résistance aux révoltés, lorsque ceux-ci s'approchèrent. La nouvelle de l'apparition d'Ypsilantis à Iassy acheva de jeter dans la consternation et dans un trouble extrême tous les propriétaires, toutes les autorités et tous les Osmanlis qui cherchèrent leur salut dans la fuite. Sans être arrêté, Theodoros fit son entrée dans Boukharest (30 mars); Georgakis et Pharmakis avec leurs hommes l'y suivirent et délibérèrent souvent avec lui et avec Savvas, sans cependant réunir leurs différents corps de troupes. Tous étaient dans l'attente de ce qui leur arriverait d'Iassy.

Ypsilantis en Moldavie.

Ypsilantis était arrivé (6 mars) dans cette dernière ville déjà depuis plusieurs semaines, avec ses frères Nikolaos et Georgios, avec le prince Georgios Kantakouzinos et quelques autres compagnons. Ses premières démarches mêmes, comme tout ce qu'on faisait, bravaient le bon sens le plus simple et, d'après les idées de l'Occident, aussi tout honneur et toute moralité. Au moment de la levée de boucliers, Ypsilantis avait envoyé à l'ambassadeur de Russie à Constantinople, le baron Stroganov (Strogonoff), un grand nombre de lettres pour des conjurés de cette ville, et qui, pour la plupart, leur

étaient adressées par leurs pères, leurs femmes et leurs fils pour leur conseiller de fuir. Ypsilantis mit ainsi l'ambassadeur dans l'alternative la plus embarrassante, ou d'exposer ces gens en délivrant leurs lettres, ou de les priver de l'avertissement en les retenant. Une démarche aussi impardonnable ne pourrait paraître que plus coupable, si elle avait été faite dans l'illusion, également impardonnable, que ces lettres trouveraient la capitale déjà renversée et en ruines, prosternée au pied de la croix.

Après que la question de savoir où et à quelle occasion éclaterait l'insurrection avait été jusque-là l'objet principal de toutes les délibérations des hétairistes, le *commandant en chef*, immédiatement après son entrée à Iassy et dans le premier entretien qu'il eut avec Soutsos dans la maison de son postelnik du nom de Rhizos Neroulos, montra qu'il était venu sans aucune idée raisonnable et bien arrêtée sur la position qu'il prendrait lui-même à l'égard des Moldo-Valaques, et quelle serait la leur relativement à toute son entreprise. Il exprima l'intention d'abolir les priviléges des boyards et de proclamer l'égalité politique dans les Principautés. Rhizos, qui jusque-là avait été son plus grand admirateur, dut conjurer Ypsilantis de se mettre sur ses gardes contre les théoriciens de son entourage qui n'apprenaient la politique que dans les livres; il mit tout en œuvre pour le détourner de cette démarche qui exciterait, lui disait-il, les hommes de toutes les conditions et de toutes les classes contre lui (1).

De cette témérité radicale avec laquelle il avait paru

(1) Cf. Rhizo Nerulo : *Histoire moderne de la Grèce*, p. 289.

vouloir entraîner les Roumains en masse dans ses voies révolutionnaires, le prince, s'inspirant d'autres conseils, passa tout à coup à l'extrême contraire, à une indifférence froide; il s'avisa d'exclure, pour ainsi dire, toute cette population de la participation à son entreprise. Il publia (7 mars) un manifeste adressé aux Moldaves dans lequel il déclara qu'il n'était que de passage dans leur pays pour aller en Grèce, et qu'il les exhortait à vaquer tranquillement à leurs occupations paisibles et à obéir à leur maître; mais, ajouta-t-il, « si quelques Turcs dé- « sespérés osent fouler votre sol, une grande puissance « est prête à punir leur témérité ».

Il fit ensuite absolument les mêmes déclarations au sein du divan des boyards, qu'il détermina à adresser, directement et sans autre préambule à l'empereur de Russie à Laybach une demande semblable à celle de l'hospodar, pour prier le czar d'occuper la Moldavie; Ypsilantis lui-même accompagna ces requêtes d'une lettre détaillée pour Alexandre. Quelques jours plus tard, il partit pour la Valachie, où il se fit précéder par des déclarations rassurantes, en disant qu'il ne resterait pas lui-même dans la Principauté et qu'il ne ferait que la traverser; il assura encore aux Valaques que la Russie ne permettrait pas aux Turcs d'entrer dans leur territoire, et que, dans ce dessein, Wittgenstein avait déjà fait partir les troupes de Varsovie pour les concentrer sur la frontière.

On aurait dit que le prince voulait contre-balancer ensuite ces proclamations si ternes par un appel (1) d'autant

(1) Ces documents se trouvent tous dans Philimon : *Insurrection grecque*, t. II, source très-riche pour tout ce qui est fait historique

plus ardent et adressé par lui aux Grecs (18 mars), appel rempli à l'excès de phrases tellement absurdes, qu'un ennemi n'aurait pu en inventer de pires pour perdre la cause d'Ypsilantis précisément aux yeux de ceux sur l'assistance matérielle ou morale desquels le prince comptait avec une confiance si ferme. « Les peuples de « l'Europe, y disait-il, qui ont combattu pour leurs droits « et pour leur liberté ont invité les Grecs à les imiter. « L'ennemi est faible et sans puissance. A la première « apparition des légions de la patrie, les Grecs verront « tomber les antiques colonnes du despotisme devant « leurs drapeaux victorieux. Les Grecs devront se réunir « pour combattre entre Marathon et les Thermopyles; « le sang des tyrans coulera en sacrifice expiatoire et « agréable aux mânes d'un Épaminondas et d'un Thra- « sybule, d'un Miltiade et d'un Leonidas. »

Puis Ypsilantis répéta dans cet appel encore l'assurance que les Grecs verraient une grande puissance protéger leurs droits. En vain Kantakouzinos (1) avait essayé de réfréner cette pétulance frivole avec laquelle le général en chef compromettait l'empereur russe; Ypsilantis se plaisait à se prévaloir avec outrecuidance de cet appui si puissant, comme pour donner un soutien moral à sa propre impuissance. On prétend même que, dans des conversations particulières, le prince avait

---

dans ces événements qui se produisirent en Moldo-Valachie; mais, pour les juger avec justesse et impartialité, il ne faut pas prendre pour guide l'auteur qui, dans son ouvrage, a voulu élever un monument à la gloire de la famille Ypsilantis.

(1) Mémoire du prince Kantacouzéno sur les événements en Moldavie et en Valachie. Dans les *Briefe eines Augenzeugen der griechischen Revolution vom Jahre* 1821. Halle, 1824.

parlé d'entretiens qu'il aurait eus avec le czar et dans lesquels ce dernier aurait donné son assentiment à l'entreprise d'Ypsilantis. Les manières du prince et sa façon d'agir étaient telles, qu'on aurait pu croire qu'il ne représentait pas seulement le czar, mais qu'il portait déjà la couronne de la Grèce sur sa propre tête.

Dès son arrivée à Iassy, il fit attendre les boyards, pendant des heures entières dans l'antichambre, et les reçut avec une froideur orgueilleuse. Plus tard, il avait toujours avec lui dans son quartier général une troupe de comédiens; au milieu de l'agitation militaire qui régnait dans son camp à Tirgovicht, il maintenait l'étiquette et voulait qu'on réservât un escalier particulier pour ses frères et pour les personnes du rang de princes, quand ils viendraient chez lui (1). Lorsque, par son premier ordre du jour daté d'Iassy (9 mars), il organisa ce qu'il appelait son armée, il mit à la tête de l'état-major des deux corps d'armée et à la tête des cadres vides des régiments ses deux frères, le prince Kantakouzinos, Doukas et d'autres favoris pris dans son entourage.

Ce fut en vain qu'on insista auprès d'Ypsilantis pour qu'il attirât à lui les personnes influentes du pays et qu'il donnât toute sa confiance à Georgakis l'Olympien. Le prince accorda la préférence à un seul homme pris dans leurs rangs, à Basilios Karavias, d'Ithaque; mais ce fut précisément lui qui contribua le plus à marquer le nom du prince de la flétrissure la plus odieuse. La veille (5 mars) du jour où Ypsilantis passa le Prouth, Karavias

(1) Nous n'ignorons pas que Trikoupis donne de cet arrangement des raisons plus simples.

avait massacré à Galatz une petite garde turque comme il s'en trouvait dans chaque ville, fréquentée par les Turcs que cette garde était destinée à protéger; il avait profané les mosquées et même tué l'iman, quoiqu'il n'eût reçu du prince que l'ordre de désarmer la garde turque et de ne tuer que ceux qui résisteraient les armes à la main.

Dans un ordre du jour spécial, le prince loua et récompensa expressément cet acte sanglant et d'une folie imprudente. En effet, les Turcs qui se trouvaient à Braïla, place qu'on aurait pu facilement prendre par surprise, étaient alors avertis de se tenir sur leurs gardes. Un acte aussi sanglant que celui de Galatz fut commis aussitôt sous les yeux mêmes du prince. La garde turque d'Iassy avait été désarmée à l'entrée d'Ypsilantis dans cette ville, et placée avec trente commerçants turcs sous la surveillance de ses soldats; mais, pendant la nuit, on en massacra le plus grand nombre sans raison aucune et sans miséricorde. Ces méfaits atroces marquèrent ici le commencement des mêmes horreurs pour lesquelles le signal avait été donné dans le Mexique par la misérable bande de Hidalgo. Ces méfaits déchaînèrent la vengeance fanatique des Turcs et imprimèrent aux combats de la révolution naissante le caractère terrible d'une guerre de destruction comme dans l'Amérique du Sud.

A côté des massacres injustes, il y eut le pillage injuste. Ypsilantis fit arrêter un banquier, Paulos Andreas, sur le seul bruit qu'il avait entre ses mains des sommes d'argent appartenant à l'hétairie; même, après qu'il eut été reconnu que c'était un faux bruit, le prince ne le relâcha que contre le payement d'une somme d'argent. Ces procédés jetèrent la consternation dans l'âme de tous les riches; deux des boyards les plus considérés en Mol-

davie prirent la fuite, ce qui donna aussitôt aux Valaques, éloignés encore du danger, le signal de suivre leur exemple. Cette terreur inspirée aux Moldo-Valaques; la confirmation de la nouvelle qui annonçait l'arrestation d'Aristidis; l'espoir déçu au sujet de la Servie; l'absence de toute nouvelle, si impatiemment attendue, du coup de main qui devait être exécuté dans la capitale; les soupçons que les adversaires du prince faisaient naître, en disant que, comme son père, il voulait conquérir le pouvoir souverain dans les deux Principautés les armes à la main: tout cela fit fléchir le courage et l'humeur guerrière du prince, même avant qu'il se fût avancé dans la Valachie.

Ypsilantis en Valachie.

Lorsque Ypsilantis se mit en marche pour Boukharest (13 mars), il fit partout commander des vivres pour dix mille hommes; mais, à ce moment, son *armée* n'était composée que de huit cents cavaliers pris dans la troupe des *Albanais*, mercenaires de l'hospodar ou cosaques enrôlés par Doukas. Peu de Moldaves se joignirent à Ypsilantis; les Valaques l'accueillirent avec une profonde méfiance, car ce qu'ils voulaient le moins, c'était de faire de leur pays le théâtre d'une guerre pour les Grecs. L'opposition entre les penchants et les intérêts des Roumains et des Grecs était si grande, qu'à Constantinople on ne voulait même pas croire qu'il y eût une connexion entre le mouvement de Theodoros et celui d'Ypsilantis, mouvements dont le dernier était entrepris *par* les Grecs et le premier *contre* eux. Aussi le commandant en chef n'eut-il aucun succès, lorsque, arrivé après une marche de sept jours à Fokchani sur la frontière des deux Principautés, il y publia un appel « aux Daces » (25 mars);

en effet, changeant encore une fois de position en face des habitants des Principautés, il les exhorta dès lors à prendre part à l'insurrection du peuple grec.

A Fokchani, sa troupe s'accrut par l'arrivée de quelques hommes sous le commandement de Karavias et d'Anastasios d'Argyrokastro ; on profita d'un séjour de plusieurs semaines dans cette ville pour former une « légion sacrée » d'hommes vêtus de noir en signe de deuil, avec une tête de mort sur la coiffure, légion qui devait rappeler les triomphes de Leuctres. On partit ensuite; la marche était désordonnée et continuellement troublée par des querelles entre Doukas et Karavias, les favoris d'Ypsilantis, pendant que les habitants du pays s'enfuyaient pleins de crainte à l'approche de l'armée. Cette dernière se dirigea sur Ploïechti, où le prince, alarmé par les nouvelles que lui donnait l'Olympien sur l'attitude de Theodoros et de Savvas, fit de nouveau une halte de dix jours, ne sachant s'il pouvait oser s'avancer sur Boukharest, ou s'il devait de préférence tourner ses pas vers Tirgovicht, l'ancienne capitale de la Principauté.

Quatre semaines après son départ d'Iassy, Ypsilantis arriva enfin à Kolentina, devant Boukharest (7 avril) : lenteur extrême si l'on considère que son entreprise était une de celles dont tout le succès dépend de mouvements rapides, et où il s'agit d'enflammer le zèle des amis, d'entraîner les indécis et d'étourdir les ennemis. Le métropolitain de Boukharest et les quelques boyards qui y étaient restés, heureux de donner aux hordes sauvages de Theodoros un chef d'une autorité plus grande, engagèrent le prince à faire son entrée dans la ville. Georgakis se mit sous ses ordres; mais Theodoros et Savvas

tardèrent à venir. Ypsilantis envoya Lassanis vers ce dernier ; après quelques réponses évasives au commencement de leur entretien, Savvas reprocha franchement au secrétaire du prince l'absence des secours de la Russie sans lesquels les Principautés courraient à leur perte. Lassanis apaisa encore une fois cet homme circonspect, en lui représentant que la Russie devait d'abord attendre l'entrée des troupes turques dans les Principautés, pour avoir un juste prétexte d'intervention.

Savvas alors se présenta devant le prince avec un dévouement entier en apparence. Il dissipa les soupçons que le prince avait contre Theodoros; il offrit de le déterminer au retour, et, restant lui-même comme otage dans le camp du prince, il persuada effectivement à Theodoros de se rendre au quartier général d'Ypsilantis. Vladimiresco y feignit d'être dévoué et zélé. Mais les soucis que lui inspirait le sort de la Valachie, la méfiance avec laquelle il considérait la capacité, les ressources et les appuis d'Ypsilantis, enfin, le plaisir qu'il éprouvait à jouer le rôle de prince indépendant, étaient autant de tentations pour le *domno Theodoros*, comme il aimait déjà à s'entendre appeler. Son ambition lui suggéra dès lors des projets de trahison dont le but était d'acheter la faveur des Turcs par la ruine d Ypsilantis, de rétablir un gouvernement indigène et de se faire peut-être lui-même revêtir du pouvoir suprême. Il avait imaginé un plan très-habile, lorsqu'il essaya de décider Ypsilantis à s'avancer vers la Boulgarie, où un certain Christos Pankos devait se tenir tout prêt à le recevoir, près de Zimnitza.

Mais une entreprise aussi hasardeuse aurait été déjà en elle-même au-dessus des forces d'Ypsilantis. Son ar-

mée, qui, tout en s'augmentant à Kolentina, ne dépassait pas le nombre de trois mille hommes, était composée de gens sans aveu et indisciplinés qui s'abandonnaient à toutes leurs convoitises. Le seul corps qui se tenait à l'abri de ces désordres était la légion sacrée vers laquelle affluaient, avec un zèle touchant, un grand nombre de jeunes gens d'une organisation plus délicate, qui avaient quitté les écoles, les universités et les comptoirs du pays même et de l'étranger; ces jeunes soldats formaient une forte partie de la fleur de cette jeunesse grecque, si peu nombreuse encore, qui partageait le nouvel enthousiasme pour la civilisation et la liberté. Il aurait été, en outre, trop téméraire de s'avancer au milieu d'une population sur les dispositions de laquelle le prince avait reçu, par d'autres sources, des informations très-menaçantes; il lui aurait été impossible de laisser derrière lui les Moldo-Valaques, hostiles à sa cause et au milieu desquels l'indignation générale aurait éclaté déjà, si l'on n'avait pas cru que le gouvernement russe était l'instigateur de ce mouvement. Précisément sur ce dernier point, toutes les illusions allaient être dissipées d'une manière cruelle dans l'esprit des dupes nombreuses, comme dans l'esprit du prince dupé qui avait trompé tout le monde comme il s'était trompé lui-même.

Les rapports des Insurgés avec la Russie.

La lettre écrite d'Iassy par le libérateur de la Grèce (8 mars), et adressée à l'empereur Alexandre à Laybach (1), était, si l'on considère les temps, les personnes et les rapports qui existaient entre elles, le comble de l'étourderie, de l'imagination fantasque et, si l'on veut,

(1) Nous en avons une copie en manuscrit sous les yeux.

de la bonhomie à peine croyables d'Ypsilantis. Il répara ici par écrit ce qu'il avait voulu dire oralement au czar à Saint-Pétersbourg, et mit de cette manière hors de tout doute du moins la naïve simplicité et la pureté de sa confiance crédule dans le monarque russe. Il y disait « que les nobles instincts des peuples venaient de Dieu, « et que c'était par suite d'une inspiration divine que les « Grecs s'élevaient aujourd'hui pour secouer un joug « quatre fois séculaire. Son devoir envers la patrie et « *les dernières volontés de son père* lui ordonnaient de « se consacrer à cette cause. Plus de deux cents adresses, « signées de plus de six cent mille noms de gens nota- « bles de toutes les classes et de toutes les provinces de « la Grèce l'invitaient à se mettre à la tête de l'insur- « rection ! La divine Providence avait jeté un regard de « compassion sur sa malheureuse patrie ; elle avait « tellement aveuglé les yeux de ses oppresseurs, que « ceux-ci étaient restés dans la plus complète inaction, « malgré les dénonciations répétées des Anglais et mal- « gré la manifestation ouverte de l'esprit d'indépendance « en Grèce. » Vers la fin de cette lettre, l'auteur adresse à l'empereur un appel pour la délivrance de la Grèce et la prière de protéger sa famille dont aucun membre n'avait, selon lui, connaissance du mouvement.

Cette théorie de l'origine divine de la révolution, à laquelle Ypsilantis avait ingénument ajouté l'aveu que la révolution était l'œuvre d'une Société secrète dont les ramifications s'étendaient sur toutes les parties de la terre où il y avait des Grecs, cette théorie, disons-nous, n'aurait pu être adressée au czar (18 mars) à un moment plus malheureux. Effectivement, en Espagne et en Portugal la révolte était à son apogée ; sur les derrières de

l'armée autrichienne, qui marchait sur Naples, l'insurrection éclata dans le Piémont; dans le camp des princes à Laybach, tous étaient dans une terreur panique et, enfin, Alexandre s'était rendu à discrétion au prince de Metternich et à sa politique. L'empereur adressa donc aussitôt publiquement et officiellement l'ordre d'observer la neutralité la plus rigoureuse à Wittgenstein, qui commandait en chef en Bessarabie; en même temps il ordonna à son ambassadeur à Constantinople d'offrir au grand-seigneur le concours de la Russie pour étouffer l'insurrection.

A peine Ypsilantis fut-il arrivé à Kolentina, que le consul russe à Iassy annonça (9 avril) publiquement que l'empereur réprouvait l'entreprise du prince. Plus tard, une circulaire autrichienne, datée de Laybach, confirma la condamnation des faits criminels de l'insurrection grecque que les puissances comptaient traiter d'après les mêmes principes que les révoltes en Italie (Cf. t. VIII, p. 298). Ypsilantis aurait dû prévoir tout cela avec la plus grande certitude, s'il avait mesuré son entreprise d'après la situation politique des grandes puissances de l'Europe; mais il n'avait fait ses calculs que d'après les impressions personnelles que le czar, au cœur sensible, lui avait laissées.

Si l'entreprise d'Ypsilantis trahit une imprévoyance à peine croyable, quand on tient compte de la position des affaires publiques de cette époque, d'autre part la nature de ses rapports personnels et secrets avec le czar l'absolvent du moins du reproche d'une illusion complétement aveugle. Les déclarations publiques d'Alexandre le condamnaient; néanmoins ses sympathies et ses vœux personnels et secrets étaient avec lui, comme Ypsi-

lantis l'avait toujours cru. « Je l'ai toujours dit, ainsi « s'exprima l'empereur en recevant cette lettre d'Iassy, « ce digne jeune homme a de nobles sentiments. »

Pour montrer combien il estimait ces nobles sentiments, l'empereur fit écrire à Ypsilantis une lettre toute personnelle par la main amie de Kapodistrias (26 mars), pour lui dorer la pilule venue de Laybach (1). Combien durent être amères les sensations qu'éprouvait le ministre, lorsqu'il écrivit cette lettre qui anéantissait les assurances et les encouragements irréfléchis par lesquels il avait attiré des malheurs sans nom à son ami, à une vaste étendue de pays et à toute une génération! L'empereur fit exprimer à Ypsilantis ses regrets de le voir, lui aussi, « entraîné par l'esprit chimérique du jour, qui « le portait à vouloir réaliser, par la voie de la révolte, « *le désir naturel des Grecs d'améliorer leur condition* « *et d'obtenir leur indépendance*, et à attacher son nom « à des événements que l'empereur ne pourrait que dé« sapprouver complétement; et cela au moment même « où les négociations les plus productives en bons résul« tats entouraient la paix générale de garanties nou« velles, et où les réclamations de sa famille allaient être « satisfaites. » L'empereur lui rappela qu'il avait osé promettre l'assistance d'une grande puissance; mais, « s'il avait voulu parler de la Russie, ajouta le czar, ses « compatriotes la trouveraient immobile, car il serait in« digne de l'empereur de miner les fondements de la « Turquie par l'action honteuse d'une Société secrète. »

On annonça ensuite au prince, dans les expressions les plus indulgentes, la décision également indulgente

(1) Cf. Philimon, l. II, p. 324 sq.

prise à l'égard de sa position personnelle; on lui dit que lui et ses frères n'étaient plus au service de la Russie et que l'empereur ne pourrait pas leur permettre de retourner dans ses États. En même temps (26 mars), par l'intermédiaire de Nesselrode (1), l'empereur fit parvenir à Ypsilantis l'ordre de ne pas aller plus loin dans son entreprise, mais au contraire de congédier, *si c'était possible*, les malheureux égarés par lui; s'il avait quelques justes réclamations à adresser à la Porte, il devait le faire par le baron Stroganov, qui avait reçu les instructions nécessaires à cet égard!

Quelque grandes qu'on estime les fautes qu'il faut imputer à Ypsilantis, cependant aucune d'elles ne sera aussi condamnable que la déloyauté honteuse et irréfléchie de cette inconséquence et de cette indécision de l'empereur de Russie. Restant fidèle à l'ancienne inconstance et à la versatilité que le czar avait montrée dans toute sa politique à l'égard de la Grèce, il retira sa main du prince rebelle et lui donna cependant en même temps un léger appui qui permit à cet homme à la fois faible et opiniâtre de se soutenir pendant quelque temps.

Le czar poussa à une indécision qui égalait la sienne le prince rebelle découragé, qui avait commencé son entreprise avec tant d'orgueil, et qui même à ce moment ne pouvait quitter ses airs superbes; il le pressa de renoncer à moitié à son entreprise désespérée et de la continuer à moitié, et il l'engagea à persévérer dans ce jeu, contraire à toute sincérité, par lequel il trompait la

(1) Zinkeisen : *Geschichte der griechischen Revolution*. 1840, t. Ier, p. 170.

masse de ses partisans qui ne pouvaient pas juger par eux-mêmes. L'empereur fut ainsi la cause de la prolongation d'une lutte insensée, et c'est lui qu'il faut accuser des atrocités sanglantes commises par les ennemis exaspérés, de l'immolation inutile d'une jeunesse noble et pleine d'enthousiasme, de même que de la ruine qui a accablé les Principautés pendant tant d'années.

Si Ypsilantis avait eu une âme consciencieuse ou un esprit énergique, il aurait eu le choix entre deux moyens honorables pour sortir de cette position fausse au moment où, atteint par le bannissement séculier du czar, il fut frappé encore par l'anathème spirituel que la Porte (comm. d'avril) avait arraché au patriarche et au synode. S'étant aperçu que la Russie le trompait, il devait renoncer à sa cause perdue, avouer franchement ses illusions, prendre sur lui seul la faute de toute l'insurrection, et essayer, par une amnistie, de mettre à l'abri du danger ses partisans et les Principautés, entreprise dans laquelle l'assistance de la Russie ne lui aurait pas fait défaut. Ou bien il devait, comme instigateur de l'insurrection, faire avant tous les autres ce qui plus tard *fut fait* à la confusion du prince par un certain nombre de ses partisans excités et séduits par lui. Il devait continuer de poursuivre sa cause désespérée par les mouvements les plus audacieux, et couvrir de ses soldats la Moldavie, pour maintenir ouverte la communication avec la Bessarabie, où il se formait toujours de nouveaux corps de troupes qui le rejoignaient; il devait franchir le Danube, faire croire, par sa hardiesse, à une secrète assistance de la Russie, malgré toutes les dénégations de cette puissance, et provoquer l'explosion de mouvements grecs qui l'auraient peut-être sauvé. Si tous ces moyens eussent

échoué, il aurait dû tomber honorablement sur le champ de bataille, pour sauver l'honneur du soldat et du patriote.

Mais ce qui, malheureusement, est le trait le plus significatif du caractère byzantin, habitué aux sinuosités de l'intrigue, c'est l'impossibilité de suivre une marche aussi simple. Par les tergiversations qui avaient jusqu'alors marqué ses mouvements, Ypsilantis s'était mis déjà, pour ainsi dire, dans l'impossibilité de suivre ces deux chemins droits dont nous venons de parler. Si, dans son désespoir, il eût déposé les armes, ou s'il les eût reprises, il aurait rencontré le même danger. En effet, sa faiblesse et ses erreurs avaient fait naître dans tout son entourage des dispositions peu rassurantes, sombres et hostiles. L'honnête Georgakis l'Olympien, dans lequel le prince aurait trouvé un appui pour toute entreprise vigoureuse, avait été toujours tenu aussi loin d'Ypsilantis que possible. Karavias et Doukas, que le prince avait tant favorisés auparavant, furent dès lors soupçonnés par lui de vouloir le supplanter.

Ypsilantis pouvait s'estimer heureux que ces deux chefs fussent aussi ennemis l'un de l'autre que de lui-même. Quant à Savvas, qui alors, justifié dans toutes ses méfiances, dans ses avertissements et dans ses conseils, cédait à une fureur vindicative, Ypsilantis craignait qu'il n'entamât traîtreusement des négociations avec les Turcs. En ce qui concernait Vladimiresco, le prince eut des preuves écrites de sa trahison par des courriers qu'il avait interceptés; mais ces deux chefs travaillaient, dans des intentions hostiles, l'un contre l'autre, et quelques hétairistes enveloppaient le traître Theodoros d'autres machinations pour le trahir à son tour.

Cet état de choses détourna Ypsilantis du droit chemin de l'action, et l'engagea dans des routes de plus en plus tortueuses. Sachant moins que jamais ce qu'il devait faire, et plus découragé que jamais, il se laissa effrayer par le contenu principal des lettres venues de Laybach, et n'osa plus poursuivre son œuvre ; mais il se cramponna aux accessoires, à tout ce que, dans ces lettres, il pouvait interpréter dans un sens favorable à sa cause, afin de s'épargner, pour le premier moment, l'humiliation ou le danger d'un abandon public de la cause grecque.

Comme s'il suivait ainsi les instructions de Nesselrode, Ypsilantis adressa au baron Stroganov, non pas comme le czar l'avait demandé, ses « justes réclamations », que, dans son intérêt personnel, il aurait à faire auprès de la Porte, mais des propositions relatives à la nation grecque, telles que l'autonomie des territoires grecs, etc. Il envoya ces mêmes propositions aussi à l'empereur et en informa en même temps les kaïmakams de l'hospodar Kallimachis, en ajoutant qu'il fallait accepter ces propositions, si l'on voulait qu'il déposât les armes. Il s'abstiendrait, disait-il, de toute attaque, jusqu'à ce qu'il eût reçu une réponse ; mais il s'attendrait aussi à ce que les kaïmakams empêchassent, jusqu'à ce moment, tout acte d'hostilité de la part des pachas turcs sur le Danube.

Mais au même instant et immédiatement après avoir reçu les papiers de Laybach (12 avril), il avait informé le baron Stroganov, tout en lui demandant ses conseils ultérieurs, qu'il se retirerait aussitôt d'après les injonctions de l'empereur ! En effet, Ypsilantis partit aussitôt de Kolentina (13 avril) avec trois mille hommes pour Tirgovicht, dans l'unique intention de se rapprocher de

la frontière autrichienne; en effet, s'abandonnant toujours à des rêves chimériques et vains sur l'importance de sa haute personne et de ses hautes relations, il espérait, ce qui était alors le but de tous ses efforts, qu'une fois arrivé sur le territoire autrichien, il obtiendrait *à Constantinople même*, par l'entremise de Stroganov, une retraite libre pour lui-même et pour sa suite (1).

Mais, ce but véritable, il le cacha sous des préparatifs tout à fait belliqueux. Il rangea son faible corps de troupes sur une longue ligne étendue depuis Kimpoloung au pied des monts Karpathes jusqu'à Ployechti; il se retrancha à Tirgovicht, au centre de cette ligne; il fit avancer vers la Petite-Valachie un petit corps de troupes sous les ordres de Georgakis à Ployechti. Puis il augmenta et exerça la légion sacrée et s'efforça de trouver des vivres et des munitions de guerre qu'on ne pouvait pas facilement se procurer; effectivement l'Autriche empêchait tout arrivage d'approvisionnements, et les Albanais, qui n'étaient ni du côté de Theodoros, ni de celui d'Ypsilantis, parcouraient le pays en bandes et le pillaient sans pitié. Pendant que le prince prenait ces mesures, durant des semaines entières et comme par une habitude de mentir, il s'efforçait de continuer les vieux contes, bien que dès lors ils fussent devenus puérils dans sa bouche. Tantôt il essaya de faire croire à ses hommes que l'entrée des Russes dans la Moldavie était imminente, tantôt il leur disait qu'il y avait eu des combats entre Turcs et Grecs près de Constantinople, ou que les Turcs à Viddin y étaient retenus par une révolte des Serbes (2).

(1) Suivant des documents authentiques dont nous avons le manuscrit sous les yeux.
(2) Cf. Zinkeisen, t. Ier, p. 165.

La catastrophe en Valachie.

A la même époque, les forces turques des forteresses sur le Danube s'étaient déjà mises en mouvement pour marcher contre les deux Principautés. Un corps de janissaires s'était avancé de Constantinople sous les ordres de Selim-Mehmed, sous le commandement duquel les trois pachas de Viddin, de Silistrie et de Braïla devaient opérer ensemble. Kara-Moustapha de Silistrie poussa (fin d'avril) tout droit vers Boukharest deux corps, forts chacun de quatre mille hommes. Le pacha de Viddin entra dans la Petite-Valachie, tandis que Youssouf-Pacha (1) de Braïla entra (12 mai) avec quatre mille cinq cents hommes dans la Moldavie, sans autre but, pour le moment, que de s'emparer de la ville de Galatz, tombée par une surprise au pouvoir des ennemis.

Au camp d'Ypsilantis, on avait jugé nécessaire de se conserver ce point important. On y avait envoyé le capitaine Athanasios de Karpenisi avec soixante hommes seulement; mais, jointe aux gens armés qui occupaient déjà la ville et qui étaient composés en grande partie de matelots des navires saisis auparavant au port, cette troupe atteignit bientôt le chiffre de six cents à huit cents hommes, gens sans aveu pour la plupart, dégradés par la débauche, et qu'Athanasios chercha en vain à discipliner un peu.

Lorsque les Turcs s'avançaient contre la ville, les défenseurs de Galatz occupaient trois vieilles redoutes, construites pendant la dernière guerre russe devant la ville sur la route de Braïla. Kotiras, le Péloponésien,

(1) Appelé par les Grecs Perkophtali, parce qu'il avait été auparavant *ayan* de Perkofdcha en Boulgarie.

gardait avec soixante-treize hommes un long fossé en dehors des retranchements. Mais dès que les Turcs firent des préparatifs pour l'attaque (13 mai), presque toute la troupe se sauva ; le seul Kotiras se maintint avec trente-deux hommes dans son fossé où tout salut devenait impossible ; il y tomba après la résistance la plus vaillante. Dans la plus forte des trois redoutes, Athanasios et le pope Georgios se défendirent avec quarante-trois hommes, pendant toute la journée avec courage et avec bonheur contre les attaques d'un ennemi de beaucoup supérieur en nombre.

Pendant la nuit, ils préparaient un stratagème très-simple pour dérober leur retraite aux Turcs imbéciles. Ils jetèrent sur le devant de la redoute leurs habits de dessus sur lesquels les Turcs tiraient à coups de fusil, croyant, à la lueur du crépuscule, y voir leurs ennemis eux-mêmes. Ces derniers chargèrent ensuite leurs deux canons de manière que l'un devait partir après l'autre, dès qu'ils auraient quitté la redoute. De la sorte, ils se sauvèrent tous, à l'exception de trois hommes ; ils atteignirent d'abord une petite presqu'île au confluent du Prouth et du Danube d'où ils remontèrent plus tard le Prouth, jusqu'à ce qu'ils parvinssent à Iassy. Galatz tomba aux mains des Turcs, qui firent subir un sort terrible à la ville, et qui s'en retournèrent ensuite à Braïla, pour y attendre l'issue des opérations principales contre le corps d'armée le plus considérable des révoltés, placé sous le commandement d'Ypsilantis.

Tous y étaient en proie aux dissensions les plus affreuses, à la jalousie et aux intrigues, et souffraient de l'absence complète de toute discipline. Déjà les désertions et la fuite en Autriche avaient commencé parmi les

soldats et même, comme Savvas l'avait prédit, dans la légion sacrée. Dans l'entourage le plus immédiat d'Ypsilantis, Mavromatos, son médecin particulier, disparut aussi. Personne ne pouvait comprendre pourquoi, à ce moment même (21 mai) où la nécessité demandait une concentration de toutes les forces, le commandant en chef envoya le prince Kantakouzinos avec un corps de troupes à Iassy pour fortifier, comme on disait, cette ville, ou, si ce n'était plus possible, pour en emmener les troupes à Tirgovicht. Mais il est bien naturel d'interpréter cette manœuvre comme un jeu concerté en secret, et qui devait permettre à Kantakouzinos de se sauver en Bessarabie, comme Ypsilantis voulait se sauver en Autriche.

Cette expédition se fit au moment même où les Turcs, venant de Silistrie, approchaient de la capitale. Après qu'Ypsilantis fut parti de Kolentina, Savvas et Vladimiresco étaient restés dans la capitale, où, tantôt se querellant, tantôt se réconciliant, ils se maintinrent jusqu'à l'approche d'ennemis supérieurs en nombre. Kara-Achmed, le kiaya du pacha de Silistrie, fit son entrée à Boukharest (29 mai), sans y trouver de résistance; il y fut salué, au contraire, par les notables restés dans la ville avec la plus grande humilité. Vladimiresco, dont les pandours commençaient à être ébranlés, s'était retiré dans la Petite-Valachie seulement deux jours auparavant, pour y guetter l'issue de la lutte à l'abri des montagnes de Kraïova. Savvas, accompagné de mille cavaliers, se rendit à Tirgovicht.

A deux heures de marche de cet endroit, il s'établit dans le couvent de Vakarechti; simulant une grande fidélité, mais sans trouver de la confiance, il essaya de faire naître dans l'esprit d'Ypsilantis des soupçons sur

les intentions de Theodoros, en disant qu'à l'aide du mouvement effectué par ce chef, celui-ci voulait couper au prince la retraite en Autriche. Ypsilantis chargea aussitôt Georgakis de mettre un terme aux intrigues de Vladimiresco. Savvas, croyant le moment venu pour perdre tous les deux, mit dans ce dessein quatre cents hommes choisis de son corps à la disposition de l'Olympien. Ce dernier se trouva près de Goïechti en face des troupes de Theodoros et était prêt à les combattre, lorsque, encore une fois, une réconciliation illusoire se fit entre les deux chefs. Vladimiresco cependant y insulta immédiatement après, en entamant de nouvelles négociations avec Kara-Achmed.

Après s'être entendu avec les ennemis hétairistes que Theodoros avait dans son propre camp, Georgakis résolut d'attaquer sans façon ce traître. Il occupa le pont de l'Ardjich, fleuve qui coule entre Goïechti et Pitechti; puis il se rendit avec quelques cavaliers seulement à Goïechti (2 juin), et écrasa le chef valaque, qu'il confondit en révélant sa trahison devant ses troupes rangées en bataille. Il lui arracha son épée et donna ordre qu'on le transportât à Tirgovicht où (12 juin), d'après les versions ordinaires, Vladimiresco fut sabré par les troupes, sans jugement de conseil de guerre. Ypsilantis confia le commandement suprême de sa suite au Serbe Hadji-Proda et au Valaque Makedonski, qui représentaient l'hétairie dans son corps d'armée, et qui étaient d'intelligence avec Georgakis. Le prince renonça dès lors à la ligne si étendue dans laquelle il avait maintenu ses troupes jusqu'à ce moment; il fit venir Doukas de Ploïechti, et donna ordre aussi à Savvas, qui occupait alors le couvent Maryeneni avec sa division, de le rejoindre à Tirgo-

vicht, pour opérer la jonction de toutes les troupes réunies avec le corps de Vladimiresco.

Son intention était d'occuper une position forte près du village de Dragatchan, en face d'une division peu nombreuse de l'armée turque qui s'approchait en venant de Viddin. D'après l'intention du prince, cette position devait à la fois préparer et couvrir sa retraite en Autriche. Mais dans ces mouvements mêmes, toute impulsion vigoureuse et toute coopération simultanée des forces faisaient complétement défaut ; toute la troupe était démoralisée par l'inaction des trois derniers mois ; Doukas ne vint qu'après une longue hésitation ; Savvas n'arriva pas du tout, en alléguant toute espèce de prétextes qui l'en empêchaient. On prévoyait sa défection. Quelques jours auparavant, un grand nombre d'officiers qui suivaient l'exemple de Savvas, avaient encore signé une pétition et un Mémoire qu'ils adressèrent à l'empereur de Russie (1) et qu'Ypsilantis essaya d'appuyer par des lettres particulières écrites par lui à l'impératrice de Russie et au roi de Prusse : image fidèle de l'absence de toute confiance en eux-mêmes et du désespoir complet qui s'était emparé de tous !

Deux jours avant qu'Ypsilantis effectuât son départ de Tirgovicht, le pacha de Silistrie avait dirigé la plus grande partie de ses troupes, commandées par Kara-Achmet, vers ce même endroit. Les Turcs bivaquaient pendant la nuit, tout près de là, dans une forêt et à une faible distance du corps d'Ypsilantis, sans que les uns ni les autres en eussent la moindre idée. Le matin (9 juin), on repoussa une attaque de cinq cents cavaliers turcs,

(1) Cf. Philimon, t. II, p. 169.

dirigés sur un endroit près du couvent de Nochetto que les révoltés avaient occupé pour s'assurer ainsi la retraite vers Pitechti.

Le soir, la cavalerie ennemie, dont le nombre avait été triplé, répéta son attaque et subit encore des pertes considérables, jusqu'à ce que l'infanterie, soutenant cette attaque, forçât les insurgés sous les ordres de Doukas à battre en retraite. Et même encore à ce moment, Anastasios d'Argyrokastro fit vaillamment résistance sur une hauteur où il était retranché. Les révoltés avaient perdu peu de monde, et cependant l'effet moral du combat était celui d'une défaite. Doukas était saisi comme d'une terreur panique ; Savvas jeta le masque et passa ouvertement du côté des Turcs, lorsque ceux-ci firent leur entrée à Tirgovicht (9 juin).

La retraite s'effectua pendant la nuit, vers Pitechti, avec une précipitation confuse et non sans de grandes difficultés ; en outre, on perdit beaucoup de bagages pendant le passage de la Dimbovitza. Un corps de troupes, sous Orphanos et Ioannis Kolokotronis, s'égara jusqu'à Kimpoloung. De nouvelles dissensions éclatèrent parmi les chefs, qui s'accusaient les uns les autres. Doukas quitta les Principautés avec un congé et après avoir été sévèrement réprimandé. La manière d'agir si cachée et si indolente d'Ypsilantis semblait rebuter même Lassanis, son serviteur si dévoué, aussi bien que ses deux propres frères.

Pendant ce temps les Turcs venant de Viddin s'approchaient de plus en plus, en traversant la Petite-Valachie, où ils avaient continuellement à soutenir des combats contre les pandours. Pris entre eux et les troupes qui venaient sur ses derrières de Silistrie afin de le

poursuivre, Ypsilantis rassembla toutes ses forces en état de combattre près de Rymnik; il avait sous ses ordres deux mille cinq cents cavaliers, quatre mille cinq cents fantassins et quatre canons avec lesquels il voulait attaquer les Turcs de Viddin qui occupaient, avec huit cents hommes seulement, le village de Dragatchan sur la route de Rymnik à Kraïova.

L'armée devait prendre ses positions près de Dragatchan, le 15 juin; mais la pluie et des chemins impraticables retardèrent la jonction de tous les corps de troupes, de sorte que, jusqu'au 19 juin, Ypsilantis avait réuni à peine cinq mille hommes. Georgakis compta cerner les Turcs, inférieurs en nombre. C'est pourquoi il ordonna à Karavias et à la légion sacrée, sous les ordres de Nikolaos Ypsilantis, de se placer sur les bords d'un ravin qui se trouve vis-à-vis de Dragatchan. Une partie des pandours devaient, pendant la nuit, tourner l'ennemi et lui barrer la route de Kraïova. Les Turcs, repoussés dans une attaque qu'ils avaient faite contre un petit corps de troupes, placé sur une petite hauteur, sous les ordres d'Anastasios et fort de trois cents hommes seulement, mirent le feu à Dragatchan (19 juin), dans la crainte d'être entièrement enfermés.

Tout échauffé par le vin et par le désir de s'approprier l'honneur d'une victoire assurée, Karavias vit dans cet incendie un signe certain de la fuite prochaine des Turcs; à l'insu et contre la volonté de Georgakis, qui avait fixé le lendemain pour le combat, il commença l'attaque contre les Turcs en franchissant le pont avec ses soldats et avec la légion sacrée. D'abord, les Turcs reculèrent; mais, voyant les autres corps de troupes ennemies rester immobiles, ils prirent l'offensive contre Karavias, ils

mirent ses gens en fuite, et tombèrent ensuite sur la légion sacrée, qui chercha en vain à former le carré. Les Turcs couvrirent le champ de bataille des cadavres de ces braves soldats, qu'ils taillèrent en pièces, et dont un petit nombre seulement put être sauvé par Georgakis qui accourut à leur secours. Comme à Nochetto, les pertes n'étaient pas considérables; mais l'armée indisciplinée fut saisie d'une terreur panique et se rejeta, sans être poursuivie mais dans le désordre le plus terrible, sur Ypsilantis, qui se tenait à trois lieues environ en arrière du champ de bataille.

Le prince, entraîné dans la fuite par ce torrent irrésistible, fut rejeté jusqu'à Rymnik, d'où il se rendit (21 juin) au couvent de Kosia, dans les monts Karpathes, près de la frontière autrichienne. Accablé par une mélancolie et un désespoir profonds, craignant pour sa sûreté personnelle et pour sa vie, mis hors la loi par le kiaya-bey et entouré de traîtres, Ypsilantis avoua dès lors à son fidèle Georgakis que son intention était de se réfugier sur le sol de l'Autriche. Cet honnête soldat désapprouva cette démarche ignominieuse par laquelle le prince allait livrer son armée; mais il éloigna néanmoins les conspirateurs les plus dangereux du voisinage du prince et se rendit à Ardjich, chez Pharmakis, pour continuer avec lui la lutte à outrance. Comme il fallait quelques jours à Ypsilantis pour obtenir la permission de franchir la frontière autrichienne, il se crut encore à ce moment obligé d'avoir recours aux ruses et aux mensonges les plus compliqués pour cacher sa fuite, tandis que plusieurs de ses compagnons, qui comme tout le monde avaient perdu toute honte, s'étaient enfuis déjà.

Ypsilantis fit forger des lettres qu'il prétendait avoir

reçues du commandant autrichien en Transylvanie ; il fit traduire et lire en public ces lettres d'après lesquelles l'empereur François avait déclaré la guerre aux Turcs. Puis Ypsilantis ordonna de rendre des actions de grâces à l'église et de tirer des coups de canon en signe d'allégresse ; enfin il feignit d'être appelé à un rendez-vous sur la frontière. Emportant avec lui le mépris franchement exprimé d'Anastasios et des autres hommes qui partageaient les sentiments de ce dernier, le prince passa, sous le nom de Komnenos, en Transylvanie, emmenant avec lui Lassanis, ses deux frères et quelques autres encore, mais abandonnant à leur sort ces tristes, mais très-vaillants débris de ses anciens compagnons d'armes (27 juin).

Ypsilantis eut le front de couronner cet acte par un ordre du jour, daté de Rymnik le 20 juin, et qui, en vérité, était digne du siècle des Comnènes, comme tout le tissu de mensonges qui l'avait précédé. Avec ce papier, le prince chercha à satisfaire sa vengeance sur des hommes tels que Savvas, Karavias et Doukas, et même sur quelques fonctionnaires civils, en flétrissant ses compagnons d'armes contre de lâches traîtres « qui achèteraient leur servitude avec leur vie et avec l'honneur de « leurs femmes et de leurs enfants ! » Mais, comme la suite le prouva, espérant toujours, même à ce moment, avec sa présomption aveugle et incurable, qu'il serait libre et envoyé en Grèce, Ypsilantis lui-même acheta pour lui la servitude, la maladie et la mort.

L'Autriche, à laquelle ses traités ne permettaient de recevoir des réfugiés venant de la Turquie qu'à la condition de les rendre inoffensifs, garda Ypsilantis pendant six ans et demi dans une captivité peu généreuse, à

Moungacz et à Theresienstadt, tandis que des mesures fiscales en Russie firent tomber sa famille dans l'indigence. Lorsque, plus tard (1827), les circonstances ayant changé, on lui accorda la liberté sur l'intervention de la Russie, Ypsilantis mourut, le 1er août 1828, à Vienne, des suites d'une dilatation du cœur. Les chefs, insultés par lui, ne donnèrent, au contraire, les preuves les plus brillantes de leur grande bravoure et de leur esprit de sacrifice que lorsqu'ils furent débarrassés de leur chef en fuite. Le même fait se répéta dans la catastrophe en Moldavie, où le prince Kantakouzinos allait représenter le digne pendant des exploits héroïques de son ami.

La catastrophe en Moldavie.

L'hospodar de Moldavie, Michaël Soutsos, s'était retiré en Bessarabie (12 avril), dès que le consul russe à Iassy avait déclaré publiquement que le czar désavouait l'entreprise d'Ypsilantis. Comme on le faisait habituellement quand la Principauté n'avait pas de maître, on avait institué une lieutenance, et cette autorité avait adressé au divan une lettre exprimant sa soumission la plus humble. Mais, pour maintenir ouvertes ses communications avec la Bessarabie, Ypsilantis avait déjà, à cette époque, envoyé de Tirgovicht un certain Pentedekas pour occuper Iassy (23 avril). A peine arrivé dans cette ville, ce dernier avait réuni autour de lui quelques rares Grecs, et, après avoir mis un terme au gouvernement du divan, il avait institué un pouvoir arbitraire.

Plus tard, Kantakouzinos, comme nous l'avons vu, avait été envoyé avec cinq cent cinquante hommes à Iassy, à un moment fort mal choisi et malgré l'opposition des gens sensés. Pour sauvegarder les apparences,

on lui avait expédié un contre-ordre, lorsque les Turcs s'approchèrent de Tirgovicht; mais Kantakouzinos n'obéit pas à cet ordre, ce qu'Ypsilantis doit avoir regardé comme très-naturel. A son arrivée à Iassy (5 juin), Kantakouzinos trouva toute la ville en pleine anarchie. Chaque chef n'écoutait que lui-même. Pentedekas commença aussitôt à envelopper d'intrigues son nouveau rival.

Un certain Ionien, qui se faisait appeler le comte Kapodistrias, apparut à ce moment sur la scène politique; il se qualifia de délégué des puissances, envoyé pour régler les affaires en Moldavie, et il mit bientôt tout le corps de troupes de son côté. Les Turcs à Braïla, qui attendaient l'issue des événements en Valachie, laissaient au prince le temps de jouer un jeu pareil à celui d'Ypsilantis; il convoqua donc une assemblée des représentants et leur offrit de choisir un autre chef, tout en proposant en même temps de fortifier Skouleni sur le Prouth, pour molester de là l'ennemi par de petites expéditions. Ce mauvais conseil fut accepté; on fortifia Skouleni, et Kantakouzinos s'y rendit lui-même. Mais à peine la nouvelle de la victoire de Dragatchan fut-elle parvenue aux Turcs, que Youssouf-Pacha jeta toutes ses troupes, réunies en un seul corps, sur Iassy, qu'il occupa sans coup férir (25 juin).

Sous le prétexte de parler encore une fois à sa mère pour retourner immédiatement après au milieu du danger, Kantakouzinos passa le lendemain le Prouth et se rendit à la quarantaine russe. Les hoplarques grecs, parmi lesquels se trouvait le vaillant Athanasios, le héros de Galatz, avaient, dès le principe, reconnu dans le prince un traître qui désertait le drapeau; lorsqu'il leur conseilla de passer avec lui en Bessarabie, les chefs re-

jetèrent cette proposition comme indigne d'hommes aimant l'honneur et la liberté, et se préparèrent solennellement à la mort par la célébration de la Sainte-Cène à Skouleni. Le kiaya de Youssouf-Pacha les attaqua avec six mille hommes dans leur misérable abattis d'arbres, occupé par quatre à cinq cents hommes. La petite troupe fut effrayée au premier choc violent de la cavalerie turque, mais elle la repoussa vaillamment. Trois nouvelles attaques furent égalent infructueuses. Enfin, les Turcs réussirent à placer leurs pièces de campagne de manière à abattre les retranchements sans que les boulets tombassent sur le territoire russe. Un certain Kontos d'Epeiros conjura, en tombant, ses compagnons de ne pas imiter l'exemple des Napolitains. Trois cents hommes de cette petite troupe, et parmi eux Athanasios, tombèrent, fidèles à leur parole, après un combat de huit heures et en excitant l'admiration de leurs ennemis mêmes. Peu de soldats se sauvèrent en passant le Prouth à la nage; mais aucun d'eux ne fut fait prisonnier.

Le gouverneur de Bessarabie, qui avait été témoin du combat, rendit un témoignage éclatant à leur valeur, en disant qu'avec de pareils hommes Ypsilantis aurait dû résister à un ennemi quatre fois plus nombreux que lui. Vers midi, le Serbe Bladen, envoyé auparavant par Kantakouzinos à Romano, revint de cet endroit avec quatre cent cinquante cavaliers. Si ces derniers étaient venus quelques heures plus tôt, ils auraient peut-être donné une autre tournure au combat de Skouleni, tandis que maintenant ils furent enveloppés dans la défaite. Bladen lui-même, auquel les Russes envoyèrent, pendant la nuit. des bateaux pour franchir le Prouth, dédaigna ce moyen de salut et alla avec quelques hommes fidèles rejoindre

Georgakis l'Olympien, qui allait recueillir sur ce même sol moldave les derniers honneurs de ces luttes.

Fin de Georgakis.

Les débris du corps de troupes d'Ypsilantis dispersés en Valachie avaient été en grande partie anéantis par les Turcs pendant ces derniers événements. Makedonski et Hadji-Proda avaient passé en Transylvanie. Dans les couvents de Kosia et de Pentekadilikion, Diamantis, Michaël Oglou et d'autres encore, vendirent chèrement et au prix de leur sang leur liberté ou leur vie. Un archimandrite serbe, qui se trouva avec six cents hommes dans une position fortifiée au milieu des monts Karpathes, réussit à atteindre le territoire autrichien après une lutte heureuse; mais, repoussé là, il retomba au milieu de la meute ennemie. Les chefs qui, comme lui et Diamantis, tombèrent au pouvoir des Turcs, furent envoyés à Constantinople, à Silistrie ou à Boukharest, pour y recevoir la mort de la main du bourreau. Savvas, qui, avec un zèle officieux vraiment terrible, avait aidé à détruire ses anciens amis, trouva, lui aussi, à Boukharest, la mort, au lieu de la grâce ou de la récompense qu'il avait espéré obtenir (19 août); tel fut aussi le sort de tous les Albanais restés avec lui.

Il n'y avait plus que Georgakis. Malade et porté sur un brancard, il était parti avec Pharmakis, son ami inséparable, pour essayer d'atteindre la Moldavie. Serré de près de tous les côtés, il se jeta avec quinze cents cavaliers dans les montagnes de la Transylvanie qu'il quitta près de Kronstadt; il réussit à atteindre le territoire moldave, où il se maintint dans les pentes boisées du Vrantza, en inquiétant les Turcs à chaque occasion favorable. Dès que sa santé se fut un peu fortifiée, il s'approcha

des frontières de la Bessarabie (commencement de septembre) où il espérait s'approvisionner plus facilement pour continuer sa résistance. Il aurait pu se sauver, et il en aurait eu le droit; il ne pouvait plus combattre pour la liberté, but de l'insurrection, ni pour la victoire, but de la guerre; il ne combattait plus que pour l'honneur du soldat.

Pendant sa marche pleine de périls, sa troupe fut réduite à trois cent cinquante hommes, avec lesquels il parvint jusqu'au couvent de Sekka, dans le territoire de Nyemtzou. La seule route qui y donnât l'accès principal par un ravin fut barrée par la plus grande partie de sa troupe. Il y repoussa victorieusement une attaque faite par quinze cents Turcs (17 septembre); mais, trois jours plus tard, on vit paraître devant le couvent des troupes ennemies qui avaient passé par un sentier dans la montagne, derrière le ravin occupé par les soldats de Georgakis. Les Turcs dispersèrent ces derniers et cernèrent Pharmakis au couvent, de même que Georgakis avec onze compagnons au clocher. Lorsque les Turcs commencèrent à incendier les dépendances du couvent, qui étaient construites en bois, Georgakis fit ouvrir la porte du clocher; il jeta une torche enflammée dans les poudres qu'on y gardait, et s'ensevelit sous un seul amas de ruines avec ses compagnons et avec les ennemis, au moment où ceux-ci se précipitèrent dans le bâtiment.

Un seul témoin oculaire de cet acte échappa, comme par miracle, à la mort. Pharmakis se maintint dans le couvent encore pendant un certain nombre de jours, jusqu'à ce que le commandant turc (4 octobre), accompagné du consul d'Autriche, lui proposât des conditions acceptables s'il voulait se rendre. Des deux cents compagnons

de Pharmakis, trente-trois hommes, qui se méfiaient des Turcs, partirent pendant la nuit pour se rendre sur le territoire autrichien. Ils avaient pris le parti le plus sûr. Les autres furent massacrés le lendemain, malgré la capitulation. Pharmakis fut conduit à Constantinople, où on le décapita. Les Principautés continuèrent à être écrasées, comme elles l'avaient été depuis plusieurs mois, par toutes les atrocités inséparables d'occupations et de triomphes turcs. Le protectorat russe n'allait leur en épargner aucune.

Telle fut la fin de ce prélude tragique de la révolution grecque, prélude mis en scène et joué par le phanariote Ypsilantis, qui s'était abandonné aux inspirations russes, mais qui était resté court, dans son rôle mal étudié, dès que le souffleur l'avait abandonné. Rarement un nom a été célébré, dans le pays même comme à l'étranger, avec plus d'éclat, mais rarement aussi sans l'avoir moins mérité que ne le fut, pendant quelque temps et à la faveur des circonstances les plus différentes, le nom d'Ypsilantis. Les Turcs ne s'adressent jamais à l'Europe; les Russes avaient leurs raisons pour se taire; le venin et le froid glacial qu'on remarquait trop bien dans ce que disait l'Autriche sur ces affaires, rendaient dès le principe toutes ses descriptions et tous ses jugements odieux et suspects au monde, même là où ils étaient tout à fait authentiques et justes.

Même les voix qui s'élevaient parmi les Grecs pour blâmer Ypsilantis, telles que celle de Rhizos après que ses illusions furent évanouies, se perdaient sans trouver d'écho; à plus forte raison, dans le premier enthousiasme pour la cause dont il s'agissait ici, oubliait-on facilement les éloges affaiblis d'un enthousiaste tel que Soutsos, qui

avouait sa propre partialité et sa tendance à pallier les fautes du prince, et qui se départait de toute sévérité et de toute véridicité. Néanmoins, ce sera toujours un sujet d'honneur pour les compatriotes d'Ypsilantis si, dans leur amour de la patrie, ils continuent désormais, comme ils le font aujourd'hui et comme ils l'ont fait alors, à oublier tous les défauts du prince, pour lui conserver un souvenir plein de reconnaissance, et pour ne voir en lui que l'homme qui, le premier, a jeté le sort de leur grande lutte et qui, le premier, a provoqué l'arrêt de leurs destinées.

Des circonstances particulières voilaient la vérité aux yeux des contemporains d'Ypsilantis; il faut donc leur pardonner si, de loin, ils ne voyaient ni les fautes ni les crimes de cet homme, mais ses malheurs seuls; il faut les excuser s'ils ne considéraient pas les folies de son entreprise, mais le profit seul que la liberté grecque en retira. En effet, personne ne pourra nier que l'entreprise du prince n'ait eu les avantages les plus grands pour la cause des Grecs, bien que ces résultats, qui n'étaient nullement prévus par l'instigateur de cette insurrection au Nord de la Turquie, n'effacent ni n'excusent aucunement ses folies.

Son séjour et son éducation en Russie avaient donné une empreinte tellement russe à Ypsilantis que, dans ses lettres adressées à Saint-Pétersbourg, il ne parlait guère de ses Grecs que comme de sujets russes; il devint ainsi la juste victime de sa confiance frivole dans la politique de l'autocratie russe. Mais cette dernière aussi allait être frappée par une justice rémunératrice et subtile; elle allait être punie du rôle à double face qu'elle avait joué en prenant une certaine part aux actions de ce

prince grec. Tout en réprouvant l'insurrection, le czar avait appelé naturel le désir des Grecs d'obtenir une amélioration de leur sort et de leur indépendance; la ruine du prince trompé laissa donc dans le cœur sensible d'Alexandre un dard qui s'y enfonça d'année en année plus profondément, lorsque l'empereur était témoin de la lutte persévérante des Grecs, de la barbarie des Turcs à l'égard des révoltés et, plus encore, de leur insolence en face de lui-même et de sa puissance.

Quelque peu clairvoyant qu'il pût être ailleurs, le gouvernement turc devinait, avec une profonde sagacité, les machinations secrètes des Russes au second plan du mouvement grec. C'est ce qui amena, dès le principe, une confusion de susceptibilités et de querelles entre la Russie et la Porte, querelles dont les complications durèrent pendant des années et eurent définitivement pour résultat la fondation d'un État grec indépendant, sans que la Russie en eût récolté le moindre profit ou la moindre reconnaissance. Cette guerre diplomatique, qui peu à peu impliqua toute l'Europe et les gouvernements de toutes les grandes puissances dans les affaires de la Grèce, fut la grande diversion si favorable, résultat de l'entreprise d'Ypsilantis. A côté d'elle disparaît presque l'importance de la petite diversion militaire causée par la révolte du prince, bien qu'on la considère ordinairement comme le principal avantage de ce mouvement au Nord de la Turquie. En effet, les forces turques, dont une partie était occupée par la guerre contre Ali-Pacha, furent, en partie du moins, détournées de la Grèce par Ypsilantis, au moment où l'insurrection au Sud avait le plus besoin d'être dégagée pour commencer à s'étendre et à s'affermir.

Pendant ce temps, une autre scène s'était ouverte

dans ces pays qui avaient renfermé l'antique vie hellénique, et où les influences d'autocrates capricieux, la pression exercée par de grandes puissances voisines, l'obstination de dictateurs d'un rang distingué et les complots artificiels, formés par des membres de Sociétés secrètes, ne trouvaient pas un terrain favorable pour s'y exercer. On n'y avait pas non plus à agir avec des forces étrangères sur une masse populaire inerte et résistante ; au contraire, on y vit agir directement les forces du peuple lui-même; elles étaient à la vérité partagées et dispersées par les dissensions, et le peuple qui les faisait agir n'était que faible; mais, dans son désespoir, la nation était résolue à combattre jusqu'à sa destruction, et elle trouva moyen de se relever dans son malheur même.

---

3. — SOULÈVEMENT DES GRECS

A. — PREMIÈRE ANNÉE DE LA GUERRE. — SOULÈVEMENT ANARCHIQUE

Le Péloponèse.

Dans l'ancien pays des Hellènes, le Péloponèse était la base naturelle de toute insurrection (1). L'isolement

(1) La plupart des anciennes relations et des anciens Mémoires écrits par des Grecs ont été rendus inutiles maintenant par : Σπυρίδωνος Τρικούπη, Ἱστορία Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως. Λονδίνῳ, 1853, t. I-IV. Ce-

que lui donnait sa nature de presqu'île, les forteresses naturelles de ses montagnes, sa position qui le mettait à l'abri des attaques ennemies, qu'elles vinssent de l'intérieur ou de l'extérieur, et qui était favorable à toute espèce de défense; enfin sa population dans laquelle les chrétiens prédominaient de beaucoup : toutes ces causes le rendaient éminemment propre à jouer ce rôle. C'est pourquoi les hommes de guerre intelligents parmi les hétairistes avaient choisi le Péloponèse comme point de départ pour le soulèvement projeté, et ils auraient volontiers fait du Maïna une grande place d'armes. Ypsilantis lui-même était de leur avis, lorsqu'il recommanda de joindre les Souliotes aux habitants de cette contrée qui étaient indépendants et exercés à la petite guerre, qui demeuraient dans des tours et s'appelaient dans leurs chants les descendants des *Spartiates noirs*.

Cependant le bey du Maïna et les primats civils du Péloponèse avaient été très-circonspects dans leurs rapports avec l'hétairie; ils avaient surtout essayé d'approfondir avec plus d'exactitude quelles étaient les relations des hétairistes avec la Russie avant de s'engager avec

---

pendant. Thomas Gordon : *History of the Greek revolution*, Edinburg, 1832, t. I-II, restera, même après Trikoupis, une source indispensable pour l'histoire de l'insurrection grecque, à cause de l'impartialité des observations faites sur les lieux par l'auteur, homme très-instruit. — Le troisième volume de l'ouvrage de Philimon, qui vient de paraître, nous est parvenu malheureusement trop tard (1861) pour que nous ayons pu nous en servir. — Nous avons beaucoup regretté que, malgré tant de changements dans le gouvernement et dans la politique de l'Autriche, le sort ne nous ait pas encore permis de nous servir de l'*Histoire de la défection des Grecs* (*Geschichte des Abfalls der Griechen*), par Prokesch von Osten, en trois volumes, et abondamment pourvue de documents diplomatiques, qui a été imprimée aux frais de l'Académie pour être envoyée, en 1852, sous les verrous de la haute police, ou peut-être même sous les pilons d'un moulin à papier.

eux. Mais, depuis cette époque, la guerre contre Ali-Pacha avait continué pendant un long espace de temps et elle avait maintenu toute la Grèce dans une agitation incessante; puis, la révolution en Espagne avait été transportée à Naples et la direction de l'hétairie avait été concentrée entre les mains d'Ypsilantis. Aussi l'inquiétude des esprits avait-elle beaucoup augmenté et l'action des hétairistes avait-elle pris un caractère plus énergique; en même temps, les alarmes de la population turque étaient devenues de jour en jour plus vives.

Longtemps, la Porte avait attribué cette fermentation aux intrigues d'Ali; on avait cependant fini par envoyer Chourchid-Pacha (novembre 1820) comme gouverneur dans la presqu'île, pour qu'il y prît des informations sur les dispositions des habitants, et pour qu'il agît avec sévérité s'il trouvait des causes légitimes pour les suspecter. L'homme semblait être bien choisi pour inspirer la terreur par sa seule apparition. Il était fastueux et prodigue, hautain et redouté comme le sultan; suivant les circonstances, dur jusqu'à la cruauté et condescendant jusqu'à la clémence; il avait la réputation d'un homme d'État et d'un soldat remarquable. Il est vrai que dans le rôle qu'il avait eu à jouer, pendant peu de temps, en Égypte (1804-1805), il n'avait pas eu la main heureuse. Cependant, en 1809, comme grand vizir, il s'était montré aux Serbes comme un adversaire farouche; en effet, lors de l'assaut du camp de Kamenitza, il avait fait construire, près de Niche, comme signe d'avertissement, une tour avec les têtes des soldats tombés.

Plus tard, en 1813, il s'était fait un grand nom en domptant la révolution serbe, bien que ce succès fût

plutôt l'œuvre des circonstances que le résultat de son mérite. Lorsque Chourchid arriva en Morée, son entrée solennelle dans Tripolitsa, la capitale, était accompagnée de signes de mauvais augure. Déjà sur la route de Nauplia, le chemin lui était barré par une charrette renversée dont le conducteur fut tué par le pacha d'un coup de feu ; lorsque ensuite, devant les portes de Tripolitsa, un des chevaux blancs de son char de triomphe s'échappa en brisant les courroies d'attelage, on ne put qu'avec quelque peine déterminer le pacha superstitieux à faire son entrée dans la ville. Les observations qu'il y fit ensuite lui donnèrent bientôt tant de craintes sur le mouvement qui agitait tous les esprits, qu'il fit venir un corps de troupes au Péloponèse.

Lorsque, plus tard, il fut appelé (janvier 1821) au siége d'Ianina pour remplacer Ismaïl-Pacha, il ne laissa pas sans inquiétude son harem et ses trésors à Tripolitsa. Son successeur, Mehmet-Pacha, reçut aussi bientôt l'ordre de le suivre devant Ianina, de sorte que le gouvernement de la Morée fut laissé entre les mains d'un kaïmakam du nom de Mehmed-Saleh-Aga, homme incapable et n'inspirant le respect nécessaire ni à un parti ni à l'autre. Aussitôt, les symptômes de fermentation, d'insolence et de mutinerie se firent remarquer beaucoup plus qu'auparavant dans toutes les classes du peuple, dans la population guerrière aussi bien que dans la population civile.

En fait de troupes armatoles, il n'y avait là, sur un seul point de la frontière, que les Dervenochorites. Ces gardiens du défilé de Mégaride, hommes exercés au métier des armes, étaient des Albanais transformés en Hellènes; depuis de longues années, ils avaient porté le

front haut et ils avaient paru aux voyageurs être les instruments les mieux faits pour servir la révolution. Quant aux klephtes, on en avait peu entendu parler pendant les dernières années fort paisibles. Mais à ce moment, Anagnostaras (Cf. t. XI, p. 295), délégué des hétairistes, était revenu dans le pays. C'était un ancien compagnon d'armes du célèbre klephte Zacharias; il était devenu soldat intelligent et expérimenté dans la guerre et le Nestor des chefs guerriers du Péloponèse; malgré son embonpoint, il était toujours d'une grande vigueur et d'une agilité remarquable.

Anagnostaras parcourait la Messenie, tandis que Theodoros Kolokotronis, comme on l'apprit alors, était venu des îles Ioniennes (18 janvier) pour se rendre à Skardamoula (le Kardamyle d'Homère), dans le Maïna. Il était né (1770) en Messenie. A l'âge de dix ans, il avait assisté à la mort de son père, qu'il vantait pour avoir tué sept cents Turcs et qui était tombé avec deux de ses fils à Kastanitsa, en Tsakonie. A l'âge de vingt-sept ans, il avait été chassé lui-même de sa maison et de ses terres par les ennemis de sa foi; dans une vie pleine de périls et d'aventures, il avait dès ce moment fait la petite guerre klephte avec un talent si consommé, que les autorités turques avaient sévi contre lui et sa famille avec une haine implacable et en se servant de toutes les armes, de la violence ouverte, des embûches, de la trahison et des foudres de l'Église.

Les vicissitudes de sa fortune l'avaient forcé à se réfugier dans les îles Ioniennes; mais, revenu de là altéré de vengeance, il avait appris à s'approprier à sa façon les idées du moment que la Révolution française avait fait naître, révolution qui, dans son opinion, avait ouvert

les yeux au monde endormi jusqu'alors. Il avait appris à concevoir l'idée de la liberté nationale. Dès 1806, il avait fait le vœu de reconstruire un couvent en ruines, si la mère de Dieu donnait son assistance et sa bénédiction à l'œuvre nationale. Plus tard, il s'était adressé successivement à tous les possesseurs des îles Ioniennes, aux Russes en 1805, aux Français en 1808 et aux Anglais en 1810, pour leur demander de prêter leur concours à la délivrance de sa patrie. Après que toutes ses espérances fondées sur les étrangers se furent évanouies, il avait fini par en tirer la conclusion, comme Konstantinos Ypsilantis, que les Grecs devraient faire seuls ce qu'ils voulaient faire pour eux-mêmes. Cette conviction ne l'avait cependant pas empêché de se mettre en communication avec Kapodistrias, d'envoyer son frère Ioannis dans la troupe d'Alexandros Ypsilantis et de se rendre lui-même, d'après les conseils de ce dernier, dans la péninsule. Il y apporta, outre ses finesses de klephte et la connaissance de tous les chemins et de tous les détours, l'expérience militaire qu'il avait acquise au service des Anglais, où il avait occupé, en dernier lieu, le grade de major.

Il vint dans le Maïna, dans les montagnes rudes et crevassées de la vallée de l'Eurotas qui, aux yeux de tous, étaient le boulevard de la liberté du Péloponèse, de même que le bey des Maïnotes était considéré par beaucoup de Grecs comme le centre personnel et prédestiné de l'insurrection et comme son chef. Si Petros Mavromichalis, avec sa parenté puissante, avec la considération dont il jouissait parmi les hétairistes, avec son dévouement pour la cause de la délivrance de sa patrie à laquelle presque toute sa famille s'immola pendant la

douloureuse régénération de la Grèce, si Mavromichalis, disons-nous, avait été un partisan d'une ambition mieux trempée, il aurait pu rester longtemps en possession de ses hautes fonctions.

Mais son caractère portait une tout autre empreinte. Bel homme, d'un air digne, de mœurs douces et paisibles, il était plutôt fait pour gouverner, au sein de la paix, un État bien ordonné où il aurait employé toute sa sollicitude à relever ses pauvres Maïnotes, en leur ouvrant de nouvelles sources d'instruction et de gain. Aimant la bonne chère et tenant toujours sa bourse ouverte, ce qui lui créait souvent des embarras pécuniaires, il ne trahissait sa nature de Maïnote et de klephte que lorsqu'il s'agissait de faire des razzias et du butin. Mais, pour maintenir sa position éminente, on pourrait dire presque royale, il aurait dû inspirer le respect au parti guerrier des klephtes et à leurs chefs oligarchiques par des talents militaires. De cette manière, il aurait eu une position également solide dans les deux partis principaux, formés dans le Péloponèse par les circonstances actuelles; effectivement, sa nature, qui le portait plutôt vers les affaires civiles, lui aurait toujours assuré une influence considérable auprès du parti civil qui respectait davantage la loi et l'ordre.

Ce parti avait son foyer principal dans le coin opposé, au Nord-Ouest de la péninsule, à Patras, ville florissante à cette époque et comptant dix-huit mille habitants, entourée d'une plaine riante comme d'un jardin, lieu d'entrepôt pour les contrées occidentales et métropole du Péloponèse chrétien, puisqu'elle possédait les ossements de saint André, son patron. Cette ville était le centre de réunion de trois hommes notables liés d'amitié;

plus tard, pendant toutes les vicissitudes de la guerre d'indépendance, ils poursuivirent le même but qui se rattachait étroitement à leurs tendances civiles et à leur amour de l'ordre et de la constitution; ils voulurent faire de nouveau de Patras le centre politique du Péloponèse. Le premier de ces hommes était Andreas Zaïmis de Kalavryta (appelée ainsi de ses sources claires, le Kynaitha des anciens), un des rares hommes de la révolution qui aient été toujours trouvés pleins d'honneur, même par tous les étrangers; il forçait également ses ennemis politiques à lui témoigner une telle estime, que le plus violent et le plus grossier d'entre eux, Kolokotronis, fit la déclaration éloquente que jamais il n'avait été l'ennemi de Zaïmis, bien que souvent il se fût levé contre lui.

Le second était Andreas Lontos, de Vostitsa (l'Ægion des anciens), sur le golfe de Korinthos. Hobhouse l'avait connu dès 1809 comme un jeune patriote plein d'enthousiasme, pendant que son père était encore ministre de Veli-Pacha et jouissait auprès de lui de la plus haute considération. Le troisième était l'archevêque Germanos, homme d'une ambition exaltée et jouissant d'une grande autorité à cause de sa haute dignité ecclésiastique, de son talent et de ses dons oratoires; il parlait au peuple en prophète, et au milieu de ses archontes en homme d'État; il sut bien exploiter ses relations si utiles avec le consul de Russie, le nommé Vlassopoulos; mais il parut pénétrer au fond des chimères extravagantes de l'hétairie et juger à leur vraie valeur les diversions sur le Danube, aussi bien que l'assistance de la Russie; en démagogue résolu, il exhorta les Grecs à ne se fier qu'aux propres forces du peuple.

Explosion de l'insurrection.

L'activité secrète et le mouvement dans ces différents camps ne causa pas peu d'inquiétude au gouvernement turc à Tripolitsa. L'arrivée de Kolokotronis était pour les Turcs le présage certain d'une tempête prochaine; pour la conjurer, le gouvernement ordonna, mais en vain, au bey des Maïnotes de lui livrer cet homme dangereux ou de l'expulser. Le divan essaya également de tendre des piéges à Anagnostaras et à d'autres capitaines d'une importance moins grande; mais ils surent les éviter prudemment. Les Turcs finirent par se tourner aussi contre les primats civils, et ils convoquèrent à Tripolitsa la réunion des kodjabachis et des prêtres qu'on avait coutume d'assembler dans les moments de troubles, ou quand une guerre était imminente; mais le but de cette réunion était de retenir les membres de l'assemblée pour déjouer les projets des chrétiens.

Comme on n'était pas encore préparé à une rupture ouverte, les archontes résolurent de venir, sans paraître se douter de rien et en simulant la confiance, pour écarter les soupçons des Turcs. On donna donc le mot d'ordre de se mettre en route, et Petrobey lui-même envoya son fils Anastasios au chef-lieu du pays. Par un calcul prudent, les membres du triumvirat soupçonneux de Patras avaient voulu s'abstenir de paraître dans cette assemblée, parce que, disaient-ils, les Turcs hésiteraient à frapper un coup contre une réunion incomplète; mais deux de ces membres, Germanos et Lontos, partirent aussi (18 mars), par suite de circonstances particulières. Arrivés à Kalavryta, ils furent prévenus (1) par Zaïmis et par

(1) Zinkeisen-Gordon, t. Ier, p. 212. Nous citerons désormais à l'or-

d'autres amis du danger d'un pareil voyage, et ils revinrent à leur première opinion. Mais, pour donner de bonnes apparences à leur absence, ils imaginèrent une ruse et résolurent de continuer leur voyage de Tripolitsa en société d'autres chrétiens et de Turcs, et de se faire envoyer de cette dernière ville une lettre anonyme leur annonçant que dans la capitale la mort les attendait, aussi bien que tous ceux qui seraient présents à l'assemblée.

Cette lettre leur fut remise à Katsane; ils la lurent à haute voix en présence des Turcs et en feignant une consternation et une indignation profondes; ils écrivirent des lettres à Tripolitsa pour se plaindre, et s'adressèrent au patriarche pour le prier d'excuser leur manière d'agir auprès de la Porte, en demandant, par le même messager, aux hétairistes de Constantinople, de leur donner de nouvelles instructions. A Tripolitsa on chercha à savoir, par tous les moyens, qui pourrait avoir écrit cette lettre; le gouvernement envoya des messages rassurants à tous les chefs de l'Achaïe, qui s'étaient retirés dans le couvent de Hagia-Lavra; mais ceux-ci résolurent de se tenir prêts pour toute éventualité, et se dispersèrent dans ce dessein en différentes localités pour y rassembler des hommes.

Pendant ce temps, et sur leurs derrières, le hasard avait jeté l'étincelle fatale dans leur pays. Le vieil Asimakis Zaïmis, à Kalavryta, initié à l'hétairie, avait à son service deux anciens klephtes auxquels il avait jadis sauvé la vie. Dînant un jour (15 mars) à sa campagne à

dinaire l'ouvrage de Gordon d'après la traduction de Zinkeisen (*Geschichte der griechischen Revolution*).

Kerpine, le vieillard demanda à ses serviteurs ce qu'il y avait de nouveau. Ils répondirent que le lendemain un spahi laliote passerait par là pour porter à Tripolitsa de l'argent appartenant à l'Etat, et qu'ils désireraient le détrousser avec la permission du vieillard. Ce dernier, sobre de paroles, et qui savait en nombreuse société fumer sa pipe, plus muet qu'un Turc, regarda ses serviteurs d'un œil fixe, fit signe qu'on lui versât à boire, et, après avoir bu au salut de la patrie, il fit le signe de la croix en disant : « Ma bénédiction, mes enfants ! » Les klephtes se mirent donc en embuscade pour guetter le spahi ; ils tirèrent sur lui, mais sans recueillir d'autre butin que la bête de somme de son compagnon.

Sur la nouvelle de cette attaque, le voïvode de Kalavryta, Arnaut-Oglou, effrayé par quelques autres actes de violence commis au même moment dans le voisinage, fit ses préparatifs de défense et se retrancha, comme si l'insurrection avait déjà éclaté. Excités à leur tour par ces préparatifs hostiles, dont personne ne connaissait le motif, des chrétiens s'armèrent et se rassemblèrent ; ils enfermèrent Arnaut-Oglou dans ses tours et le forcèrent à se rendre avec les siens (2 avril). Comme le bruit avait encore grossi l'importance de cette nouvelle, les Turcs de Vostitsa se réfugièrent de l'autre côté du golfe de Lepanto ; à Patras, on vit éclater la révolte, la lutte et l'incendie ; les habitants du pays d'alentour entrèrent armés dans la ville, et les Turcs furent refoulés dans la citadelle située au-dessus de la rade, d'où ils bombardèrent la ville.

L'archevêque et ses amis Lontos et Zaïmis, ayant reçu la nouvelle de ces événements, accoururent avec des gens armés. Ils occupèrent la paroisse de Hagios-Geor-

gios; ils plantèrent en face de l'église une croix, devant laquelle le peuple fit serment de combattre pour la religion et pour la patrie; puis ils annoncèrent solennellement, dans leurs proclamations, au peuple et aux consuls étrangers, que l'insurrection avait commencé le jour (4 avril) où ces événements s'étaient produits, jour qui est célébré comme l'anniversaire de la naissance de la liberté grecque.

Le vrai commencement de la guerre d'indépendance ne date pas tant de cette journée à Patras, que du premier mouvement des Maïnotes qui éclata au même moment. Ces derniers s'avancèrent, sous les ordres de Petrobey et de Kolokotronis (5 avril), jusqu'à Kalamata (le Pheræ des Anciens), chef-lieu de la Messenie, où les Turcs effrayés se rendirent avec leurs armes et leurs biens, sur la promesse qu'ils auraient la vie et l'honneur saufs. Petrobey forma aussitôt dans cette ville un conseil local, appelé *le conseil de Messenie*, qui plus tard céda la place à un sénat général du Péloponèse. Ce fut du sein de ce conseil que Petrobey annonça (10 avril) à l'Europe les motifs de l'insurrection et les espérances que les Grecs fondaient sur son concours. Poussés soit par l'ambition et le goût de la guerre, soit par l'amour de la patrie et de la liberté, soit par la soif de butin et de pillage, des capitaines et des recruteurs partirent de Kalamata, pour se répandre dans les plaines et dans les vallées où ils donnèrent le signal de l'expulsion des Turcs. Ce signal paraissait à peine nécessaire; car, comme par un choc électrique, tout le monde grec fut ébranlé par le mot d'ordre : « Chrétiens et Turcs ne vivent plus « ensemble. »

Telle fut la différence entre le soulèvement au Sud de

la Grèce et celui qui avait éclaté au Nord de l'empire turc ; l'impulsion venue de l'extérieur y avait perdu immédiatement toute sa force devant la masse inerte du peuple, tandis que dans le Péloponèse l'incendie éclata au même moment et sur les points les plus éloignés, sans que l'on se fût concerté d'avance ; mais les matériaux, tout préparés, n'attendaient que l'étincelle pour les embraser, et aussitôt le feu se propagea avec la rapidité la plus grande par terre et par mer. Dans le Péloponèse, d'abord, presque tous les Turcs de l'intérieur s'étaient réfugiés au plus vite à Tripolitsa, la capitale, ou dans les forteresses de la côte. Immédiatement après le coup de main de Kalamata, les Bardouniotes sur le golfe de Marathonisi (le Kranaë des anciens), Albanais musulmans redoutés même des Turcs et anciens rivaux des Maïnotes, furent saisis d'une terreur panique et s'enfuirent à Tripolitsa (9 avril). Ceux de l'Arkadie (appelée jadis Kyparissia, comme de nouveau de nos jours) sur la côte occidentale de la Messenie, se jetèrent dans les villes de Modon et de Navarin ; les habitants de Gastouni se rendirent d'abord dans la vieille forteresse de Chloumoutsi, et puis à Patras, tandis que ceux d'Argos se réfugièrent à Nauplia.

Korinthos était la résidence de Kiamil-Bey, un des plus brillants voïvodes de cette époque. Il appartenait à une des plus anciennes familles du pays, et était un des plus riches propriétaires ; il avait grandi au milieu d'un luxe princier et il demeurait dans un palais d'une demi-lieue de tour, orné, comme le sérail d'un sultan, de mosquées, de bâtiments et de jardins artificiellement arrosés, où, du temps de sa fortune, il avait reçu avec urbanité et splendeur tous les étrangers comme

ses hôtes, et parmi eux aussi la reine d'Angleterre. Au moment actuel, il avait quitté Korinthos pour se rendre à Tripolitsa. Après avoir reçu la nouvelle du soulèvement des Dervenochorites à Perachora (6 avril), la mère de Kiamil-Bey se retira à Akrokorinthos, emmenant avec elle, comme otage, Andrikos Notaras, d'une des familles les plus considérées parmi les archontes et dont les terres étaient situées dans l'ancienne Pellène.

En Arkadie, les Turcs quittèrent Leontari, dans la vallée du Karnion, pour se rendre à Tripolitsa. Ceux de Karytaina avaient voulu y venir aussi, mais ils préférèrent ensuite s'établir dans le fort, construit au moyen âge sur le sommet de leur rocher en forme de cône; effectivement, ils redoutaient Kolokotronis qui était venu aussitôt, avec trois cents hommes, de Kalamata dans ce centre de l'Arkadie, pour appeler partout le peuple aux armes. Les habitants de Phanaria et de Zourza osèrent néanmoins, au nombre de deux mille sept cents, entreprendre l'expédition périlleuse avec leurs femmes et leurs enfants, et comptèrent emmener en passant les habitants de Karytaina; mais, dans le défilé de Hagios-Athanasios, ils rencontrèrent le chef klephte auquel on avait révélé leur marche, et ils trouvèrent pour la plupart la mort (11 avril) dans la lutte ou dans les flots du Rouphias (Alphée).

En vain les Turcs, qui occupaient le château fort de Karytaina, avaient-ils essayé d'accourir à leur aide. Vers la fin du jour où la lutte avait eu lieu, de même que dans les jours suivants, Elias Mavromichalis, Kanelos Delyannis, Anagnostaras et d'autres capitaines rejoignirent Kolokotronis; ils portèrent ainsi le nombre de l'armée assemblée autour de lui au chiffre de six mille

hommes, qui non-seulement assiégeaient le fort de Karytaina, mais qui songeaient déjà à cerner Tripolitsa. Partout, les musulmans paraissaient être comme paralysés par cette terreur soudaine. Les Laliotes seuls, se fiant à leur bravoure, restèrent dans leurs demeures : c'étaient des Chkipetars musulmans qui, de brigands et de mercenaires, étaient devenus des citadins opulents, et qui habitaient de magnifiques palais et des maisons fortifiées et construites en groupes séparés dans leur village très-étendu, situé sur le mont Pholoë, où ils menaient une vie très-aisée et douce, sans cependant être efféminés.

Premières vicissitudes de la fortune.

Triste augure pour toute la suite de la guerre d'indépendance en Grèce! Toute cette première bonne fortune, qui s'était élevée si rapidement, sembla devoir décliner avec la même rapidité, aussitôt que les Turcs commencèrent à reprendre leurs sens. En effet, aux premiers revers des Grecs, les Turcs sentaient renaître en eux leur ancienne insolence et l'orgueil des tyrans avec leur ancienne confiance dans la victoire; aussitôt, les Grecs, qui ne possédaient aucune direction bien réglée, ni aucune expérience et qui n'avaient pu faire de préparatifs d'aucune sorte, semblaient, de leur côté, être frappés de découragement par l'ancien sentiment de leur faiblesse.

L'akropolis de Patras commençait déjà à être vivement tourmentée par les assiégeants sous les ordres de l'archevêque Germanos, des frères Koumaniotis et d'autres chefs, aussi bien que par le manque d'eau, lorsque le pacha Youssouf d'Eubée, revenant d'Ianina, apprit à Missolonghi ce qui se passait dans le Péloponèse; il traversa le golfe près de Rhion et entra dans la citadelle sans être arrêté par les troupes des assiégeants parmi

lesquels régnait le plus grand désordre (15 avril). Les Turcs encouragés firent une sortie; ils mirent le feu à la ville et forcèrent les paysans inexpérimentés à une fuite ignominieuse. En vain les chefs essayèrent-ils de faire résistance dans quelques maisons; en vain cherchèrent-ils à rassembler les fuyards : la ville fut livrée aux flammes, les habitants furent vendus ou tués, et les environs de la ville furent dévastés. Le consul français, Pouqueville (1), put offrir sa protection à quelques fugitifs, tandis que d'autres se sauvèrent à bord des navires étrangers. Mais bientôt la populace déchaînée, composée de Turcs, de vagabonds italiens et ioniens qui auparavant avaient demandé la liberté à grands cris, força le consul lui-même à se sauver sur un vaisseau anglais.

Dans la ville de Patras, abandonnée aux Turcs, Youssouf assouvit ses instincts barbares; jour par jour, il se divertissait par des persécutions cruelles, par des exécutions et des apostasies qu'il infligeait aux Grecs, usant ainsi des premières représailles pour venger les crimes récemment commis dans les Principautés. La première ivresse causée par la victoire avait été de plus courte durée encore dans l'armée qui assiégeait Karytaina que parmi les assiégeants de Patras. Pour débloquer les Turcs assiégés à Karytaina, deux mille sept cents soldats turcs avaient quitté Tripolitsa (11 avril) le jour même du combat sur le Rouphias. A peine Kolokotronis eut-il fait annoncer de Phlorion l'approche des Turcs, que ces six mille Grecs se dispersèrent de tous les côtés, sans attendre seulement les ennemis. Koloko-

(1) On trouve le récit le plus détaillé de ces événements dans le tome deuxième de son *Histoire de la régénération de la Grèce.*

tronis ne trouva à leur poste que les gens du beïzadeh (fils du bey) Élias Mavromichalis; il dut lui-même s'enfuir à Hagios-Ioannis, poursuivi de près dans les sentiers abrupts qu'il avait battus autrefois comme klephte, pendant que les Turcs conduisaient leurs coreligionnaires sains et saufs de Karytaina à Tripolitsa.

A Stemnitsa, Kolokotronis réussit à rassembler autour de lui trois cents hommes, avec lesquels il compta barrer le chemin aux Turcs qui revenaient; mais arrivé à Chrysovitsi, il apprit que ceux-ci avaient passé déjà en dévastant le pays. Aussitôt tous les capitaines se dispersèrent pour faire de nouvelles levées à Leontari et en Messenie; Kolokotronis seul ne voulut pas quitter ces montagnes : accompagné d'un seul Maïnote, il se dirigea vers la route de Piana, où il rencontra son cousin Antonios avec sept hommes. « Ils étaient alors, écrit-il lui-même, neuf, et « son cheval faisait dix. » A Piana, dans la vallée du Barbousena, au nord-ouest de Tripolitsa, il réunit de nouveau trois cents hommes autour de lui; une troupe plus nombreuse venant de Lakonie s'établit en même temps au sud de Tripolitsa, dans la ville très-forte de Vervena, au milieu de la vallée du Saranda; un troisième corps, sous Kyriakoulis Mavromichalis, frère de Petrobey, prit position non loin de là, à Vlachokerasia : positions qui avaient pour but de reprendre hardiment l'offensive et de bloquer les montagnes de Tripolitsa. Mais les Turcs, faisant une sortie du chef-lieu, dispersèrent les hommes de Kolokotronis et brûlèrent Piana et Alonistaina où, après avoir été séparé des autres, ce chef avait dû se réfugier; aussitôt après, les Turcs chassèrent la garnison de Vlachokerasia et réduisirent cette ville en cendres.

Dans cette crise, les chefs se réunirent pour délibérer à Marmaria, dans la plaine de Phranko-Vryssi ; ils tombèrent d'accord pour nommer Petrobey leur général en chef, afin qu'il formât, à l'aide des Maïnotes, un noyau de troupes qui pût faciliter les levées et rendre les désertions plus difficiles. Puis Petrobey devait se charger de la direction des mesures nécessaires pour cerner Tripolitsa. Sur cinq points différents, fermant au Nord, à l'Ouest et au Sud les accès par la montagne, de nouvelles troupes se concentrèrent sous la direction de chefs capables et formèrent un vaste demi-cercle autour de Tripolitsa, de manière que tous étaient assez rapprochés les uns des autres pour pouvoir se secourir mutuellement. Delyannis était à Piana avec Antonios Kolokotronis; le vieux Kolokotronis à Chrysovitsi, et Charalampis près de Levidi, à six lieues environ au nord de Tripolitsa. Le camp de Vervena était alors sous les ordres du Machaon de cette armée de siége, de Giatrakos de Mistra, qui portait ce nom par suite de sa profession de médecin. Le corps principal se trouvait à Valtetsi, ville située sur les hauteurs du Mainalon (Ménale), à trois lieues à l'ouest du chef-lieu.

Dans les excursions fréquentes que firent les Turcs contre toutes ces positions, en montrant un dédain insoucieux des rayas, il se forma une petite guerre dans la montagne où les Grecs finirent par gagner peu à peu l'habitude du danger, l'expérience des combats et la confiance en eux-mêmes. S'ils avaient pu fermer encore à l'Est les défilés des montagnes de l'Argolis, ils auraient peu à peu et de tous les côtés coupé les vivres au chef-lieu. Mais ce fut précisément de là qu'un danger très-grand les menaça. Chourchid-Pacha, qui combattait

toujours Ali-Pacha devant Ianina, commença à s'inquiéter de sa femme et de ses trésors enfermés à Tripolitsa. Il envoya donc (fin d'avril) son kiaya, Moustapha-Bey, homme vaillant et expérimenté dans la guerre, avec trois mille cinq cents Albanais dans la Péninsule. Moustapha passa le détroit des Petites-Dardanelles (golfe de Lepanto), encouragea la garnison de Patras, brûla Vostitsa et suivit les côtes du golfe de Korinthos pour débloquer Akrokorinthos.

Comme on l'avait vu devant Karytaina, les assiégeants s'enfuirent encore à l'approche des Turcs. Le zélé Dikaios, envoyé par l'hétairie dans le Péloponèse, et qui avait pris part au siége, essaya en vain d'encourager ces gens peureux; avant de partir, il mit le feu au magnifique palais de Kiamil-Bey; en revanche, la mère du voïvode fit décapiter Andrikos Notaras qu'elle avait emmené avec elle comme otage. Sans s'arrêter à Korinthos, Moustapha-Bey se mit en marche sur Argos (6 mai). Les habitants de cette dernière ville, après avoir bloqué Nauplia, y avaient été surpris et dispersés, lorsque, le jour de Pâques, ils s'étaient abandonnés à la joie et à l'ivresse; maintenant il s'agissait pour eux de défendre leur propre ville. Ils s'établirent derrière un mur construit sur le bord de l'Inachos (Xirias) pour protéger la contrée contre ses débordements. Les Turcs, approchant avec circonspection, tournèrent, avec leur cavalerie, la position de ces guerriers novices qui avaient négligé de couvrir leurs flancs; ils les dispersèrent; puis ils occupèrent la ville et déjouèrent toutes les tentatives des Grecs qui, pendant les jours suivants, essayaient de s'y rétablir. Alors les Turcs envoyèrent de Tripolitsa un corps de cavalerie au-devant du kiaya pour lui tendre la main

et pour l'accompagner jusqu'à Tripolitsa, où il fit ensuite son entrée (13 mai). Aussitôt le kiaya prépara une attaque de toutes les forces turques (24 mai) contre la position des Grecs près de Valtetsi.

Ce fut la première fois qu'un grand corps de troupes turques, renforcé d'Albanais expérimentés dans la guerre, combattit les Grecs en bataille rangée et avec ordre. D'après toutes les expériences qu'on avait faites, la destruction des révoltés était inévitable. Moustapha avait placé mille hommes vis-à-vis des Grecs établis à Vervena pour les empêcher d'arriver au champ de bataille.

L'attaque principale contre Valtetsi, où Kyriakoulis Mavromichalis avait pris une position aussi forte que possible derrière quatre forts de campagne et derrière l'église, fut exécutée par le Bardouniote Rhoubis avec trois mille cinq cents hommes qui se ruèrent avec fureur sur les ennemis, deux heures après le lever du soleil. Mais, contrairement à leurs habitudes et contre toute attente de l'ennemi, les Grecs résistèrent cette fois-ci, avec un courage résigné, à cette attaque comme aux deux attaques suivantes. Kolokotronis le premier et Plapoutas en second lieu accoururent, avec douze cents hommes, au secours de leurs compatriotes; ils attaquèrent les derrières de leurs ennemis et rompirent toute communication entre eux. A ce moment, Moustapha arriva en personne avec quinze cents cavaliers et deux canons. Mais à cause de l'inégalité du terrain, la cavalerie fit peu de mal aux Grecs ; l'artillerie ne pouvait pas non plus leur nuire beaucoup, à cause de l'incapacité des artilleurs. Il fallut faire approcher la réserve turque qu'on avait mise au second plan, afin de poursuivre l'ennemi, et, en der-

nier lieu, on se vit obligé d'appeler les mille hommes qui devaient observer Vervena.

Toute la journée se passa dans ces luttes opiniâtres : pendant la nuit, chaque armée espérait que l'autre opérerait sa retraite, mais toutes les deux restèrent dans leurs positions. Vers minuit et vers l'aube du jour, les Grecs de Vervena arrivèrent pour secourir leurs compatriotes. Ils cernèrent entièrement le corps d'armée sous les ordres de Rhoubis qui dut se frayer un chemin au travers des Grecs, lorsque, dans la matinée, Moustapha fit donner le signal de la retraite. Dans ce combat de vingt-trois heures, les Turcs ne perdirent pas plus de six cents hommes en blessés et morts; mais la défaite aurait pu devenir fatale pour eux, si les deux mille Grecs de Levidi, sous Zaïmis et Charalampis, étaient arrivés de meilleure heure à cette seconde journée de la bataille. Moustapha brûlait de réparer cet échec par une expédition contre la position de Vervena. Quatre mille hommes qui y furent envoyés rencontrèrent à Doliana, à deux lieues environ de Vervena, Nikitas qui se rendait, avec cent vingt hommes, à Argos, pour reprendre le commandement du siége de Nauplia qui avait été recommencé. Barricadé dans trois maisons fortifiées, Nikitas occupa, pendant onze heures, toute une division du corps d'armée turc. Les Grecs de Vervena, attirés par le bruit de la bataille, s'avancèrent sur Doliana et se trouvèrent tout d'un coup, pendant leur marche, au milieu même des Turcs; mais ils réussirent à se retirer dans leur position fortifiée d'où ils parèrent l'attaque des Turcs qui, craignant la répétition du désastre de Valtetsi, se retirèrent en entraînant dans leur fuite la division de Doliana.

La gloire de Nikitas date de cette journée; il était ne-

veu de Kolokotronis, descendu comme lui d'une race de klephtes et avait appris le métier de la guerre, comme lui, au service des Anglais. On l'appela, à partir de ce jour, le Mangeur-de-Turcs, bien que sa réserve modeste, sa douceur et son désintéressement eussent dû lui mériter un nom plus digne. Ces journées de lutte ont peut-être décidé du sort de toute la révolution grecque; une défaite serait facilement devenue un coup fatal pour la cause de l'insurrection, comme la bataille de Dragatchan l'avait été pour l'insurrection du Nord. Mais, dès ce moment, le courage profondément abattu des Grecs se releva rapidement, grâce à son élasticité; en concentrant leurs forces, ils portèrent leur camp sur la hauteur des rochers du Trikorpha, ramification du mont Mainalon en face de Tripolitsa, et commencèrent à assiéger la capitale à une distance de 1,750 mètres seulement. Le sentiment de leur propre valeur, qui remplit alors tout d'un coup les Grecs, se trahit dans une lettre railleuse que Kolokotronis écrivit immédiatement après la bataille de Valtetsi au kiaya, et dans laquelle il disait : « J'apprends « que tu rédiges des lettres pour exhorter les Grecs à « se soumettre ; mais le moment est venu pour les Grecs « d'en adresser de pareilles aux Turcs. J'espère te faire « grâce si tu peux t'échapper chez toi; fais ce que tu « pourras, et à revoir dans ton sérail. » Effectivement, le sort voulut que, plus tard, Kolokotronis le fît prisonnier dans son palais.

Les Iles.

L'insurrection dut trouver la coopération la plus énergique là où, par suite du régime constitutif et administratif, on lui aurait prédit le moins de succès ; ce fut dans les trois îles où, vers la fin du dernier siècle et au com-

mencement du nôtre, la prospérité avait pris un grand essor par la navigation et par le commerce. Les aristocrates d'Hydra et de Spetsia ne pouvaient pas être disposés à participer d'une manière irréfléchie à une entreprise si hasardeuse dans laquelle ils ne pouvaient que perdre. Les Hydriotes n'avaient que récemment introduit chez eux un nouveau régime financier et administratif, sous la direction de leur compatriote Boulgaris (1802). Le nomothète avait aboli l'ancien impôt par familles, en y substituant un nouvel impôt de 5 pour 100 prélevé sur les gains de chaque navire; il avait restreint à vingt-quatre le nombre des νοικοκυραῖοι (Cf. t. XI, p. 241), dont la moitié seulement s'occupait chaque année de la direction du gouvernement, moitié qui pouvait suffire aux affaires ordinaires par un comité pris dans son sein et composé de quatre membres; les us et coutumes du pays, le simple bon sens et l'avis des primats formaient leurs lois.

Une caste aussi exclusive de riches gouvernants ne pouvait être disposée à risquer à la légère ses biens et sa fortune; il était donc arrivé à Hydra que le gouvernement avait envoyé son contingent réglementaire de matelots aux Dardanelles, même après que l'insurrection eut éclaté dans le Péloponèse. Mais cette mesure avait été vue avec beaucoup d'humeur par le peuple, qui avait été déjà plus d'une fois en conflit avec les *pentakosiomedimnes* au sujet de ses intérêts. L'orgueil des basses classes avait été, depuis longtemps déjà, excité par les patriotes, par les hétairistes qui, dans leurs projets pour la délivrance de la patrie, avaient toujours compté le plus sur les insulaires. C'est ce qui avait été fait, entre autres, par Rhigas, quand, dans son appel aux armes

pour conquérir la liberté, il avait exhorté avant tous les autres, « les dauphins marins, les oiseaux de mer, les « dragons des îles », à tomber comme l'éclair sur les ennem

A ce moment, un malaise, provenant de diverses causes, régnait parmi eux. Le commerce avait beaucoup diminué depuis la conclusion de la paix. Le nombre des navires et des courses s'était amoindri; des matelots inoccupés, des capitaines de navires oisifs, erraient çà et là en grand nombre; parmi ces derniers, était l'hétairiste Antonios Oikonomos, qui répandait avec beaucoup de zèle les idées patriotiques dans cette île. S'il était vrai que l'esprit commercial y modérait l'enthousiasme pour les projets hétairistes, ce dernier était, en revanche, nourri et enflammé par le zèle ardent des insulaires pour leur religion. En effet, dans leurs proclamations on voit plus tard l'amour de la patrie allié aux exagérations religieuses les plus fortes et à la haine la plus implacable contre les Turcs, ces profanateurs de leurs temples. De cette manière, il arriva qu'à un seul signal donné, les trois îles épousèrent la cause de l'insurrection avec une telle énergie qu'elles suffirent presque à la dépense de toute la guerre maritime avec leurs propres ressources; qu'un grand nombre des familles les plus riches perdirent leurs grandes propriétés, et que toutes les trois îles ensemble sacrifièrent leur prospérité et leur influence au salut de la patrie commune.

Ce signal fut donné à Spetsia, où les navires s'ornèrent les premiers (7 avril) du nouveau pavillon de la liberté. L'exemple des marins de Spetsia fut immédiatement suivi par les Psariotes, dont le gouvernement démocratique permit qu'ils rendissent, dès le commencement, un

grand service à la cause de l'insurrection ; ils expédièrent sept navires, sous le commandement de Nikolaos Apostolis, à Smyrne, où l'on préparait une expédition de trois mille hommes pour le Péloponèse. Une attaque soudaine des insulaires, qui coulèrent un vaisseau turc et en prirent quatre autres, eut pour conséquence la dispersion des troupes de terre rassemblées, de sorte que l'expédition contre le Péloponèse fut déjouée de cette manière. D'autres navires de Spetsia aidèrent au siége de la place de Monemvasia, cernée déjà du côté de la terre; de là ils firent voile pour Milo, où ils capturèrent une corvette et un brick de la flotte turque. D'autres navires bloquèrent le golfe d'Argos ou de Nauplia sous les ordres de Bobolina, cette riche amazone, altérée de soif, d'argent et de sang, qui avait à venger la mort de son mari exécuté à Constantinople, comme celle de son fils tombé récemment à la défense d'Argos.

Deux navires spetsiotes décidèrent enfin, par leur arrivée à Hydra, l'accession des Hydriotes à la cause de la patrie. Dans cette île, Oikonomos avait constamment travaillé le peuple par ses excitations pour le faire lever, sans et même contre la volonté du primat. Lorsque la nouvelle se répandit à Hydra que les Turcs étaient enfermés dans Akrokorinthos (8 avril), les masses commencèrent à s'agiter; on s'empara des navires, et le peuple, conduit par le démagogue, apparut devant l'hôtel de ville; ce dernier s'empara du pouvoir, et, afin que par leur fuite, les primats consternés ne privassent pas l'insurrection des ressources pécuniaires, il les soumit à une rigoureuse surveillance. Comme les primats persévéraient dans leurs dispositions malveillantes, le démagogue rassembla de nouveau le peuple armé; en trois jours

et après des menaces répétées, il obtint d'eux la somme de cent quarante mille piastres. A ce moment, les navires spetsiotes dont nous venons de parler firent leur apparition devant Hydra avec le pavillon de la liberté ; on ne put plus résister aux instances pressantes du peuple, qui voulut qu'on armât et qu'on expédiât une flotte sous le même pavillon et au service de la même cause.

Il n'entra pas dans les vues d'Oikonomos d'obtenir le pouvoir et son mandat par la force ; il désira s'assurer le concours libre des primats ; c'est pourquoi il se prêta volontiers à leur désir quand ils voulurent donner une forme plus régulière à l'insurrection. Les primats et le peuple s'unirent (27 avril) dans une solennité religieuse à l'église, et on arbora le drapeau de la liberté. Par suite de ces événements, on fit partir d'Hydra des proclamations dans lesquelles on annonça à tous les habitants des îles de la mer Égée et aux habitants des côtes les résolutions qu'on venait de prendre. On publia des ordonnances pour régler la manière de partager les prises, et pour établir des principes fixes et modérés sur les droits des neutres, ordonnances qui furent exécutées rigoureusement pendant quelque temps et avant que les actes barbares, commis par les Turcs dans la capitale, eussent fait taire ces premières velléités d'humanité.

Dès ce moment, la voix de la liberté retentit dans toutes les îles Kyklades et dans un grand nombre des Sporades ; même parmi les îles plus grandes près de la côte de l'Asie, l'île de Samos, qui avec une heureuse autonomie jouissait de grands priviléges et d'une grande prospérité et qui ne renfermait qu'un petit nombre de Turcs, embrassa (29 avril) la cause de la liberté, lorsque deux navires spetsiotes eurent donné le signal du soulèvement

par leur apparition dans le détroit de Mykale. Seuls les catholiques de Tenos, de Syra, de Naxos et de Santorin (Thera) aimèrent mieux se courber devant le croissant et payer deux fois leurs contributions, un impôt volontaire aux Turcs et un impôt forcé aux Grecs, plutôt que de renoncer à leur haine fanatique contre ceux des Grecs qui appartenaient à une autre confession.

De tous les côtés on vit dès lors se disperser, dans des expéditions séparées et entreprises pour faire la course, les navires armés des trois îles dont le nombre se montait alors à cent soixante-seize bâtiments qui portaient pour la plupart de dix à quatorze canons; quatre-vingt-douze navires appartenaient à Hydra, quarante-quatre à Spetsia et quarante à Psara. Mais ces navires se réunissaient aussi pour des entreprises communes, et l'on donna à l'Hydriote Iakobos Tombazis le commandement suprême pour toutes les expéditions qui seraient faites pendant la durée de l'année suivante. On avait d'abord l'intention d'attaquer une escadre turque en station à Mourto, près de Korfou; mais on se laissa imprudemment détourner de ce projet (4 mai) pour faire une tentative dans la riche île de Chios que les primats d'Hydra auraient volontiers engagée dans la cause de la révolution, afin de ne pas supporter seuls toutes les dépenses de la flotte.

Le combat inégal contre un maître et un ennemi infiniment supérieur inspira ces entreprises désespérées par mer comme par terre; il excita les Grecs à soulever ainsi des contrées trop rapprochées du centre de l'empire, trop peuplées de Turcs et trop exposées aux coups de l'ennemi pour que l'insurrection eût pu s'y maintenir. Le zèle patriotique des Grecs exposa, sans scrupule, ces

différentes contrées aux dangers les plus terribles et même à la ruine la plus sûre, car ils ne désespéraient jamais du succès le plus certain là où ils pouvaient tout au plus s'attendre à une diversion pour soulager la cause de la guerre commune. Le projet sur Chios échoua. Tombazis avait cru qu'à son appel les paysans se lèveraient, et il comptait attaquer avec la flotte la ville, dès que l'insurrection des campagnes s'y serait propagée. Sur ces entrefaites, on apprit que le gouvernement turc de Chios s'était emparé de l'évêque et des primats les plus notables pour qu'ils lui servissent d'otages, et comme Tombazis vit que les gens de la campagne ne remuaient pas, la flotte mit de nouveau à la voile (19 mai) sans avoir rien accompli.

La Grèce orientale.

On aurait pu croire que parmi les premiers à se ranger autour de l'étendard de l'indépendance se seraient trouvés les Armatoles des éparchies de la Grèce continentale qui, déjà auparavant, avaient combattu Ali-Pacha pour obtenir leur liberté. Mais la crainte de la puissance et du nom d'Ali; l'appréhension que les deux adversaires, combattant alors pour la possession d'Ianina, ne se réconciliassent tout d'un coup, et le seul voisinage d'aussi grandes masses de troupes empêchèrent toute résolution unanime. Même les Souliotes, initiés depuis longtemps aux projets des hétairistes, craignaient de prendre une position ouvertement hostile à l'égard de la Porte. S'il se trouvait, à la vérité, parmi les capitaines armatoles un patriote zélé, tel que le vaillant Athanasios Diakos (de Lidoriki) à Livadie, qui aurait voulu donner avant tous les autres le signal de l'insurrection, la discorde entre les primats paralysait cependant tous ses efforts.

Néanmoins, le même jour où l'explosion se produisit dans le Maïna, le feu, qui jusqu'alors avait couvé sous la cendre, éclata violemment aussi dans ces éparchies de la Grèce orientale qui étaient plus éloignées de l'Épire. Dans l'éparchie de Salona, le capitaine Panourgias convoqua (5 avril) les primats du district et de la ville au couvent de Hagios-Elias, et envoya quelques-uns de ses parents pour enrôler des troupes; parmi eux se trouvait Ioannis Gouras, dont le nom revient si souvent dans l'histoire de l'insurrection; il devait agir sur les Galaxidiotes, qui, excités par les habitants de Patras avec lesquels ils avaient beaucoup de relations d'affaires, désiraient ardemment secouer le joug des Turcs.

Deux jours plus tard, six cents hommes armés se réunirent sous Panourgias; ils cernèrent le château fort de Salona, où les Turcs de la ville et des environs s'étaient enfermés, et les forcèrent à se rendre. Dès lors Diakos se leva aussi dans l'éparchie de Levadia; il occupa les hauteurs et les chemins autour du chef-lieu et, après avoir mis d'accord les primats, il entra dans la ville (11 avril) où il soutint une lutte de cinq jours avec huit cents Turcs et Albanais; enfin, il les repoussa dans le château fort et, après les avoir attaqués sans succès, il les força, par la faim et la soif, à se rendre. Puis Diakos partit avec six cents hommes pour les Thermopyles, où le capitaine Ioannis Dyovouniotis se leva dans l'éparchie de Zitouni (Lamia), pour cerner Vodonitsa (20 avril) et pour forcer aussi le château fort de cette ville à se rendre. Pendant la marche sur Zitouni, les troupes des trois capitaines révoltés s'accrurent au point d'atteindre le chiffre de deux mille hommes; mais ils restèrent inactifs dans leurs campements près de Kompotades et n'osèrent pas

s'avancer contre la ville sans le secours de Kontoyannis, capitaine de l'éparchie de Nea-Patra (Patratsik, l'ancienne Hypata).

Ce capitaine, examinant prudemment les forces dont on disposait, résista à trois tentatives qu'on fit auprès de lui pour le gagner; mais enfin l'enthousiasme des gens sous ses ordres entraîna aussi ce dernier des capitaines de la Grèce orientale. Tous ensemble investirent (30 avril) la ville de Patratsik, qu'ils quittèrent cependant le lendemain, après l'avoir brûlée à moitié; en effet, ils craignaient d'être coupés de leurs communications avec les Grecs par la cavalerie de l'armée turque, qui, pendant tout ce temps, avait déjà commencé à se rassembler à Zitouni. Chourchid-Pacha, qui voyait sa famille à Tripolitsa menacée des fureurs de la révolution, s'était aperçu, avec une inquiétude également vive, que l'insurrection se répandait, sur les derrières de son camp, depuis Ianina jusqu'en Thessalie. C'est pourquoi, au même moment où il avait envoyé son kiaya Moustapha-Bey dans le Péloponèse, il avait concentré à Zitouni sept mille hommes sous Omer-Vrione de Berat et sous Mehmed, pacha titulaire de la Morée. Pour couvrir la route de Salona, les trois capitaines se placèrent en face de ces troupes, de manière que Panourgias occupa le village de Moustapha-Bey, tandis que Dyovouniotis prit position sur le pont du fleuve Gorgo; Diakos se posta sur le pont du Sperchios et sur la route des Thermopyles, qui n'ont plus aujourd'hui la même importance qu'autrefois, parce que l'ensablement de la côte permet de passer à côté du défilé.

Avant que les Grecs eussent pu se fortifier, Omer-Vrione vint de Lianokladi (4 mai) et rejeta la troupe insuf-

fisante de Dyovouniotis dans les défilés de Dema, sur la route de Doris; puis, réuni à Mehmed-Pacha, il attaqua les positions des deux autres capitaines, dont les troupes s'enfuirent honteusement au premier choc des Turcs. Mais Diakos et quelques-uns de ses compagnons se souvinrent du grand théâtre historique où ils combattaient; ils se vouèrent seuls à la mort pour la grande cause de la patrie. Refusant le cheval que son fils adoptif lui offrait pour la fuite, Diakos continua à combattre pendant toute une heure et avec dix guerriers seulement. Il vit son frère périr devant lui; enfin, blessé lui-même, il tomba pour mourir en captivité comme un des premiers martyrs dont les chants populaires ont célébré la mort avec un juste orgueil.

Mehmed-Pacha, à Zitouni, voulut en faire son serviteur par des promesses et par des menaces; mais Diakos refusa la grâce et brava les menaces de mort, en disant « que la Grèce avait beaucoup de Diakos (1)! » Comdamné à l'empalement (6 mai) il devait porter lui-même l'instrument de son supplice; mais, plein de fureur, il le jeta aux pieds des Albanais en leur demandant « s'il n'y « avait parmi eux personne pour le tuer, lui qui n'était « cependant pas un criminel, au lieu de le livrer à la « vengeance des Anatoles? » Pendant sa marche vers le

(1) Le tragoudion de Diakos (Fauriel, 2, 35) développe ce trait de a manière suivante :

Se saisissant de Diakos, ils l'enchaînèrent au poteau;
Ils redressèrent son corps; mais lui, riant pour les railler,
Outrage leur foi et dit, les appelant impurs :
« Ce n'est qu'un seul des Grecs que vous aurez tué en m'empalant !
« Pourvu qu'Odyssevs et Nikitas, le capitaine, prospèrent,
« Ils abattront le trône des Turcs et tout votre pouvoir. »

lieu du supplice, les yeux de Diakos reposaient sur la nature riante dans toute la splendeur du printemps, et, comme pour répondre aux paroles prophétiques de Rhigas (Cf. t. XI, p. 226), il prononça le distique suivant :

« Ah ! voyez le moment que Charos choisit pour m'enlever !
« La terre se revêt de sa verdure, les bois sont tout fleuris ! »

Pendant ce temps, ses compagnons se relevèrent. Malgré le désastre qui les avait frappés, Panourgias et Dyovouniotis ne renoncèrent pas aux efforts qu'ils firent pour couvrir la route de Salona. Les défilés entre le golfe Maliaque et la baie d'Amphissa formaient le chemin suivi ordinairement par les Tatars, messagers de l'État, quand ils se rendaient de l'Epeiros et de la Boiotia à Constantinople ; ces passages avaient été réputés de tout temps comme la communication la plus importante, à cause du peu de longueur de la route entre les deux golfes et à cause de la facilité avec laquelle on pouvait se transporter par mer du golfe Maliaque à Saloniki (Thessalonique) et aux Dardanelles. Autant cette position est importante, autant elle est forte. Deux passages principaux conduisent à travers ces labyrinthes de la montagne ; l'un traverse au Nord la chaîne de montagnes qui sépare la plaine du Sperchios de la vallée Dorique : l'autre conduit plus au Sud à travers un défilé qui sépare le Parnès de l'Oita (Œta).

Ce fut là, à la sortie de la gorge d'Amblena, près du khan (caravansérai) de Gravia (l'ancien Kitinion), qu'Odyssevs, avec cent vingt hommes, rejoignit les deux capitaines ; tous tombèrent d'accord et décidèrent que le nouvel arrivé défendrait l'auberge construite en pierres près de la grande route, tandis que les autres

occuperaient le défilé. Lorsque l'armée turque apparut (20 mai), Odyssevs appela des volontaires; cent soldats se présentèrent, et parmi eux Gouras et Angelis, le vaillant Eubéen; Odyssevs, à leur tête, entra en dansant dans le khan. Les Turcs manquaient d'artillerie pour abattre les murs de la petite forteresse; leurs attaques furent repoussées trois fois; lorsque Omer-Pacha ordonna à midi une attaque avec toutes les forces réunies, en exhortant les soldats et en leur faisant des reproches, cette tentative échoua aussi; parmi les assaillants, plusieurs centaines et tous leurs porte-drapeau furent tués à coups de fusil.

Le soir, Omer fit cerner le khan et envoya à Zitouni chercher des canons; mais pendant la nuit les assiégés lui échappèrent, deux d'entre eux seulement ayant été tués dans la maison. Cette défense donna une grande réputation à Odyssevs et releva le courage abattu des Grecs. Les Turcs n'osèrent pas traverser le défilé d'Amblena pour s'avancer vers Salona; mais ils descendirent la vallée ouverte du Kephissos jusqu'à Levadia. Leur marche mit en mouvement toute la Béotie, où Gouras et Odyssevs cherchèrent en vain à arrêter les Turcs par des diversions sur leurs derrières et sur leurs flancs. Bientôt toute l'Attique commença aussi à s'agiter; les Athéniens, encouragés par les Grecs de Livadia (7 mai), se levèrent tard et enfermèrent les Turcs dans l'akropolis, où ces derniers furent bientôt (juin) exposés aux privations.

Tout le Péloponèse était en proie à une grande agitation; les habitants envoyèrent Nikitas et Elias Mavromichalis avec des troupes peu nombreuses de l'autre côté de l'isthme. Omer-Vrione entra à Levadia (7 juillet);

il fit repousser les troupes du Péloponèse par Mehmed-Pacha, et se jeta lui-même (26 juillet), avec deux mille hommes, dans la ville de Chalkis. En effet, l'insurrection avait déjà pénétré dans l'Eubée, malgré les difficultés qu'elle y trouva à se propager; tout le pays était surveillé par deux forteresses, celle de Chalkis et celle de Karysto, habitées et occupées exclusivement par des Turcs, et dont l'une était célèbre par sa forte position sur le détroit qu'elle dominait par son akropolis, Karababa, sur la côte béotienne.

La Magnesie et la Thessalie; la Macédoine.

C'étaient des marins actifs et entreprenants qui avaient porté l'insurrection en Eubée, comme en Magnesie et au pied du Pelion. Anthimos Gazis avait employé tous les moyens que lui offrait l'hétairie pour préparer au soulèvement la contrée du Pelion. Sa position centrale dans la chaîne des montagnes orientales; ses communications faciles avec la flotte; la force que lui donnait sa forme de presqu'île, et, enfin, le point d'appui à Trikeri, sur le promontoire du Tisaion, qui pouvait fournir une excellente retraite : tout cela faisait de cette contrée une des positions les plus précieuses pour les insurgés.

Dès que les navires d'Hydra et de Spetsia firent leur apparition (17 mai) sur la côte de Trikeri et d'Armyro, Gazis profita de l'occasion pour soulever les habitants de la Magnesie. Ceux-ci commencèrent par chasser le voïvode; puis ils tombèrent sur les Turcs à Lechonia qu'ils anéantirent au nombre de six cents personnes. Mais en se disputant sur le partage des propriétés turques, ils négligèrent, malgré les conseils plus circonspects de Gazis, de s'emparer rapidement aussi de Volo, qu'ils commencèrent ensuite à assiéger avec leurs

vaisseaux pendant qu'on attaqua, qu'on brûla et qu'on pilla aussi Velestino. Tout d'un coup les Grecs, dans les différents camps de Volo, de Velestino et d'Armyro furent effrayés par la nouvelle de l'approche de Mahmoud-Pacha de Drama (Drabeskos), venant avec de grandes forces de Larissa. Peu de jours après, ses hordes inondèrent toute la Péninsule et refoulèrent les révoltés jusqu'à Trikeri. Mahmoud retourna deux fois à Larissa; mais chaque fois les Grecs battus se relevèrent; ils firent de nouveaux camps et se maintinrent à Trikeri, à Laukos, à Argalesti et à Promiri. Repoussés au Nord, les Trikeriotes se jetèrent, avec le même insuccès, sur l'Eubée, où ils soutenaient, avec leurs navires, les primats de Limni qui étaient d'intelligence avec eux.

Les Turcs furent chassés du nord de l'île, Koumi se souleva et appela les habitants d'Andros à son secours : deux mille révoltés se rassemblèrent à Xirochori et osèrent même assiéger Chalkis. Mais avant que les habitants d'Andros pussent porter secours, Koumi fut réduite en cendres par Omer-Bey de Karysto. Les Eubéens devant Chalkis, mis en fuite par une sortie des assiégés, se retranchèrent dans une position forte près de Vrysakia, sur la côte, où ils bloquèrent la ville du côté de la mer avec des navires de Trikeria et d'Hydra qui leur assuraient en même temps la retraite. Ils avaient là un chef capable dans cet Angelis qui avait combattu avec Odyssevs dans le khan de Gravia. Lorsque Omer-Vrione arriva à Chalkis, il attaqua sans délai cette position, mais il fut repoussé (27 juillet); ensuite il répara cet échec avec la même rapidité, en débloquant l'akropolis d'Athènes dont les assiégeants s'enfuirent devant lui sur les îles et au delà de l'isthme, sans même essayer de lutter contre

lui, et en abandonnant la ville, le pays et les habitants au feu, à la dévastation et à la destruction.

Si c'étaient en Magnesie et en Eubée les influences des insulaires qui poussaient à récolter les fruits dont les hétairistes avaient déposé les germes dans ce terrain, ce fut l'expédition d'Ypsilantis dont l'influence se fit sentir en Macédoine. Ce pays semble être fait pour une guerre de partisans et offrirait dans les presqu'îles de la Chalkidique les retraites les plus naturelles; mais les districts sont trop séparés les uns des autres, trop rapprochés de l'influence de la capitale, trop exposés du côté de la terre et de la mer et contiennent trop de localités turques. En outre, par leur vie commerciale et par leurs richesses, les habitants étaient trop peu enclins à se risquer dans les hasards d'une révolution, pour qu'un mouvement, sans de forts armements, sans des préparatifs assurés et sans des secours étrangers, eût pu avoir quelques chances de succès.

Mais des bruits exagérés, au sujet de l'apparition et des succès d'Ypsilantis sur le Danube, avaient excité la population. Sur le mont Sacré, dans la république des vingt-quatre couvents de la presqu'île de l'Athos, les moines, connus pour leur peu de piété et pour leur instruction encore moindre, furent gagnés à la cause de l'insurrection par un hétairiste du nom d'Emmanuel Pappas. Une fois fanatisés, les moines agitèrent les districts des mines, le pays de Chassia et les pauvres gens de la presqu'île de Kassandra, qui savaient à peine de quoi il s'agissait. Le *moutchselim* Youssouf-Bey de Saloniki, fils du puissant Ismaël-Bey de Seres, qui, même avec des moyens violents, voulait sérieusement protéger l'essor de l'industrie, hâta l'explosion de l'insurrection par les dispositions qu'il

prit. Il envoya (fin de mai) des troupes à la montagne Sacrée; il demanda des otages aux primats de divers endroits, comme par exemple de Polygyro, l'endroit le plus important des villages de Chassia, sur lesquels tombaient surtout ses soupçons. Ses troupes firent naître la résistance par leur conduite insolente et furent repoussées. La fureur du moutehselim s'alluma alors. Il fit empaler les otages qui étaient en son pouvoir; il fit décapiter l'évêque de Kytros et quelques primats, et jeta deux mille chrétiens dans les prisons de la capitale; dans tous ses méfaits, il était soutenu par les Juifs, cette lie de Saloniki dont la mauvaise réputation était devenue proverbiale.

Toutes les communes de l'éparchie prirent les armes; deux camps se formèrent sous les ordres d'Emmanuel Pappas et de Chapsas de Kassandra : ces deux corps se battaient par-ci, par-là, avec les Turcs en gardant l'avantage; puis la troupe de Chapsas s'avança jusqu'à deux lieues de Saloniki, tandis que l'autre pénétra jusqu'au fond du golfe de Kontessa. A ce moment parut Baïram-Pacha, qui, envoyé pour renforcer le corps d'armée de Vrione-Pacha, était en route pour la Grèce orientale et pour le Péloponèse. Devant son armée nombreuse, les deux troupes d'insurgés durent se retirer dans les montagnes. La troupe du vaillant Chapsas, tombé lui-même dans un combat près de Vasiliki, se retrancha près de Pinaka, sur l'isthme de la presqu'île de Kassandra (Pellène); elle s'y maintint en faisant venir des renforts de l'Olympe contre le triple nombre de Turcs qui lui faisaient face.

La Porte.

On est frappé de la différence caractéristique entre la levée de boucliers sur le Danube et l'insurrection en

Grèce ; en effet, cette dernière éclata et se propagea sans de grands préparatifs artificiels, sans les promesses fallacieuses et systématiques de secours étrangers ; elle eut pour seules causes d'abord l'impulsion générale donnée par les conjonctures du moment et par des raisons locales, puis les vagues préparatifs des hétairistes et l'exemple de petits chefs de tribu ; enfin elle ne posséda ni armements préparés de longue main, ni ressources énergiques, ni chefs, ni centre commun, ni un accord préalable, ni un plan préconçu. Ce fut là la force de ce soulèvement populaire et son salut, car le gouvernement turc n'était plus habitué à lutter contre des forces nationales aussi spontanées, et ne s'y entendait plus depuis la première conquête de l'empire de Byzance. Au contraire, les circonstances indiquées seraient infailliblement devenues une raison de faiblesse pour l'insurrection et sa ruine, si la Porte, en unissant sagement l'énergie à la modération, avait su profiter des avantages immenses de sa position et de ses forces centrales en face d'un mouvement sans unité aucune.

Un peu de pénétration, de circonspection et de prévoyance seulement aurait dû lui apprendre à prévenir même la seule explosion de ce mouvement. Mais son incurie traditionnelle ne se montra jamais avec plus d'insouciance que précisément dans ces temps critiques, bien qu'il y eût dans l'air un esprit de conspiration qui n'était pas du tout aussi exempt de dangers dans cet empire en pleine dissolution que dans la plupart des États de l'Europe. Le gouvernement turc n'avait rien vu de l'activité et des mouvements de l'hétairie dont les chefs opéraient cependant sous ses yeux ; ce fait si singulier n'avait été possible que parce que les rayas rusés avaient de tout

temps formé une conspiration générale, compacte et solide contre leurs maîtres qui, avec une faiblesse de pénétration vraiment étrange, ne voyaient pas ce qui était visible à tout le monde, et ne faisaient pas attention à ce qu'ils voyaient.

La guerre contre Ali-Pacha excita toutes les espérances secrètes des Grecs et réveilla leurs anciens projets; mais le ministre, qui avait fait ressortir les dangers de cette guerre irréfléchie, entreprise pour faire exécuter la sentence du sultan contre Ali, était tombé en disgrâce. Depuis la révolution napolitaine, il y avait à Constantinople encore d'autres agitations souterraines. Un Napolitain du nom de Carbonaro, homme roué, qui s'était attiré déjà auparavant une fâcheuse réputation par ses mauvaises actions comme prêteur sur gages et comme avocat, fonda, sous la protection de l'ambassadeur d'Espagne, une loge de carbonari à laquelle s'affilièrent même quelques ulemas.

On attira l'attention de la Porte sur ces sectaires de Pera; mais elle ne s'en préoccupa pas. Depuis les troubles que la révolution avait fait naître en Italie, l'activité des hétairistes était devenue si insolente et si générale, qu'on aurait dit une conspiration en plein jour; tout le monde la connaissait, excepté la Porte. Ypsilantis, rempli d'une haine vraiment russe contre l'Angleterre, a affirmé qu'à plusieurs reprises les Anglais auraient dénoncé cette association à la Porte; mais ses allégations ne sont nullement prouvées. Le gouvernement autrichien, au contraire, s'est vanté plus tard, dans des pièces officielles, d'avoir averti la Porte, longtemps avant l'insurrection, du travail des conspirateurs; mais on n'y avait pas fait attention. Ali-Pacha avait dénoncé les projets des hétairistes; mais on ne l'avait pas cru.

Lorsqu'au mois de février la nouvelle de la révolte de Vladimiresco parvint à la Porte, celle-ci ne vit dans ce mouvement autre chose qu'un de ces tourbillons révolutionnaires si fréquents qui s'apaisaient toujours d'eux-mêmes. On prit la chose d'autant plus légèrement qu'on n'avait pas le moindre soupçon que la Russie pût avoir la main dans ces événements (1). Lorsque l'insurrection en Valachie se prolongea d'une manière inattendue, le ministre de Russie, le baron Stroganov, proposa de son propre mouvement, dans une Note verbale (7 mars), de décourager les révoltés par un appel que leur adresserait la Russie comme puissance protectrice. Et comme à ce moment même Hamid-Bey, qui venait d'être nommé reïs-effendi, annonça à la Porte que les troupes dans les forteresses sur le Danube avaient reçu l'ordre d'entrer dans les Principautés au premier appel des kaïmakams, Stroganov y donna son consentement (9 mars), sous la condition qu'on le ferait d'après les stipulations des traités (2). Même lorsque la lettre d'Ypsilantis à Milosch,

(1) L'exposition suivante des négociations diplomatiques dans les affaires grecques, avec leur suite ultérieure, essayera de raconter, dans son enchaînement complet, l'histoire diplomatique de la régénération de la Grèce qu'on ne connaît jusqu'à présent que par fragments incomplets. Elle repose sur un recueil étendu et varié de documents manuscrits et de rapports d'ambassadeurs. Nous citerons les documents de ce recueil, dont nous nous servirons, souvent seulement par le titre et la date, et nous désignerons les documents plus importants. que nous citerons plus exactement, par les lettres MS.

(2) Les faits matériels, dans notre exposition de l'origine de ces premiers différends entre la Porte et l'ambassade russe, ont été pris en partie dans un résumé de tous les rapports adressés par Stroganov à la cour impériale depuis le 3 mars jusqu'au 9 juin (nouveau style), résumé que le cabinet de Saint-Pétersbourg a communiqué, en juin 1821, aux puissances pour justifier la manière d'agir de la Russie. MS.

qui avait été interceptée, révéla (11 mars) à la Porte cette conspiration, les premiers soupçons du divan tombèrent sur les Serbes, tant qu'on ne connaissait pas encore l'arrivée du prince en Moldavie.

Deux jours plus tard (13 mars), et avant que la Porte elle-même eût les moindres indications, Nikolaos Soutsos, le frère de l'hospodar de Moldavie, en proie à la plus violente agitation, arriva chez Stroganov; il lui annonça l'arrivée d'Ypsilantis à Iassy, et, sans le vouloir, il montra que lui, aussi bien que son frère et un grand nombre de négociants russes à Constantinople, étaient impliqués dans les projets des conspirateurs. A partir de ce moment commença à l'ambassade russe le même jeu changeant et à double face entre les principes de la légitimité européenne et ceux du Projet grec, jeu que nous avons déjà vu se produire dans l'âme de l'empereur lui-même. Le ministre gronda Nikolaos Soutsos, comme le jeune Karadjas, le beau-frère de l'hospodar, d'avoir eu connaissance de la conspiration; mais il crut que c'était un devoir, imposé par l'humanité ou par sa position officielle, de faciliter leur fuite aussi bien que celle de leurs familles, et d'éloigner aussi les négociants russes initiés au secret.

Lorsque Ypsilantis envoya à l'ambassadeur les lettres d'avertissement pour les conjurés à Constantinople, lettres que Stroganov devait leur remettre (Cf. p. 17), celui-ci s'adressa secrètement au patriarche, le conjurant de remplir un devoir d'humanité que lui, l'ambassadeur, ne pourrait remplir sans manquer le but. L'archidoyen du chef de l'Église prit possession de ces papiers pour en disposer suivant les désirs de Stroganov. Celui-ci mit en sûreté, à bord des vaisseaux, le prince Chantseris dont la

famille s'était réfugiée chez lui, le jeune Karadjas et d'autres encore; quant au reste de ceux qui avaient trempé dans la conspiration, l'ambassadeur les fit partir peu à peu pour ne pas éveiller les soupçons. Dès qu'il eut reçu les rapports de Pini de Boukharest, l'ambassadeur fit connaître (15 mars) les événements publics à la Porte, et il eut avec le reïs-effendi un entretien (16 mars) pendant lequel il chercha à excuser en quelque façon l'hospodar Soutsos, tandis qu'il réprouva, avec toute son énergie, l'entreprise d'Ypsilantis, en offrant même des secours matériels pour étouffer la révolte, offre qui fut cependant déclinée, parce qu'elle pourrait inquiéter et donner lieu à une mauvaise interprétation.

Stroganov agissait ainsi dans la persuasion qu'il jugeait exactement les sentiments de l'empereur sans avoir même reçu d'instructions, et les dépêches qu'il reçut de Laybach le confirmèrent dans cette conviction. Jusqu'alors la Porte aurait pu découvrir un sujet de plainte tout au plus dans la négligence des fonctionnaires russes dans les Principautés. Elle fit expressément l'éloge de la manière d'agir du ministre dans une communication directe, adressée (23 mars) au cabinet de Saint-Pétersbourg (1); elle y sollicita en même temps l'appui moral de la puissance protectrice des Principautés, en demandant qu'on lui livrât les sujets turcs réfugiés en Russie et qu'on punît les sujets russes compromis : demande justifiée, sans aucun doute, par la teneur du traité de Koutchouk-Kainardjy.

Mais la date de ce document marquait déjà la limite

(1) Lettre du reïs-effendi au comte Nesselrode du 19. *Djemazioul Akir*, 1236 (23 mars 1821). MS.



de la bonne intelligence entre ces deux puissances. Lorsque la Porte demanda qu'on lui livrât les réfugiés, Stroganov fit une réponse évasive, en disant que cela ne servirait à rien, puisqu'on ne pourrait pas adresser la même demande à l'Autriche, sur le territoire de laquelle les réfugiés se dirigeraient; car la Porte avait, ajouta l'ambassadeur, de tout temps accueilli en Bosnie tous les déserteurs autrichiens. L'internonce, le comte Lützow, à qui la Porte s'était adressée à ce sujet (23 mars), fit également une réponse évasive. Sur ces entrefaites, la Porte reçut coup sur coup les nouvelles les plus désastreuses : on lui envoya les rapports sur les actes de cruauté commis par les insurgés à Galatz; elle fut informée des prétentions d'Ypsilantis, qui se disait appuyé par la puissance russe, et de la fuite continuelle des Grecs et des Russes de Constantinople qui se rendaient à Odessa; elle apprit enfin que dans cette ville on accueillait ces fuyards avec transports et en les exemptant de la quarantaine; que les proclamations d'Ypsilantis y circulaient librement, et que les habitants signaient des listes de souscription pour les entreprises de ce chef, en promettant des sommes très-élevées.

Enfin il arriva dans ces mêmes jours que l'inspecteur des poudres, Hadji-Salik-Pacha, découvrit sur un homme à mine suspecte, qui passait près du magasin aux poudres, une correspondance qui renfermait des projets contre la sûreté de l'État, et qui donnait des renseignements détaillés sur les ramifications des conspirations hétairistes. De graves soupçons commencèrent à assombrir dès lors les visages de ceux qui gouvernaient en Turquie; en quelques jours, leur sombre humeur avait déjà pénétré dans les masses fanatiques du peuple, qui

enlevèrent bientôt au faible gouvernement toute possibilité de se mouvoir librement. Alors commença le grand baptême de sang qui effaça la séparation entre la noblesse grecque de Constantinople et les autres Grecs, et qui, par les mêmes destinées, fondit les phanariotes avec tout le peuple.

Sans ajouter de raisons, on donna au patriarche l'ordre (21 mars) d'envoyer quelques-uns des archevêques à la Porte, où le reïs-effendi les fit aussitôt garder. En même temps on arrêta plusieurs notables du phanar, parmi lesquels Skanavis, Michaël Manos, Theodoros Rhizos et Photinos furent décapités, comme coupables de haute trahison (29 mars). D'autres exécutions suivirent. L'idée de massacrer toute la population grecque trouva des partisans, même au sein du divan ; le même Saïd-Effendi, qui s'était opposé à la guerre contre Ali-Pacha, insista seul pour que cette question fût soumise au mufti, dont le fetva déclara ensuite que le Coran défendait, de la manière la plus formelle, de mêler le sang de l'innocent avec celui du coupable.

Mais ces voix qui se levaient en faveur de la clémence furent étouffées aussitôt par le fanatisme de la cour et des autres conseillers. Le mufti fut destitué (28 mars) et banni à cause de sa déclaration, et le grand vizir Ali-Rhiza-Pacha à cause de sa faiblesse. On remplaça ce dernier par Benderli-Ali-Pacha qui était à ce moment absent. Dans le chatcherif qui l'éleva à cette dignité (31 mars), le sultan s'étendait longuement sur un sujet qui, la veille, avait été traité déjà en détail dans une ordonnance (1) adressée au ministre de l'intérieur, Dja-

(1) Firman du sultan adressé au kiaya-bey, 30 mars. MS.

nib-Effendi, et destinée à réveiller le fanatisme religieux dans tout le peuple. Il y était dit « que, depuis trop long-« temps déjà, les Osmanlis avaient fait du repos, du luxe « et du séjour dans les villes, leur seconde nature; le « présent firman avait pour but de leur enjoindre de re-« noncer à la mollesse, de se préparer dans les camps à « la vie militaire (*bedevieh*), telle que leurs ancêtres l'a-« vaient menée, car le repos désarmé des Osmanlis avait « seul encouragé les insurgés à leur entreprise; la vo-« lonté du padichah était, ajouta le firman, que les « cœurs de tous les musulmans devaient s'unir au ser-« vice de la religion. »

Cette mesure était inspirée par le fanatisme dont, plus tard, la Russie et l'Autriche firent l'objet principal de leurs reproches, et que la Turquie excusa très-habilement, en disant que les peuples soumis à sa domination ne vivaient pas réunis dans des provinces séparées, comme en Pologne, en Hongrie et en Italie, mais qu'ils étaient dispersés dans tout l'empire; cette mesure, disons-nous, fut le signal d'un armement général et de moyens d'action de plus en plus terribles, employés par le gouvernement. On ordonna, sous peine de mort, le désarmement des rayas qu'on réalisa à l'aide du patriarche. Les affreuses bandes de la populace s'abandonnèrent à d'horribles excès dans les rues de la capitale; les officiers des janissaires avouèrent qu'avec la fureur croissante contre les giaours, ils n'étaient plus maîtres de leurs troupes; les ambassadeurs étrangers prévoyaient une explosion générale de la fureur populaire, et le gouvernement n'avait ni le pouvoir, ni la volonté de l'empêcher.

Stroganov eut à ce moment (15 avril) un nouvel entretien avec le reïs-effendi. Il lui communiqua la lettre

adressée à Ypsilantis par l'empereur; le divan l'examina le lendemain, et on comprend que les soupçons du gouvernement s'en accrussent, au lieu de s'apaiser. On s'était attendu à des paroles écrasantes à la place des discours pleins de ménagements; à la dégradation du rebelle à la place d'un simple retrait d'emploi, et à des menaces sévères adressées aux Grecs à la place des phrases équivoques sur leurs destinées futures. On sut enfin qu'Ypsilantis maintenait toujours son armée; qu'il échangeait des lettres avec Stroganov, et que ce dernier traitait avec l'internonce, afin d'obtenir pour Ypsilantis le passage libre à travers les États de l'Autriche. Le ministre russe insinua d'une manière de plus en plus claire qu'il serait avantageux de ménager ainsi une retraite au rebelle, pour ne pas le pousser au désespoir, tandis que la Porte voulait venger sur lui le sang des Turcs immolés par lui. Le gouvernement vit donc avec amertume que son ancienne méfiance à l'égard de la Russie était corroborée, et les nouvelles méfiances que lui inspiraient les relations intimes entre la Russie et l'Autriche augmentaient encore l'amertume de ses sentiments.

L'internonce d'Autriche allait précisément (16 avril) avoir avec les reïs-effendi une conférence dont le drogman, Konstantinos Mourouzis, lui avait fixé l'heure, lorsqu'il apprit que ce dernier avait été saisi et décapité. En effet, les nouvelles des premiers troubles dans le Péloponèse venaient d'arriver, et le drogman avait été accusé d'avoir fait des communications secrètes à Petrobey dont il avait garanti la fidélité, et d'avoir fait des traductions infidèles de lettres qu'Ypsilantis lui avait adressées (1).

(1) D'après les conseils de deux d'entre les premiers ambassadeurs,

Son frère Nikolaos aussi, le drogman de la flotte, fut arrêté en même temps et décapité plus tard ; d'autres phanariotes furent mis à mort par la hache ou par la corde (16, 17 avril), entre autres un Chantseris et un Mavrokordatos.

Des atrocités inouïes furent commises, pendant ces mêmes journées, dans tous les villages du Bosphore, par les janissaires destinés à être envoyés dans les Principautés. Des pillards menacèrent même les maisons des ambassadeurs d'Espagne et de Russie ; des vagabonds s'amusèrent à tirer le long de l'eau sur tous les passants ; des marins et des négociants étrangers furent maltraités, pillés et tués. Tous les ambassadeurs étrangers firent des représentations auprès de la Porte au sujet de ces terribles désordres. Aussi le nouveau grand vizir, Benderli-Ali-Pacha, qui venait d'arriver (21 avril), se hâta-t-il de se rendre auprès d'eux garant de la tranquillité. A ce moment même arrivèrent les nouvelles qui annonçaient que l'insurrection avait ouvertement éclaté dans le Péloponèse. Dès lors la soif de vengeance du gouvernement lui-même ne connaissait plus de bornes.

Différends entre la Porte et le ministre de Russie.

Le patriarche, Gregorios de Constantinople, était un homme très-âgé, qui autrefois n'avait pas joui précisément de la plus grande considération. Pendant que dans la capitale les partis luttaient entre eux en opposant les complots aux complots, les intrigues des Mourouzis avaient fait bannir le patriarche deux fois de son siége ; il avait été poursuivi par les phanariotes, calomnié par

comme le dit Waddington, p. 66, qui pouvait le savoir par ses relations avec lord Strangford.

les archontes et déclaré incapable de gouverner par le synode. Initié aux projets de l'hétairie, il prit une attitude semblable à celle que Kapodistrias avait prise dans une position pareille; dans ses discours, on l'entendait dissuader les Grecs de cette entreprise funeste (1), tandis qu'au même instant il écrivait, sous une enseigne trompeuse, des lettres dans l'intérêt des hétairistes, et qu'il donnait aux messagers de ces derniers des recommandations pour les ecclésiastiques.

Plus tard, les ministres turcs prétendirent avoir entre leurs mains les preuves de sa culpabilité dans onze lettres qu'il aurait adressées à des conjurés en Morée; d'ailleurs, l'idée d'un mouvement spontané du peuple n'entrait pas dans leur tête. A une époque postérieure, ils déclarèrent expressément, que le soulèvement général de tout un peuple ne pouvait se faire évidemment que sur l'instigation de ses chefs exerçant leur influence sur la multitude. Les ministres ordonnèrent donc, au même moment, d'arrêter les chefs de toutes les corporations dans toutes les villes un peu importantes; dès qu'ils apprirent la nouvelle de l'insurrection dans le Péloponèse, ils la firent cruellement expier au chef de l'Église, le patriarche né à Dimitsana dans le Péloponèse. Après qu'il eut célébré la messe de la nuit de Pâques (22 avril), il fut arrêté et conduit, quelques heures après, les mains liées au dos, au phanar, où on le pendit à la porte de l'église patriarcale; les trois métropolitains d'Ephesos, de Nikomedia et d'Anchialos eurent le même sort dans d'autres quartiers de la ville.

Avec une intention toute préméditée, on aggrava ces

(1) Trikoupis, t. Ier, p. 106.



exécutions barbares par toutes les ignominies et par toute la méchanceté possible. Les conspirateurs avaient annoncé qu'ils célébreraient la fête de Pâques à Sainte-Sophie; pour commettre ses atrocités à Galatz, Karavias avait choisi exprès un vendredi, jour sacré pour les Turcs; c'est pourquoi on avait fixé avec intention le dimanche de Pâques pour l'exécution du patriarche. Le sultan vint lui-même, avec le nouveau grand vizir, se repaître du spectacle de ce cadavre qui pendait à l'église. Avec une légèreté qu'on dirait intentionnelle et sans avoir une idée de la gravité de ce qui se passait, le gouvernement désigna, dans l'écrit justificatif habituel (*yafta*), le prince de l'Église comme un homme « suspect », à cause de sa naissance dans le Péloponèse et comme étant, « suivant toutes les apparences », un des conspirateurs et un des fauteurs de l'insurrection.

Pour achever le hideux spectacle, on permit que le cadavre fût enlevé par des juifs qui, au milieu de leurs imprécations, le traînèrent à travers les rues pour le jeter ensuite à la mer. Ce procédé atroce, en faisant une première brèche à la domination turque, prépara la délivrance de la Grèce. Il effaça dans le cœur des amis et des ennemis du patriarche tous les mauvais souvenirs de son passé; personne n'avait le courage ni l'envie de se demander et d'examiner s'il était coupable ou non; le patriarche devint un saint et un martyr. Sa mort fut dans toutes les provinces le signal des représailles les plus terribles; elle flétrit d'un stigmate indélébile, aux yeux de tous les Grecs, le sultan qu'ils appelèrent désormais *le boucher;* elle imprima à la guerre le caractère d'une lutte de destruction au nom de la religion; elle fit évanouir la dernière pensée de la possibilité d'une réconci-

liation, d'un accommodement et d'une soumission; elle réveilla les sympathies de toute la chrétienté pour ce malheureux peuple grec, et donna l'impulsion décisive qui amena la rupture entre la Russie et la Porte.

Le baron Stroganov exprima, sans délai (23 avril), au divan, la douleur que lui avaient fait éprouver cette exécution ignominieuse, l'assassinat de matelots russes et le danger que couraient les maisons russes; dans une conférence chez l'internonce, on proposa des mesures que les diplomates des grandes puissances devaient prendre en commun au sujet de l'état de la capitale. Dès que, par suite du refus de l'ambassadeur d'Angleterre d'y prendre part, la Porte fut débarrassée de toute inquiétude au sujet d'une pareille démarche collective, elle fit au ministre russe une réponse (27 avril) d'un ton inconvenant, réponse dans laquelle, avec des railleries frivoles répétées, elle excusa les derniers excès par « la « pétulance et le zèle trop ardent des soldats ». Stroganov y répondit (1er mai), en déclarant qu'il n'avait plus de garantie pour la sécurité de ceux qui étaient confiés à sa protection, et que, par conséquent, il demanderait à sa cour de lui envoyer un vaisseau dans le canal de la mer Noire.

Peu de jours auparavant, on aurait pu croire que la sévérité du nouveau grand vizir rétablirait néanmoins la tranquillité; mais, à ce moment, Benderli-Ali, qui, par ses relations avec les janissaires et les ulemas, inspirait des inquiétudes à Chalet-Effendi, fut de nouveau renversé (30 avril) par une intrigue de palais et envoyé dans l'exil. Son successeur, Hadji-Salik-Pacha, qui avait découvert la conspiration, reçut, à l'occasion de son installation (3 mai), l'avertissement de ne pas suivre

l'exemple de son prédécesseur « qui, dans sa stupidité, « s'était opposé à la juste punition de cette misérable « nation des Grecs, et qui avait de la sorte refroidi le « zèle des musulmans ».

Aussitôt, les violences, les atrocités commises dans les villages, la destruction et le pillage des églises, les exécutions et les arrestations (1-5 mai) commencèrent de plus belle. On avait envoyé à Andrinople des ordres sanguinaires (28 avril), par suite desquels Kyrillos le patriarche, et un grand nombre d'hommes notables de cette ville furent mis à mort, et les chrétiens, à Aïnos, avaient à souffrir d'autres tourments. On ordonna la visite la plus sévère, surtout à bord de tous les navires russes, afin d'empêcher la fuite des Grecs. Ces mesures poussèrent le désaccord entre la Porte et le ministre russe jusqu'à la dernière limite.

Parmi ceux qu'on avait arrêtés en dernier lieu, se trouvait un Grec du nom de Danesis, que Stroganov réclama (2 mai) comme le banquier de l'ambassade russe; mais la Porte refusa de le lui rendre, alléguant qu'il était suspect de haute trahison. Stroganov déclara que cette accusation, portée contre un homme qu'il honorait de sa confiance était une insulte personnelle, et il menaça de partir si l'on touchait à un seul cheveu sur la tête de son protégé. Cette menace ne fit aucune impression sur le conseil des ministres. Le baron changea de langage et demanda comme une faveur particulière qu'on relâchât Danesis; mais tout fut inutile. Il fit prier le reïs-effendi de présenter au sultan un Mémoire sur ce sujet; mais ce fut encore en vain. L'ambassadeur fit ensuite remettre le papier au sultan lui-même, lorsqu'il sortit de la mosquée située à Baktcheh-Kapi; il reçut le jour même une ré-

ponse négative. Aucun ambassadeur ne s'était jamais laissé entraîner à de telles démarches; elles firent naître partout la plus grande surprise, car elles n'annonçaient pas seulement la rupture, elles ne semblaient que constater une rupture déjà existante.

Lorsque, dans une nouvelle conférence (7 mai), on remit encore sur le tapis la position des Principautés, la Porte insista sur la nécessité de faire franchir le Danube par ses troupes, dont les chefs y resteraient comme commandants militaires (*mouhafiz*) jusqu'à la nomination des hospodars qui serait faite dès qu'on aurait effectué l'extradition des réfugiés. Stroganov protesta contre l'envoi de ces commandants; il insista sur la nomination des hospodars et répéta sa proposition de laisser échapper Ypsilantis. Tout ce manque d'égards et toutes ces naïvetés du ministre russe lassèrent la patience des conseillers turcs; ils commencèrent à séparer leurs griefs contre la Russie de ceux qu'ils avaient contre Stroganov, pour se débarrasser, de quelque manière que ce fût, de *cet ami*. Deux monarques, disait le reïs-effendi pendant ces journées, s'entendraient facilement entre eux, mais ils ne souffriraient pas qu'un tiers leur dictât des lois avec mauvaise humeur, avec dédain et même avec impudence.

Les Turcs jugeaient très-bien ce personnage. Stroganov forma, avec Kapodistrias et Pozzo di Borgo, le triumvirat qui était l'âme du parti russe poussant à la guerre contre la Porte, tandis que Nesselrode et Metternich cherchaient, par tous les moyens, à déterminer le czar à réaliser aussi en Orient la politique de la Sainte-Alliance. Depuis que les affaires se furent embrouillées par l'exécution du patriarche, Stroganov prit ce ton inso-

lent par lequel tout ministre russe, à Stamboul, croit devoir maintenir sa dignité ; déjà auparavant, il n'avait supporté ni concurrence ni contradiction ; mais à ce moment, il ne se brouilla pas seulement avec la Porte, mais encore avec tous ses collègues. Il crut que l'ambassadeur d'Angleterre, lord Strangford, était la cause de toute cette résistance qu'il rencontrait auprès de la Porte. Autrefois très-ami avec le chargé d'affaires de Prusse, le baron Miltitz, il le considérait maintenant comme un simple instrument de lord Strangford ; il avait soupçonné même Lützow, jusqu'à ce que l'amitié des monarques, scellée à Laybach, ordonnât à l'internonce d'agir entièrement d'accord avec le ministre russe, ce qui lui avait été fortement recommandé encore tout récemment par Metternich (1).

Il n'y avait qu'une seule voix parmi les autres diplomates sur l'injustice des griefs et des demandes de Stroganov, comme sur l'aigreur de son langage ; ses attachés Dachkov et Fonton, de même que ses drogmans, les deux Franchini, étaient de la même opinion. Malheureusement, la Porte gâta le beau jeu qu'elle aurait eu contre Stroganov, par les occasions qu'elle donna continuellement à des plaintes justes, non-seulement au ministre, mais encore au gouvernement de Russie. Le reïs-effendi déclara, dans une Note (13 mai), que, dans l'intérêt de l'approvisionnement de la capitale, la Porte avait résolu de se réserver le droit de préemption sur les cargaisons de tous les navires chargés de blés qui venaient de la mer Noire ; droit dont elle n'usa surtout qu'envers les

(1) Metternich au comte Lützow, Laybach, 17 mai ; et à Nesselrode, en date du 21 mai. MS.

navires russes soupçonnés de faire des livraisons aux insurgés. On commença même à mettre l'embargo général sur tous les navires en destination pour la mer Noire; mais cette mesure encore n'avait d'autre but que de frapper spécialement les navires russes.

Puis recommencèrent encore (mi-mai jusqu'à la mi-juin) de nouveaux excès dans les rues, de nouvelles persécutions et de nouvelles exécutions. Les archevêques et les évêques qui se trouvaient encore dans les prisons furent condamnés à être pendus et subirent (16 mai) cette mort de martyr avec une contenance très-digne qui effaça, dans le cœur des Grecs, bien des rancunes anciennes que ceux-ci avaient nourries contre le clergé supérieur. La ruine se déchaîna par degrés contre la famille Kallimachis.

A l'occasion de ces nouveaux méfaits, il y eut un nouvel échange de Notes (1) dans lesquelles les deux parties persévérèrent dans leurs opinions quant à leurs différends au sujet des Principautés, le ministre russe refusant l'extradition des réfugiés avec plus d'énergie encore qu'auparavant. Il reprocha à la Porte son système de fanatisme qui lui faisait punir les innocents avec les coupables; il insista dans la suite, de préférence, sur ce reproche, fondé sur des prescriptions du koran, bien que, pendant tout le moyen âge, les chrétiens n'eussent eu ni de loi, ni de coutume prescrivant de punir les coupables seuls, à l'occasion de grands crimes contre la sûreté des États. Ce système suivi par la Porte, disait Stroganov, faisait un devoir à tout gouvernement chrétien d'accorder

(1) Note du reis-effendi adressée au baron Stroganov, le 29 mai, Note de Stroganov adressée à la Porte, le 3 juin. MS.

aux chrétiens fugitifs l'asile que leur refusait la patrie, et rendait inapplicable tout principe de droit positif dans cet état exceptionnel des choses. A la fin de sa Note, Stroganov menaça encore de son départ qui venait d'être rendu possible par l'arrivée (2 juin) du paquebot demandé par l'ambassadeur, et qui avait mouillé près du palais russe, à Bouyoukdereh.

Le reïs-effendi demanda son départ immédiat; il s'opposa au transport des effets de Stroganov de Pera à Bouyoukdereh, et renforça les gardes dans cette localité. Alors le ministre déclara que l'ambassade impériale ne saurait plus continuer ses relations avec la Porte; il écrivit et expédia le résumé dont nous avons suivi le fil dans notre récit, formulant en peu de mots et de la manière suivante ses griefs : « Les droits des sujets russes, « disait-il, ont été violés, leur pavillon a été insulté, des « matelots ont été tués, et l'on n'a excusé cet attentat « que par des motifs frivoles; le passage des Dardanelles « a été refusé aux navires chargés de blés; en contra- « diction avec les traités, on a ordonné la visite générale « de tous les navires, et, en dernier lieu, le ministre a « été surveillé comme si on voulait lui enlever la liberté « de ses mouvements. »

La Porte semblait vouloir répondre à ces griefs par une opiniâtreté de plus en plus insolente. Un second paquebot russe venant d'Odessa (17 juin) fut arrêté à l'entrée du Bosphore : dans son emportement, le sultan voulut le faire conduire à l'arsenal et n'en fut empêché qu'avec peine par l'ambassade anglaise. Un nouvel ordre (1) recommanda (19 juin) d'exécuter rigoureuse-

(1) Ordre du grand vizir adressé au kiaya-bey, le 10 juin. MS.

ment l'ancienne ordonnance sur la transition au pied de guerre, et prescrivit le costume militaire, même pour les fonctionnaires employés dans les bureaux. Alors les industriels eux-mêmes se montrèrent en habits militaires; les gamins des rues s'attroupèrent tout armés et insultèrent tous les passants; pendant les fêtes du beïram, un ramassis de vagabonds, au nombre de plusieurs milliers, répandit, à la confusion de tous les Turcs décents eux-mêmes, le trouble et la terreur d'un bout à l'autre de la ville.

L'ambassade anglaise rappela la Porte de ces sévices insensés, exercés sur tous les gens paisibles, à la sévérité contre les fauteurs de ces troubles. Elle inspira probablement aussi à la Porte les premières démarches diplomatiques qu'elle devait faire et, par lesquelles, répondant au résumé de Stroganov par une représentation des choses à son point de vue à elle, la Porte essaya de se débarrasser du représentant si incommode de la Russie, en adressant directement une communication confidentielle à Saint-Pétersbourg; mais celle-ci était tellement maladroite dans la forme, qu'elle ne pouvait remplir son but. La première intention du sultan avait été d'envoyer une lettre autographe au czar; cette lettre était déjà cachetée lorsque le sultan préféra laisser écrire son grand vizir.

La lettre du grand vizir (1) fut envoyée à Metternich pour qu'il la fît parvenir au czar. Dans cet écrit (27 juin), on fit l'éloge de la conduite tenue par Stroganov au

(1) Lettre du grand vizir à Nesselrode, datée du 27 juin, et envoyée plus tard par la Russie, avec ses *contre-remarques* aux ambassades russes. MS. — Elle se trouve imprimée dans Raffenel et autres.

commencement de sa mission ; « mais plus tard, disait-« on, il avait, pour ainsi dire, pris part à l'insurrection « en demandant le libre départ d'Ypsilantis et en refu-« sant l'extradition de Michaël Soutsos et des réfugiés; « car rien, ajoutait-on, n'avait exaspéré les musulmans « autant que cette protection accordée sur le territoire « russe à ces rebelles venus de Russie, et rien n'était plus « nécessaire, pour étouffer cette insurrection, que cette « extradition des réfugiés; de la même manière, l'inter-« nonce avait déclaré que sa cour ne recevrait pas en « Autriche les réfugiés, ou qu'elle les livrerait sans « hésiter à la potence ». Suivant le grand vizir, la révo-lution dans les Principautés avait donné, dès le principe, à la Porte « le pouvoir et le droit de laisser libre car-« rière à sa colère et d'anéantir toute la nation grecque « qui se trouvait sous les griffes de sa puissance ». Dans sa clémence, la Porte avait demandé au patriarche d'étouffer la révolution par son excommunication; mais au lieu de cela, disait le grand vizir, les Grecs de Kala-vryta, « ville natale du patriarche », s'étaient aussitôt levés, et leurs compatriotes de la mer Blanche avaient ar-boré le pavillon de la révolte « sur un grand nombre de « vaisseaux maudits ». Le patriarche avait subi la peine de sa complicité prouvée, peine qui n'était pas sans exemple en Russie même, où Pierre Ier avait fait exécuter, en 1715, le patriarche, complice de la révolte du fils du czar. Ensuite le grand vizir releva une par une toutes les démarches du ministre russe, « par lesquelles il aurait « tenu la population dans une agitation continuelle, « jusqu'à ce qu'il eût fini par rompre toutes les rela-« tions ».

Dans ce modèle de l'art diplomatique des Turcs, les

glossateurs russes ne trouvaient que trop facilement l'occasion de convaincre leurs adversaires de toute une série d'exagérations et d'erreurs, comme, par exemple, au sujet de l'indication de la ville natale du patriarche. Il n'était que trop facile aux Russes de démentir les Turcs qui en appelaient si hardiment à la politique actuelle de l'Autriche et à l'histoire passée de la Russie : ils ne saisissaient qu'avec trop de plaisir l'occasion que leur fournissaient les Turcs pour prendre formellement acte de l'aveu éloquent de l'esprit sanguinaire et vindicatif des Turcs. Hormis cela, il n'y avait que trop de vrai et trop de bon sens au fond de cette exposition maladroite. Seulement on aurait dû, à la vérité, avec des traits plus fins et plus vrais, caractériser la fausseté du gouvernement russe : en effet, tout en se donnant l'air de réprouver l'insurrection, il la stimulait et la fortifiait en réalité; il approuvait, dans tous les détails, la conduite de son ministre à Constantinople, et il voulait défendre la manière d'agir de ses consuls à Boukharest et à Patras dont l'un prolongeait l'insurrection dans les Principautés, en retardant l'entrée des troupes turques dans ces pays, tandis que l'autre appuyait tout à fait ouvertement l'insurrection en Morée.

Rupture des relations diplomatiques avec la Russie.

La Porte essayait de cette manière de faire descendre toutes ses mésintelligences, qui venaient de s'élever, à une misérable querelle particulière avec l'ambassadeur russe; tentative qui n'était pas peu favorisée par l'attitude équivoque du représentant d'une politique équivoque. L'empereur Alexandre, qui avait adopté une conduite tout opposée, en trouva au contraire une excuse bien plus valable dans la politique inhumaine de ses barbares

voisins. Négligeant dans cette querelle toutes les questions de personnes et même certains actes de la Porte, Alexandre voulut donner à la question le caractère de la généralité la plus large; opposer au zèle des musulmans pour leur religion le zèle des chrétiens pour la leur ; répondre à l'ancienne barbarie turque par les principes d'une humanité moderne; donner aux points en litige la publicité la plus grande et, enfin, déclarer que tout le différend était une affaire qui concernait tous les États de l'Europe. Il avait commencé, et nous serons obligé d'y revenir dans la suite, à s'adresser à ses alliés pour soumettre aussi cette question grecque au tribunal de la Sainte-Alliance, ce que, par anticipation, il annonça à la Porte dans un ultimatum (28 juin) qui se croisait en route avec la lettre du grand vizir (1).

La Note russe commençait par des avertissements en disant « que la Porte, après avoir dédaigné les conseils « bienveillants et la coopération de la Russie pour étouffer la révolte, était maintenant sur le point d'imprimer « à l'insurrection le caractère d'une résistance légitime « qu'elle opposerait à la destruction de toute la nation et « de la religion grecques, et de réveiller, en faveur des « insurgés, des sentiments dont tous les peuples étaient « fiers, le sentiment de la religion, de l'humanité, de la « patrie et de la compassion pour des hommes désespérés. « Jamais, dans aucune des révoltes si fréquentes au sein de « son empire, la Porte n'avait appelé aux armes, au nom « de la religion en péril, toute la masse de la nation ;

(1) Note du gouvernement russe adressée à la Sublime Porte, en date du 16/28 juin, accompagnée d'une dépêche de la même date, adressée au baron de Stroganov. MS. — Imprimées dans Trikoupis, Raffenel et autres.

« jamais l'Europe n'avait vu déclarer la guerre au culte « chrétien par l'exécution si outrageante des chefs spiri- « tuels et séculiers d'un peuple chrétien, par la profana- « tion de leurs cadavres, par le bannissement de leurs « familles, par la destruction de leurs temples et par les « outrages faits à leurs symboles sacrés. Dans ces cir- « constances, la possibilité de la *coexistence ultérieure* « de la Turquie à côté des autres États européens dépen- « drait de trois conditions, à savoir que la Porte ne me- « nacerait pas la religion chrétienne de la guerre et de « l'insulte; qu'elle ne ferait pas naître le soupçon de vou- « loir anéantir tout un peuple, et qu'en dernier lieu elle « favoriserait l'affermissement des relations amicales « entre les gouvernements de l'Europe, et qu'elle ne trou- « blerait pas la paix achetée par cette partie du monde « au prix de si grands sacrifices. Le gouvernement turc « devait avoir compris par l'unanimité des représentations « de toutes les puissances, que la cause plaidée par la « Russie était une *cause européenne*, et qu'en se chargeant « de la défense de cet *intérêt général*, elle avait jusqu'a- « lors évité de mentionner les *titres particuliers*, les « traités sur lesquels elle pourrait fonder ses demandes. « Les mesures prises par la Porte ne pouvaient être con- « sidérées que comme le résultat d'une volonté et d'un sys- « tème libres, ou comme celui d'une contrainte imposée « par le fanatisme de mauvais conseillers. Dans ce der- « nier cas, que la Russie voulait croire le seul vrai, la « Porte devrait reconstruire les églises détruites, accorder « à la religion chrétienne l'ancienne protection et tracer « une ligne de démarcation entre les coupables et les in- « nocents; et pour prouver le changement dans sa con- « duite, la Porte devrait faire droit aux demandes pré-

« sentées déjà auparavant par la Russie au sujet des « Principautés, c'est-à-dire rétablir une administration « régulière, nommer les hospodars et éloigner les troupes « turques. Dans le premier cas, que l'empereur ne vou- « lait pas supposer, la Porte se mettrait dans un état « d'hostilité déclarée à l'égard du monde chrétien ; elle « justifierait la défense des Grecs et obligerait la Russie « à leur accorder un asile et des secours. »

On peut facilement s'imaginer quelle profonde émotion ce document dut provoquer, non-seulement auprès de la Porte, mais encore dans tous les cercles diplomatiques de la capitale turque et dans toutes les cours de l'Europe. La critique des hommes d'État bien informés dans le voisinage de la Porte, à Constantinople même, qui analysaient le contenu de la Note, phrase par phrase, s'exprima dans des commentaires pleins d'amertume. Ces critiques se plaignaient que tout d'un coup, après les avoir connus et tolérés en silence pendant si longtemps, on ne voulût plus tenir compte du naturel du peuple turc et de la loi du despotisme, qui ne tiennent pas le sang et les biens des sujets pour des choses bien précieuses ; enfin, ces hommes d'État disaient qu'ils ne comprenaient pas qu'on refusât de prendre en juste considération les circonstances particulières du moment actuel. S'il était vrai que la Porte n'avait jamais appelé aux armes tout le peuple contre une révolte, il n'était pas moins vrai que jamais elle n'avait été menacée d'une révolte aussi dangereuse que celle des Grecs; car ceux-ci s'étaient levés avec l'intention franchement déclarée de vouloir conquérir leur indépendance, et ils avaient adressé leur appel aux armes à tous leurs coreligionnaires dispersés dans ce vaste empire.

Quant aux quatre articles formulés par l'ultimatum russe, et dont l'un résumait les différentes demandes relatives aux Principautés, tandis que les trois autres concernaient les Grecs et l'Église chrétienne, les diplomates critiques faisaient observer que la Russie refusait de satisfaire à l'interprétation la plus rigoureuse de la lettre du traité qui exigeait l'extradition des réfugiés, tandis qu'elle adressait à la Porte des demandes qui dépassaient de beaucoup les traités. L'occupation des Principautés, trouvée nécessaire par Stroganov lui-même, ajoutaient ces critiques, serait maintenant, d'après la Note russe, contraire aux traités, tant qu'elle ne serait pas accompagnée du rétablissement des autorités civiles et d'une administration régulière! mais comment la Russie pourrait-elle le dire, puisque les kaïmakams des hospodars étaient à leurs postes? Les trois autres articles surtout reposaient, disaient-ils, sur une interprétation et une extension purement arbitraires du septième article du traité de Kainardjy, qui n'avait nullement chargé la Russie de protéger la religion grecque en Turquie. En outre, les vagues accusations de guerre ou d'attaques dirigées par la Porte contre l'Église chrétienne étaient réfutées par le fait que la place du patriarche avait été immédiatement remplie par la nomination de son successeur ; de plus, les catholiques et les Arméniens n'avaient été nullement molestés ; la Porte elle-même avait regretté les dégradations dans les églises et elle en avait promis la restauration, comme Stroganov le savait parfaitement, bien que, en face d'un peuple fanatisé et sur la demande menaçante d'étrangers, elle pût l'exécuter le moins facilement à un moment où sa domination était menacée et mise en question par ces odieux rayas. Et avec cette existence si

menacée à l'intérieur, la Russie voudrait menacer encore à l'extérieur la coexistence de la Turquie à côté des autres États de l'Europe !

Avec ce seul mot si franc dans sa nudité, la Russie semblait avoir jeté dans le monde, sans se préoccuper des suites, cet immense problème, si riche en conséquences, de la conservation de la domination turque en Europe, pour qu'il fût résolu immédiatement! Le czar paraissait avoir repris le *Projet grec;* car après les succès rapides en Italie, et après s'être remis tout à coup de la frayeur qu'il avait eue d'abord à Laybach, il n'avait plus beaucoup de scrupules à troubler un peu les affaires en Orient, et il lui semblait permis de croire avec certitude qu'il pourrait faire décider cette affaire si délicate devant le tribunal de sa Sainte-Alliance.

Cette idée de l'empereur ne consterna pas moins les cours de Londres et de Vienne que le cabinet de Constantinople; on fut un moment tout étonné de ces tentatives par lesquelles le czar semblait vouloir compromettre les cours européennes auprès de la Porte, en parlant comme le mandataire de toute la chrétienté, à peu près comme Ypsilantis avait osé parler en mandataire du gouvernement russe sans y avoir été autorisé. Les ministres turcs avaient reçu de l'ambassadeur d'Angleterre l'assurance tranquillisante que, dans ces passages de l'ultimatum, il ne voyait autre chose que l'engagement pris par le czar de ne rien faire sans l'assentiment des puissances; mais ils se rappelèrent bientôt que le temps des croisades était passé et que les intérêts particuliers de chaque puissance l'emporteraient sûrement sur les intérêts généraux.

Aussi la Porte répondit-elle à la Note russe avec une

énergie résolue qui aurait mérité tous les éloges, si elle n'avait pas été défigurée par un emportement puéril et par des bravades insolentes. Le baron Stroganov avait présenté l'ultimatum le 18 juillet. Il y avait accordé à la Porte un délai de huit jours pour y répondre, en annonçant en même temps le départ de l'ambassadeur si les ministres turcs continuaient à rejeter les propositions et les désirs de la Russie, ou s'ils ne répondaient pas dans cet intervalle à l'ultimatum. Déjà ces formes impérieuses offensèrent ces Orientaux si irritables. « Traite-« t-on la Porte, disait le reïs-effendi, comme la garnison « d'un petit fort qu'on menace de passer au fil de l'épée, « si elle ne se rend pas? »

En outre, le délai indiqué était bien trop court. Suivant la marche ordinaire des affaires, il aurait fallu à la Porte quatre jours pour faire traduire la Note russe, si difficile à rendre à cause de l'enchaînement de ses idées, et quatre jours pour en délibérer avant d'arriver à une réponse. C'est pourquoi le comte Lützow fit des démarches auprès de Stroganov pour que celui-ci se contentât, après l'expiration du délai, même d'une réponse verbale et provisoire, à la condition qu'elle serait précise et donnée au nom du gouvernement. Si les représentants des grandes puissances recommandaient ainsi un peu de modération au ministre russe, ils employaient, de l'autre côté, tous les moyens pour pousser la Porte à céder aveuglément; dès cette époque, comme ils l'ont toujours été après, les ambassadeurs étaient dans une espèce de ligue secrète contre ceux qui n'étaient pas chrétiens, pour déterminer le faible à céder devant le plus fort, pour prêcher toujours au premier la docilité, sans recommander au même degré l'équité au dernier.

Pendant ce délai si fatal, l'internonce, les plénipotentiaires de France et de Prusse remirent des Notes avec des représentations dans ce sens; dans une conférence (25 juillet), l'ambassadeur d'Angleterre avertit la Porte qu'il ne fallait pas croire qu'il fût survenu un refroidissement entre la Russie et l'Angleterre. Ces démarches excitèrent le reïs-effendi à des plaintes de plus en plus amères sur le peu de succès qu'avait eu toute la condescendance dont la Turquie, sur la recommandation des puissances, avait fait preuve à l'égard de la Russie. « Tout le monde, disait-il, prêchait la modération à la « Porte, mais personne au ministre russe dont la Note « était la plus insolente. Que si les conseillers turcs se « traînaient à genoux jusqu'à Bouyoukdereh pour faire « amende honorable, Stroganov demanderait qu'ils y « vinssent en marchant sur la tête ! L'empereur ajouta-« t-il, s'ensevelirait plutôt sous les ruines de son sérail « que de faire dépendre son existence en Europe de la « grâce de la Russie, qui ne cherchait qu'un prétexte « pour la guerre la plus injuste qu'on ferait depuis la « chute de Napoléon ! »

On annonça que le ministre russe recevrait une réponse sommaire verbale qui serait suivie d'une Note explicite. Tout le monde attendait avec impatience les événements de la journée décisive. Lorsque les drogmans russes se présentèrent pour recevoir la Note (26 juillet), on opposa une misérable résistance à une misérable arrogance, en disant qu'on n'avait pas eu le temps, qu'on enverrait en deux ou trois jours la réponse écrite qui pourtant était prête le soir du même jour. Les déclarations orales du reïs-effendi avaient été vagues et évasives; c'est pourquoi, lorsque le lendemain le ministre

voulut remettre la Note écrite, Stroganov la refusa et demanda ses passe-ports dans une seconde Note que le reïs-effendi, à son tour, ne voulut pas recevoir. Il fallut les exhortations de l'ambassadeur d'Angleterre pour lever les obstacles s'opposant au départ de Stroganov que la Porte, dans sa première colère, voulut même empêcher de vive force.

Une lettre confidentielle de l'internonce annonça (27 juillet) à Stroganov un revirement soudain dans les vues de la Porte et le pria de retarder son départ. Mais ses instructions ne le lui permettaient pas. La Porte envoya donc sa Note retardée (1) directement à Saint-Pétersbourg. On n'avait pas suivi les sages avis de l'ambassadeur d'Angleterre, lorsqu'il avait conseillé de laisser de côté, dans cette réponse, tout ce qui se rapportait aux questions européenne, religieuse et de coexistence ; de se restreindre exclusivement aux demandes de la Russie et d'accorder celles-ci. La Note n'était presque autre chose qu'une répétition des anciens griefs contre Stroganov et s'en référait expressément à la lettre du grand vizir, en date du 27 juin, dans laquelle, disait-on, on avait fait une réponse à l'ultimatum, déjà quinze ou vingt jours avant le délai fixé pour sa remise.

On justifia encore une fois les procédés de la Porte dans tous ses actes et non sans se vanter ; aucune autre puissance, y disait-on, n'aurait fait preuve d'autant de modération. La Russie, ajoutait-on, se refusait, par un sentiment de sa dignité, à l'extradition des réfugiés ; mais

(1) Réponse turque à l'ultimatum russe, avec une lettre d'envoi du grand vizir au comte Nesselrode, datée du 1er zilkade 1236 (18/30 juillet 1820). MS.



aucun sentiment de sa dignité n'était plus beau que celui qui poussait un État à rester fidèle aux traités. A la menace inconvenante au sujet de la coexistence, la Note répondait avec toute la pompe de l'orgueil turc « qu'il y « avait douze cents ans que la puissance mahométane, « en vertu de la volonté suprême, avait paru à l'horizon « comme l'aurore d'un beau jour et qu'à l'aide de la « grâce divine et des miracles éclatants du prophète elle « était sortie du néant (louanges à Dieu !) pour s'élever « à sa grandeur actuelle. »

Dans un Mémoire officiel (31 juillet) remis encore avant le départ de Stroganov, l'internonce recommanda à la Porte de satisfaire, suivant les traités, aux demandes faites par la Russie au sujet des Principautés ; pour montrer l'accord de sa cour avec les demandes russes, il ajouta, en même temps, à son Mémoire l'extrait d'une analyse faite à Vienne (1) de l'ultimatum russe. Il y était dit que « les mesures à prendre pour s'opposer au « mal de la révolution devaient être calculées d'après la « justice la plus sévère ; que l'insurrection grecque portait en elle-même la nécessité de sa propre ruine, « comme toutes les œuvres du mensonge ; mais que le « mouvement qu'on imprimait à toute la population musulmane forçait à une lutte à outrance les Grecs, « ce peuple dont la cause était considérée par toute « l'Europe comme une cause commune ; et que, surtout « parmi les Russes, les seules apparences d'un système « qui semblerait avoir pour but la destruction de leurs « coreligionnaires pourraient produire une émotion telle,

(1) Dépêche du prince Metternich adressée à l'internonce le 17 juillet. MS.

« que même les intentions les plus pacifiques du czar « devaient en être ébranlées. La Porte, disait en finissant « l'internonce, devait s'occuper exclusivement du soin « de pacifier l'intérieur de son empire et de maintenir, « en même temps, des relations amicales avec ses voi- « sins; une sévérité exagérée ne la mènerait pas à la paix « à l'intérieur, et des récriminations ne cimenteraient pas « l'amitié avec les autres puissances. »

La Porte répondit (5 août) à cette Note quelques jours avant le départ de Stroganov; elle renouvela encore une fois les vieilles répétitions des anciennes excuses et des récriminations habituelles; elle disait qu'elle était toute prête à satisfaire, dans les Principautés, aux demandes de la Russie dès que la tranquillité y serait rétablie et que l'extradition des réfugiés serait effectuée. Le plénipotentiaire de Prusse lui conseilla de séparer cette dernière question de celle de l'évacuation des Principautés et de la nomination des hospodars; le reïs-effendi promit alors d'évacuer aussitôt les Principautés, si l'Autriche voulait se porter garante que la Russie n'y ferait pas entrer ses troupes à la place des forces turques. L'internonce répondit qu'il demanderait des instructions à ce sujet.

Ainsi, au moment du départ de Stroganov (10 août), la Porte alla au-devant de la Russie, en faisant une démarche de réconciliation au sujet de l'affaire des Principautés; et, chose curieuse et plus frappante encore! dès ce moment, elle changea entièrement de système et devint attentive, conciliante et pleine d'égards, non-seulement dans toutes les autres affaires russes, mais encore au sujet de tous les intérêts et dans tous les rapports généraux. Le palais russe fut confié à une garde particu-

lière; la protection de tous les sujets russes fut commise aux soins de l'inspecteur en chef des douanes; la peine de mort, prononcée contre Danesis, fut changée en bannissement.

Pour obtenir tout cela, lord Strangford, l'ambassadeur d'Angleterre, avait intercédé auprès de la Porte qui lui accorda, avec intention, tout ce qu'on avait refusé au ministre russe. Lord Strangford demanda encore à la Porte de permettre l'exportation libre des blés, et de veiller à ce qu'on ménageât les antiquités d'Athènes et qu'on protégeât les sujets anglais à Smyrne, les habitants fidèles de Milo et les catholiques à Chios; toutes ces demandes lui furent accordées à l'instant même. « Mais « pourquoi, avait demandé lord Strangford dans une « Note (6 août), peu de temps avant le départ de Stroganov, pourquoi la Porte ne voudrait-elle pas donner, « en face de toute l'Europe, un témoignage plus public « et plus étendu de son penchant pour l'indulgence et la « modération? Pourquoi ne voudrait-elle pas, en généralisant ce principe, étouffer la voix de la calomnie et « accorder sa protection à tous les innocents et son pardon à tous les pénitents? »

Aussitôt la Porte envoya dans les provinces un firman du grand seigneur (1) pour inculquer à ses agents la distinction à faire entre les coupables et les innocents, distinction qu'on aurait oublié de faire dans certains endroits, et pour rendre tous ceux qui toucheraient à un paisible sujet responsables de cette transgression de la

(1) Lettre confidentielle du reïs-effendi adressée à lord Strangford, en date du 15 août. — Ordre du sultan adressé à tous les vizirs, gouverneurs, juges, etc., sur la manière de traiter les Grecs. Mi-août. MS.

loi divine. En même temps, on enjoignit au patriarche de rappeler, par une lettre pastorale (18 septembre), les Grecs à la soumission. Cependant le cabinet de Saint-Pétersbourg ne fut pas réconcilié par toutes ces démarches.

Le gouvernement impérial ne répondit que tard (octobre) aux deux lettres du grand vizir, en lui adressant une Note (1) qui maintenait les dispositions exprimées par l'ultimatum, tant que la Porte ne réaliserait pas effectivement les propositions de la Russie. On fit aussi des déclarations semblables à Saint-Pétersbourg, au sujet de la dernière Note adressée le 5 août par le reïs-effendi à l'internonce, et au sujet du firman d'amnistie du sultan (2); on disait que tous ces actes ne contenaient que des affirmations qui n'étaient nullement prouvées par le témoignage indispensable des faits, et qui n'indiquaient pas une modification dans le système de la Turquie. Cependant les ambassades d'Angleterre et d'Autriche affirmaient justement le contraire.

Le système de fanatisme se propage de la capitale dans les provinces. L'Asie Mineure.

Si, dès le principe, la Porte eût laissé régner le système de douceur adopté en dernier lieu, et si elle eût pu le maintenir contre le fanatisme du peuple, tout en combattant avec autant de vigueur que possible l'insurrection grecque, elle aurait pu, à la faveur de l'impression laissée dans les esprits par la misérable issue des révolu-

(1) Du ministère impérial au grand vizir. Octobre. MS.

(2) Depêche du gouvernement russe adressée au comte Golovkine, à Vienne, en date du 13/25 septembre, avec une lettre d'envoi contenant des « Observations du cabinet russe » sur les deux documents turcs dont l'empereur s'occupait en personne. MS.

tions en Italie, produire une telle division et un tel découragement parmi les rebelles, que même l'insurrection grecque aurait pu facilement être étouffée. En effet, le monde européen, fatigué par ces événements en Italie, n'aurait pas eu de sympathies pour elle. Mais un merveilleux mélange d'événements, d'actions et de souffrances, maintenait et entretenait, en l'alimentant toujours de nouvelles matières incendiaires, la flamme de la révolution grecque; la cause des Grecs fut sauvée plutôt par l'enchaînement imprévu des circonstances que par les fautes des adversaires et par les succès des révoltés, et cela malgré toutes les fautes des rebelles et malgré tous les succès de leurs anciens maîtres. D'abord ce furent les actes barbares, commis par les Turcs à Constantinople, qui réveillèrent les sympathies du monde avec plus d'énergie, et allumèrent ainsi avec plus de force la confiance et l'espérance dans la petite troupe des rebelles.

Ces exploits barbares provoquèrent ensuite la rupture diplomatique de la Porte avec son voisin du Nord, par suite de laquelle la Russie reprit son ancien système, qui consistait à tenir toujours l'épée levée et à guetter l'occasion favorable pour ses projets, tout en feignant un grand amour pour la paix; cette position des deux États était pour les Grecs un secours moral durable et d'une valeur inappréciable. L'exemple donné par ces atrocités barbares finit par déchaîner d'une manière terrible le fanatisme des masses sauvages du peuple turc dans les parties de l'empire plus éloignées du centre. Il stimula les révoltés à user de représailles tellement exaspérées, et excita de nouveau les Turcs à prendre leur revanche d'une manière tellement sanglante, que dorénavant tout accommodement entre les deux camps devenait tout à

fait impossible, et ne pouvait pas même se présenter à la pensée. Ces scènes se déroulèrent d'abord sur la côte de l'Asie Mineure et dans les plus grandes des îles.

L'action de la flotte grecque avait été arrêtée, pendant quelque temps, par des troubles intérieurs qui avaient éclaté à Hydra; l'aristocratie, dans cette île, qui, depuis son accession résolue à la cause nationale, avait regagné toute la faveur du peuple, saisit une occasion favorable pour renverser le démocrate Oikonomos. Lorsque cette révolution éclata (24 mai), tous les marins notables, tels que Kriëzis, Tombazis, Sachtouris, se tournèrent contre le démocrate qui dut s'enfuir; après avoir eu beaucoup d'aventures dans l'Achaïe, il y fut fait prisonnier; il s'échappa de ce pays, mais seulement pour périr dans l'Argolis.

Après que cet incident eut été vidé, la flotte grecque, forte de cinquante-deux voiles, prit la mer (30 mai) pour attiser partout la révolte et pour opérer contre la flotte des Osmanlis qui avait quitté la capitale (19 mai), sous le commandement du riala-bey (troisième amiral), pour opérer, à ce qu'il paraissait, contre Samos. Près de Lesbos, les Grecs rencontrèrent (7 juin) un vaisseau de ligne de soixante-quatorze canons, *la Montagne-Mouvante* (l'avant-garde de la flotte turque), qui, au lieu de rejoindre l'escadre de l'amiral, se réfugia dans le port d'Erisso, sur la côte occidentale de Lesbos.

Dans le conseil de guerre tenu par les Grecs, le navarque Tombazis mentionna qu'un capitaine anglais lui avait conseillé de se servir de brûlots; le capitaine Apostolis vanta beaucoup les services qu'ils avaient rendus dans la bataille de Tchesmeh; le mot de brûlot (μπουρλότου)

passa de bouche en bouche, mais personne ne savait comment il fallait les construire. Le seul Ioannis Pargios de Psara, surnommé Patatoukos, prétendit s'entendre à leur construction, et arma un navire dans ce dessein. A l'ordinaire, on se servait pour cela de vieux navires qu'on munissait d'une caisse remplie de poix et de matières combustibles sur l'avant, et de trois caisses semblables sur chaque côté, en réunissant toutes ces différentes caisses par une saucisse. Les chefs téméraires essayaient de s'accrocher au vaisseau ennemi par des grappins d'abordage ou par tout autre moyen; puis ils allumaient le brûlot par les ouvertures de l'arrière, et pendant la première surprise et confusion, provoquées par le feu jaillissant, ils s'enfuyaient en toute hâte sur un bateau muni de voiles très-basses et rasant presque la surface de l'eau.

La première tentative de Patatoukos échoua; mais, le lendemain (8 juin), il prépara deux autres brûlots; tous les deux rencontrèrent le vaisseau turc à deux ponts; l'un des deux brûlots se consuma sans l'endommager, tandis que l'autre incendia l'avant du vaisseau, qui, peu d'heures après, sauta et ensevelit son équipage dans les flots. Cet événement consterna tellement la flotte turque qui approchait, qu'elle retourna aux Dardanelles, où le riala-bey fut privé de ses fonctions et remplacé par Kara-Ali, vieil officier plein d'expérience. On n'inquiéta pas l'île de Samos; de lieu de refuge qu'elle avait été pour les chrétiens anatoles, elle était devenue rapidement un point d'attaque dont se servaient les insurgés pour continuer leurs excursions, pendant plusieurs années, en attaquant et en pillant le continent en face de l'île, de sorte que les côtes, à six lieues

de distance de la mer, furent abandonnées par leurs habitants.

Par suite de leurs premiers succès, les Grecs, sur la flotte mouillée à Imbros, étaient remplis du courage le plus téméraire. Ivres de joie, remplis des espérances les plus exaltées, et dans leur manière cruelle et sans scrupules de faire la guerre, ils conçurent, avec les habitants de l'île de Samos, le projet (1) de soulever l'île de Lesbos et même la ville de Smyrne. En outre, la ville grecque de Kydonia (appelée Aivali par les Turcs) (Cf. t. XI, p. 240) devait être entraînée dans l'insurrection dont cette défection devait être le prélude. Les Kydoniens, entourés sur les derrières de leur ville d'une nombreuse population turque très-sauvage, n'avaient nullement le désir de se laisser entraîner dans la guerre d'indépendance qui devait être leur ruine certaine; au contraire, dès le principe, ils avaient fait leur possible pour apaiser les soupçons du gouvernement turc à Bergamo, dont ils dépendaient.

Mais immédiatement après la révolte de Psara, quatre mille gens armés avaient été placés dans le voisinage de la ville, gens atroces et sans aveu, qui partout molestaient impunément les chrétiens avant qu'on pût craindre le moindre danger du côté des insurgés; c'était en vain qu'on avait demandé leur rappel à Bergamo. Lorsque la flotte grecque parut en face de la ville, près des îles de Moscho (Moskonisi) (14 juin), le bas peuple se leva aussitôt, les riches se préparèrent à fuir à Psara et envoyèrent le maître d'école Benyamin à la flotte pour demander un certain nombre de radeaux, puisque l'eau,

(1) Pouqueville prétend avoir vu ce projet.

peu profonde, n'admettait pas des navires d'un fort tirant.

Les Turcs, essayant d'empêcher la fuite des habitants, en vinrent aux mains avec eux et avec l'équipage sur les radeaux mêmes. Le pillage, le meurtre et l'incendie commencèrent à sévir dans cette malheureuse ville (16 juin), réduite, en peu d'heures, en un monceau de ruines; de la sorte, la richesse florissante de Kydonia fut anéantie sans profit pour les ennemis et pour les amis de la cause grecque; ceux des habitants qui purent se sauver furent, pour la plupart, dispersés dans les autres îles, sans autre avoir que les vêtements qui les couvraient.

Le même jour, un pareil désastre frappa la ville de Smyrne (1). Là encore on avait placé dans le voisinage de la ville une populace armée, de la pire espèce, pour s'opposer à toute tentative de transporter l'insurrection dans l'Asie Mineure. Les pauvres paysans inoffensifs avaient été poussés au désespoir par ces brigands, rebut de toute la contrée, qui parcouraient tout le pays en s'abandonnant au pillage, au meurtre et au viol, et redoutés autant des Turcs de Smyrne que des chrétiens.

Dans la ville même, Hassan-Pacha avait su maintenir le bon ordre encore pendant assez longtemps; néanmoins tous les chrétiens vivaient toujours dans une inquiétude mortelle; la plupart des propriétaires s'étaient réfugiés au delà de la mer. Les Francs eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de l'insolence turque; les moindres accidents suffisaient pour produire des terreurs paniques et pour entraîner les malheurs les plus graves à leur suite. Enfin,

(1) Cf. Raffenel : *Histoire complète des événements de la Grèce*, 2e édit. Paris, 1825, t. Ier, p. 243 sq.

malgré les ordres les plus positifs, les masses campées dans les environs, où elles étaient exposées aux privations et où elles s'étaient abandonnées à l'oisiveté, avaient fait irruption dans la ville (commencement de juin), où elles avaient répandu le meurtre et les troubles, de sorte que Smyrne était comme déserte. Les consuls étrangers dans cette ville, de même que les diplomates à Constantinople, avaient adressé les représentations les plus énergiques aux autorités; pendant quelque temps, on réussit à rétablir l'ordre. Mais, immédiatement après, le faux bruit d'une déclaration de guerre de la Russie mit encore tout en émoi. Ceux des chrétiens que protégeait la Russie s'enfuirent; le consul russe lui-même n'était plus en sûreté; des milliers de rayas se réfugièrent dans l'hôtel de l'ambassade française.

A ce moment arriva (16 juin) la nouvelle de la destruction du vaisseau de ligne à Erisso, et, pendant la nuit, on apprit la catastrophe de Kydonia. Ces deux nouvelles allumèrent dans les masses du peuple une fureur sauvage. Aussitôt on recommença, dans des emportements furieux, à piller et à prendre les maisons d'assaut. Comme on ne trouva guère d'habitants dans les maisons de chrétiens, la foule enragée se rua sur l'hôtel du consul russe, où elle fut cependant tenue en respect par des Européens armés; de là elle se transporta à l'hôtel français, où le consul David, avec le dévouement le plus noble et au prix des plus grands dangers, défendit ses protégés jusqu'à ce que là encore les étrangers armés portassent secours.

Non contentes de ces actes sanglants isolés, les hordes sauvages méditaient un massacre général des chré-

tiens; ils en demandèrent l'autorisation au mollah, et le tuèrent, lorsqu'il refusa de la donner; ils massacrèrent encore d'autres fonctionnaires qui s'opposaient à leurs entreprises. Après que, vers le soir, cette rage du peuple se fut tout à coup apaisée, ces furieux se jetèrent le lendemain matin sur un navire russe, fouillé déjà plusieurs fois, et assassinèrent les Grecs qu'ils y trouvèrent.

Ces explorations se faisaient avec la permission des consuls européens, après que l'émigration eut été interdite; légalité intempestive, qui allait être expiée par un navire européen. Un capitaine sarde avait recueilli secrètement deux cent cinquante réfugiés grecs sur son navire et retarda son départ par une infâme cupidité, pour augmenter le nombre des fugitifs jusqu'à trois cents; mais un cutter algérien vint visiter le navire sarde, qui voulut alors décharger sa cargaison à bord d'une frégate française pour l'y mettre en sûreté. Le consul français ne put résister aux menaces des Turcs et livra les malheureux Grecs qui furent voués à la mort ou à l'esclavage, tandis que l'équipage du navire sarde, sept sujets d'un État étranger, fut décapité et mis en pièces, et que le capitaine lui-même fut ignominieusement pendu avec un cigare à la bouche, pour insulter les Européens.

Chypre et Crète.

En même temps, ou peu de temps après, les grandes îles de Kypros (Chypre) et de Kreta (Krète) aussi furent visitées par les mêmes afflictions. Éloignés du théâtre de l'insurrection, n'ayant presque aucune connaissance de l'hétairie, sans armes et sans espoir d'être secourus du voisinage, les chrétiens des deux îles n'avaient pas de plus ardent désir que de rester sans contact avec leurs

compatriotes et sans être molestés par leurs maîtres; les prêtres de Kreta exhortaient leurs ouailles en toute sincérité à ne pas se mêler aux entreprises funestes des insurgés. Mais dans l'une et dans l'autre de ces deux îles, toute la soumission ne devait pas empêcher les malheurs.

Dès le commencement de la révolution, la Porte avait fait transporter quelques troupes dans l'île de Kypros, en donnant au moutehselim plein pouvoir de traiter les chrétiens influents de l'île comme il le jugerait nécessaire pour la sûreté publique. Les agas, auxquels on avait communiqué cet ordre en séance secrète, présentèrent une liste de proscription d'après laquelle l'archevêque, les trois évêques et tous les notables et les riches, qui excitaient leurs vengeances particulières ou leur cupidité, devaient être immolés. Le moutehselim hésita; mais, lorsqu'on le rendit responsable des conséquences de ses ménagements, et surtout lorsqu'on intercepta des lettres et des proclamations invitant à la révolte et répandues dans l'île par l'archimandrite Thisevs, il consentit à agir suivant l'avis des agas, dès que les renforts attendus de Saint-Jean-d'Acre et de Tripoli seraient arrivés (15 mai).

Le moutehselim convoqua tous les riches grecs à Levkosia, capitale de l'île. Beaucoup d'entre eux vinrent; d'autres, pleins de méfiance, se réfugièrent à Larnaka, auprès de leurs coreligionnaires, où ils se cachèrent dans l'asile que leur offraient les consulats. Alors le moutehselim jeta le masque; l'archevêque fut pendu, les trois évêques furent exécutés par la hache, et deux cents hommes notables furent livrés à la mort ou à l'esclavage; cette boucherie, dans laquelle on mettait les victimes en pièces ne dura pas moins de trente jours. Là encore,

les consuls étrangers rendirent d'excellents services, surtout le consul français Méchain, en protégeant les Grecs poursuivis et en les faisant transporter au delà de la mer, autant qu'ils purent. L'amiral français Halgan secourut les réfugiés affamés, en faisant distribuer parmi eux beaucoup de milliers de rations de biscuit qu'il avait reçues de Toulon. Les troupes irrégulières, envoyées dans l'île de Kos, y avaient déjà auparavant commis des atrocités semblables; un peu plus tard (fin juillet), elles se livrèrent encore à de nouveaux crimes à Chora, chef-lieu de l'île, en tuant les hommes, en violant les femmes, en pillant les maisons et en profanant les temples.

La province la plus mal gouvernée de toute la Turquie était l'île de Kreta; les autorités avaient été, de tout temps, incapables de maintenir dans cette île la discipline parmi les janissaires dont la troupe n'était composée que de renégats krétois. Nulle part les chrétiens n'avaient été rabaissés davantage au rang d'ilotes que dans cette île; nulle part ils n'avaient été maltraités et tourmentés avec plus d'inhumanité. De temps à autre, même les bergers de l'éparchie de Sphakia, au sud-ouest de l'île, soutenaient la cause des Osmanlis; c'étaient des chrétiens ayant, comme les Maïnotes en Morée, conservé une indépendance sauvage, et qui aidaient pour une bonne part les Turcs à faire souffrir les malheureux Grecs.

Aux premières nouvelles de l'insurrection du Péloponèse, les musulmans, craignant la Russie qu'ils soupçonnaient d'avoir trempé dans ce jeu, se bornaient à préparer leur défense. Mais dès que ces craintes se dissipèrent, les faibles pachas de Chania (la Canée, l'ancienne Kydonia), de Rhethymnon (Retimo) et de Megalokastron (l'ancien Herakleïon) cédèrent à la fureur qui

avait fermenté longtemps dans le cœur des musulmans. A Chania, la ville la plus florissante de l'île, le pacha, sur les demandes du peuple, fit arrêter (mi-mai) l'évêque de Kysamos, et le livra, quelques jours après, dans une nouvelle émeute, à la populace, qui le pendit. Le mois du Ramazan interrompit encore ces préliminaires; mais le dernier jour du mois (30 juin), l'ordre du pacha, appelé depuis longtemps par les vœux des Turcs fut publié, et on lut publiquement le fetva ordonnant la destruction des chrétiens.

Les meurtres et le pillage de la cathédrale commencèrent encore le même jour; pendant la nuit, la multitude se répandit dans les campagnes, brûlant et incendiant tout, égorgeant et pendant tous les hommes. Durant quinze jours, le marché de Chania était rempli de femmes et d'enfants captifs, qu'on vendait comme esclaves. Beaucoup de Grecs s'étaient enfuis dans les montagnes, près de la ville de Sphakia, dont les habitants prévirent leur propre sort dans celui qui avait frappé Chania. C'est pourquoi, prévenant les desseins des musulmans, ils se mirent (29 juin), au nombre de neuf cents hommes, en marche sur Chania, sur Rhethymnon et sur Apokorona, se divisant en trois troupes, dont chacune combattait, chemin faisant, avec avantage, de sorte que les Turcs de cette éparchie durent en toute hâte envoyer à Megalokastron pour demander des renforts.

Dans leur soif de sang et de vengeance, les Turcs s'attaquèrent d'abord aux chrétiens de cette dernière ville. Dès la première origine de la révolution, le pacha de ce chef-lieu avait attiré dans sa résidence les évêques des éparchies orientales pour lui servir d'otages. Pendant tout ce temps, les rayas avaient été tourmentés

de corvées, les jours de fête aussi bien que les jours ouvrables. A ce moment (5 juillet), on ferma les portes de la ville, une troupe de furieux pénétra dans l'église, y tua d'abord soixante-quinze laïques, puis l'archevêque Gerasimos et cinq évêques sur les marches de l'autel; ensuite elle se répandit dans la ville, tuant, violant les femmes, mutilant les hommes, et se livrant à toutes les atrocités, pour continuer son travail hideux dans les campagnes, après que plus de sept cents hommes furent tombés à Megalokastron sous leurs couteaux.

Ce ne fut que le soir que Serif-Pacha ordonna d'arrêter ces boucheries, pour ne pas perdre les services de tous les chrétiens qui devaient être vendus comme esclaves; le pillage continua encore la nuit et la journée du lendemain, tandis que les arrestations et les tortures infligées aux prisonniers duraient encore pendant longtemps. Un aga, à Sitea, rassembla tous les chrétiens de l'endroit, au nombre de deux cents, dans une cour où il les fit tous massacrer, ce qui lui attira les éloges du pacha, stupéfait de cet exploit. Par une ruse, Osman-Pacha, à Rhethymnon, attira auprès de lui un grand nombre de prêtres et de moines qu'il fit tuer ensuite.

Tous ces événements donnèrent aux Turcs, dans cette dernière ville et à Chania, le courage de s'avancer vers les habitants de Sphakia pour les attaquer; c'est ce qu'ils firent d'abord avec avantage, jusqu'à ce que des renforts, venant des montagnes, sous la conduite de Zelepis et d'Anagnostis, rejetassent les Turcs bien maltraités jusqu'à Rhethymnon; puis ils investirent Chania et prirent Armyro, qu'ils fortifièrent. Aussitôt le pacha de Rhethymnon prépara une nouvelle attaque avec toutes ses forces contre Sphakia; il débloqua Chania (8 août), et

s'avança, en dévastant tout, jusque dans la plaine d'Omalon (26 août).

Dans cet endroit, les habitants de Sphakia et de Rhiza, qui, sous les ordres de Roussos, s'étaient rassemblés à deux lieues de là, à Xirokampos, battirent les Turcs complétement dans une lutte de sept heures, et les poursuivirent jusqu'à douze lieues du champ de bataille, à travers le défilé d'Askypho jusqu'à Armyro. Cette victoire était comme le petit prélude de la bataille dans les montagnes de Mykene qui sauva, plus tard, le Péloponèse; elle fit des habitants de Sphakia le noyau autour duquel se concentra et se maintint la révolution en Kreta; puis elle augmenta encore l'enthousiasme des Krétois pour la guerre de religion qui venait de s'allumer : enthousiasme arrivé dès cette époque à un tel degré d'exaltation, que, pendant toute l'année suivante, les Krétois s'abstinrent de vivre avec leurs femmes, comme si la lutte sacrée en eût pu être souillée.

Mouvements à l'Ouest. Les Lalioles.

Les succès de l'insurrection grecque s'arrêtèrent en Asie et dans les grandes îles, en gagnant cependant en intensité; déjà, en Thessalie, en Macédoine et en Eubée, la révolution avait trouvé des obstacles; elle s'arrêta aussi dans tout l'ouest des pays grecs, tout en devenant de plus en plus forte. Sur le désir des Péloponésiens, une petite escadre de navires d'Hydra et de Spetsia était allée, sous les ordres de Dimitris-Vokos Miaoulis et de Nikolaos Botassis, dans le golfe de Korinthos, pour faire une diversion à l'insurrection au nord de la péninsule, pour prendre Lepanto (Naupaktos) et Antirrhion, pour couper les vivres à Patras, et pour soulever l'ouest de la Grèce.

Dans l'Akarnanie et l'Étolie, les deux villes les plus opulentes et les plus importantes sur le golfe de Patras, Missolonghi et Anatoliko, s'étaient déjà auparavant mises en communication secrète avec les klephtes qui s'agitaient dans l'éparchie du Mont-Zygos. A peine la flottille grecque eut-elle paru dans les eaux de Patras, que les Turcs de Missolonghi, par crainte de la conflagration révolutionnaire qu'ils voyaient s'approcher de tous les côtés, quittèrent la ville. Les habitants de Missolonghi occupèrent (1er juin) l'hôtel de ville et invitèrent le capitaine Makris à entrer dans les murs; ce dernier occupa le lendemain aussi Anatoliko. Par suite de l'exemple qu'avaient donné ces villes, Youssouf-Pacha, le commandant de Patras, eut une telle peur, qu'il refusa sa protection aux consuls étrangers, qui se rendirent aussitôt à bord d'une frégate française.

Les Grecs entrèrent dans le golfe sans se préoccuper du feu des deux châteaux sur la côte de la Morée et sur celle de la Roumelie (Rhion et Antirrhion), dont les batteries n'avaient pas servi depuis un siècle; conjointement avec des troupes de terre, les vaisseaux grecs se mirent à bombarder Lepanto (5 juin); les Turcs quittèrent la ville et y mirent le feu, après s'être retirés dans l'akropolis. Mais après ces premiers succès, toutes les entreprises des Grecs échouèrent. Un assaut donné à Antirrhion ne réussit pas (18 juin), par suite de la lâcheté des volontaires qui abandonnèrent leur vaillant chef Chormovas. Une tentative faite pour brûler les vaisseaux turcs (22 juin), protégés par les canons de Lepanto, échoua également. Cinq jours plus tard, la petite flotte, suivant la mauvaise coutume de ne tenir la mer que pendant un mois, se retira dans ses ports, en ne laissant que

quelques vaisseaux près de Lepanto. Si, après l'insurrection de Missolonghi et d'Anatoliko, la flotte eût profité de la première frayeur des Turcs pour bloquer Patras, elle aurait pu facilement réduire par la famine cette ville importante, et donner ainsi une meilleure tournure à toute la situation des affaires dans le Péloponèse.

Mais à peine ces entreprises sans plan préconçu devant Antirrhion eurent-elles montré la faiblesse des Grecs, que Youssouf-Pacha (21 juin) put écouter les cris de détresse des Laliotes et renforcer son armée, en appelant auprès de lui cette colonie guerrière; en effet, par suite de l'entrée de la flotte grecque dans les eaux à l'Ouest de la Grèce, cette colonie se voyait exposée à un danger très-sérieux. Pendant le mois d'avril, les Laliotes avaient constamment fait des expéditions victorieuses dans toutes les directions. Mais alors les Grecs des îles Ioniennes avaient commencé à prendre une part active aux mouvements de leurs compatriotes du Péloponèse. L'hétairie y avait eu les succès les plus brillants. L'exemple et les ordres d'Ypsilantis y furent suivis avec la plus grande exactitude. Ce dernier avait donné des instructions précises pour envoyer des renforts des Sept-Iles à la flotte des insurgés; à ce moment même, deux capitaines ioniens vinrent la rallier, sans même changer de pavillon. Des habitants de Zakynthos (Zante) avaient passé en Messenie et en Elis, et quatre cent cinquante Kephaloniens avaient débarqué à Glarentsa (21 mai), sous la conduite de deux cousins, les comtes Andreas et Konstantinos Metaxas, amis de Kolokotronis.

La plus grande moitié de cette troupe se rendit à Manolada, pour y rejoindre Georgios Sissinis, primat de Gastouni, afin d'entreprendre l'expédition contre Lala.

Les habitants effrayés des environs reprirent courage et revinrent s'établir dans le voisinage de Lala; la renommée augmentait le nombre des renforts venus des îles Ioniennes; leurs chefs, qui portaient l'uniforme anglais, essayaient de rehausser leur autorité en appelant pompeusement leur troupe « l'armée des îles Ioniennes », au nom de laquelle ils envoyèrent, en s'approchant de Lala, un message à la ville pour la sommer de se rendre. Ceci était compromettre le gouvernement anglais inutilement et maladroitement, absolument comme Ypsilantis avait compromis la Russie; aussi Youssouf-Pacha envoya-t-il tout de suite au gouvernement de Korfou la sommation adressée par les Grecs aux Laliotes et que ceux-ci avaient fait parvenir immédiatement à Youssouf, en lui demandant de leur expédier des secours armés.

Les Ioniens, soldats exercés à l'européenne, mais qui n'en étaient pas moins indisciplinés et avides de rapine, étaient venus de Manolada à Koukoura et à Strephi, dans la plaine du Lestenitsa (l'ancien Kytherios), et s'étaient retranchés (14 juin) près de Lala, au pied du Poussi. Les Laliotes refusèrent, dans les formes les plus amicales, de donner suite à leurs sommations répétées; ils ne répondirent pas au défi que les Ioniens leur jetèrent pour les inviter au combat, et ils repoussèrent une attaque contre leur ville. Bien que des renforts venus de Messenie eussent augmenté l'armée jusqu'au chiffre de cinq mille hommes, cette mésaventure la découragea tellement qu'elle se débanda et qu'il n'en resta plus que le tiers.

Pendant ce temps, Youssouf-Pacha s'était approché de Patras avec un petit corps de troupes, sans rencontrer un seul Grec. Pour assurer leur retraite, les Laliotes voulurent auparavant frapper les Grecs par un coup de

vigueur. Ils réussirent, à l'aide d'un mouvement trompeur (6 juillet), à les faire sortir de leurs retranchements. A. Metaxas crut poursuivre un ennemi en fuite, mais tout à coup il se vit attaqué et mis en déroute. Se retirant dans ses retranchements près du Poussi, il s'y défendit contre trois assauts, dans une des luttes les plus opiniâtres de toute la guerre, et y fut blessé lui-même. Les Grecs trouvèrent que leur position n'était pas tenable; ils partirent vers minuit, laissant au pacha l'espace et le temps nécessaires pour conduire les Laliotes sains et saufs à Patras, après qu'ils eurent incendié leur ville et détruit tous leurs immeubles.

L'Akarnanie et l'Étolie (Aitolia).

Le seraskier Chourchid-Pacha devant Ianina avait une tâche grande et difficile à remplir. Les Turcs ont toujours montré le plus de vigueur et ont eu le plus de succès quand, dans leurs guerres, ils ont pu mettre toute leur fortune sur un seul coup de dé. Mais le généralissime, qui avait à diriger ses regards de tous les côtés autour de lui, ne pouvait pas faire un tel usage de ses forces. Il devait opposer une persévérance infatigable à l'ennemi principal dans Ianina, qui, à son tour, l'observait avec une vigilance également incessante; des trois points fortifiés dans lesquels se maintenait Ali-Pacha, c'est-à-dire le château au milieu du lac, Litharizza et l'île, cette dernière lui avait été enlevée par trahison (fin de mai), tandis qu'il avait réussi à repousser un assaut contre Litharizza (juin). Retenu ainsi au point sur lequel se portaient principalement ses efforts, Chourchid-Pacha avait eu, comme nous l'avons dit, un intérêt tout personnel pour s'intéresser au Péloponèse éloigné; il y avait envoyé son kiaya Moustapha pour encourager Patras,

pour débloquer Korinthos et Nauplia, et pour porter des renforts sur Tripolitsa, l'ancienne résidence du seraskier.

En même temps, des intérêts stratégiques avaient obligé Chourchid à empêcher l'insurrection d'éclater sur les derrières du camp devant Ianina, car il s'agissait de s'assurer du côté de la terre l'arrivée des troupes et des provisions; dans ce dessein, il avait envoyé Omer-Vrione et Mehmed-Pacha en Thessalie et dans la Grèce orientale. A l'Ouest, il importait de tenir ouverte la communication avec la mer par Preveza et Parga; le seraskier y avait constamment à combattre les Souliotes qui, sous Markos Botsaris, s'étaient emparés de la tour fortifiée de Reniassa, et qui, en essayant de propager l'insurrection dans tous les districts voisins, s'étaient montrés plus d'une fois sur les hauteurs au-dessus du camp turc. Par là même raison, il était d'une égale importance de s'assurer, au Sud, par Arta et par le défilé du Makrynoro, la communication avec Vrachori (l'ancien Agrinion) et de là avec le golfe de Korinthos.

Le chef-lieu de la Karlelie (c'est-à-dire de la plus grande partie de l'Akarnanie et de l'Étolie) était la résidence de beaucoup de Turcs propriétaires fonciers dont les maisons étaient pour la plupart fortifiées d'une double ou triple enceinte de murs, tandis que les onze éparchies de l'Étolie et de l'Akarnanie étaient presque exclusivement habitées par des chrétiens parlant la langue romaïque et doués de toutes les qualités physiques qui distinguent des montagnards vigoureux. Récemment, la ville de Vrachori était devenue aussi le refuge de tous les Turcs qui s'étaient enfuis de Missolonghi et d'Anatoliko.

Le commandement de la ville était entre les mains de

l'Albanais Nourkas Servanis, le derven-aga de toutes les éparchies de la Karlelie; il s'appuyait sur une troupe d'élite de ses compatriotes qui observaient attentivement les chrétiens grecs de l'intérieur et de l'extérieur, en méprisant les uns, mais en redoutant les autres. Car là aussi il s'était élevé un orage depuis que la flottille grecque s'était montrée dans les eaux occidentales, et depuis que les deux villes maritimes avaient fait défection. Les chefs des éparchies voisines, tels que Makris, Theodoros Grivas et autres, s'étaient aussitôt réunis à Missolonghi pour faire cause commune avec Vlachopoulos de Vlachos; ils y avaient concerté une attaque contre Vrachori pour l'époque du Ramazan, où ils comptaient surprendre les Turcs pendant leurs fêtes et pendant leur sommeil.

Avant la pointe du jour (9 juin), Makris pénétra le premier avec les siens dans Vrachori, où les Osmanlis surpris firent résistance en se pressant dans leurs maisons fortifiées à l'intérieur de la ville. Lorsque les assiégés virent des gens armés affluer de toutes les éparchies et qu'ils craignirent d'être entièrement coupés par l'insurrection qui allait se propageant, ils envoyèrent Nourkas, ami et ancienne connaissance de plusieurs des chefs grecs, négocier personnellement avec eux la libre retraite des Albanais, laissant aux Turcs le soin de négocier pour eux-mêmes. Lorsque les Turcs accablèrent Nourkas de reproches, ce moutehselim perfide leur souhaita que Dieu voulût les éclairer et leur demanda, de même qu'aux juifs, leur argent et leurs effets qui, disait-il, étaient plus en sûreté entre ses mains qu'ailleurs. Réduits par la nécessité, ils lui remirent leurs trésors, mais ils instruisirent secrètement les Grecs de ce que Nourkas les dé-

pouillait de leur rançon et l'enlevait par conséquent aussi aux assiégeants. Nourkas cependant s'enfuit, pendant la nuit, avec son butin, mais sans pouvoir en jouir; car, à Karpenisi, il tomba entre les mains des frères Gioldassis, les capitaines de cette ville.

Les Turcs et les juifs restés à Vrachori capitulèrent (21 juin) en demandant, pour condition, qu'ils auraient la vie et l'honneur saufs; mais, malgré la capitulation, les juifs furent tous sans pitié massacrés par les Grecs, qui voulaient venger ainsi la part que les coreligionnaires des victimes avaient prise aux mauvais traitements infligés au patriarche à Constantinople. Après la chute de Vrachori, l'insurrection fit aussitôt des progrès très-rapides dans la Grèce occidentale. L'Akarnanien Tsonkas s'empara des châteaux forts de Teke et de Plagia, et enferma les Turcs de Vonitsa dans la citadelle. Zapanti dut se rendre. Les frères Gioldassis enfermèrent à Karpenisi soixante-dix familles turques dans le château fort, d'où des renforts, venus d'Ianina (juillet), durent les dégager; mais, après s'être retirés, les assiégeants repoussèrent, près de Biara, les Turcs qui les poursuivaient, et forcèrent les Turcs de Karpenisi à fuir dans l'Epeiros.

Même avant cette époque, le danger s'était approché davantage du seraskier devant Ianina; effectivement, les Grecs avaient occupé même les défilés du Makrynoro, devenus une forte position frontière plutôt par les forêts impénétrables qui les couvraient que par la conformation de la montagne. Pour défendre ces portes de la Grèce occidentale, Chourchid-Pacha y avait envoyé Ismaël-Pliassa-Pacha avec dix-huit cents hommes. A sa première approche, ce dernier s'était laissé déterminer

à la retraite (commencement de juin) par l'assurance que lui donna A. Iskos, le capitaine de Valtos, que toute la Karlelie était sous les armes; puis il se jeta (29 juin) avec quatre mille hommes sur le défilé de Lankada, défendu par cent hommes seulement sous les ordres de Gogos Bakolas. Cet homme vaillant, qui par son audace personnelle sut rehausser le courage de ses compagnons, justifia encore à Lankada son ancienne gloire militaire. En effet, il fit preuve d'une persévérante constance dans sa défense, qu'il prolongea jusqu'à l'arrivée de ses amis de Paliokoulia qui forcèrent les Turcs à battre en retraite.

Pendant plus d'une année, les pieds d'aucun Turc ne foulèrent plus ces défilés; mais les révoltés enlevèrent, de l'autre côté de ce passage, tout près d'Arta (27 juillet), la ville de Peta; ils y furent conduits par Gogos, dont le nom passait dès lors en proverbe parmi ses amis et ses ennemis: « Là où est Gogos, disait-on, est la victoire. » Les insurgés semblaient vouloir tourner le seraskier du côté de la mer et du côté de la Thessalie; mais, chose curieuse, le cours des victoires semblait s'arrêter, comme dans la Grèce orientale, dès que les insurgés franchissaient les limites du royaume grec actuel. Les Grecs d'Agrapha, sous les ordres de leur capitaine Stamoulis (fin juin), avaient chassé les quelques Turcs qui se trouvaient parmi eux; ils avaient pénétré en Thessalie, où ils avaient brûlé les deux endroits koniares Phrankos et Loxada; mais, voulant ensuite s'enfoncer davantage dans l'intérieur du pays, ils furent rejetés dans les montagnes par les Turcs venus de Larissa.

Peu de temps avant le dernier combat livré pour la possession de Peta, Kalarryta et Syrako, deux endroits

importants au pied du Pindos, s'étaient soulevés. Des tribus de bergers valaques y menaient la même vie que leurs ancêtres, telle que Georgios Pachymeris l'a décrite au treizième siècle, à la seule exception près qu'ils s'étaient élevés jusqu'à la fabrication bien simple d'étoffes de laine. Tourmentés par la garnison turque, leurs chefs, Ioannis Kolettis et autres, avaient appelé des renforts et avaient chassé les Turcs. Ce mouvement menaça le passage principal entre l'Albanie, la Macédoine et la Thessalie; c'était le passage de Metsovo, qui, de toutes les routes par lesquelles on traverse le Pindos, est franchi le plus facilement et qui néanmoins peut être barré très-aisément. Le seraskier expédia donc rapidement un corps de troupes d'Ianina qui, conduit par les habitants de Gotitsa, tourna pendant la nuit la position des Syrakiotes; il les mit en fuite et réduisit en cendres les deux villes dont les habitants, malheureux et perdant tout espoir, se réfugièrent avec leurs troupeaux en Étolie, où ils acquirent, plus tard, la réputation de braves guerriers.

En même temps, l'éparchie d'Aspropotamos (Acheloos), sur le cours supérieur du fleuve du même nom, avait aussi pris les armes sous les ordres du capitaine Stournaris. Les révoltés invitèrent (mi-juillet) Stamoulis d'Agrapha à prendre part à une expédition contre Trikkala; mais ce dernier, mû par un esprit de parti et un sentiment de jalousie, renia la cause de la patrie et se joignit ouvertement aux Turcs pour attaquer les révoltés sur les derrières, s'ils entreprenaient cette expédition. Par suite de cette défection, les capitaines d'Aspropotamos durent prendre une position défensive dans leurs montagnes; mais ils y furent tellement serrés de près

par les Turcs d'Ianina qui venaient de détruire les villages valaques et par les Turcs de Trikkala (commencement d'août), qu'ils durent consentir à une convention par laquelle ils s'obligèrent à payer leur ancien tribut, à la condition qu'aucun Turc ne viendrait dans leur pays.

Ainsi, tous les dangers qui s'étaient élevés si subitement à l'est d'Ianina, furent tous conjurés avec la même rapidité; les villes valaques étaient tombées, les Agraphiotes avaient succombé et Aspropotamos se trouvait pris entre deux corps de troupes turques. A l'Ouest aussi, les luttes des Souliotes avaient trop peu d'importance et elles étaient trop peu liées et unies à l'insurrection grecque pour que le seraskier eût dû craindre une diversion importante de ce côté-là.

Opérations de la flotte turque.

Les Grecs durent bientôt remarquer quel avantage leur adversaire, le seraskier, retirait de l'unité dans ses plans et dans ses actions; cette unité seule, la connaissance exacte de sa position et de ses ressources, la disposition prudente de ses mesures, le choix habile des chefs sous ses ordres avaient pu empêcher que les flots de l'insurrection jaillissant partout autour de lui ne l'engloutissent. Ce ne fut que sous un seul rapport que cette unité dans l'action lui avait fait défaut et où cependant elle se trouva le plus nettement indiquée. La flotte turque, que dans le principe on avait cru devoir avant tout garder près de la capitale et sur les côtes de l'Asie Mineure pour les protéger, avait été laissée jusqu'alors en dehors de toute coopération et de toute communication avec les troupes de terre, ce qui avait tout particulièrement laissé aux marins grecs une liberté d'action suffisante pour fomenter l'insurrection à l'est et à l'ouest de la Grèce. Mais dès

l'automne, les Turcs avaient songé à réparer cette faute, bien que ce ne fût qu'après qu'ils eurent subi un second échec sur les côtes de l'Anatolie.

En face de Samos, à Koudchadasi (Scalanova), on avait réuni des troupes de débarquement asiatiques qui, conjointement avec la flotte, devaient soumettre cette île révoltée dont les habitants ravageaient continuellement les côtes voisines. Les hordes affreuses, placées à Koudchadasi, suivirent les mêmes procédés que les troupes qu'on avait réunies auparavant dans les environs de Kydonia et de Smyrne : d'abord elles sévirent comme des bêtes féroces dans les campagnes, puis elles incendièrent la ville, qui ne fut préservée d'une destruction entière que par la population turque.

Peu de temps après cette catastrophe, le télégraphe de Samos annonça (15 juillet) l'approche de la flotte turque qui, forte de trente voiles, mouilla le lendemain près de Chora, sous les ordres du kapoudan-bey Kara-Ali. Les assaillants trouvèrent à Samos un état de choses plus régulier que dans aucune autre contrée dont les habitants avaient embrassé la cause de l'insurrection. Un médecin de Samos, Georgios Logothetis, qui avait vécu auparavant à Smyrne, homme d'une grande instruction morale et pratique, énergique et entreprenant, plein de vanité et d'ambition, avait su, par ses relations de famille, par ses intrigues et par sa supériorité personnelle très-prononcée, écarter toute opposition jalouse; il avait pris la direction de toutes les affaires civiles et militaires entre ses mains seules; il s'était emparé du rôle de nomothète et avait mérité le surnom de Lykourgos. Il avait mis à la tête des communes des éphores qui remplissaient en même temps les fonctions de juges de

paix, de même qu'au chef-lieu il avait institué un conseil formé par les représentants de chaque commune; puis il avait créé quatre régiments de soldats, aux officiers desquels il donna des épaulettes d'or, comme il avait donné d'autres insignes à tous les autres fonctionnaires pour stimuler leur zèle et pour imposer au peuple.

Il est vrai que l'expérience de la guerre faisait complétement défaut à cette nouvelle troupe. Lorsque la flotte turque apparut, les Samiens eurent peur et se réfugièrent en partie dans les montagnes et dans les îles voisines; même les gens armés rangés en bataille coururent, pleins d'effroi, se mettre à l'abri des maisons voisines, lorsque les canons de la flotte ouvrirent le feu. Lykourgos seul maintint vaillamment, avec quelques soldats, sa position près d'une batterie et encouragea ainsi les peureux à se rallier autour de lui et de ses chiliarques, de sorte qu'ils purent déjouer toutes les tentatives que firent les Turcs pour débarquer.

Furieux de cette résistance, Kara-Ali fit pendre sur le vaisseau amiral deux marins samiens prisonniers, la tête en bas, pour les faire brûler ensuite après qu'on eut enduit leurs corps de goudron. Cependant, les jours suivants, la flotte de l'amiral resta inactive devant Samos, pour attendre neuf navires de transport qu'il avait expédiés pour amener de nouvelles troupes de terre des côtes de l'Asie. Mais ces transports rencontrèrent (20 juillet), sans s'y attendre, dans le détroit entre l'île et la côte, la flotte grecque au nombre de quatre-vingt-dix voiles, plus forte par conséquent qu'elle n'avait jamais été, et qui était partie pour secourir Samos. Pleins d'angoisse, les Turcs restés à bord jetèrent leurs navires sur la côte et rallièrent les autres troupes rangées sur le ri-

vage, où elles attendaient encore leur embarquement. Les Grecs mirent le feu aux bateaux de transport en face de toute cette multitude de soldats, et presque en vue de la flotte turque qui s'éloigna en toute hâte, abandonnant timidement sa grande mission qui était d'infliger à Samos un terrible châtiment pour intimider les insurgés. Des temps contraires empêchèrent d'abord les Grecs de faire d'autres entreprises; puis une tempête dispersa leur flotte, de sorte que les vaisseaux, séparés les uns des autres, durent jeter l'ancre près de Kalymnos, de Leros et de Samos. Après que la flotte s'y fut concentrée peu à peu, elle reçut la visite de quelques primats d'Hydra et de Spetsia, chargés de déterminer les matelots à prolonger encore leur expédition.

Mais toutes les tentatives faites pour amener ces gens à l'observation de la discipline, à l'obéissance et à de nouvelles habitudes furent inutiles. En essayant de dresser sa flotte aux exercices de la tactique, le navarque Tombazis eut, dit-on, le même sort que jadis, dans l'antiquité, le Phokéen Dionysios avec les Ioniens à Lade; après que le mois de service fut fini, les équipages commencèrent à déserter, et la flotte dut rentrer dans ses ports, au moment même où une escadrille de quatorze vaisseaux égyptiens, sous Ismaël Gibraltar, venait de faire sa jonction avec Kara-Ali.

Les flottes réunies firent d'abord voile pour l'Hellespont; mais déjà, quelques jours après, elles reprirent la mer. D'après les rapports des pataches de Tombazis, la flotte turque s'était dirigée sur Kreta; mais en réalité, elle n'avait été envoyée que pour ravitailler les forteresses maritimes du Péloponèse, pour se rendre ensuite dans le golfe de Korinthos et pour y coopérer avec l'armée

de terre afin de débloquer Tripolitsa. La position périlleuse dans laquelle se trouvait cette ville fixa dès lors toute l'attention des Turcs. Le seraskier venait de concentrer à Zitouni une nouvelle armée sous Baïram-Pacha; il lui donna l'ordre de faire sa jonction avec Omer-Pacha et Mehmed Pacha qui l'avaient précédé, et de délivrer ensuite, conjointement avec eux et avec la flotte, la capitale du Péloponèse de toutes ses angoisses.

Les Grecs devant Tripolitsa. — Dimitrios Ypsilantis.

Tripolitsa (Taraboulousa en turc) est située au pied du Mainalos, à dix-huit cents pieds au-dessus de la mer, dans ce coin au sud-ouest du grand plateau arkadien qui, même dans l'antiquité, avait été un centre et un point de passage pour le commerce, et le théâtre de luttes guerrières. Devenue la résidence du vizir de la Morée, seulement depuis la paix de Passarovitz, Tripolitsa était une ville d'origine moderne dont la population, à l'époque qui nous occupe, s'était élevée, par l'arrivée de tant de réfugiés, jusqu'à trente mille âmes, y compris dix mille gens armés. Ses fortifications ne consistaient qu'en un mur d'enceinte peu solide de quatorze pieds de haut, et en un misérable fort élevé au sud-ouest sur une colline artificielle. Depuis la bataille de Valtetsi (Cf. p. 69), les Grecs (1) s'étaient campés en demi-cercle et en quatre corps de troupes sur les pentes du Trikorpha autour de la ville : au centre, il y avait mille hommes sous Anagnostaras; à sa gauche, deux mille cinq cents hommes sous

(1) Le siége de Tripolitsa a été raconté par Gordon et, avec beaucoup de détails, par Raybaud (*Mémoires sur la Grèce*, Paris, 1824), qui y assistait, de même que par d'autres qui ont prétendu y avoir assisté, comme par Voutier (*Mémoires sur la guerre actuelle des Grecs*. Paris, 1823).

Kolokotronis ; et à sa droite, quinze cents hommes sous Giatrakos ; l'arrière-garde, forte de quinze cents hommes, sous les ordres de Petrobey, était placée un peu plus haut.

Le commandement suprême était, de nom, entre les mains du bey du Maïna, mais, de fait, entre celles de Kolokotronis. Cette unité, qui se trouvait effectivement dans le commandement militaire, suffisait pour la petite guerre consistant en escarmouches, en excursions et en sorties qui remplissaient les premiers mois du siége. Mais pour l'approvisionnement de l'armée, le besoin d'une concentration des ressources dans les mains d'un seul chef se fit aussitôt sentir ; avec ce juste instinct, que leur autonomie et leurs institutions communales leur avaient donné, les Grecs se mirent aussitôt à l'œuvre pour remédier à ce défaut.

Les primats se réunirent au couvent de Valtetsi (7 juin) ; ils instituèrent un sénat, d'abord pour le Péloponèse, et provisoirement pour la durée du siége de Tripolitsa ; puis ils signèrent un acte (1) pour donner au sénat de pleins pouvoirs, sans cependant les déterminer d'une manière bien précise, et une puissance irresponsable qu'on limita sagement à la direction et à l'avancement de la guerre. Tout ce que cette nouvelle autorité, après s'être transportée du couvent de Valtetsi à Stemnitsa non loin de Karytaina, décréta, dans une première circulaire (11 juin), au sujet de l'administration, des impôts et des fournitures en nature, etc., se rapporta essentiellement aux besoins les plus indispensables de la guerre. Elle y prescrivit la formation de petits et de

(1) Trikoupis, t. Ier, p. 345.

grands comités d'administration pour les villes et pour les campagnes; elle dirigea leur attention sur les arrivages des vivres pour l'armée; elle régla les contributions d'après l'ordre qui avait prévalu jusqu'alors; elle défendit l'exportation de vivres; elle prit des mesures pour former des gardes nationales et une police dans les différentes localités, et elle ordonna, en dernier lieu, que les communes subvinssent aux besoins des familles de tous les guerriers tombés pour la défense de la patrie.

De cette manière, on était occupé à retirer des anciennes institutions autonomes le profit le plus naturel pour la cause de l'insurrection, lorsque l'hétairie vint troubler, avec ses rouages, ces dispositions tout à fait conformes à l'esprit national et à la nature des choses. Dimitrios Ypsilantis arriva à Hydra, comme délégué de son frère, peu de jours après les événements que nous venons de raconter (19 juin); c'était le jour même de la défaite à Dragatchan. Après avoir quitté Kichenev, il avait traversé les États autrichiens pour s'embarquer à Trieste; de là il était venu, en passant par les îles, jusqu'à Astros, où il fut reçu par une députation qui le conduisit dans le camp de Vervena (22 juin). Sa marche ressemblait à un triomphe. Dans son attente pleine d'admiration, le peuple le salua comme un Messie libérateur. L'auréole d'un messager envoyé par ce gouvernement suprême si mystérieux et d'un favori du czar russe entourait Dimitrios dont l'arrivée avait été précédée par un bruit fabuleux qui disait que son frère, après avoir battu tous ses ennemis, était devant les portes de Constantinople.

Tous les chefs eux-mêmes s'humilièrent donc devant lui; Kolokotronis, dont l'ambition fière n'aimait à se courber devant personne, faisait partie de la députation

à Astros ; lorsque le prince mit pied à terre devant l'église de Vervena, Petrobey lui disait, en l'embrassant, « que lui et sa famille étaient prêts à verser leur sang « pour le prince et pour la patrie », paroles prophétiques qui ne se réalisèrent que trop bien. On lui donna une garde du corps forte de deux cents hommes ; on fit chanter un *Te Deum* et lire publiquement les pleins pouvoirs donnés par Alexandros Ypsilantis. Dans ce cri d'allégresse générale, on entendit même le cri de : « Vive le « maître du pays (1). »

L'esprit de l'époque et la disposition du peuple étaient entièrement monarchiques. Tout le monde voyait partout, et comme une chose toute naturelle, dans la royauté la forme future du gouvernement qui s'établirait dans la patrie délivrée ; tout le monde sentait également la nécessité d'une direction unique et vigoureuse dans les affaires politiques et militaires. A ces bonnes dispositions des esprits il faut ajouter encore les sentiments favorables des primats des îles qui, sous un pouvoir central et suprême et par les impôts et les dons de tout le pays, espéraient obtenir une compensation pour les frais que leur avait occasionnés la marine, de même qu'une contribution qui subviendrait aux frais qu'elle nécessiterait encore. Si l'on considère toutes ces conditions favorables, on voit qu'il aurait été plus facile encore au prince Ypsilantis qu'à Mavromichalis de saisir d'une manière effective et de maintenir les pouvoirs politiques et militaires réunis auxquels il devait et voulait prétendre. Mais il aurait fallu pour cela qu'Ypsilantis fût homme à soutenir ses prétentions avec la vigueur nécessaire ; il aurait dû briser la

(1) Ἀφέντης (αὐθέντης), c'est-à-dire : effendi.

résistance des chefs militaires et des primats civils qui, par les raisons les plus naturelles, s'opposaient à ce que des pouvoirs aussi absolus fussent donnés à un seul homme d'une apparence extérieure moins frappante que celle de son frère.

Dimitrios Ypsilantis possédait cependant, sans conteste, des qualités d'une valeur beaucoup plus solide. C'était un patriote ardent, désintéressé et prêt à faire des sacrifices; chemin faisant, il avait appris, de manière à ne pas lui laisser de doute, par Alexandros Kantakouzinos qui venait de voir Nesselrode à Laybach, que l'empereur ne voulait pas qu'il fît le voyage de Grèce; mais dès que Dimitrios eut appris à Trieste la nouvelle de l'exécution du patriarche, il n'avait pu résister au désir ardent qui l'entraînait vers le pays des Hellènes; sa sœur Maria lui avait remis une partie de sa dot qu'elle déposa sur l'autel de la patrie et que le prince apporta avec lui. Dimitrios était un vaillant soldat et toujours prêt à risquer sa vie dans tous les dangers et sans la ménager. Honnête, loyal et humain, il resta, même à cette époque sauvage et au milieu de son entourage grossier, toujours exempt de crimes, et montra constamment la même humeur et la même patience. Pénétré de la gravité de sa mission, il ne se laissait pas distraire par les plaisirs et maintenait ses décisions, une fois prises, avec une fermeté tenace.

Mais physiquement parlant, il n'aurait guère pu être doué plus défavorablement par la nature pour cette existence au milieu de ces gens sauvages habitués à une vie de rapine et de guerre. Petit, chauve, parlant du nez, timide et gauche de manières; ayant l'air d'un homme de quarante ans, bien qu'il n'en eût que vingt-cinq; ayant besoin de beaucoup de sommeil; d'un tempérament

flegmatique et ne possédant ni le don d'une éloquence entraînante, ni celui de savoir manier les hommes, qualités indispensables à une telle époque : Dimitrios Ypsilantis n'était pas fait pour imposer à cette race par un ton tranchant et énergique et par des manières impérieuses ; il n'avait pas même assez de supériorité intellectuelle pour cela.

Il avait amené avec lui, dans sa suite, environ cinquante Grecs élevés en Europe et formant déjà une hiérarchie tout organisée de fonctionnaires, absolument comme l'entourage de son frère : le prince Alexandros Kantakouzinos avait été placé à ses côtés en qualité de délégué, comme son frère l'était auprès d'Alexandros Ypsilantis ; un ecclésiastique, du nom de Vamvas, était son secrétaire ; d'autres faisaient fonctions de trésorier, de conseillers de l'hétairie, etc. Tous ces gens considéraient Dimitrios comme le frère du souverain futur d'un nouvel empire grec ; peut-être considéraient-ils même Dimitrios comme tel (1) ; tous étaient venus pour faire choix de dignités, pour jouer un rôle, pour diriger les grandes affaires de l'insurrection suivant leur idée, et tout cela, à côté d'hommes, ou sans eux, ou malgré eux, qui avaient porté jusqu'alors le premier fardeau de la lutte.

Les primats qui, par leurs principes, étaient les adversaires du prince et de sa coterie devinrent, par ces raisons, leurs ennemis personnels, de telle sorte que ceux-là mêmes qui, autrefois, s'étaient fait la guerre, tels que les Zaïmis et les Charalambis, les Delyannis et les Lontos se tendirent la main les uns aux autres pour tromper, pour miner et pour renverser le prince, tout en rampant à ses

(1) Cf. Raybaud, t. Ier, p. 313.

pieds. Ces hommes étaient, en outre, très-bien à même de pénétrer au fond de ces hâbleries au sujet d'un gouvernement suprême au nom duquel Dimitrios demanda, comme son frère, d'être investi d'un pouvoir illimité, insistant, en outre, sur la nécessité de dissoudre le sénat qu'on venait de créer.

Les primats, qui connaissaient assez, par expérience, la politique russe pour ne plus en vouloir, et qui pénétrèrent bientôt à fond le caractère de cet homme « à la « tête russe et au cœur grec », rejetèrent ces demandes qui, à leurs yeux, renfermaient la servitude, « la tyran- « nie russe » ; en échange, ils offrirent à Dimitrios la présidence du sénat, que le prince refusa, à son tour, d'une manière brusque. Mais, plus consciencieux et plus honnête que son frère, Dimitrios ne semblait pas se sentir à l'aise et tranquille sur le terrain peu solide de ses prétentions ; c'est pourquoi il désirait donner, aussi vite que possible, un caractère légal à sa position, ce qui lui fit commettre de nouvelles bévues.

Au lieu de se jeter entièrement dans la guerre, au lieu de mettre tout en jeu pour provoquer la chute rapide de Tripolitsa et de transformer tout le pays, comme le disait Rhizos, en un seul camp, il commença par faire des projets de constitutions et de congrès dont les primats à Vervena voulaient encore moins entendre parler. Il essaya de faire travailler les sénateurs par un Italien du nom de Candiotti, protégé du comte Kapodistrias, et par le prêtre Vamvas ; il alla jusqu'à les menacer imprudemment de la vengeance de la Russie et de celle de son frère ; mais, en Grèce, du moins parmi ces hommes, ces noms n'avaient pas du tout le même charme magique que dans le Nord, et ces fanfaronnades ne servirent qu'à exciter

encore davantage les primats contre le prince. Indigné et déterminé par les conseils de ses amis hétairistes Anagnostaras et Dikaios l'archimandrite, Dimitrios quitta dès lors (10 juillet) le camp et se rendit à Kalamata ; démarche dans laquelle la foule craignit voir un désir du prince de quitter la Grèce.

Ce départ provoqua dans le camp une grande agitation, comme l'avaient prévu les conseillers du prince. Toute la masse des gens armés enferma les primats et les capitaines dans la maison de Petrobey, en menaçant de mort les persécuteurs de Dimitrios, de sorte que Kolokotronis dut les apaiser par un long discours, en disant « que s'ils allaient fusiller leurs chefs, les rois de l'Europe « croiraient que les Grecs étaient de mauvaises gens, des « carbonari, et prêteraient leurs secours aux Turcs (1) ». On dut se résoudre à envoyer les amis du prince après lui pour le faire revenir. Ceux-ci le ramenèrent de Leontari dans le camp de Trikorpha, où il se chargea dès lors (15 juillet) du commandement suprême de l'armée à la grande joie de tous les soldats.

D'après l'opinion des philhellènes étrangers qui étaient présents devant Tripolitsa, comme d'après celle des historiens grecs, rien n'eût été à ce moment plus facile pour Dimitrios que de s'emparer sans contestation de la dictature.

Son nom s'était déjà répandu dans les pays les plus lointains ; son autorité semblait être reconnue librement et partout comme une garantie pour la délivrance. Les provinces voyaient en lui un ethnarque impartial, et même

(1) Διήγησις συμβάντων τῆς Ἑλληνικ. φυλῆς ἀπὸ τα 1770 ἕως τα 1836. Ὑπαγόρευσε Θεοδ. Κ. Κολοκοτρώνης. Ἀθήν. 1846, p. 75.

ses ennemis lui montraient plus de respect qu'auparavant. Ses circulaires et ses proclamations se répandirent partout. Il envoya ses délégués dans les éparchies du Péloponèse ; il fit former à Kalamata un corps de troupes régulières par Balesto, Français distingué, naturalisé en Kreta et le plus aimé de tous les officiers étrangers. Il envoya un organisateur dans l'Akarnanie ; les Athéniens, alors qu'ils bloquaient encore l'akropolis, lui demandèrent et reçurent de lui un gouverneur ; la Grèce orientale expédia vers lui Konstantinos Sakellion et l'évêque Neophytos de Talantion, pour lui demander des troupes, de l'argent pour la guerre et un chef, et même les Krétois éloignés le prièrent de leur envoyer un chef militaire.

La ville de Monemvasia, petit Gibraltar sur un îlot de rochers qui ne communiquait avec le continent que par un pont, avait été assiégée depuis le mois d'avril ; réduite par la famine à se rendre, elle demanda qu'on lui envoyât un homme notable avec lequel elle pût conclure une capitulation sûre ; Ypsilantis y envoya dans ce dessein Kantakousinos, qui fit embarquer (4 août) et transporter en Asie la garnison et les habitants turcs. Les Turcs assiégés à Navarin se déclarèrent aussi prêts à capituler, si Ypsilantis voulait se porter garant de leur sécurité : mais malheureusement ses négociateurs ne purent, là encore moins qu'à Monemvasia, assurer l'observation fidèle du traité conclu (19 août).

Tandis que l'autorité d'Ypsilantis continuait à s'accroître ainsi au loin, elle diminuait au contraire de plus en plus là où il était en personne, pendant le siége de Tripolitsa. Dans les derniers temps, il avait entamé de nouvelles négociations, relativement à ses projets de constitu-

tion (1), avec le sénat, dont le siége avait été transféré de Vervena à Zarakova. Mais dans cette dernière ville, l'assemblée subissait l'influence de l'archevêque Germanos, qui se donnait les airs d'un prétendant à la dictature; la rupture avec les primats civils devint donc de plus en plus prononcée, et l'on accusa même les amis hétairistes d'Ypsilantis d'avoir attenté aux jours des primats à Zarakova. Lorsque ensuite les nouvelles des désastres subis par les armes de son frère arrivèrent peu à peu et se confirmèrent, l'autorité de Dimitrios en reçut une atteinte mortelle, en premier lieu auprès de ces gens intelligents, de même que l'autorité d'Alexandros Ypsilantis avait été complétement ébranlée par le désaveu dont le czar avait frappé son entreprise.

Ces mêmes nouvelles enlevèrent inévitablement à Dimitrios aussi son influence sur le parti militaire dans lequel il aurait voulu trouver un appui contre les primats civils, bien que, depuis quelque temps déjà, les capitaines les plus marquants montrassent ouvertement le peu de cas qu'ils faisaient de lui. Un homme tel que Kolokotronis regarda bientôt avec dédain ce chef si facile à tromper, « dont le cerveau n'était pas à la hauteur de ce qu'exigeaient les circonstances ». Il faut ajouter encore à cela que Dimitrios gênait beaucoup ces gens à l'égard de la chute imminente de Tripolitsa; ces conquérants de villes ne se souciaient nullement de capitulations décentes conclues par des garants loyaux.

Tentatives faites pour débloquer Tripolitsa.

Pendant ces discussions, le siége de Tripolitsa avait fait

(1) Dans Ἀνδρ. Μάμουκα, τὰ κατὰ τὴν ἀναγέννησιν τῆς Ἑλλάδος. 1839, t. Ier, p. 9-18.

des progrès constants, non par suite de l'habileté des assiégeants, mais par suite de la détresse des assiégés. La ville avait d'abondantes provisions d'eau, mais le manque de prévoyance et l'agglomération de la population avaient bien vite causé une grande disette de vivres. Les combats avec les assiégés, quand ils faisaient des sorties, étaient occasionnés, pour la plupart, par le besoin de ravitailler la ville. Ces combats étaient pour les Grecs une école aussi utile que nécessaire, comme l'avaient été déjà les combats qui précédaient la bataille de Valtetsi. Leur ancienne frayeur en face de la cavalerie turque les faisait toujours se débander devant ses attaques; mais ils apprirent de plus en plus à tenir bon devant l'infanterie.

Une des dernières expéditions des Turcs ne contribua pas peu à hâter la fin du siége. Sur la nouvelle que Kiamil-Bey voulait se rendre à Korinthos, Kolokotronis fit faire des tranchées près de Mitika et renforcer le poste qui y était établi. Ce bruit était faux, mais les travaux qu'on y avait faits rendirent néanmoins de grands services; effectivement, quelques jours après (22 août), le kiaya Moustapha-Bey partit avec une troupe de quatre à six mille hommes pour fourrager, et à son retour il tomba, sans s'y attendre, sur ces fossés où ses troupes, après avoir été accueillies à coups de fusil, se dispersèrent bientôt par une fuite rapide. D'après le propre récit de Kolokotronis, les ennemis auraient subi là des pertes énormes et décisives, s'il avait pu décider les vainqueurs à abandonner leur riche butin et à poursuivre les fuyards. Déjà, à partir de ce moment, les Turcs n'osèrent plus s'éloigner de Tripolitsa.

Peu de temps après, Kolokotronis occupa (comm.

de sept.), avec cent hommes seulement, un village situé à l'est et à 1,160 mètres environ de la ville où les Turcs avaient l'habitude d'envoyer leurs chevaux le matin au pâturage; ils n'osèrent donc plus y venir, et leurs chevaux périrent peu à peu. Malgré tous ces avantages, les assiégeants possédaient trop peu de moyens d'attaque pour pouvoir frapper un coup décisif. Depuis la reddition de Monemvasia, les Grecs avaient obtenu quelques misérables pièces de campagne et s'en étaient servis pour essayer de bombarder la ville, tentatives qui avaient échoué d'une manière triste ou ridicule. L'Écossais Thomas Gordon, l'historien de la révolution grecque, leur amena trois obusiers neufs avec lesquels on se décida à ouvrir une brèche pour l'assaut, après que les propositions de capitulation faites par Ypsilantis eurent été rejetées; mais encore cette nouvelle tentative échoua par l'insuffisance des pièces et par le défaut de munitions.

C'était peut-être aussi parce que les chefs ne le voulaient pas très-sérieusement. Les assiégeants n'auraient pas trouvé de bien grandes difficultés à faire sauter, pendant la nuit, quelques-unes des portes à l'aide de pétards; mais en réalité, les Kolokotronis ne voulaient pas d'assaut; ils voulaient des négociations et une capitulation, pour être sûrs d'avoir la part du lion dans le partage du butin. Il n'y eut qu'une seule considération qui enfin poussa cependant les chefs à en finir avec le siége; c'étaient les nouvelles menaçantes des deux expéditions de terre et de mer réunies pour débloquer Tripolitsa.

En effet, la flotte turque avait fait son apparition sur la côte méridionale du Péloponèse. Elle avait d'abord (7 sept.) ravitaillé Modon, puis Koron; ensuite elle avait

fait voile pour Kalamata, où, dans leur fureur causée par le premier effroi, les Grecs massacrèrent soixante Turcs qui y étaient restés après avoir été faits prisonniers à la prise de Kalamata. La flotte rencontra le petit corps de troupes sous Balesto; les Turcs y virent des coiffures franques et y entendirent les sonneries de trompettes franques; cela leur suffit pour les déterminer à partir pour Patras, après que leur première tentative de débarquement eut été déjouée. Leur arrivée devant cette ville jeta l'effroi dans le camp devant Tripolitsa; car nulle part, dans le Péloponèse, les affaires n'étaient dans un aussi fâcheux état que devant Patras. On envoya donc en toute hâte au secours des assiégeants le corps de troupes sous les ordres de Balesto et une partie de la suite de Kolokotronis sous ses deux fils Panos et Gennaios; on remit le commandement suprême de cette troupe expéditionnaire à Ypsilantis, dont on se débarrassa ainsi en même temps devant Tripolitsa.

Les Grecs avaient investi Patras, en formant un vaste cercle autour de la ville du côté de la terre, comme on l'avait fait devant Tripolitsa. Les positions prises par les Grecs avaient été tantôt plus près, tantôt plus loin de la ville, à Romanou, à Saravali et près des couvents d'Omblos et d'Hierokomion; les jeunes chefs, Theodoros Grivas de l'Akarnanie et Panagiotis Karadjas, avaient dû employer leurs meilleures forces et livrer les luttes les plus sanglantes, pour se maintenir dans leurs positions. La jalousie, la discorde et la mutinerie avaient éclaté entre les anciens et les nouveaux capitaines; depuis que, par un infâme assassinat, les Koumaniotes se furent débarrassés du vaillant Karadjas (16 sept.) qui ne devait sa fortune qu'à lui-même, la défiance s'était glissée dans

les rangs des assiégeants; après l'arrivée (19 sept.) de la flotte turque devant Patras et à la première sortie des assiégés ainsi encouragés (21 sept.), cette défiance avait tellement paralysé le courage des Grecs, qu'ils quittèrent toutes leurs positions et se dispersèrent avec la rapidité du vent.

L'orage qui, par suite de ces succès de la flotte, menaça aussi les assiégeants devant Tripolitsa, s'approcha d'eux avec une rapidité de plus en plus effrayante. Kara-Ali pénétra jusqu'au fond du golfe de Korinthos et réduisit en cendres la ville de Galaxidi (comm. d'oct.) A cette époque, il aurait été prêt à tendre la main à toute armée turque qui serait arrivée à l'Isthme ou qui, en venant du golfe Maliaque par les montagnes, aurait fait son apparition à Salona. Mais, à ce moment, il apprit que tout ce qu'il avait gagné par mer avait été perdu sur ces entrefaites par terre. Lorsque Baïram-Pacha (Cf. p. 88 et 147) et les chefs placés à ses côtés partirent de Zitouni, les capitaines dispersés dans la Grèce orientale avaient écouté l'avis de Dyovouniotis, homme expérimenté, et ils avaient pris une position près de Vasilika, sur la grande route conduisant à Levadia, pour arrêter les Turcs dans leur marche à travers la plaine du Kephissos. Les ennemis arrivèrent au nombre de sept mille jusqu'à Platania où, dans une première rencontre, une division, sortie pour faire une reconnaissance (6 sept.), fut repoussée.

Le lendemain (7 sept.), Baïram-Pacha approcha avec toute l'armée; une lutte furieuse s'engagea avec les forces réunies, bien que très-inégales, des Grecs, que conduisaient Dyovouniotis, Gouras, Pappa Andreas et d'autres capitaines. Les Turcs, ne pouvant profiter ni de leur

nombre, ni de leur cavalerie dans la vallée étroite et boisée où les Grecs avaient pris leurs positions, furent complétement battus et poursuivis jusqu'au coucher du soleil. Ils abandonnèrent mille morts, huit cents chevaux, deux canons et dix-huit drapeaux et s'enfuirent avec une telle épouvante jusqu'à Zitouni, qu'ils détruisirent eux-mêmes le pont du Sperchios, après l'avoir franchi. Pendant plusieurs jours, hommes et bêtes erraient dispersés dans la plus grande confusion en deçà du fleuve. Après avoir reçu la nouvelle de ce désastre, Kara-Ali rebroussa chemin avec la flotte; en rentrant, il dévasta l'île tout à fait innocente de Samothraki et reçut à Constantinople son avancement au grade de kapoudan-pacha.

Chute de Tripolitsa.

Après cette issue fatale des deux expéditions entreprises pour dégager Tripolitsa, la chute de cette ville ne pouvait plus être retardée. On le voyait par l'arrivée de tous les gens avides de butin qui, affluant de tous les côtés, gonflèrent tellement l'armée de siége, qu'elle compta bientôt dix mille hommes. On s'en apercevait aussi par les changements dans le camp grec; les Maïnotes, si expérimentés dans l'art de faire du butin et qui avaient été jusqu'à ce moment sur le dernier plan, campèrent dès lors le plus près des murs. On le remarquait enfin par la lutte des partis dans l'intérieur de la ville, lutte engagée pour savoir, non pas s'il fallait se rendre, mais seulement de quelle manière il fallait cesser la résistance.

Le kiaya-bey Moustapha, la femme de Chourchid-Pacha qui dans son malheur conservait toute sa fierté, le kaïmakam Mehmed-Saleh-Aga et avec eux les Turcs d'Asie, qui n'avaient à y perdre que l'honneur militaire,

voulurent se frayer un chemin, les armes à la main, jusqu'à Nauplia. Les Turcs indigènes et établis à Tripolitsa, qui ne voulaient pas exposer leurs femmes et leurs enfants à ce danger, se mirent du côté de Kiamil-Bey de Korinthos, car ils espéraient profiter des anciennes relations de ce dernier avec les primats grecs. pour obtenir des conditions favorables pour une capitulation. Suivant leur habitude et comme ils l'avaient fait peu de temps auparavant à Vrachori, les Albanais, sous Elmaz-Bey, entamèrent des négociations pour eux seuls. Dans cette crise, où chacun méditait la reddition et où personne n'osait prononcer ce mot, ce furent les femmes affamées et attroupées devant la maison du kiaya qui insistèrent les premières pour qu'on ouvrît les négociations.

On prit la résolution de se servir des otages péloponésiens comme d'intermédiaires. Depuis la fin du mois d'avril, où ces malheureux avaient failli être tués dans une émeute, ils avaient été, à l'exception de quelques favoris particuliers des commandants turcs, attachés, au nombre de trente-huit, à une seule et même chaîne; on les avait jetés dans une prison destinée aux criminels où ils ne recevaient qu'une maigre pitance, de telle sorte que trois seulement d'entre eux, dit-on, ont survécu, pendant quelque temps, à cette captivité. On les retira, à ce moment, de leur cachot, pour leur faire écrire une lettre plutôt menaçante que suppliante dans laquelle, en insistant particulièrement sur le danger auquel ils étaient exposés, ils demandèrent quelles seraient les conditions de la reddition.

Cette lettre fut jetée par-dessus les murs de la ville. On fixa une réunion de délégués et on conclut une trêve. Aussitôt des masses de femmes et d'enfants, exténués

par les privations, s'élancèrent par les portes de la ville, dans l'espoir de trouver de la miséricorde et de la nourriture auprès de leurs ennemis. Les premières troupes furent recueillies par les Grecs, celles qui suivaient furent repoussées ; mais, en rebroussant chemin, ces malheureux se virent rejetés aussi par les Turcs, de telle sorte que les assiégeants furent forcés de les reprendre et de les diriger sur Kalavryta.

Lors de la réunion des négociateurs (27 sept.), les Turcs demandèrent à sortir avec leurs armes et à être conduits sains et saufs dans des navires jusqu'à Smyrne ; on leur refusa le droit de partir avec leurs armes, mais on accorda le sauf-conduit contre un payement de 50 millions de piastres. Ces conditions si dures firent que les négociations furent rompues et que les hostilités recommencèrent. Seuls, les Albanais continuèrent les négociations pour obtenir leur retraite libre, sous la condition qu'arrivés dans leurs foyers en Epeiros, ils tourneraient leurs armes contre les Turcs.

En même temps, les chefs grecs profitèrent de ce délai pour extorquer aux riches, Turcs et Juifs, d'énormes rançons pour leur sûreté personnelle qu'ils pouvaient cependant leur garantir si difficilement. Kolokotronis demanda à une seule famille juive la somme de 400,000 piastres, et Bobolina, qui, vue de près, était loin d'avoir le caractère romanesque qu'on lui prêtait en Occident, se laissa entraîner par sa cupidité jusque dans la ville d'où elle revint chargée de cadeaux que les femmes turques de qualité lui avaient donnés. Le jour (5 oct.) où les Albanais s'apprêtaient à partir, on avait précisément recommencé de nouvelles négociations entre Grecs et Turcs. Alors il arriva que des sentinelles turques avaient laissé

approcher jusqu'aux murs quelques Grecs, pour leur acheter du raisin. Tout à coup ces derniers escaladèrent le mur, près d'une tour entre les portes de Navarin et de Nauplia; une troupe armée, sous le capitaine Kephalas, suivit leur exemple et y arbora l'étendard chrétien. Tout le camp grec s'agita, les soldats assaillirent la ville de tous les côtés; les masses effrénées pénétrèrent dans la malheureuse cité, frappée dès lors d'un châtiment qui était une terrible expiation de tous les crimes commis par les Turcs à Kydonia et à Smyrne, dans les îles de Kypros et de Kreta.

Les Albanais, les armes à la main, forcèrent les Grecs à remplir les conditions de la capitulation; ils furent conduits, au nombre de quinze à dix-huit cents hommes, par Plapoutas, jusqu'à Vostitsa, d'où on les fit transporter dans l'Epeiros. Les chefs turcs et leurs harems furent placés sous la garde et sous la protection des chefs grecs, puisque leur conservation et la perspective d'une rançon importante avaient, à leurs yeux, plus de valeur que la mort des Turcs. Mais tout le reste de la garnison et de la population resta à la merci de la fureur effrénée de ces esclaves sanguinaires, qui se voyaient libres de leurs chaînes et les maîtres de leurs geôliers.

Les assaillants se disputèrent les uns aux autres les maisons les plus considérables; des murs entiers et des pans de maison tombèrent devant l'attaque irrésistible de ces furieux, comme sous des coups de bélier; chaque recoin fut fouillé par eux, parce qu'ils espéraient y découvrir des victimes. Ni leur condition, ni leur âge, ni leur sexe ne protégeait les malheureux habitants contre la fureur des vainqueurs; les Juifs, en particulier, eurent à subir les atrocités les plus hideuses. Les Grecs s'ac-

cordèrent à peine le repos et la nourriture nécessaires; Kolokotronis se vanta d'avoir travaillé sans cesse pendant vingt-quatre heures et de n'avoir mangé une bouchée de pain qu'à la vingtième heure. Il n'y eut que peu de Turcs qui vendissent cher leur vie, et parmi eux quelques derviches qui, dans une école, se défendirent jusqu'au dernier souffle; quarante soldats se sauvèrent à Nauplia; les troupes d'élite combattant dans la citadelle ne se rendirent que le troisième jour.

Dans la nuit qui suivit l'assaut, le feu éclata dans la ville et gagna le palais du pacha d'où les femmes prisonnières durent être transportées dans un autre bâtiment, pour être sauvées. L'aube du jour vit se renouveler toutes ces horribles scènes. Pendant trois jours, les incendies, les meurtres et le pillage ne cessèrent point; ceux qui étaient présents à cet affreux spectacle dépeignent la ville comme un enfer rempli de sang et de feu, où le craquement des maisons qui s'écroulaient et le bruit du canon et des fusils, les cris des mourants et des meurtriers formaient un concert horrible.

Les cadavres y étaient tellement amoncelés, que le cheval de Kolokotronis, « depuis les murs jusqu'au « palais, ne toucha pas le sol ». La plupart des historiens évaluèrent le nombre des morts à huit ou dix mille. Kolokotronis l'estima pour la ville et les environs à trente-deux mille, en comptant les deux mille qui étaient partis avant l'assaut, pour la plupart des femmes et des enfants, et qui succombèrent dans un chemin creux du Mainalos, massacrés par les pires des tigres qu'on avait lâchés sur eux. De tout cet immense butin, la patrie, qui avait tant besoin de ressources, n'eut que les trente canons du fort et des murs et un grand nombre d'armes

de différente nature, dont la dispersion entre les mains des soldats n'ôtait rien à la valeur que leur acquisition avait pour la cause de l'insurrection. Tout le reste fut enlevé à l'envi par grands et petits. Petrobey renvoya chez lui deux chameaux et vingt mulets portant son butin. Les Maïnotes chargèrent de leur proie leurs femmes, descendues de la montagne. Ils ne méprisaient rien de tout ce qui pouvait se transporter, pas même les vieux clous arrachés dans les maisons.

Conséquences de la prise de Tripolitsa.

L'impression morale causée par la chute de Tripolitsa fut très-profonde et telle qu'on en avait rarement reçu de pareille; elle fut ressentie dans tous les pays et au delà des mers. Si les Grecs en eussent profité avec circonspection, avec énergie et avec concorde, cette chute eût dû avoir des conséquences qui auraient de beaucoup dépassé les avantages résultant de la seule possession de cette capitale du Péloponèse. De tous les côtés, de vastes espaces se seraient ouverts au mouvement insurrectionnel. Vers l'Ouest, elle semblait avoir donné une vigoureuse impulsion aux Albanais. Toute la Grèce orientale fut abandonnée par Omer-Vrione et par Mehmed-Pacha, qui prirent la seule route ouverte pour retourner, par Talantion, à Ianina. Le siége de l'akropolis d'Athènes put être commencé pour la seconde fois.

Tout l'intérieur du Péloponèse était au pouvoir des révoltés; les Turcs ne possédaient plus que les quelques places de Patras et de Rhion, de Modon et de Koron, d'Akrokorinthos et de Nauplia. Ces places semblaient devoir tomber par la force des choses, pourvu qu'on fît quelques efforts constants et d'après un plan préconçu. Mais l'incroyable légèreté innée dans la race grecque, au

tempérament sanguin, rendit tous ces succès inutiles, précisément parce qu'ils étaient si facilement obtenus; on ne croyait pas devoir faire des efforts pour des choses aussi aisées; la prise de ces villes, que nous venons de nommer, ne paraissait plus être aux yeux de tous une question de combat, mais une question de butin à se partager.

Ce fut surtout le cas, dans l'entreprise contre Patras, qui leur souriait le plus précisément à cause du butin qu'on espérait y faire.

La nouvelle de la chute de Tripolitsa avait répandu une telle confusion et une telle frayeur dans Patras, que les Turcs s'enfuirent par centaines dans leurs navires; que les Albanais franchirent le golfe; que les Laliotes chassèrent Youssouf-Pacha jusqu'à Rhion, et qu'ils occupèrent l'akropolis que les Achéens de la ville cernèrent de nouveau. A Tripolitsa, et parmi ceux « qui avaient le « pouvoir », Kolokotronis s'offrit pour diriger le siége; d'intelligence avec les Laliotes, il était sûr que, dans leur frayeur, les Turcs lui livreraient la forteresse à sa seule apparition. La réussite de son projet aurait ajouté de nouveaux trésors à ses richesses, une puissance et une gloire nouvelles à son nom.

Les chefs dans le camp de Tripolitsa n'osèrent rien lui refuser; il partit avec quarante hommes seulement; en effet, toute l'armée devant Tripolitsa s'était dispersée déjà, comme si tout le but de la campagne et de la guerre eût été atteint dès que les Grecs eurent bien serré le butin dans leurs maisons. Dès que Kolokotronis fut arrivé à Magouliana, il se trouva à la tête d'une troupe de dix-sept cents hommes; il eut une armée de dix mille hommes, aussitôt qu'il fut parvenu jusqu'à

Gastouni (1). Les primats qui assiégeaient Patras, tels que Zaïmis, Charalambis et Germanos, n'étaient pas du tout disposés à rendre Kolokotronis encore plus fort qu'il n'était et à jeter dans le gouffre de sa bourse, remplie déjà du butin de Tripolitsa, encore celui de Patras qui leur semblait être tout assuré. Ils engagèrent donc le sénat à empêcher son arrivée, en disant « qu'en « six jours ils prendraient eux-mêmes Patras » où les Laliotes étaient, en effet, réduits à la nécessité d'entrer en négociations. Par suite de cet avis, le conseil ordonna à Kolokotronis d'aller assiéger Nauplia.

Devant Patras, les assiégeants poursuivaient leur œuvre avec une insouciance tellement honteuse que, bientôt après (4 décembre) ces derniers événements, une sortie des Laliotes, combinée avec une attaque de Youssouf-Pacha venu de Rhion, dispersa les Grecs, qui perdirent tous leurs canons, leurs bagages et leurs provisions d'armes. Les Grecs devant Nauplia, dont Ypsilantis avait à ce moment le commandement suprême, se laissèrent entraîner à d'autres étourderies, non pas par leur négligence, mais par leur pétulance. Pendant qu'on exécutait l'expédition entreprise pour contrecarrer les opérations de la flotte turque, Ypsilantis était arrivé au golfe de Korinthos juste à temps pour voir les flammes détruire Galaxidi. Puis, après la chute de Tripolitsa, il était retourné dans cette ville, en passant par Korinthos, pour se mettre à la tête du blocus de Nauplia; le kiaya Moustapha-Bey avait dégagé la forteresse pour quelque temps, mais Nikolaos Nikitas, homme vaillant et sévère,

(1) Cf. Kolokotronis, p. 88.

et frère du Mangeur-de-Turcs, avait aussitôt repris le siége de cette place.

On ne pouvait songer à réduire, autrement que par la famine, cette place forte, composée de trois parties distinctes. Elle comprenait : la ville, entourée de murs et située sur une étroite langue de terre, avec son port protégé par un fort; puis la forteresse d'Itchkale, située sur le plateau du promontoire escarpé et hérissé de rochers du côté du Sud et de l'Ouest; cette dernière et la ville étaient dominées, à leur tour, par la troisième partie, forteresse portant l'antique nom du Palamidi, construite par les Vénitiens, suivant les règles de l'art, sur un rocher de sept cent cinquante pieds de haut et tout à fait inaccessible sur trois côtés, et entourée de trois fortins séparés et de quatre batteries. Mais Ypsilantis se laissa persuader par un Génois téméraire, du nom de Dania, qui se prévalait auprès de lui de l'enthousiasme causé par la prise de Tripolitsa, à entreprendre un assaut général qui devait être fait pendant la nuit (15 décembre), bien que Kolokotronis et la plupart des officiers philhellènes s'y opposassent. Nikitas et Balesto devaient escalader le mur de la ville et la porte du côté de la terre; Kolokotronis devait faire une attaque simulée contre le Palamidi, pendant que les vaisseaux effectueraient un débarquement dans le port. Mais lorsqu'on donna l'ordre de l'attaque, les Grecs jetèrent lâchement les échelles d'assaut; aussitôt que les canons turcs firent feu, toutes les troupes irrégulières prirent la fuite; les quelques philhellènes seuls tinrent bon pendant trois heures, en attendant la coopération des vaisseaux que des vents contraires empêchèrent cependant de prendre part à l'action.

Heureusement une autre occasion s'offrit à Ypsilantis de réparer, par un succès, cet échec subi devant Nauplia. La garnison d'Akrokorinthos désira entrer en négociations avec lui. Le prince s'y rendit donc, accompagné de Kolokotronis, de Giatrakos et du bataillon de Balesto; il amena, en outre, avec lui Kiamil-Bey prisonnier, de l'influence duquel on espérait profiter pour faciliter la reddition. Le voïvode avait eu déjà auparavant l'occasion d'instruire secrètement de sa position sa mère et sa femme qui se trouvaient dans la forteresse; les lettres qu'on le força à leur écrire eurent donc moins d'influence sur la garnison turque que la famine et la trahison des Albanais qui, par l'intermédiaire du vieux klephte de la contrée du Parnès, Panourgias, obtinrent le passage à Lepanto. Les Turcs, abandonnés par leurs coreligionnaires, furent de cette manière obligés à capituler. Mais, cette fois, on leur tint parole plus fidèlement qu'aux Albanais dont la moitié périt dans le trajet. Le drapeau grec flotta (26 janvier 1822) sur les créneaux d'Akrokorinthos. Le pauvre Kiamil-Bey, triste exemple de la grandeur déchue (1), fut épargné par les Grecs; mais il dut mener avec les siens une misérable vie, car

(1) Le chant de ses ennemis eux-mêmes (Fauriel, t. II, p. 62) cachait à peine, au milieu de ses railleries, l'émotion causée par sa mort tragique après sa capture :

Où es-tu donc, pour ne pas paraître, ô maître si brillant?
Toi, jadis la colonne de la Morée et la bannière de Corinthe,
Qui fus la forte tour, le boulevard de Tripolitsa?
Jamais tu n'entreras ni dans Corinthe, ni au sérail,
La main d'un prêtre y mit le feu et dévasta tous tes palais;
Tes écuries regrettent leurs chevaux, comme les mosquées les agas,
La femme de Kiamil aussi, elle pleure son époux
Qui, maintenant esclave des rayas, est à son tour leur raya.

leurs geôliers espéraient obtenir d'eux des indications sur des trésors cachés. Aucun aveu ne lui fut arraché par la torture, à laquelle il avait été soumis par ses anciens ennemis Delyannis et Notaras dont le voïvode avait, dans le temps, fait tuer les parents les plus chers.

Alliance et rupture avec les Albanais. Alex. Mavrokordatos.

Ainsi, tous les avantages que les Grecs retirèrent dans le Péloponèse de la destruction de Tripolitsa se bornèrent à cette seule acquisition d'Akrokorinthos. Mais le coup heureux dont les Grecs avaient frappé la capitale du Péloponèse allait produire en Albanie un contre-coup qui, pour la nouvelle campagne de l'année suivante, était d'un augure bien plus favorable pour les Turcs que ne l'avait été la prise de Tripolitsa pour les Grecs. Nous voulons parler de la rupture de l'alliance tacite, vague et divisée entre les Grecs et les Albanais, et de la chute d'Ali-Pacha qui en était la conséquence, et qui donna aux Turcs beaucoup plus de liberté dans leurs mouvements; en effet, dans la campagne suivante, ces derniers pouvaient employer des ressources bien plus puissantes contre les révoltés.

Les Grecs avaient jusqu'alors suivi une politique habile, en profitant de la guerre contre Ali-Pacha, pour mettre aux prises les musulmans turcs et albanais qui, par des motifs religieux et politiques, auraient dû être unis contre les Grecs. Alexandros Ypsilantis avait vu dans l'alliance avec les compatriotes d'Ali-Pacha le doigt de Dieu, puisqu'elle jeta la pomme de discorde entre les Albanais eux-mêmes, et qu'elle fit que les Turcs se méfièrent d'eux. En outre, les Grecs avaient jusqu'alors réussi à cacher aux Albanais le vrai but de leur lutte et à leur laisser la conviction qu'Ali-Pacha

était le véritable instigateur de leur insurrection, et qu'il avait simplement voulu la faire servir de diversion dans son propre intérêt.

Mais lorsque, à ce moment, Elmaz-Bey retourna de Tripolitsa dans sa patrie, il fut le premier à révéler aux Épirotes le but réel de la guerre hellénique. Y aider les Grecs, c'était agir absolument contre les intérêts des Albanais; néanmoins ils jugèrent prudent, en attendant, de maintenir encore cette triste alliance, dans l'espoir de soulager Ali-Pacha ou de le dégager. Ils se rencontrèrent, dans cette politique, avec l'homme qui, à ce moment, était le chef de l'Akarnanie et de l'Étolie, et qui, pour fonder la liberté et l'indépendance de la Grèce occidentale, jugea indispensable de prolonger la lutte devant Ianina, par conséquent d'accroître les forces des Albanais qui étaient avec Ali-Pacha, et partant de resserrer l'alliance des Grecs avec eux.

Ce chef était Alexandros Mavrokordatos, descendant de la race dont nous avons déjà eu occasion de vanter les mérites; depuis le mois d'août, il avait fait son apparition dans les pays soulevés par la révolte. Autrefois au service de son oncle, du prince Ioannis Karadjas en Valachie, Mavrokordatos avait vécu, en dernier lieu, à Pise, dans la société de ce prince et dans celle du métropolitain Ignatios. Alexandros Kantakousinos y était venu voir ses trois compatriotes. Il avait inutilement exhorté le vieux Karadjas à sacrifier ses grandes richesses à la patrie; Mavrokordatos, au contraire, donna immédiatement sa petite fortune pour louer et pour armer un brick d'Hydra avec lequel il se rendit de Livourne à Marseille; dans cette ville, il prit à bord de son vaisseau un certain nombre de philhellènes et des équipements pour deux

mille cinq cents hommes; ensuite il reprit (18 juillet 1821) la mer, sous pavillon russe (1).

Arrivé (3 août) à Missolonghi (Mesolongi), il s'y était renseigné sur l'état de la Grèce occidentale. Alexios Noutsos, cet hétairiste et ami d'Ali-Pacha, vrai type de la perfidie et de la versatilité albanaises, qui avait abandonné son maître dans son malheur mais qui venait de retourner auprès de lui après avoir quitté les Turcs, vint à ce moment à Missolonghi, afin d'obtenir, par l'intermédiaire de Mavrokordatos, une diversion utile pour Ali. Ayant pris la résolution de consacrer ses forces à la Grèce occidentale, Mavrokordatos était parti pour le centre du mouvement; en passant par Patras, il s'était rendu à Tripolitsa où, à côté des primats civils, des chefs militaires et des hétairistes russophiles, il débuta comme le représentant d'un quatrième parti, celui de la jeunesse grecque élevée et instruite en Occident.

Plus que tout autre, Mavrokordatos aurait semblé être destiné à devenir le guide politique de la Grèce, s'il y avait eu là seulement le moindre fond de civilisation. Il était dans la fleur de l'âge, puisqu'il n'avait que trente ans; son origine, son instruction et sa supériorité intellectuelle, sa connaissance des langues et des affaires d'Occident, ses bonnes manières et son savoir-faire, de même que sa pureté morale, sa connaissance des affaires, sa probité dans tout ce qui avait rapport à l'argent, et sa nature modeste et conciliante auraient dû lui donner cette influence. Mavrokordatos était resté fidèle aux habitudes littéraires de sa famille; il avait

(1) Cf. Raybaud (t. Ier, p. 268), qui se trouvait parmi ces philhellènes.

écrit un ouvrage en langue française sur *les Incursions des Turcs en Europe et leurs révolutions*, ouvrage qu'il perdit à l'époque actuelle, pendant une sortie faite par les Turcs de Patras, sortie à laquelle il assistait en courant lui-même des dangers sérieux.

Comme homme d'une instruction tout européenne, comme diplomate et comme phanariote, il devait avoir contre lui les oligarques militaires, qui n'avaient qu'à montrer du doigt son habit et ses lunettes pour le rendre ridicule aux yeux de leurs bandes à demi sauvages; par suite de l'organisation de son esprit, Mavrokordatos, de son côté, devait avoir de l'aversion pour ces gens grossiers et anarchiques, et se sentir attiré par les gens de l'ordre et les amis d'une constitution.

Tous ceux qui avaient seulement une teinte d'instruction scientifique, politique et morale, tels que son beau-frère Trikoupis, étaient de son parti; après l'avoir détaché d'Ypsilantis, il attira à lui, par ses manières séduisantes, Alexandros Kantakouzinos, cet esprit si distingué; les Kondouriotis, ces insulaires riches et versés dans les affaires, lui restèrent toujours fidèles; lord Byron disait que Mavrokordatos était digne des meilleurs temps de l'ancienne Grèce, et ses flatteurs auraient volontiers vu en lui le Washington grec. Mais, pour obtenir l'autorité et la considération de cet homme illustre au milieu d'un semblable peuple et dans de pareilles circonstances, Mavrokordatos eût dû posséder, outre l'expérience de Washington dans les armes, encore tout l'esprit dominateur, toute l'élasticité d'esprit et toute la fortune guerrière de Bolivar, comme il possédait la persévérance infatigable et le dévouement patriotique de ce dernier. Il aurait dû avoir, quant aux rapports de l'étran-

ger avec la Grèce, la même chance heureuse qui favorisa Bolivar dans ses relations avec l'Angleterre et l'Amérique du Nord, pour pouvoir imposer, comme cela était possible à Bolivar, à la Grèce par ses liaisons avec l'étranger, et à l'étranger par son influence en Grèce.

Mais sans ces ressources et à une époque où il ne s'agissait ni d'ordre ni d'organisation, mais de guerre et de puissance, l'état des choses dut inévitablement rejeter Mavrokordatos au second plan, où il eut à combattre tantôt tels ennemis de la cause commune, tantôt tels autres, en se liguant tantôt avec un parti, tantôt avec un autre. Peu de temps après lui, Konstantinos Karadjas, fils de l'hospodar et, déjà avant ce dernier, Theodoros Negris, que nous avons vu dans les Principautés, s'étaient rendus dans le Péloponèse, devenu le grand point de ralliement de tous les amis de la cause grecque.

Quelque temps seulement avant l'insurrection, Negris avait été nommé chargé d'affaires de la Porte à Paris; après avoir appris, à Marseille, l'explosion de la révolte, il avait jeté ses lettres de créance à la mer pour embrasser la cause de la révolte, se montrant ainsi fidèle à ses compatriotes, mais infidèle à son maître. Petit, replet, timide de sa nature, mais rendu hardi par l'ambition, il était un des hommes les plus habiles, les plus rusés, les plus actifs, mais aussi des plus versatiles de l'école diplomatique des Grecs; repoussé dès le commencement par Ypsilantis, il était prêt, à ce moment, à se mettre du côté de Mavrokordatos, comme, à une autre époque, il devint l'ennemi le plus mortel de cet ami, et l'ami d'Odyssevs, qu'il avait haï auparavant comme son ennemi mortel. Il avait rencontré Karadjas et Mavrokordatos à Monodendri, en se rendant au camp de Trikor-

pha ; ces trois hommes avaient ensuite rencontré, à Kalavryta, l'évêque Neophytos et Konstantinos Sakellion, ces délégués de la Grèce orientale (Cf. p. 155) qui, pour remplir leur mission auprès d'Ypsilantis, passaient par ce même chemin, et ils s'étaient concertés avec eux sur les mesures provisoires à prendre au sujet des affaires de la Grèce continentale.

Après ses premiers entretiens avec Ypsilantis, Mavrokordatos avait bientôt compris que sa présence devant Tripolitsa serait parfaitement inutile. Les dissensions parmi les chefs, l'aveuglement d'Ypsilantis; qui persévérait dans sa fantaisie de vouloir agir au nom du gouvernement suprême, lui déplurent souverainement.

Les deux Hellènes de l'Est se trouvèrent également trompés dans tout ce qu'ils attendaient d'Ypsilantis. Ils auraient aimé avoir du moins son bon vouloir et les apparences d'une coopération avec eux pour leurs desseins d'organisation ; mais, par une mesquine jalousie, Ypsilantis rejeta tous les désirs qu'ils lui exprimaient. Ils lui demandèrent de nommer Mavrokordatos leur chef ; mais il leur répondit que celui-ci n'était pas fait pour cela. Kantakouzinos, dit-il, n'était pas non plus propre à cette dignité. Ils proposèrent Karadjas, mais Ypsilantis le refusa par les mêmes raisons. Quant à Negris, qu'ils mirent encore en avant, Ypsilantis dit qu'il était le pire de tous. Tous ceux qui avaient été ainsi rejetés par le prince, et Kantakouzinos avec eux, se rendirent alors à Vytina, où ils résolurent de ne plus se préoccuper d'Ypsilantis dans leurs projets ni dans leurs actes.

Ils expédièrent des circulaires par lesquelles ils convoquèrent, pour le 26 septembre, un congrès de délégués de la Grèce orientale à Salona qui devait instituer un

gouvernement national. Ce fut là le premier coup décisif qui frappa l'autorité d'Ypsilantis, dont les ordres avaient trouvé jusqu'alors le plus de considération dans la Grèce orientale. Les chefs furent rejoints à Kalavryta par deux délégués de la Grèce occidentale, chargés de demander à Mavrokordatos de rétablir l'ordre dans le pays, qui souffrait de la polyarchie et de l'anarchie. Celui-ci alla cependant provisoirement avec ses compagnons, par Vostitsa et Galaxidi, d'abord à Salona, où quelques délégués s'étaient déjà réunis. Ce fut précisément à cette époque que la flotte turque brûla Galaxidi, et cet événement jeta une telle épouvante dans l'assemblée des chefs, qu'elle se dispersa au moment même où elle s'était constituée.

Kantakouzinos perdit la tête et tout courage, à un tel point qu'il s'embarqua pour retourner à Livourne; Mavrokordatos, au contraire, écoutant l'appel des Étoliens, s'établit à Missolonghi. Ce fut dans cette ville qu'il y eut une réunion des Albanais, partisans d'Ali-Pacha, et des capitaines de l'Akarnanie et de l'Étolie pour délibérer sur leur alliance. On découvrit bientôt que les deux parties poursuivaient des buts bien différents; on vit qu'il s'agissait pour les Albanais de délivrer Ali-Pacha, mais non pas de faire la guerre au sultan pour obtenir leur indépendance; les Grecs désiraient, à la vérité, la prolongation de la lutte d'Ali, mais ils ne voulaient ni la délivrance ni le rétablissement du tyran qu'ils connaissaient comme un ennemi pire que le sultan.

Néanmoins on résolut, en maintenant cette alliance trompeuse, de faire une expédition commune contre Arta, pour soulager Ali, serré de près depuis que le château fort de Litharizza avait dû se rendre (fin d'oc-

obre) et que les forces dont il disposait étaient réduites à six cents hommes. Mavrokordatos envoya un message à Markos Botsaris, qui se trouvait dans l'éparchie d'Arta, afin de s'entendre avec lui. Son envoyé, du nom de Praïdis, rencontra le chef souliote à Peta, au moment même où ce dernier se réconcilia solennellement (Cf. t. XI, p. 207, t. XII, p. 141) avec son ennemi mortel, Gogos Bakolas, ce vieux klephte vaillant qui avait tué le père de Botsaris. Markos appela Gogos son père, Gogos appela Markos son fils; le père embrassa le fils au visage, le fils baisa la main de son nouveau père, main qui avait été plongée dans le sang du vrai père de Markos.

Des Albanais mahométans, des Souliotes et des Grecs chrétiens se réunirent au nombre de trois mille hommes à Peta et à Kompoti, et pénétrèrent à Arta (25 novembre), où ils finirent par refouler et par bloquer les Turcs dans quelques maisons fortifiées, après avoir pillé et incendié le reste de la ville. Pendant ce siége, où la vaillance intrépide de Markos fit passer son nom de bouche en bouche parmi les Grecs, les Albanais expédièrent Tahir-Abbas, ancien ministre de police d'Ali-Pacha, pour demander à Mavrokordatos des conseils et de nouveaux secours armés. Celui-ci était malheureusement absent et occupé de travaux qui avaient pour but l'organisation du pays; c'est ce qui fit que Tahir-Abbas franchit le camp et la frontière, et qu'il put jeter, comme Elmaz-Bey, un regard dans les vastes desseins de l'insurrection grecque et en même temps dans les minces ressources des rebelles. Il fut blessé à Vrachori par la vue des mosquées détruites et des drapeaux avec la croix, de même que par les cris éternels de nation et de liberté.

Il dissimula sagement son indignation et sa consternation; il reçut les munitions de guerre demandées, et s'en retourna pour informer les siens de ce qu'il venait de voir. Tenant conseil à l'insu des Grecs, les Albanais résolurent de s'humilier et d'envoyer des délégués à Chourchid-Pacha, pour lui promettre, à l'aide d'une double trahison, de prouver leur repentir par une assistance vigoureuse dans ses attaques contre Ali et contre les Grecs. Ce fut là un des exemples les plus criants de la perfidie albanaise auquel les Souliotes eux-mêmes ne voulurent pas croire, jusqu'à ce qu'un secrétaire de Chourchid, qui était bien disposé pour les Grecs, trahît ces affaires à Perrhaivos, et lui annonçât l'approche de troupes envoyées pour dégager Arta. Lorsque ces dernières firent leur apparition, les Albanais déclarèrent à leurs amis souliotes qu'ils s'étaient alliés avec eux seulement pour délivrer Ali, mais qu'ils étaient, pour tout le reste, de bons musulmans et de fidèles sujets de la Porte. Les Souliotes et les Grecs furent donc forcés de reculer. L'alliance avec les Albanais, conclue avec des amis qui ne pouvaient pas l'être et pour servir des intérêts qui ne concordaient que partiellement, se trouva donc être dissoute.

La dernière diversion en faveur d'Ali-Pacha avait échoué. Il était dès lors livré à son sort, sans espoir de salut. Les Albanais autour d'Ali, à Ianina, commencèrent eux-mêmes à imiter leurs compatriotes du dehors dans la trahison, qui semble être devenue la seconde nature de ce peuple. L'ingénieur Carretto donna le premier signal de la défection, en passant dans le camp du seraskier. Les troupes de Chourchid occupèrent (commencement de janvier 1822) le château au milieu du lac

sans coup férir. Ali se retira avec trente-cinq hommes seulement, y compris cinq otages des Souliotes, dans une redoute intérieure où il menaça de se faire sauter en l'air avec tous ses trésors. Chourchid, épouvanté d'un tel résultat de ses longs efforts si pénibles, promit par écrit au pacha d'intercéder auprès du sultan pour lui et pour ses officiers supérieurs. L'amour de la vie éblouit le vieillard, autrement si prudent, et le fit tomber dans ce piége grossier. Il se retira dans un kiosque d'une des îles du lac où on le traita avec toute la politesse possible.

De tous les récits variés sur la fin d'Ali, un seul repose sur un document officiel (1) dont la franchise cynique peut être considérée comme une garantie de sa véracité. Le gouverneur de la Morée, Mehmed-Pacha, alla voir (5 février) le vieillard humilié, et l'entretint hypocritement des perspectives pleines d'espérances qui s'ouvraient devant lui; mais au moment de partir, lorsque les deux hommes se faisaient en même temps les révérences habituelles, Mehmed-Pacha enfonça son poignard dans le cœur d'Ali. L'exposition de la tête d'Ali dans la capitale y causa un enthousiasme extrême. Omer-Vrione, qui avait été un des premiers à le trahir, devint le successeur d'Ali à Ianina; car, en nommant à ce poste un des leurs, on voulut se concilier les bonnes dispositions des Albanais; les deux fils d'Ali, qui avaient abandonné leur père, furent exécutés bientôt après à Koutahieh. Ceux qui avaient été les instruments de la destruction d'Ali n'allaient pas non plus jouir de leur victoire. Ismaël-Pacha-Bey fut exécuté encore la même

(1) Communiqué par le reïs-effendi à l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, en date du 24 février 1822. MS.

année. La fortune et la gloire de Chourchid-Pacha semblaient être arrivées à leur terme avec son dernier succès; il termina sa vie bientôt dans le chagrin et dans la ruine.

Caractère de la guerre.

Tels furent les événements de cette première année de guerre de la révolution grecque, mélange sauvage d'explosions d'une fureur rebelle et d'une vengeance oppressive, mais dans laquelle se dessinèrent aussitôt et presque sur tous les points du pays, d'une manière précise et bien déterminée, le but et le dessein de l'insurrection, qui voulait conquérir la liberté et l'indépendance de la nation grecque. Dans l'Amérique du Sud, la lutte engagée pour obtenir ces mêmes biens durait encore, sans se décider dans un sens ni dans l'autre, lorsque ce petit peuple grec secoua un esclavage bien plus avilissant, peuple qui ne pouvait engager que des ressources infiniment plus petites que celles des colons d'Amérique, dans une lutte également grande par le but qu'elle poursuivait, dans un combat où il jouait également « le tout pour le tout ». L'insurrection en Grèce ressemblait donc beaucoup plus que celle des créoles espagnols à une entreprise désespérée et insensée.

La proportion entre les forces matérielles des combattants était absolument renversée en Grèce. En Amérique, la mère patrie espagnole formait, pour les opérations militaires, une base démesurément petite qui fut écrasée par le poids énorme et monstrueux d'un immense territoire colonial pesant sur elle. En Grèce, au contraire, ce fut une poignée de gens, habitant une parcelle de terre qu'on aperçoit à peine sur la carte, qui se levèrent contre l'immense colosse d'un ancien pouvoir dominateur; ils

se révoltèrent contre cette puissance de conquérants dont les hordes avaient jadis, en quatre-vingts ans, inondé des territoires d'une étendue que Rome n'atteignit qu'après huit siècles et qui, à l'époque de l'insurrection grecque, embrassait encore tous les pays depuis Bagdad jusqu'à l'Atlas, depuis le Phase jusqu'en Nubie.

Même les voyageurs les plus prévenus contre les Grecs ne pouvaient cacher leur surprise quand ils passaient à côté du foyer de l'insurrection grecque, quand, avec le souvenir tout récent des merveilles de la capitale ottomane, devenue un des centres du commerce du monde, ils traversaient, pour se rendre dans la mer Blanche, le Bosphore que sillonnaient d'innombrables vaisseaux; ils étaient frappés d'un étonnement profond en voyant les trois îles, petits rochers dont toutes les villes ensemble n'occupaient pas autant d'espace que le sérail du sultan, mais dont les habitants osaient défier cet empire gigantesque. Ces voyageurs étaient étonnés quand ils suivaient du regard cette insurrection audacieuse de la Grèce continentale où manquaient un centre d'action, un gouvernement central, un trésor public, une armée bien organisée, la cavalerie et l'artillerie, les armes et les préparatifs nécessaires; où manquaient des chefs expérimentés dans la guerre, et où l'on ne disposait, en fait de soldats, que de bandes de brigands conduites par des chefs courageux, mais incultes, qui ne savaient pas maintenir la paix entre eux et qui ne possédaient d'influence que dans les petits districts où ils demeuraient.

Cette inégalité entre les deux adversaires semblait devoir éteindre tout espoir de succès pour la cause des insurgés, sans qu'on eût besoin de chercher d'autres raisons pour en être convaincu. Il est juste de dire ce-

pendant que, par bonheur pour les Grecs, cette inégalité était, sous bien des rapports, plutôt apparente que réelle. Par suite de la pauvreté et de la corruption du gouvernement, l'état militaire des Osmanlis était tombé à un degré d'abaissement à peine croyable. Excepté sur les frontières du Nord où se trouvaient les garnisons principales des janissaires, la Porte éprouvait beaucoup de difficultés à maintenir un corps de troupes dans les provinces, où toute armée dépendait de la suite du pacha et des milices locales, qui se dispersaient pendant l'hiver; il était presque impossible de tenir réunie pendant plus de six mois une division de dix mille hommes seulement, à moins qu'elle n'eût eu en vue un butin à saisir immédiatement.

Aussi bien que parmi les insurgés, l'esprit militaire avait été remplacé par un esprit de brigandage dans ces armées turques, qui manquaient d'un système régulier d'approvisionnement, d'officiers d'état-major intelligents et de chefs capables possédant quelque expérience de la guerre. Toutes les grandes routes et tous les ponts étaient impraticables, par suite de leur mauvais état, et la marine était en décadence; il n'y avait donc, à cette époque où les lignes de bateaux à vapeur n'existaient pas, pour ainsi dire, aucune communication entre les provinces éloignées et le centre de l'empire, la capitale.

L'antique instinct guerrier des Turcs, qui avait pu agir encore avec toute sa force dans leurs dernières luttes contre les Vénitiens, sur ce même sol de la Grèce, et qui leur avait permis de frapper des coups soudains en agissant rapidement et vigoureusement avec de grandes masses de troupes, cet instinct était comme troublé et comme mort, dès que les circonstances étaient devenues

autres. Ainsi, la manière de conduire la guerre parmi les Turcs ne le cédait presque en rien à l'inexpérience des rebelles, chez lesquels régnait une aversion invincible pour toute grande concentration de troupes, qui les obligeait à pourvoir à leur subsistance; on était réduit à la petite guerre de partisans, que l'on fait suivant le caprice, le besoin et le hasard, mais non pas d'après des projets stratégiques conçus en grand et d'après un plan général.

Après ses premières excursions en Thessalie et en Macédoine, l'insurrection se concentra dans une limite de défense plus étroite indiquée par les chaînes des montagnes qui, en partant du Pindos, se ramifient à l'est et à l'ouest vers le golfe Maliaque et le golfe d'Ambrakia (de l'Arta). Aussitôt les Grecs eurent, pour cette guerre de partisans, des avantages immenses sur les Turcs, dans les forteresses naturelles de leurs montagnes, sur la scène même de la guerre et au sein de leur patrie, montagnes éminemment propres aux opérations décousues des guerillas, et où les révoltés, protégés par leurs armes contre le petit nombre et par la famine contre de grandes masses de troupes, durent se sentir invincibles.

Dans des plaines ouvertes, sur de vastes champs de bataille, les Grecs auraient pu aussi peu résister à la cavalerie turque et à leur artillerie supérieure, que les polacres et les bricks marchands des Grecs purent tenir bon en pleine mer contre les frégates et les vaisseaux de ligne des Turcs. Mais, avec une agilité incomparable et avec une souplesse pleine de ressources, avec leurs brûlôts, avec leurs petits navires armés de quelques canons d'un calibre inégal et garnis de faibles mâts, de membrures, de cordages et de voiles très-minces qui résis-

taient à peine aux coups des vents et des lames, les marins grecs surent narguer et paralyser les grandes flottes des Ottomans dans leurs opérations. De même les klephtes et les Armatoles avec leurs antiques fusils, dans l'embuscade, derrière de misérables parapets et des abattis d'arbres, ou derrière des tas de pierre comme dans les défilés et les gorges des montagnes, ont su confondre des armées turques, de beaucoup supérieures en nombre.

Ces gens, habitués au métier des armes, offraient en Grèce des ressources pour la guerre assez semblables, dans beaucoup de leurs qualités, à celles dont disposaient ces bergers d'Amérique et ces contrebandiers d'Espagne; en effet, criminels devant la loi et favoris redoutés du peuple, comme les Grecs, ils ennoblissaient un mauvais métier, qui servait quelquefois de mauvais correctif à un mauvais gouvernement et à une mauvaise administration. Habitués déjà, dans les jeux de leur enfance, à se diviser en klephtes et en Turcs, ces fils de la montagne trempaient leur corps par l'exercice et lui donnaient une élasticité physique étonnante, de sorte qu'ils devinrent une race possédant la plus grande vigueur et la plus grande souplesse dans le maniement des armes, dans l'exercice du disque, dans la danse, le saut et la course. Leurs chants vantaient avec jactance les coureurs qui touchaient leurs oreilles avec les talons, les sauteurs qui franchissaient d'un seul bond sept chevaux, les tireurs qui, dans l'obscurité et à la seule lumière produite par explosion d'un coup de feu de leur adversaire, le visaient avec certitude.

Rien n'égalait la facilité avec laquelle ces hommes supportaient toute privation. De même que les matelots vivaient très-heureusement, pendant des mois entiers,

d'un peu de biscuit et de quelques oignons, de moules ou de poisson grillé, de même les gens de la campagne, ne prenant pas autre chose avec eux que ce qu'ils portaient sur le corps, partaient pour faire les marches les plus fatigantes par les montagnes les plus impraticables, par le temps le plus affreux, et se contentant de quelques olives et de pain de maïs; car, dit le proverbe, « un « Grec s'engraisserait encore là où un âne mourrait de « faim. » Ceux de cette race d'hommes qui, avant tous les autres, jouissaient d'une grande réputation par suite de leur habileté à manier les armes, tels que les Maïnotes, cette « terreur des montagnes », étaient redoutés des musulmans mêmes plus qu'ils ne le méritaient; l'Osmanli le plus insolent changeait souvent brusquement de ton et rampait bassement devant un Grec, qu'il était peut-être sur le point de maltraiter, dès qu'il apprenait que c'était un Maïnote.

Cependant le brigandage, élevé par eux à la hauteur d'un art, était toujours la meilleure partie de la vaillance dans ces races qui auraient difficilement gardé leur liberté si intacte, s'il y avait eu beaucoup à prendre dans leurs montagnes rocheuses et incultes; comme chez les Albanais, « le sac d'argent était leur âme », et à l'époque la plus belle de la lutte pour l'indépendance de sa patrie, le Maïnote n'avait pas honte d'ajouter au cri habituel de la liberté celui du brigandage (Ζήτω ἡ κλεφτουρία).

Quand on voulait les réunir dans un camp et pour une expédition guerrière, il fallait plutôt les engager à faire du butin que leur ordonner le combat. De cette manière, la guerre d'indépendance devint une guerre brutale de brigands, même telle qu'elle était faite par les

meilleurs des klephtes et des Armatoles dont les paysans grecs avaient autant à souffrir que les infidèles, leurs ennemis. Il fallut même toute la durée de la lutte, c'est-à-dire dix années, pour que ce caractère de la guerre et des guerriers s'ennoblît tant soit peu; pour que les Armatoles, rompus un peu à la tactique, désignassent avec dédain, comme des rebelles (ἀτμπέλλοι), les troupes sauvages et tout à fait irrégulières; pour que le nom de klephte devînt un terme d'insulte et que le nom d'Armatole fût changé contre le nom plus fier de patriote et d'Hellène, et pour que les protopalikares et les capitaines, devenus des taxiarques, des stratéges et des polémarques, commençassent à mépriser les anciens termes honorifiques.

Mais pendant toute la première période de la guerre, l'état des choses en Grèce ne prit pas même la forme qu'il avait revêtue en Colombie, où les gens de couleur grossiers étaient sous la conduite d'hommes civilisés; où les nouveaux généraux étaient bien souvent sortis des rangs du tiers état, et où les officiers et les soldats étrangers formèrent bientôt un noyau, habitué à la tactique, au sein des armées révolutionnaires. Au contraire en Grèce, surtout dans les commencements de la lutte, tous les éléments d'ordre furent méthodiquement tenus éloignés, et les sympathies des étrangers rencontrèrent l'antipathie la plus prononcée.

Quand il s'agissait en Grèce d'augmenter le noyau klephte des insurgés, les paysans quittaient la charrue, les bergers les pâturages d'été sur la montagne; mais cette augmentation numérique n'était que trop souvent un affaiblissement de la force guerrière et un accroissement du désordre, de l'indocilité capricieuse et de l'in-

discipline qui régnaient dans les camps klephtes. « Con-« duire une armée grecque, c'est une torture, » disait Kolokotronis, le meilleur juge dans cette matière et qui savait le mieux comment il fallait s'y prendre ; « que « Wellington, ajoutait-il, me donne quarante mille de « ses soldats, je saurai les contenir ; mais que je lui donne « seulement cinq cents Grecs, et il n'en sera pas maître « pendant une heure. »

L'union n'existait parmi ces troupes que dans un seul point, dans la haine contre les Turcs ; sous tous les autres rapports, les haines de tribu à tribu déchiraient les rangs mêmes des patriotes, comme l'envie et la jalousie divisaient les chefs par des dissensions bien plus grandes que celles qui avaient régné parmi les insurgés de l'Amérique du Sud. En effet, l'extension et l'éloignement des différents territoires, dans les colonies espagnoles, rendaient une collision hostile et la dissolution des provinces insurgées plus difficiles qu'en Grèce, où la petitesse et le voisinage des différents pays les facilitaient et les favorisaient. C'est pourquoi la guerre civile se cachait de bonne heure derrière la guerre commune contre les oppresseurs, et, dès le premier commencement de la lutte, la discorde affaiblissait toutes les mesures qu'on prenait en commun. Le Rouméliote méprisait le Moréote, qui, à son tour, haïssait le Maïnote, comme l'habitant d'un autre canton détestait son voisin ; c'est pourquoi, dans les seuls cas d'un danger extrême, il était question de se secourir les uns les autres avec sincérité et d'après un plan préconçu pour le salut de la cause commune.

Quand la prise d'une ville assiégée était imminente, la rapacité y faisait affluer les masses de tous les côtés ; mais là où les choses n'arrivaient pas à ce point, les

Achéens bloquaient négligemment Patras, les Argoliens Nauplia et les Messéniens Koron, sans recevoir ou sans demander l'assistance de leurs compatriotes des autres districts. Devant Tripolitsa, la grandeur et l'importance de l'entreprise avaient mis un peu d'unité dans la direction suprême du siége; mais devant Patras, les chefs restèrent les uns à côté des autres sans avoir de plan et sans être étroitement liés entre eux. Il était permis à tout homme en état de porter les armes, et qui avait les moyens nécessaires ou l'assistance du sénat, de former autour de lui une suite de guerriers, dont le nombre augmentait ou baissait suivant la bonne ou la mauvaise chance, et suivant qu'on avait confiance dans le chef ou qu'on ne l'estimait pas. Ainsi ce Karadjas, dont nous avons parlé (Cf. p. 159), et qui était cordonnier de son métier, s'était rapidement et par son audace incroyable fait, devant Patras, le chef d'une grande suite; mais il avait excité ainsi la jalousie des vieux capitaines, qui se débarrassèrent de lui par la violence.

Avec une jalousie et une mutinerie pareilles, avec ces efforts que faisait chacun pour se pousser en avant afin de repousser les autres, on ne pouvait songer à une action commune dans les entreprises, ni à des travaux d'investissement méthodiques. Dans une sortie des assiégés, un des capitaines attaquait bien les ennemis, peut-être même tous les chefs prenaient-ils les armes; mais le caprice ou le hasard décidait s'ils devaient se secourir mutuellement ou non. Ainsi tout succès et tout échec ne dépendait pas de quelque plan de guerre bon ou mauvais, ni d'une entreprise systématiquement conçue, ni du nombre des forces réunies, mais bien des maîtres et des ouvriers que le hasard avait réunis, de la faveur ou

de la défaveur accidentelles du moment et des localités, de même que des conjonctures particulières qui du dehors faisaient sentir leur influence.

Dans tous leurs succès, les Grecs étaient soutenus d'ordinaire plutôt par leur bonne chance que par leur mérite, comme leurs échecs avaient pour cause plutôt leur impéritie que leur mauvaise fortune. Les choses se passaient de la même manière dans les luttes engagées pendant les siéges dans les grandes expéditions et dans les petites excursions armées.

Les troupes partaient sans ordre et s'amusaient, chemin faisant, à brûler leur poudre inutilement. Il suffisait d'un incident fortuit pour éveiller leurs idées superstitieuses et pour les disposer ainsi à une témérité ou à une pusillanimité qui exerçait l'influence la plus décisive sur leur entreprise aventureuse. Pendant leur marche sur Valtetsi, les hommes de Kolokotronis prirent trois lièvres. « Mes enfants, s'écria le chef, la victoire est à nous! » Si les lièvres leur eussent échappé, les hommes seraient allés au combat avec la conviction qu'ils seraient battus.

Il suffisait d'une terreur panique pour disperser dans un instant des corps de troupes entiers. Pendant les marches de nuit, au bivac ou au milieu des difficultés de la route, un homme effrayé ou quelque mauvais plaisant n'avait qu'à prononcer le mot d'alarme : « Voilà les « Turcs! » pour qu'il y eût aussitôt un désordre épouvantable, la plus grande confusion, la fuite et le meurtre. Par bonheur pour les Grecs, ces défauts étaient contrebalancés par les qualités semblables des Albanais et des Turcs; leur fatalisme était une autre espèce de superstition qui, dans les événements décisifs de la guerre, pouvait tour à tour avoir aussi bien des résultats nuisibles

que favorables. Il arrivait même quelquefois, quand les Turcs combattaient isolés au milieu de la mêlée, qu'ils détournaient la tête en déchargeant leur fusil, convaincus que la balle trouverait néanmoins le chemin qu'elle était destinée à suivre.

Réunis en masses et frappés d'un désastre soudain, ou quand ils s'étaient égarés en chemin, ils perdaient la tête si subitement, que les défaites albanaises devenaient proverbiales par la stupidité avec laquelle, dans des cas pareils, les soldats se laissaient patiemment égorger. Tout ce qui était nouveau et surprenant devenait d'ordinaire pour les deux armées un échec. Le bruit du canon, auquel ils ne s'attendaient pas, avait le pouvoir de disperser les Albanais comme des moutons effrayés; quelques coiffures franques, quelques clairons dans le camp de Balesto, près de Kalamata, suffirent, comme nous l'avons vu, pour déterminer les Turcs, dans la flotte de Kara-Ali, à se retirer; de même l'ordre donné aux Grecs d'attaquer les murs d'une ville les rendait à l'ordinaire si lâches, qu'ils jetaient les échelles d'assaut avant d'avoir fait une seule tentative. Dans la plupart des rencontres, tout le résultat, après qu'on avait brûlé inutilement de grandes quantités de poudre, se bornait des deux côtés à peu de morts, dont les vaincus cherchaient à sauver les cadavres, tandis que les vainqueurs essayaient d'en emporter les têtes.

Cependant ces combats isolés donnaient souvent à ces luttes peu sanglantes et étrangères à tout mécanisme militaire le charme attrayant qu'avaient les guerres dans les temps héroïques, charme qui repose dans la violence des émotions, dans le libre jeu de toutes les passions. Alors les mêmes hommes qui venaient de mon-

trer une nature tellement timide et tellement peureuse qu'elle leur avait attiré, de la part des Turcs, le nom insultant de lièvres, se changeaient, pour ainsi dire, en tigres ; quand ils se croyaient assurés de la victoire, ils attaquaient les ennemis, en poussant des hurlements gutturaux sinistres qui se changeaient en cris furieux, arrachés par la soif du sang et par une vengeance amère, dès que la victime succombait, pour être suivis encore d'éclats de rire furieux et railleurs. Les mêmes hommes qui, dans la bonne fortune, oubliaient toute modération et toute juste mesure, qui prodiguaient étourdiment leur temps à la façon des Turcs et qui perdaient à plaisir les avantages obtenus, se laissaient abattre peut-être au premier moment, après un désastre, par un profond découragement. Mais ces mêmes hommes pouvaient aussi se relever rapidement et avec énergie, au milieu même du malheur et de la misère, et montraient une constance stoïque et admirable, quand dans les poursuites ils étaient épuisés ; quand dans les siéges ils étaient consumés par la fièvre ; quand dans la captivité ils mouraient de faim, ou quand des tortures précédaient leur mort de martyr. Tout Grec condamné à mort pouvait, d'après le code militaire de l'islam, se conserver, par une apostasie, la liberté, les biens et la vie, et cependant on en a à peine vu un seul exemple, excepté dans l'île de Kreta.

Si l'on considère donc l'insurrection grecque dans ses traits généraux et dans tout son ensemble, on voit qu'elle n'a pu être complétement accablée ou étouffée par aucune adversité ni par aucun échec, calamités auxquelles cependant elle fut bien souvent exposée. Elle n'a pu être vaincue ni par la fâcheuse issue de la révolte valaque,

ni par l'aliénation de la Russie, ni par la condamnation que la Sainte-Alliance prononça contre elle, ni par la défaveur que lui témoignèrent si longtemps toutes les puissances. Ni l'Amérique du Nord, ni celle du Sud n'avaient été frappées d'une manière si marquée, ni par l'excommunication du patriarche, ni par les pertes sanglantes subies par les Grecs dans les batailles et dans les places perdues, ni par la dévastation et le dépeuplement des provinces de la Grèce.

Telle est la nature de l'élasticité merveilleuse dont sont doués tous ces peuples méridionaux, si mobiles et si facilement portés aux dispositions et aux résolutions les plus opposées, nature qui, jusqu'à la fin et dès le commencement même de la lutte, se montra dans les contrastes les plus frappants. Lorsque Kolokotronis, après avoir surpris Kalamata, parcourut le Péloponèse, il put observer, à un moment et dans un endroit donnés, avec quelle lâcheté et avec quelle promptitude les hommes voulaient se soustraire à l'appel de la patrie. Il se trouvait obligé de leur inculquer le patriotisme par les moyens les plus énergiques, c'est-à-dire en dévastant le pays et en incendiant les maisons; mais, en général, il vit que le peuple s'était relevé avec joie et qu'il était animé des sentiments les plus chaleureux, de sorte que souvent Kolokotronis était près de pleurer en voyant l'enthousiasme du peuple, disposé à faire tous les sacrifices. Dans d'autres moments, il trouvait, au contraire, que des communes entières, au moindre accident fâcheux, étaient prêtes à abandonner toute espérance et à se courber de nouveau sous le joug de l'esclavage.

Le vaillant chef lui-même, qui faisait ces observations et qui les a racontées, montra, précisément au premier

désastre subi à Karytaina (Cf. p. 67), dans ce qu'il faisait et dans ce qu'il ne faisait pas, ces variations de colère et de honte, d'abattement pusillanime, d'orgueil opiniâtre et ambitieux, de piété résignée et de vigueur énergique qui caractérisent dans toute leur naïveté les klephtes, ces enfants de la nature. Lorsque, après la fuite de son armée devant Karytaina, Kolokotronis se vit abandonné de tous et qu'il eut même perdu son fusil, il se cacha dans un taillis, pour exhaler sa douleur dans les pleurs. A Chrysovitsi, il déclara ensuite, au plus profond de son abattement, qu'il ne quitterait pas la montagne et que les oiseaux pourraient se repaître de son corps là où ils le trouveraient. Alors Dikaios, l'archimandrite, dit à un Maïnote : « Reste près de lui, « pour que le loup ne le mange pas ! » Ses amis le quittèrent ainsi plongé dans ses rêveries et dans ses prières, suppliant, à l'église, la Mère de Dieu d'inspirer un nouveau courage aux Grecs ; mais en même temps son ambition remuante le poussait d'un endroit à un autre, jusqu'à ce qu'il eût rétabli son armée, son courage et sa fortune.

Tout le spectacle de la révolution grecque continue toujours à parcourir le même cercle et à nous montrer ces mêmes alternatives d'épouvante et d'espoir, d'abattement et de pétulance, de consternation et de relèvement, de lâcheté et de vaillance fanatique, de générosité et de brutalité, d'égoïsme et d'abnégation, de noblesse de caractère et de barbarie, de perfidie rancunière et de cruauté, d'avidité effrénée de sang et d'enfantillages indolents. Mais aucun de ces contrastes ne fut plus frappant que le revirement brusque dans les anciens rapports entre Grecs et Turcs, qui prirent le caractère de

l'intolérance la plus irréconciliable. Jamais on n'aurait pu prévoir cela. En effet, les premiers chefs et les autorités des deux parties belligérantes semblaient vouloir au commencement éviter, par principe, les barbaries d'une guerre de destruction. Tous les chefs de troupes sous les ordres de Chourchid-Pacha agissaient avec humanité et douceur, pendant cette première année de la guerre dans l'Argolis et dans la Grèce orientale ; ils laissaient subsister les autorités grecques qu'ils trouvaient à leur arrivée, et ne faisaient aucun mal aux prisonniers des basses classes.

Les Hydriotes, de leur côté, publièrent au commencement des règlements d'un esprit très-large, pour faire respecter le pavillon des neutres, quand même il protégerait des marchandises appartenant à l'ennemi. Les vaisseaux seuls qui seraient chargés de soldats et de munitions de guerre devaient être arrêtés, et les autorités avaient le droit de confisquer le matériel de guerre, tout en payant le fret et en renvoyant même au lieu d'embarquement les soldats, sans les molester. La première flotte grecque réunie, faisant voile pour Chios, en mai 1821, suivit de la manière la plus consciencieuse ces prescriptions, pour le premier cas qui se présenta ; mais ce premier cas fut aussi le dernier. Immédiatement après, on apprit les atrocités commises à Constantinople, qui imprimèrent aussitôt à la lutte le caractère terrible d'une guerre à la fois de religion et de destruction. Peu de jours après, les Grecs s'emparèrent d'un vaisseau turc, à bord duquel se trouvait le mufti, frappé de bannissement ; il avait refusé de donner son fetva (Cf. p. 95) pour autoriser la destruction générale des chrétiens et, pour cette raison, il aurait bien mérité d'être traité avec

bienveillance par les chrétiens; mais on le massacra sans pitié avec tout l'équipage (1).

Dans les combats de terre, on avait, au commencement de la lutte, beaucoup de peine à oublier les anciennes relations entre les différents chefs dans les deux camps, les anciens rapports et la communauté du commerce et de la langue. Encore à une époque où la perfidie et la barbarie des deux armées avaient depuis longtemps empoisonné tous les sentiments d'humanité, il arriva que de malheureux Turcs, déportés en Asie, adressèrent, du milieu de leur misère, des lettres amicales à d'anciennes connaissances parmi les Grecs, pour leur demander des secours et de l'assistance.

Pendant les siéges, conduits avec beaucoup de négligence, les avant-postes avaient bien souvent l'habitude de se réunir familièrement pour causer et pour échanger leur butin. Devant Tripolitsa, on aurait dit que le bombardement avec la vieille artillerie infirme ne se faisait que pour charmer les ennuis des assiégeants. Les Maïnotes y faisaient, avec les Bardouniotes, leurs anciens voisins, un honteux commerce de vivres, sous les murs mêmes de la ville, malgré la sévérité de Kyriakoulis Mavromichalis, cet homme bizarre, qui fit tirer des coups de fusil parmi eux. Au premier choc de forces ennemies, lorsque par exemple, Ismaël-Pliassa-Pacha s'avança dans le défilé du Makrynoro, le chef grec Iskos, avant de combattre, commença par adresser aux Turcs une harangue qui les détermina à se retirer. Lorsque Odyssevs s'empara du khan de Gravia, il entama un

(1) D'après une rectification de Philimon, la victime n'aurait pas été le mufti, mais un autre ecclesiastique supérieur.

dialogue moqueur avec un derviche qui précédait les Turcs à cheval, avant de l'abattre d'un coup de feu. Quand on enferma les Turcs dans les maisons fortifiées de Vrachori, tout comme les héros d'Homère dans l'antiquité, ou comme les héros abyssiniens dans les temps modernes, les assiégeants, pendant les intervalles de la lutte, échangèrent avec leurs ennemis des paroles de paix, pour passer ensuite à la fanfaronnade et à la raillerie insultante, et pour se massacrer sans pitié les uns les autres dès qu'on en vint aux mains.

Après la répétition continuelle des horreurs commises par les masses de la populace et des soldats turcs dans les provinces éloignées de l'empire, et par suite de la rapacité de plus en plus croissante des Grecs, qui s'appauvrissaient toujours davantage, toute bonne foi et toute pitié disparurent bientôt parmi les combattants. Quand on lit les descriptions horribles des cruautés et des méfaits dont se rendaient coupables les Grecs et les Turcs, on se croit transporté dans d'autres époques, passées depuis longtemps. Quand les Turcs, en Kreta ou en Asie, dévastaient les campagnes et les villes, quand ils massacraient les habitants, ou les vendaient comme esclaves, ou qu'ils les exécutaient en aggravant les tortures, puisque la mort ordinaire n'a rien d'effrayant dans tous les États despotiques où la vie n'est pas une chose bien précieuse : on ne peut comparer cette façon d'agir qu'à l'affreuse manière dont les Triballes et les Mèses, au moyen âge, faisaient la guerre sur la terre byzantine.

Mais la vengeance dont usaient les Grecs, quand ils prenaient des villes, n'était pas moins atroce. Lorsque Navarin se rendit, la plus grande partie de la garnison,

malgré la capitulation, fut massacrée sous de vains prétextes; on en exporta un faible reste sur les rochers de Sphakteria, où ces malheureux moururent de faim : crime qui contre-balança beaucoup d'infamies commises par les Osmanlis, et qui jeta sur les lieux mêmes de terribles semences d'une vengeance sanglante. Nous avons vu qu'à la chute de Tripolitsa, les enfants mêmes et des femmes sans défense furent massacrés pendant leur retraite. Pouqueville a comparé ces abominables boucheries à la destruction des villes par les anciens Israélites dans la conquête du pays de Chanaan. En effet, c'était plus qu'une comparaison. Quand les Grecs tuaient ainsi les femmes de sang-froid, la haine religieuse exaltée s'y mêlait, comme dans les scènes semblables en Kreta, aux haines politiques avec le même fanatisme sauvage que dans l'antiquité ou dans les luttes entre Grecs et Arabes, au dixième siècle; toutes ces atrocités étaient, en grande partie, inspirées par la furie bigote qui voulait empêcher par le massacre toute promiscuité avec les femmes turques (1).

Les cruautés commises à Tripolitsa eurent les conséquences les plus désastreuses pour les résultats de la lutte, considérée dans son ensemble. Après la chute de la capitale du Péloponèse, toutes celles des forteresses péloponésiennes qui étaient encore entre les mains des Turcs se seraient facilement rendues, si les infâmes violations des capitulations et les massacres dans Tripolitsa, après l'assaut, n'avaient pas excité toutes les garnisons à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les chefs militaires des Grecs donnaient de leur patriotisme la

(1) Μὴ μολυνθῇ ἕνας Χριστιανὸς μὲ μίαν Τούρκισσα, disaient les Krélois.

preuve la plus mauvaise, en ne sachant pas dompter cet égoïsme, cette cupidité et cette soif de sang, dans l'intérêt de la grande cause de la patrie. Les archontes civils donnaient de leur aptitude à gouverner la preuve la plus mauvaise, puisqu'ils ne pouvaient pas sacrifier leurs jalousies politiques à des considérations plus élevées en faveur des intérêts de toute la nation. Les uns et les autres donnaient de leur aptitude à la guerre la preuve la plus mauvaise, en ne comprenant pas de quelle importance il était, à ce moment, de chasser les ennemis complétement du pays, sur les derrières et sur les flancs, afin de pouvoir disposer de toutes les forces des contrées ainsi purgées pour secourir les autres.

La mission des Grecs aurait dû être alors de prendre à tout prix Lepanto et Patras, pour s'assurer la domination sur le golfe de Corinthe, et de conquérir, si c'était possible, Chalkis et l'Eubée, considérée avec raison par les Vénitiens comme la clef de tous les pays grecs. Dans le Péloponèse, les révoltés, après s'être emparés de Navarin et de Korinthos, tenaient, suivant le fameux dicton de Philippe III de Macédoine, « le taureau par les cornes », et c'eût été à cette époque chose facile de le dompter entièrement, si les chefs avaient été seulement unis par un peu d'énergie dans des opérations communes. « Mais, disait Kolokotronis dans un de ses « adages, on sème souvent le *si* qui ne lève que rare- « ment. » Avec une insouciance étourdie toujours égale, les insurgés négligèrent d'attaquer avec toutes leurs forces les derniers refuges des Turcs. « Ils avalèrent, « comme le dit le proverbe, le bœuf; mais ils s'arrê- « tèrent à la queue. »

Telle fut la raison qui fit que la guerre, en continuant

avec chaque nouvelle année, recommença toujours de nouveau dans les mêmes situations et dans les mêmes conditions données, et que, sans avantages décisifs ni d'un côté ni de l'autre, elle se prolongea d'une année à l'autre, les forces et les résultats se balançant continuellement. La seconde année de la guerre produisit des opérations militaires régulières et conçues d'après un plan plus vaste, mais avec le même équilibre de faits heureux et malheureux; elle fut suivie d'une troisième et d'une quatrième année de guerre pendant lesquelles les deux parties belligérantes s'épuisèrent tellement, que, des deux côtés, on fut forcé de songer à des puissances auxiliaires auxquelles la diplomatie des cours européennes finit par enlever la décision finale.

B. — SECONDE ANNÉE DE LA GUERRE. — OPÉRATIONS MILITAIRES RÉGULIÈRES.

L'assemblée nationale à Épidavros.

Depuis la chute d'Ali-Pacha on pouvait prévoir que la Porte, disposant dès lors librement de toutes ses ressources militaires, ouvrirait la campagne suivante avec des forces bien plus grandes et plus concentrées dans des entreprises communes et plus liées entre elles, qu'il ne lui avait été possible de le faire avec les surprises de

la première année qu'elle n'avait pu calculer d'avance. Du côté des Grecs, il s'agissait donc avant tout d'opposer à cette action plus méthodique des ennemis une action aussi concentrée que possible, et de procéder dans ce dessein avec vigueur et avec unité à l'organisation intérieure de toutes les éparchies délivrées du joug de l'ennemi, afin d'assurer à la guerre une direction aussi unie et aussi vigoureuse que celle des Turcs. La chute de Tripolitsa, qui était sous tous les rapports le point de départ d'une nouvelle phase de l'insurrection, donna déjà par elle-même l'impulsion à un tel changement.

Le sénat du Péloponèse (Cf. p. 148) n'avait été institué que pour un certain temps, qui finissait à cette époque, et il devait céder sa place à un gouvernement central et plus général. Ypsilantis, au commencement l'adversaire de cette autorité, semblait être le seul qui n'eût pas oublié cette disposition ; mû par un intérêt tout personnel, il fit avec ses procédés arbitraires qui lui étaient habituels tout ce qu'il put pour la mettre en vigueur. Il ne pouvait se dissimuler qu'avec la fin de la fortune de son frère et de ses propres ressources son autorité avait déjà cessé d'exister, et qu'il n'y avait plus pour lui d'autre perspective d'une influence personnelle que si la voix du peuple l'appelait à la tête des affaires.

C'est pourquoi, immédiatement après la prise de Tripolitsa, il fit répandre (18 octobre 1821), par des agents dévoués, une circulaire (1) dans laquelle il convoqua les représentants du peuple à une assemblée générale à Tripolitsa. Avec son ancien manque de tact, il la signa encore comme délégué du commandant en chef, s'appe-

(1) Zinkeisen-Gordon, t. Ier, p. 379.

lant, lui le jeune homme, avec des airs de souverain, « le père de ce peuple dont il avait entendu les gémisse- « ments au cœur de la Russie », et disant qu'il était venu combattre pour la liberté des Grecs et leur donner des lois et des tribunaux; car, ajoutait-il, il était temps de mettre un terme à la tyrannie non-seulement des Turcs, mais encore de ceux qui, nourrissant les mêmes sentiments que les Turcs, voulaient opprimer le peuple. On comprend que ces accusations grossières exaspérèrent encore bien davantage les chefs grecs, civils et militaires, contre le prince.

Cependant on ne s'opposa pas à ce qu'il convoquât une assemblée nationale. Les partis influents comptèrent faire du prince l'instrument de leurs désirs. Le peuple espérait trouver dans cette assemblée le remède à tous ses maux. Mais au milieu de tous les préparatifs faits pour réunir cette représentation générale du peuple hellénique, on vit s'élever dans la Grèce occidentale et orientale deux conseils populaires qui formèrent à leur tour deux autorités locales correspondant au sénat péloponésien. On les plaça l'une sous l'influence de Mavrokordatos et l'autre sous celle de Negris, mesures qu'Ypsilantis avait provoquées lui-même en repoussant ces hommes par sa folle conduite; dès l'origine, elles empêchèrent l'union complète de toutes les parties du peuple et du pays.

L'assemblée de la Grèce occidentale, siégeant à Missolonghi (16-21 novembre) sous la direction intelligente de Mavrokordatos, limita les pouvoirs du sénat, institué par elle, à une période qui devait finir avec l'institution d'un pouvoir central; quant à ses attributs, elle les borna à la sollicitude avec laquelle elle comptait assurer

la tranquillité et la sécurité publiques, la conduite de la guerre et la distribution des impôts. Le congrès de la Grèce orientale réuni à Salona, qui se livrait au même moment à ses travaux et les finit seulement un peu plus tard (2 décembre), établit, au contraire, sous la présidence et d'après les inspirations de Negris, une autorité locale et élabora un statut (νομικὴ διάταξις) dans un esprit qui était un démenti complet à la légalité circonspecte de Mavrokordatos.

Ne se contentant pas d'entasser mal à propos une foule de dispositions théoriques dans son statut (1), cette assemblée étendit ses attributs à un tel point, qu'elle fixa d'abord les pouvoirs d'une future représentation générale de la nation à laquelle elle donna, par exemple, le pouvoir (II, 1) de demander un roi à l'Europe chrétienne; mais, en même temps, elle n'hésita pas à s'attribuer quelques-uns de ces pouvoirs et d'en limiter d'autres suivant qu'elle le jugea bon. Le statut reconnut la langue grecque comme langue légale et dominante, comme si on le contestait, et en même temps il admit toutes les autres langues comme si elles étaient persécutées comme les religions. Le gouvernement du pays, appelé l'aréopage, lien qui unissait les éparchies de la Grèce orientale, de même que le futur gouvernement national devait être le lien unissant toutes les parties de la Grèce, le gouvernement, disons-nous, reçut entre autres droits celui de faire entrer en Grèce des armées étrangères sans avoir besoin, pour cela, de l'autorisation du gouvernement national. Cette organisation séparée de la Grèce continentale

(1) Cf. Μάμουκα, t. Ier, p. 21. — Voir aussi dans Orelli : *Sammlung der Verfassungsurkunden des befreiten Griechenlands*. Zurich, 1822.

réagit, à son tour, sur le Péloponèse où les archontes se hâtèrent de rétablir de nouveau aussi leur sénat provincial ; cependant, pour sa sphère d'action ils acceptèrent, avec quelques modifications, les dispositions plus sages du statut auquel la Grèce occidentale devait son organisation.

Les primats empêchèrent de cette manière que l'assemblée nationale ne leur fît perdre toute influence locale ; effectivement, on pouvait prévoir que les jeunes gens avec leur instruction reçue en Europe, étrangers sans possessions et sans relations locales, auraient la prédominance dans la discussion et dans la formation de la constitution générale dans cette assemblée. Sur ces entrefaites, les délégués envoyés pour cette représentation nationale commencèrent à se réunir effectivement vers la fin de l'année. A la place de Tripolitsa infectée à ce moment par des épidémies, on avait choisi pour lieu de leur réunion, d'abord Argos et puis, pour éviter le bruit de la guerre et l'influence des capitaines devant Nauplia, la ville de Piada, non loin de l'ancienne Epidaure.

La nouveauté de la chose, l'absence d'une loi électorale et l'inquiétude répandue partout furent cause que les élections des représentants de la nation n'eurent pas lieu régulièrement et dans de justes proportions. Parmi les îles, Kassos et Skopelos furent les seules qui envoyèrent des délégués, outre les trois îles qui s'étaient placées au premier rang des combattants. Du Péloponèse on en envoya vingt, de la Grèce orientale vingt-six et de la Grèce occidentale pas même le tiers de ce nombre. Les Hellènes de l'Est avaient des représentants si nombreux parce que l'aéropage, outre les députés des éparchies,

avait encore nommé ce qu'on appelait des mandataires. Malgré cette composition inégale, l'assemblée fut cependant reconnue comme légale par toute la Grèce et ouverte sous la présidence de Mavrokordatos (1er janvier 1822).

Les partis se dessinèrent de la manière suivante : Ypsilantis et les hétairistes étaient presque complétement éliminés : toute influence étrangère était par là arrêtée et écartée. A ce moment si agité où l'on avait besoin d'hommes présents en Grèce et de leurs bras vigoureux, il ne servait plus à rien d'en appeler à ce gouvernement mystérieux des chefs suprêmes de l'hétairie. Ce qui eut en outre une grande influence sur l'assemblée, ce furent les exhortations de Mavrokordatos qui la mit sur ses gardes contre toute communauté et toute relation avec cette société de conspirateurs, pour qu'aux yeux de ceux qui gouvernaient en Europe, l'insurrection grecque n'occupât pas le même rang que les complots des carbonari. En ce qui concerne la position personnelle d'Ypsilantis, depuis que sa tentative sur Nauplia avait échoué, sa considération militaire était complétement tombée ; politiquement parlant, il n'avait su se mettre d'accord avec aucun des partis oligarchiques (1) ; c'était à peine si les primats civils lui témoignaient encore quelque respect personnel et si les capitaines, qui autrement auraient voulu se servir de lui dans leurs intérêts particuliers, avaient encore un peu d'égards pour lui. Kolokotronis remplaça sans d'autres façons, par son fils Panos, le commandant d'Argos que le prince y avait établi.

(1) Γερμανός, ὑπομνήματα περὶ τῆς ἐπαναστάσεως τῆς Ἑλλάδος, p. 78.

D'après le grand essor que le parti militaire avait pris depuis la chute de Tripolitsa, on aurait dû prédire qu'il aurait l'influence principale. Mais, dans le Péloponèse, ce parti n'était pas de taille à lutter contre les primats civils. Dans la Grèce continentale, la caste militaire avait été, déjà avant le commencement de l'insurrection, plus forte que le parti civil; plus tard, lorsque la puissance des armes prédomina, cette supériorité se dessina d'une manière encore plus marquée. Dans le Péloponèse, au contraire, si l'on excepte les Maïnotes, il n'y avait pas eu de caste militaire du tout avant l'insurrection; tout pouvoir et toute influence avaient été entre les mains des chefs civils des communes et des éparchies. Si, en Roumélie, ce furent les capitaines armatoles qui avaient fait naître la révolution et qui l'avaient conduite, ce mérite revint dans le Péloponèse entièrement et complétement aux archontes. C'est pourquoi, dans le principe, les capitaines, et même des hommes tels que Kolokotronis, avaient volontiers cherché un appui dans la personne d'Ypsilantis pour restreindre l'autorité des archontes par la sienne, tout en se rangeant cependant de leur côté quand il s'agissait de rejeter les grandes prétentions du prince.

Le principal objet en litige entre les deux partis de l'oligarchie militaire et civile était l'influence que se disputaient les capitaines et les archontes. Les capitaines voulaient arbitrairement prendre en main la guerre qui, disaient-ils, était entièrement et exclusivement leur ouvrage, et ils désiraient laisser aux archontes seulement le soin de procurer les ressources nécessaires pour la continuer. Les archontes, au contraire, élevaient la prétention de vouloir diriger eux-mêmes contre les ennemis,

les armements, les armes et les troupes des éparchies; en effet, nous avons vu que les primats de l'Achaïe avaient eu assez d'influence pour faire refuser par le sénat, même à Kolokotronis, le commandement du siége de Patras. Il n'était donc pas douteux, dès les premières séances de l'assemblée, que le résultat définitif de leurs délibérations ne fût déterminé par la volonté du parti civil. Ce parti, déjà par lui-même le plus fort dans la péninsule, fut fortifié encore par les insulaires, par les députés de la Grèce occidentale sous l'influence de Mavrokordatos et par un assez grand nombre de députés de la Grèce orientale, comme par tous les membres de l'assemblée qui avaient été élevés en Europe.

Ce même parti s'opposa également à Ypsilantis et à ses prétentions dictatoriales, aux hétairistes et à leurs considérations en faveur de la Russie, et aux quelques rares enthousiastes isolés qui voulaient rétablir les anciennes républiques helléniques ou l'ancien empire byzantin; il s'opposa enfin au système oligarchique du parti militaire qui n'avait d'idées arrêtées sur aucun principe de gouvernement futur; qui ne pesait ni le but de l'indépendance dont il parlait, ni les moyens pour l'obtenir, et qui dans la guerre, considérée par lui comme sa mission propre, ne songeait qu'à la vengeance à satisfaire et au butin à ramasser. Pendant les travaux constitutionnels auxquels l'assemblée avait à se livrer, la bonne intention du parti dominant était aussi d'opposer, par des lois, des limites nettement tracées aux empiétements de l'oligarchie exercée par les primats civils, qui formaient le noyau de cette assemblée.

Les orateurs de cette majorité étaient du petit nombre de ces Grecs qui avaient compris l'exhortation contenue

dans l'appel à la liberté si poétique de Rhigas et qui cherchaient à la suivre quand ils disaient : « Représen« tants, nous distinguant par notre amour de la patrie, « érigeons en loi la nécessité de faire régner l'ordre « partout; que la loi soit notre unique guide et qu'un « seul soit le maître de la patrie, car l'anarchie ressem« ble à l'esclavage où les uns dévorent les autres, sem« blables à des bêtes féroces! » Familiers avec les affaires de l'Europe, ces hommes, ralliés autour de Mavrokordatos et de Negris, examinaient prudemment les relations avec l'étranger; en publiant les déclarations solennelles de l'indépendance, ils eurent soin de réveiller, par leurs travaux relatifs à la constitution et à l'organisation du pays, la confiance avec laquelle les autres peuples considéraient l'avenir de la nation grecque.

Au commencement même de ses travaux, immédiatement après avoir fixé l'ordre et la marche des affaires, l'assemblée proclama, le jour de l'an (ancien style) (13 janvier), devant Dieu et devant les hommes, l'indépendance du peuple grec dans quelques mots pleins d'énergie. A la fin de ses séances, lorsque l'assemblée s'ajourna (27 janvier) pour se rendre à la ville de Korinthos qu'on avait choisie pour être le siége du gouvernement, elle publia, d'après l'exemple de l'Amérique du Nord, une justification de l'insurrection. Dans ce document elle essaya de faire ressortir que cette guerre sainte du peuple, bien loin de reposer sur des principes de révolte et de séduction, avait été commencée par les Grecs pour briser l'esclavage que la domination quatre fois séculaire des Osmanlis avait fait peser sur la Grèce, et pour faire participer la patrie aux droits naturels dont jouissaient tous les peuples chrétiens. Les Grecs vou-

laient vivre, y disait-on, sous des lois justes ou périr entièrement, puisque, comme les descendants du glorieux peuple des Hellènes, ils croyaient indigne d'eux-mêmes de continuer encore à vivre dans un esclavage qui convenait plutôt à des bêtes privées de raison qu'à des hommes intelligents.

L'intervalle entre ces deux proclamations était rempli de travaux qui avaient pour but la rédaction de la Constitution. Quant à la forme future du gouvernement, les orateurs les plus influents s'entendaient tous tacitement sur l'introduction du système monarchique, en déterminant l'assemblée à laisser cette question ouverte sans la préjuger et à instituer seulement un gouvernement provisoire. La Constitution, élaborée par un comité, était conçue d'après les principes les plus libéraux du système représentatif (1); les attributs des pouvoirs législatif et exécutif y étaient circonscrits d'une manière très-rigoureuse; ceux du pouvoir exécutif étaient fixés avec une jalousie tout à fait républicaine. En ceci, on manqua malheureusement ce qui aurait dû être le but principal des nouvelles institutions.

Le gouvernement devait être composé de cinq membres dans le choix desquels on eut tous les égards possibles aux différentes parties du pays (2); ce fractionnement du pouvoir et la limitation de sa courte durée à une année seulement étaient de malheureux essais, faits pour

(1) Cf. Orelli, p. 63.

(2) Mavrokordatos pour la Grèce occidentale, président; Ioannis Logothetis de Levadia, vice-président; Ioannis Orlandos d'Hydra; Thanos Kanakaris de Patras, un des plus riches primats de la Morée; Anagnostis Pappayannopoulos (Delyannis) de Karytaina, âme basse dans un corps défiguré.

donner de l'unité et de la force à l'autorité suprême et, par elle, à l'administration et à la direction de la guerre. La composition du gouvernement, quelque bonne que fût l'intention qui y avait présidé, eut d'abord pour conséquence qu'on ne fit pas même une tentative pour abolir les états dans l'État, ces trois sénats locaux de la Grèce orientale, de la Grèce occidentale et du Péloponèse. Le dernier commença aussitôt à s'opposer aux dispositions prises par le gouvernement dans les affaires d'impôts, à empêcher les contributions d'argent d'arriver et à disposer des revenus et du butin de guerre, tandis que le gouvernement central était assailli de demandes que lui adressaient les capitaines, les îles et les troupes à gages (1).

Un vote, acte de vigueur, fut emporté de haute lutte, grâce à l'influence de Mavrokordatos, contre le seul élément étranger au milieu de ces partis en lutte, contre ce fantôme de gouvernement suprême de l'association hétairiste. On scella solennellement la rupture avec l'hétairie, en abolissant sa couleur (noire) et son symbole (le phénix), et en adoptant comme le sceau de la nation l'image de Minerve et le drapeau aux neuf bandes horizontales de couleur bleu clair et blanc. Ypsilantis ne montra qu'un entêtement puéril et impuissant lorsque, partant, à ce moment, à la tête d'un corps de troupes péloponésiennes pour les Thermopyles, il arbora néanmoins, en franchissant l'isthme, le drapeau noir et qu'il continua à s'intituler toujours le représentant du général en chef.

La Porte.

Pendant qu'on se livrait en Grèce à ces travaux d'or-

(1) Germanos, p. 125 et 138.

ganisation, les Turcs à Constantinople étaient entièrement absorbés par les affaires militaires et, contrairement à toutes les coutumes ordinaires, ils avaient déjà au milieu de l'hiver préparé la flotte pour ouvrir la campagne. Cette activité et cette vigueur vont nous être expliquées par l'état des choses dans les cercles influents de la capitale. L'homme qui jouissait de la véritable influence décisive dans l'entourage du sultan était depuis assez longtemps le favori Chalet-Effendi; depuis très-peu de temps seulement un rival, Yakoup-Aga de Kreta, le berber-bachi (barbier du sultan), avait osé se mesurer avec lui. La puissance des grands vizirs, ces *majores domus* des sultans, avait été entièrement effacée par l'autorité impérieuse de Chalet.

Lorsque, peu de temps avant l'époque qui nous occupe, Benderli-Ali-Pacha, l'avant-dernier grand vizir avait seulement fait mine de redemander les anciens droits de sa charge, le favori l'avait fait tomber et exécuter après qu'Ali eut été à peine nommé à cette dignité. Ce qui avait procuré et conservé à Chalet cette influence toute-puissante, c'était son habileté à s'accommoder aux caprices et aux penchants de son maître; quand le moment l'exigeait, il se soumettait à ce que lui dictait la nécessité devant les lois de laquelle la tête opiniâtre du sultan lui-même devait quelquefois se courber.

Quand les circonstances et les intérêts le commandaient, Chalet se mettait du côté de la diplomatie étrangère et disposait son maître à leur politique conciliatrice; mais en général, il flattait l'orgueil du prince dans le sultan et il soutenait le parti fanatique de la guerre. Il ne craignait pas le mécontentement de la Russie quand il savait l'entêtement du padichach engagé, comme dans

les conférences et les négociations avec cette puissance pendant l'année qui venait de s'écouler. Il ne redoutait pas la haine des janissaires et des ulemas, quand son maître croyait le moment favorable pour leur faire sentir son bras. Il ne reculait pas devant les mesures les plus hideuses, quand il s'agissait d'être agréable au grand seigneur par une exaction extraordinaire, comme il en avait donné l'exemple encore tout récemment, en 1819, dans la persécution sanglante des riches Douz-Oglou et de leurs compatriotes arméniens. Quand ces mesures, comme dans le cas que nous venons de citer, excitaient le mécontentement et des troubles parmi les janissaires et leur faisaient prendre une attitude menaçante, Chalet changeait rapidement l'administration et sacrifiait sans scrupule et sans égards les hommes, instruments de ces mesures odieuses, qui ne se permettaient pas de résister imprudemment au favori puissant ou de le contredire. C'était Chalet qui, de cette manière, donnait et ôtait toutes les charges dans l'armée, à la cour et dans l'État et qui, par des raisons personnelles ou politiques, par un esprit d'intrigue ou par des raisons d'État, nommait et éloignait les ministres. Dans les diverses phases des derniers différends avec la Russie, cette versatilité habile du favori avait tout particulièrement trouvé des occasions fréquentes de se montrer.

Au moment où éclata l'insurrection grecque, on avait changé les ministres (18 mars 1821) pour des motifs étrangers à la politique ; Djanib-Effendi, qui avait été jusqu'alors ministre des affaires étrangères, fut nommé kiaya-bey à l'intérieur, tandis que Hamid-Bey fut mis à la place que Djanib venait de quitter et élevé à la dignité de reïs-effendi. Djanib-Effendi était un homme éprouvé

depuis longtemps, intègre et pieux, fidèle, zélé pour le service et un des plus anciens ministres de la Porte, ayant été déjà trois fois, dans des moments difficiles, à la tête des affaires étrangères. Mais il était en même temps un des partisans les plus opiniâtres du vieux parti turc et il favorisait le fanatisme religieux par politique et par instinct, il était l'âme du parti qui voulait la guerre et qui était hostile à la Russie; dans les conférences si longues avec Stroganov, il avait été, dès l'origine, l'adversaire constant de l'ambassadeur russe. Cet homme était indispensable quand il devenait impossible de céder aux exigences de la puissance du Nord; il gênait quand la Porte voulait rester sur un pied d'amitié avec elle. C'est pourquoi Djanib avait été éloigné de son poste de ministre (8 avril), lorsque, au commencement des mouvements dans les Principautés, la Russie prit une attitude bienveillante à l'égard de la Turquie; mais on lui rendit avec la même rapidité son siége au conseil d'État lorsque les relations avec la Russie prirent un aspect plus sombre; puis, comme cet état de choses se développa de plus en plus dans un sens hostile, le parti de Djanib avait repris une influence de plus en plus grande.

Depuis l'éloignement de Stroganov, le favori du sultan avait jugé prudent d'être pour la paix et d'obéir aux conseils et à l'argent de l'Angleterre qui exhortait la Porte à montrer plus de condescendance. C'est pourquoi il y avait eu en automne (commencement d'octobre) un autre changement ministériel; on avait mis à la tête du ministère de l'intérieur Saïda-Achmed-Effendi, homme expérimenté, qui s'était prononcé d'une manière très-décidée pour la douceur et qui auparavant était tombé en disgrâce à cause de son vote contre la proscription d'Ali-Pacha.

Ce changement ministériel était une défaite momentanée de Djanib et de ses partisans, défaite qui allait aussitôt se changer de nouveau en victoire, dès que la nouvelle de la chute de Tripolitsa vint exciter encore la fureur des Turcs et troubla tout à coup la marche jusqu'alors si favorable des négociations au sujet du différend avec la Russie. On destitua le reïs-effendi Hamid-Bey (1er novembre) dont les lettres maladroites, écrites au nom du grand vizir au cabinet de Saint-Pétersbourg, avaient produit de si mauvais résultats en Russie. Ce ministre tomba tout à fait en disgrâce, pour être remplacé dans ses fonctions par Mouhammed-Sadik-Effendi, élève de Djanib ; ce dernier fut en même temps élevé à la dignité de grand juge (*kaziasker*) et peu de temps après à celle de grand maréchal (*tchaouch-bachi*). Sous l'influence exercée par lui comme ministre des conférences, les négociations avec les représentants des grandes puissances, sur lesquelles nous aurons à revenir, furent conduites avec plus de dignité que la Porte n'en a peut-être jamais montré auparavant ni plus tard dans des négociations d'une pareille importance.

A cette attitude dans les relations diplomatiques correspondaient les préparatifs et les armements contre les rebelles quant à l'esprit de vigueur et de résolution énergique qu'on y voyait régner. Ni la rupture imminente avec la Russie, ni la guerre avec la Perse qui venait d'éclater à cette époque, ne pouvait arrêter cette énergie. Depuis la paix de Goulistan, qui avait livré à la Russie la mer Caspienne et les Portes de la Perse et qui avait donné une importance infiniment plus grande à ses rapports politiques et commerciaux avec ce royaume, la Russie avait été représentée auprès de la cour de Perse

par un ministre résident du nom de Mazarovitch. Depuis le commencement des nouvelles complications entre la Russie et la Porte, ce diplomate avait employé toutes ses ressources pour exciter le gouverneur de Kermanchah, Mouhammed-Ali-Mirza, fils aîné de la nombreuse progéniture de Feth-Ali-Schah, à profiter de la faiblesse du pacha turc, son voisin, et à déclarer la guerre à la Turquie (1).

Ce prince était belliqueux, ambitieux et irrité de voir que son frère puîné, Abbas-Mirza, était désigné comme successeur au trône. Les instigations des Russes le trouvèrent donc dans une disposition favorable à leurs desseins et tout porté à s'y prêter. Il s'empara par surprise de la ville de Souleïmanieh sur la frontière, et dirigea deux corps de troupes nombreux sur Erzeroum et sur Bagdad. La division du Nord prit la forteresse de Toprakaleh; la division destinée à marcher contre Bagdad partit pour Karkouk, afin de couper la communication avec Alep; le kiaya du pacha de Bagdad essuya une défaite complète et passa, après la bataille, du côté des Perses. Résister avec les armes n'eût été guère possible pour la Porte dans la position où elle se trouvait à ce moment-là; mais elle n'eut pas beaucoup de difficulté à faire représenter au schah, par l'intermédiaire de lord Strangford, que les destinées de la Perse était trop étroitement liées à la conservation de la Turquie pour qu'il pût se prêter si aveuglément aux intrigues de la Russie.

Sur les exhortations de l'ambassadeur anglais (août), le schah avait ordonné à son fils de s'arrêter; ce fut donc

(1) Rapport du chargé d'affaires anglais Willock adressé à lord Strangford, en date du 19 octobre 1821. MS.

en vain que le chargé d'affaires russe s'efforça (1) de justifier les démarches du prince; qu'il offrit de l'argent pour continuer la guerre ; qu'il fit espérer un prêt d'argent, et qu'il essaya, par tous les moyens, de dénigrer l'Angleterre. Des deux côtés, on n'avait que de trop bonnes raisons pour être disposé à une réconciliation; la Perse était menacée par les Afghans et par le choléra; le divan y vit le doigt de Dieu et ne se préoccupa donc pas beaucoup des complications de ce côté-là : moins encore depuis que la tête d'Ali-Pacha fut arrivée à Stamboul et que ses trésors l'y eurent suivie; c'étaient, dit-on, 3 millions de piastres en pierreries, un demi-million en armes et 10 millions en argent comptant.

Depuis cet événement, Chourchid-Pacha, qui avait hérité de la gloire d'Ali-Pacha, avait eu liberté entière dans ses mouvements contre les Grecs, sur lesquels il avait à venger l'enlèvement de ses trésors et de son harem. Possédant Ianina, il tenait entre ses mains la place la plus forte à l'Ouest; Preveza, fortifiée par Ali, lui assurait ses communications avec la flotte; Arta et Vonitsa lui donnaient la domination dans le golfe d'Ambrakia et le passage assuré vers l'Akarnanie. A l'exception des Souliotes peu nombreux, les Albanais, divisés jusqu'alors par les partis, étaient entièrement à sa disposition. On levait des recrues dans toutes les provinces de la Turquie d'Europe; on préparait dans les ports le départ de la flotte.

Le plan d'opérations, confié aux seules mains de Chourchid, était le suivant : on voulait inonder l'Akarnanie et

(1) Une lettre de Mazarovitch adressée, en date du 29 octobre, au chef des eunuques, était tombée entre les mains de lord Strangford.

l'Étolie par les Albanais et la subjuguer jusqu'à l'entrée du golfe de Korinthos, tandis qu'en même temps une seconde armée plus forte devait traverser la Grèce orientale et franchir l'Isthme pour étouffer l'insurrection dans son foyer même. La flotte, divisée en plusieurs escadres, devait coopérer avec ces armées et paralyser les îles par un coup vigoureux ; débloquer Nauplia qui était serrée de près par les ennemis ; établir une communication avec l'armée de l'Est ; renforcer Patras par des troupes d'Asie, et enfin transporter en Morée l'armée de l'Ouest après qu'elle aurait fini de subjuguer la Grèce continentale (1).

La Porte, aussi bien que la diplomatie européenne, n'avait jusqu'alors regardé la révolution grecque que comme un de ces tourbillons fréquents qui passaient, à l'ordinaire, avec la même rapidité que celle dont le mouvement dans les Principautés venait de donner l'exemple ; dans ces cercles, on semblait la considérer comme près d'être étouffée. Les journaux favorables à la Turquie, l'*Observateur autrichien* et le *Spectateur oriental*, l'organe des négociants francs à Smyrne, prédisaient avec une confiance complète l'anéantissement des rebelles. Les diplomates à Constantinople disaient dans leurs rapports, avec le ton le plus convaincu, « que dorénavant l'issue de la lutte n'était plus douteuse ».

La flotte turque. — Catastrophe de Chios.

Ce ne fut qu'une escadrille, avant-garde de la flotte principale, qui, sous les ordres du kapoudan-bey (vice-amiral), quitta les Dardanelles avant la fin de l'hiver, au

(1) Les campagnes de 1822-24 ont été esquissées en quelques traits rapides et de main de maître par Leake : *Outline of the greek revolution*. London, 1826.

nombre de trente-cinq voiles, et fit son apparition devant Hydra (8 février 1822) dans l'espoir que cette île lui serait livrée par un complot (1). Désappointé dans son attente, le vice-amiral fit ensuite voile pour le Péloponèse; il ravitailla Modon et fit une tentative pour surprendre le Nouveau-Navarin (Neokastron); mais la flotte y fut repoussée par le général würtembergeois Normann et quelques philhellènes. De là elle se rendit (fin de février) à Patras, où elle débarqua quatre mille Turcs d'Anatolie sous Kara-Mehmed-Pacha.

Après de longues querelles entre les capitaines devant Patras et les primats de Karytaina, querelles où l'influence et la puissance de Kolokotronis contre-balançaient l'autorité des Delyannis, le commandement suprême du siége avait été enfin donné à Kolokotronis. On était convenu que chaque parti recruterait des troupes dans son pays, et que les suites armées des différents chefs s'uniraient pour investir Patras, en prenant pour points d'appui leurs positions réciproques. Suivant ce plan, six mille trois cents assiégeants, en troupes séparées, bloquèrent la ville en occupant les différents endroits situés dans un vaste cercle autour de Patras; les Karytainiens sous Plapoutas, les Gastouniotes sous Konstantinos Petmezas, les Tripolitsiotes sous Gennaios Kolokotronis, les Kalavrytiniens sous Zaïmis, etc., tandis que Kolokotronis lui-même se trouvait à Ali-Tselepi.

Les soldats d'Anatolie récemment arrivés ne purent empêcher les Grecs d'investir la ville (mars) dans un cercle de plus en plus étroit, jusqu'à ce que Mehmed, coopérant avec Youssouf-Pacha à Rhion, attaquât

(1) Gordon-Zinkeisen, l. Ier, 397.

(21 mars) les Grecs avec des forces bien supérieures; il les fit sortir de toutes les positions rapprochées de la ville et il enferma la petite troupe de Gennaios et le contingent de Kalavryta dans le couvent de Hierokomion. Avec une ruse et une résolution hardie, qui en firent un coup de maître, le vieux Kolokotronis parvint à sauver les Grecs. En partant avec une poignée de soldats d'un point entièrement perdu et en poussant, comme un second Eberhard le Hutin, du haut de son cheval, le cri : « Les Turcs se sauvent ! » le vieux Kolokotronis réussit à rallier les fuyards et à recommencer la bataille, à délivrer les Grecs cernés et à rejeter les Turcs dans la ville. Sur ces entrefaites, les escadres grecques, fortes de soixante-trois voiles, avaient paru devant Missolonghi (28 février); Miaoulis en avait pris le commandement, et pour la première fois les Grecs avaient, en bataille rangée, attaqué la flotte ennemie près de Patras; ils n'eurent pas de succès immédiat, il est vrai, mais ils inspirèrent une telle frayeur aux Turcs que, dans leur trouble, ces derniers s'enfuirent à la rade de Zante et que, se voyant continuellement guettés par Miaoulis, ils firent ensuite voile pour Alexandrie. La flotte grecque, à son tour, rentra dans ses ports, ne laissant que huit bâtiments sous Miaoulis dans les eaux occidentales de la Grèce.

Pendant son expédition, le kapoudan-bey n'avait pas molesté les îles de la mer Blanche; cette mission était réservée à la flotte principale du terrible kapoudan-pacha Kara-Ali qui ne devait suivre qu'un peu plus tard son avant-garde. A Psara, à Tinos et à Naxos, on se prépara à la défense; le gouvernement de Korinthos, qui craignait le plus pour Hydra et pour Spetsia, et qui

voulait tenir la flotte toujours armée et en état de prendre la mer et de combattre, se servit de tous les moyens pour atteindre ce but; ce fut ainsi qu'il dépensa une partie de la rançon obtenue pour les personnes de haut rang qui étaient tombées entre les mains des Grecs à Tripolitsa, de même que celle qui avait été payée pour le harem de Chourchid.

Afin de prévenir une répétition de l'attaque de l'année dernière contre leur île, attaque qu'ils redoutaient beaucoup, les habitants de Samos eurent la pensée de renouveler de leur côté la tentative de soulever Chios, bien qu'elle eût échoué déjà; ils continuaient à suivre de la sorte l'ancien système horrible, mais efficace, qui consistait à diviser les forces turques à tout moment et en tous lieux par des diversions. L'application de ce système était surtout cruelle dans le cas de Chios, puisqu'on pouvait prévoir avec certitude que les Turcs déploieraient toutes leurs ressources pour déjouer toute attaque contre cette île; de même que Lesbos, elle était trop près de la capitale et des Dardanelles et dominait trop le détroit, ce lien entre l'Europe et l'Asie, pour qu'on eût pu la laisser tomber entre les mains de rebelles. Chios était habitée par cent mille Grecs et seulement par six mille Turcs; le moutchselim et le kadi du chef-lieu n'y résidaient presque que pour la forme; le gouvernement aristocratique et autonome était entièrement indépendant, et même dans les villages célèbres par leur mastic, comme dans les autres communes rurales, les autorités turques n'avaient que peu d'influence.

Une vie facile et molle, l'obéissance aux lois et l'instruction qui y régnaient avaient fait qu'on vantait toujours Chios comme une des îles bienheureuses de la

Grèce, bien que le proverbe en fît passer les habitants pour des gens bornés, puisqu'on disait qu'un Chiote intelligent était aussi rare qu'un cheval vert. On peut donc facilement comprendre que les hétairistes y aient fait peu de prosélytes, et que la flotte grecque n'y ait pas trouvé les mêmes sympathies qu'auprès des habitants plus pauvres de Samos. Depuis l'année précédente, la Porte avait pris quelques mesures de précaution : elle avait désarmé les insulaires; elle avait demandé des otages dans les villages où l'on récoltait le mastic; enfin elle avait envoyé dans cette île des troupes qui, comme auparavant dans les villes sur la côte de l'Asie Mineure, avaient rapidement mis fin au bonheur, à la paix et à la sécurité des habitants; le pressentiment d'un sort tel que celui de Kydonia pesait depuis longtemps sur toutes les âmes.

Néanmoins, au commencement de l'année, il avait semblé que sous le commandement suprême de Vechib-Pacha, l'ordre se rétablirait peu à peu, lorsque, tout d'un coup, la catastrophe fut attirée du dehors par la faute des Grecs eux-mêmes. Un hétairiste chiote, Ioannis Rallis, demeurant à Odessa, avait reçu de Dimitrios Ypsilantis des pleins pouvoirs pour aller à Samos, afin de remettre à l'*archistratége* Logothetis Lykourgos l'ordre de coopérer, avec les Samiens, au soulèvement de Chios. Rallis, cependant, avait dû se convaincre (1) que le moment n'était pas favorable et que les esprits n'étaient pas encore préparés au soulèvement; c'est pourquoi il avait écrit à Ypsilantis (décembre 1821), pour lui demander un délai que le prince lui-même approuva et

(1) Trikoupis, t. II, p. 395.

accorda dans sa réponse (2 janvier 1822). Lykourgos aussi écrivit à Ypsilantis qu'il se ralliait à sa manière de voir, bien que quelques Chiotes l'eussent invité auparavant à se mettre à la tête de cette entreprise pour laquelle il appelait le moment favorable de tous ses vœux.

Quelques-uns de ces Chiotes, désireux de faire éclater la révolte, mais peu nombreux et sans influence, s'adressèrent aussi, à l'insu des demogerontes, au nouveau gouvernement à Korinthos, pour l'exciter à soulever l'île; ils finirent même par réussir à détourner les Samiens d'une razzia qu'ils devaient faire contre Koudjadasi et à les précipiter, sans et contre la volonté du gouvernement, dans l'entreprise de Chios; cependant on les en avait fortement dissuadés, et l'excursion avait été blâmée surtout par les Psariotes, qui devaient la plus grande partie de leur opulence au commerce avec cette île. Si Lykourgos, de sa propre autorité, eût frappé le coup au commencement de l'hiver, il y aurait eu encore quelque espoir de succès; mais à ce moment, où le départ de la flotte était imminent, c'était un crime insensé de vouloir écarter un danger douteux de Samos par la ruine certaine de l'île florissante de Chios : la gloire dont Lykourgos avait jusqu'alors joui dans son île fut complétement ternie par cette étourderie et ses terribles conséquences.

En voyant ces armements des rebelles, la Porte avait fait conduire à Constantinople trois d'entre les notables Chiotes, en demandant en même temps à l'archevêque de l'île d'exhorter ses ouailles à la tranquillité; en outre, dès que les navires de Samos, au nombre de trente-huit, parurent devant Chios (21 mars), le pacha fit transporter à la citadelle tous les otages pris dans l'île. Le lende-

main, deux mille cinq cents hommes débarquèrent sous Lykourgos; ils pénétrèrent dans la ville et pillèrent les magasins et les maisons turques; puis ils arborèrent (23 mars) le drapeau national au moment où les paysans, sans armes, accoururent de leurs villages connus par la fabrication du mastic, pendant que les habitants de la ville s'enfuyaient épouvantés sans se laisser arrêter par le feu de la garnison turque qui occupait la citadelle. Un comité de sept éphores institué aussitôt, envoya demander du secours au gouvernement; mais, au lieu d'expédier rapidement une nombreuse flotte pour achever la révolution et pour armer l'île, ce dernier se contenta d'envoyer quelques canons à Psara, où ils n'arrivèrent que lorsqu'il fut trop tard. Le Sultan fit exécuter à Constantinople soixante Chiotes, et ordonna au kapoudan-pacha de partir pour Chios et de débarquer une armée de soldats d'Asie sous la protection de la flotte. Ce fut là le prélude de Pâques infiniment plus terribles que n'avaient été celles de l'année précédente à Constantinople.

Le grand amiral arriva (11 avril) avec quarante-six vaisseaux et avec sept mille hommes de troupes de débarquement. Incertain sur l'état des choses dans la ville, il la fit bombarder pendant la nuit, tandis que les Turcs de la citadelle faisaient en même temps une sortie contre les Samiens, qui durent abandonner la ville. Déjà ce jour-là les Turcs tirèrent une vengeance éclatante et entière de la chute de Tripolitsa; la magnifique ville de Chios fut incendiée, ses habitants furent massacrés ou réduits à l'esclavage. Cependant le nombre des victimes était encore limité; une grande partie des habitants de la ville avait fui dans l'intérieur des terres; beaucoup

d'entre eux avaient cherché un refuge auprès des consuls, et le massacre n'avait pas encore commencé dans l'intérieur des îles, puisqu'on ne s'occupa qu'à ce moment de débarquer les troupes d'Asie. Mais trois jours après (14 avril) on se mit à l'œuvre dans les campagnes; les Turcs allèrent au couvent de Hagios-Minas, et de là au village de Hagios-Georgios où ils passèrent au fil de l'épée des milliers de pauvres gens sans armes qui s'y étaient réfugiés.

Les Samiens seuls avaient pu résister pendant quelque temps à Hagios-Georgios; puis, abandonnant l'île au terrible sort qu'ils lui avaient préparé, ils s'enfuirent à Psara, où Lykourgos fut menacé pendant quelque temps d'un procès capital. Peut-être dans le dessein de protéger les villages où l'on récoltait le mastic et qui, comme apanage du harem impérial, étaient sous la protection particulière du sultan, le kapoudan-pacha invita les consuls étrangers à proclamer partout qu'une amnistie avait été accordée par suite d'ordres supérieurs. Pleins de confiance, le consul autrichien Stiepowich et Digeon, le remplaçant du consul français, parcoururent (17 avril) les campagnes, des branches d'olivier à la main.

Malheur à ceux qui, dédaignant l'asile protecteur des navires psariotes sur les côtes, se fièrent à cette garantie et rentrèrent chez eux. A peine les Turcs se virent-ils certains de leur proie et à l'abri de tout danger, qu'ils se dispersèrent, comme des bêtes féroces qu'on a lâchées, dans toute l'île, se jetant sur le peuple sans armes, s'attaquant à tous les habitants sans avoir égard à l'âge, ni au sexe, sans distinguer les gens dévoués au sultan des rebelles, et portant, pendant des semaines entières, le meurtre et l'esclavage dans tous les villages. Nulle part

on ne put songer à la résistance, nulle part on ne put trouver un lieu de refuge; les couvents furent ouverts de vive force, profanés et dépouillés de tout ce qui s'y trouvait, comme on en chassait tous les habitants; même les malades dans les hôpitaux furent massacrés. Les caves des maisons, les grottes dans les montagnes furent fouillées; des milliers d'hommes et de femmes furent tués dans l'intérieur de l'île et sur le rivage vis-à vis de Psara, de sorte que la mer fut rougie au loin du sang versé et que les riches plaines étaient infectées de la peste et de l'odeur des cadavres en décomposition. Avec les sabres des soldats rivalisèrent ensuite les haches des bourreaux du terrible kapoudan-pacha qui fit exécuter même les otages innocents. Seuls, les chrétiens catholiques furent épargnés; seuls, les Grecs qui s'étaient réfugiés dans les maisons des consuls furent sauvés; des milliers de ces derniers durent la vie au consul autrichien. On estime à cinq mille seulement le nombre de ceux qui s'étaient sauvés par la fuite, mais à vingt-trois mille le nombre de ceux qui avaient été massacrés; quarante-sept mille Chiotes furent vendus, d'après les registres de la douane. On transporta des cargaisons entières de ces malheureux en Égypte et en Berbérie.

Les fugitifs avaient à subir, pendant et après leur fuite, un autre sort non moins terrible. Les premiers mariniers grecs qui arrivèrent près de Chios poussèrent leur infâme cupidité à un tel point, qu'ils ne voulurent recevoir dans leurs navires que ceux qui pouvaient payer. Même quelques consulats, et en partie ceux qui avaient sauvé la vie à tant de gens, furent accusés par l'opinion d'avoir vendu leur protection aux primats les plus riches

pour de fortes sommes d'argent (1). Le Napolitain Bogliaco fut surtout un de ces trafiquants d'hommes; on le vit plus tard, après la chute de Psara, faisant, au milieu des Turcs, le commerce du butin dans cette île où il trouva une mort violente au milieu de ces infâmes occupations. Ceux qui s'étaient sauvés dans les îles furent réduits à la pauvreté, à la mendicité et à la misère la plus affreuse. Beaucoup de Chiotes, ayant vécu dans une abondance sybaritique, avaient à peine ramassé de quoi couvrir leur nudité et de quoi prolonger leur misérable existence; on voyait des femmes riches, vêtues de guenilles brodées d'or, dans les douleurs de l'enfantement, exposées en plein air à la chaleur du soleil et à l'humidité des nuits. Les étrangers qui virent ces lieux de désolation ne purent jamais oublier (2) l'impression terrible que leur avaient causée l'aspect de cette île ensanglantée, ces insulaires muets d'angoisse et de douleur qui erraient encore sur la plage; ceux qui, à Athènes ou à Argos, virent les Chiotes réfugiés ne perdirent jamais le souvenir des récits déchirants que leur faisaient ces gens heureux de leur délivrance, ou hébétés par leurs malheurs ou respirant la vengeance.

Une nombreuse population avait été frappée d'un châtiment tel que, dans les temps modernes, les éléments aveugles en ont seuls infligé aux hommes; il fut prouvé ainsi, par un exemple tout récent, que, dans les masses du peuple turc, la barbarie la plus ancienne d'une nature à demi bestiale n'était pas encore éteinte. Quand

(1) Cf. Raybaud, t. II, p. 227.
(2) Cf. Jourdain : *Mémoires historiques et militaires*. Paris, 1828, t. III, p. 60.

l'histoire nous offre des spectacles aussi effrayants et aussi émouvants, on ne peut chercher une consolation que dans leurs résultats et dans leur signification au milieu de l'enchaînement général des événements. Ce désastre horrible, cette fureur infâme déchaînée contre une population fidèle, douce, inoffensive et innocente, et cette violation insolente d'une promesse de grâce et de modération publiquement proclamée et garantie, servirent, plus que toute autre chose, à aider l'opinion publique, en Europe, à se prononcer définitivement sur cette lutte terrible de deux peuples en apparence également barbares, lutte dans laquelle les cruautés commises des deux côtés avaient pendant longtemps tenu les âmes consciencieuses dans l'incertitude et dans le doute. On reconnut qu'on n'avait pas seulement affaire à des ennemis de la chrétienté, mais aux ennemis de toute nature humaine et de toute humanité.

Dans le cœur des Grecs, toute pensée d'une réconciliation possible avec leurs ennemis et d'une soumission nouvelle à leur domination dut s'effacer complétement; la résolution de vaincre ou de périr, qui, dans la déclaration de l'assemblée d'Epidavros, pouvait être encore une phrase vide, devint une vérité par la force même des choses. La catastrophe de Chios eut aussi son influence sur la campagne de l'année qui nous occupe, puisqu'elle retint les troupes d'Asie sur les lieux mêmes; en outre, elle engagea aussitôt la flotte turque dans des combats qui l'empêchaient de remplir la première tâche, c'est-à-dire la réduction des trois îles en possession de l'hégémonie; de plus, ces rencontres retardaient la coopération projetée de la flotte avec les mouvements des deux armées de terre, dérangeant ainsi tous les plans

de campagne et trompant toutes les espérances qu'on avait fondées sur ces derniers.

La flotte grecque.

Malgré l'absence complète de ressources et de provisions, de bon vouloir, de concorde et de subordination dans la flotte grecque, le danger, qui s'approcha dès lors d'une manière menaçante des trois îles elles-mêmes, arracha violemment les marins à leur inaction, à leurs désordres et à leurs lenteurs. La flotte se réunit (10 mai) près de Psara, forte de cinquante-six navires et de huit brûlots, et partit de là à la recherche des escadres ennemies. Le vaillant Nikolaos Apostolis conduisait les Psariotes, Androutsos les navires de Spetsia, et Andreas-Vokos Miaoulis ceux d'Hydra; plusieurs officiers de marine étrangers, entre autres Frank-Abney Hastings, homme de mérite, accompagnaient la flotte.

Autant que le permettait l'esprit d'insubordination républicaine des marins, le commandement suprême de toute la flotte avait été confié à Miaoulis. Un amour sincère de la patrie, une grande intégrité, une simplicité de mœurs patriarcale, une patience persévérante, une énergie résolue, une intrépidité et un sang-froid à toute épreuve distinguaient ce marin d'une taille gigantesque, un peu âgé déjà et tourmenté par la goutte, qui occupe le premier rang parmi les hommes les plus purs de cette révolution. Fils d'un négociant d'Eubée, du nom de Dimitrios Vokos, il était né vers 1770, à Hydra (1). A l'âge de sept ans, il voyageait déjà sur mer à bord d'un navire de son père; à l'âge de dix-huit ans, il se

(1) Voir la notice sur sa vie, écrite par son fils Antonios, dans Gordon-Zinkeisen, t. Ier, p. 440.

maria et fut, pendant une maladie de son frère, le patron du navire. Dès que le jeune Miaoulis eut une fois goûté de cet honneur, il ne put résister à la tentation de s'acheter à Smyrne une *saïtta* pour son propre compte ; l'achat de ce vieux navire avarié lui créa des difficultés avec son père ; mais l'habileté dont le fils fit preuve dans la conduite de sa barque réconcilia le vieillard avec lui ; des pirates lui prirent son navire, qu'il réussit cependant à ravoir à force de persévérance.

Après qu'il eut pu se construire un navire plus beau et plus solide à Venise, il le perdit encore ; mais, grâce à son honnêteté, il acquit les moyens nécessaires pour acheter une barque neuve et pour réparer ses pertes. Dans ces temps agités, il se trouva plusieurs fois sur mer en conflit avec des vaisseaux de guerre, mais sa bravoure l'en fit sortir heureusement ; une fois il tomba entre les mains de Nelson, mais les manières franches de Miaoulis lui attirèrent la bienveillance de l'amiral anglais, qui le fit remettre en liberté. La flotte grecque eut donc en lui un chef éprouvé qui, dans sa première expédition de l'année précédente, avait entrepris d'attaquer, en bataille rangée, avec des navires marchands pauvres en canons, la puissante flotte de guerre des Turcs, tandis que Tombazis n'opérait que par la ruse, en brûlant quelques rares navires et en n'osant attaquer avec ses brûlots que des vaisseaux à l'ancre.

Le navarque fit voile (10 mai) pour Tchesmeh et, ne trouvant pas la flotte ennemie, il s'arrêta dans les eaux de Chios pour recueillir les Chiotes poursuivis qui erraient sur le rivage de l'île. De retour à Psara, il y apprit que la flotte turque était revenue à Chios pour y passer tranquillement le ramazan, qui commençait le 22 mai, avant

d'entreprendre l'expédition contre les trois îles. Dans le conseil de guerre des Grecs, on résolut d'attaquer les Turcs. Dix-neuf navires avec trois brûlots entrèrent (30 mai) dans le détroit de Chios et mirent l'alarme dans la flotte ennemie. Quatre bricks attaquèrent le vaisseau amiral de quatre-vingt-quatre canons, mis en danger par un brûlot qui cependant fut allumé trop tôt. Après un combat sans résultats, les Grecs retournèrent à Psara, où ils délibérèrent sur de nouvelles opérations à faire contre le kapoudan-pacha, qui reçut, quelques jours après, de nouveaux renforts de Constantinople et qui en attendait encore d'autres plus grands d'Égypte.

Les Grecs désiraient tenter un coup de main hardi avant l'arrivée de ces renforts : deux brûlots, conduits par l'héroïque Konstantinos Kanaris de Psara, et par Georgios Pipinos d'Hydra, devaient se jeter, pendant une nuit sombre, au milieu de la flotte ennemie. Lorsqu'ils firent une première tentative, ils furent retenus par un calme subit; mais dès que le vent du Nord, favorable à leurs desseins, commença à se lever, les deux bricks-brûlots (18 juin), l'un sous pavillon autrichien et l'autre sous pavillon français, passèrent Karabournou, mettant le cap sur Tchesmeh; vers le coucher du soleil, ils partirent du côté nord du détroit de Chios, ils s'approchèrent des vaisseaux ennemis et se cachèrent le long du littoral asiatique.

Dès que la nuit fut tombée, ils entrèrent dans le détroit où la flotte turque était mouillée. C'était une nuit sombre sans lune. Le mois du jeûne finissait ce soir-là même, et le grand-amiral célébrait le commencement du beïram par une fête nocturne; son vaisseau, de même que celui du vice-amiral, était illuminé et on les reconnaissait de

loin. Sans être aperçus, les brûlots s'approchèrent; leurs chefs s'étaient entourés de trente-deux compagnons volontaires qui avaient célébré la Sainte-Cène et qui avaient fait les préparatifs nécessaires pour se faire sauter en cas de malheur. Dans leur insouciance, les vaisseaux de garde turcs eux-mêmes avaient jeté l'ancre à cause de la fête du beïram.

Les Grecs entrèrent au milieu même de la flotte, en passant si près de quelques vaisseaux que, hélés par les factionnaires, ils durent s'éloigner; mais, vers minuit, ils revinrent et, favorisés par le vent de terre, ils atteignirent, en passant au milieu de la flotte, les deux vaisseaux amiraux. Le capitaine psariote accrocha son brûlot à l'avant du vaisseau amiral qu'il incendia aussitôt; le brûlot hydriote s'accrocha également au vaisseau du vice-amiral (du riala-bey), mais il s'en détacha avant de l'avoir incendié; le brûlot, en flammes et sans direction, fut poussé parmi les vaisseaux turcs, répandant partout l'angoisse et la confusion. Les trente-quatre compagnons s'étaient rapidement jetés dans leurs chaloupes et passèrent, sains et saufs, à travers la flotte ennemie, pour sortir ensuite par l'ouverture méridionale du détroit; des navires grecs postés là dans ce dessein les y recueillirent et les ramenèrent en triomphe à Psara.

Il y avait sur le vaisseau amiral plus de deux mille hommes, entre autres une foule d'officiers de marine, mais malheureusement aussi un certain nombre de chrétiens captifs. De toute cette multitude il n'y eut que quelques personnes qui purent se sauver. Les chaloupes de sauvetage n'osèrent approcher, puisque les canons chauffés par le feu partaient à tout moment; des trois chaloupes du vaisseau, deux sombrèrent parce qu'elles

étaient surchargées; la troisième, dans laquelle le kapoudan-pacha voulut se sauver, fut percée d'un boulet; le mât, dans sa chute, atteignit l'amiral; porté sur le rivage par des nageurs, le kapoudan-pacha blessé expira à l'endroit même où il avait fait exécuter les otages chiotes. Après une heure, le feu atteignit la soute aux poudres du vaisseau amiral, qui sauta. Une confusion indicible régnait à ce moment dans la flotte; la consternation et l'effroi des Turcs étaient tellement irrémédiables que, sans être autrement attaqués, ils retournèrent aussitôt aux Dardanelles.

Malheureusement cet événement devint le signal de nouvelles atrocités commises à Chios. Pleins de fureur, les Turcs se jetèrent sur les villages, siéges de la production du mastic, qu'on avait épargnés jusqu'alors, et y achevèrent l'horrible œuvre de destruction (19 juin) des semaines précédentes, en massacrant ou en vendant les habitants. L'action héroïque des conducteurs des brûlots ne pouvait être mise en relief d'une manière à la fois plus terrible et plus sublime que par le sort affreux de cette île auparavant si florissante, dont la population chrétienne était tombée au mois d'août à dix-huit cents âmes. Le nom de Kanaris, prononcé avec admiration, était dans la bouche de tous, qui y joignaient la malédiction dont ils chargeaient, dans leur horreur, leurs barbares ennemis turcs. Rien autant que sa modestie sans prétentions n'attira cette admiration à ce marin si simple et invulnérable qui jouissait parmi ses compatriotes d'une confiance superstitieuse, et dans la figure duquel les étrangers lisaient l'expression agréable d'une tranquillité sereine à côté d'une résolution virile et même d'un caractère assez farouche. A ce marin droit et franc,

qui ne voulait pas se donner une plus grande importance qu'il n'en avait réellement, il arrivait quelquefois d'être beaucoup plus déconcerté par un échec qu'enorgueilli par un succès; il aimait à attribuer à chacun de ses compagnons le même mérite qu'à lui-même, et les récits par lesquels les étrangers glorifiaient dans le monde ses exploits, lui faisaient presque toujours monter le rouge au front. Reçus à Psara par les cris d'allégresse du peuple, les trente-quatre marins allèrent d'abord tête nue à l'église pour remercier Dieu de leur victoire et de leur salut.

A Constantinople, les impressions causées par tous ces terribles événements étaient bien différentes de celles que, l'année précédente, les nouvelles des victoires et des défaites de Patras et de Tripolitsa avaient produites. Esma, la sœur du grand-seigneur dont l'apanage consistait dans les revenus de Chios, avait fait les représentations les plus énergiques contre les barbaries commises sous Vechib-Pacha, dont la destitution et l'exécution avaient été ordonnées aussitôt. Au sein du gouvernement et du peuple, le fanatisme avait fait place à des sentiments plus humains; les meilleurs parmi les Turcs donnèrent, dans la capitale comme à Smyrne, des preuves de générosité à l'égard des malheureux esclaves chiotes dont la Porte interdit (18 juin) même formellement la vente. Lorsque la nouvelle du désastre de la flotte se répandit, les Turcs à Constantinople comme à Smyrne furent plutôt humiliés qu'excités; ils s'abandonnèrent à une résignation morne dont « il fallait avoir été témoin, « disaient les observateurs étrangers, pour s'en faire « une juste idée ». La mort du kapoudan-pacha lui avait épargné une autre chute; la Porte avait décidé déjà

auparavant de le remplacer par Kara-Mehmed-Pacha, gouverneur de Patras. Pour chercher le nouveau grand-amiral à Patras, la flotte quitta de nouveau l'Hellespont (12 juillet) et se réunit, près de Chios, à la flotte égyptienne commandée par le kapoudana-bey et attendue depuis fort longtemps, pour se rendre ensuite avec elle à Patras.

La Macédoine et l'Olympe.

Le coup qui avait menacé les trois îles avait été détourné; on n'avait pu obtenir ni leur réduction ni la dispersion de leur flotte sur lesquelles on aurait pu fonder les meilleures espérances pour l'exécution des projets de campagne de Chourchid-Pacha. De l'autre côté, les Turcs n'avaient que trop bien réussi, au nord de la Grèce continentale, en Macédoine et en Thessalie, à dégager les derrières de l'armée orientale pendant toute la durée de ses opérations. Dans la Chalkidique, on avait commencé ces préparatifs déjà pendant l'hiver avec vigueur et énergie. Dans ce pays, la lutte entre les Turcs et les Grecs près de l'isthme de Kassandra était restée longtemps en équilibre; Youssouf-Bey, de Saloniki (Salonique), n'avait pas trouvé moyen de soumettre les habitants de Kassandra, de même que ceux-ci n'avaient pu vaincre le général turc (Cf. p. 88).

Alors la Porte avait nommé pacha de Saloniki et envoyé, comme commandant en chef de la Macédoine et de la Thessalie contre les révoltés, Abdoulaboud-Pacha, renégat géorgien, homme capable et énergique qui, après avoir été élevé par Djezzar-Pacha de Saint-Jean-d'Acre, avait fait son éducation militaire dans la lutte contre les Français. Arrivé à Saloniki, il avait appelé aux armes tous les musulmans âgés de seize à soixante ans, et il

avait adressé une proclamation aux rebelles pour leur demander de se soumettre et de renoncer à leurs rêves au sujet du rétablissement de l'ancien empire byzantin. Lorsqu'il s'approcha de Kassandra, les indigènes et les Olympiens venus à leur secours y avaient été réduits, par la misère et par les discordes, au nombre de six cents hommes. Le pacha n'eut donc pas de peine à pénétrer, par une partie abandonnée du mur, dans la presqu'île (11 novembre 1821). Les Turcs y avaient dès lors prélude à la tragédie de Chios, qui fut jouée bien des mois plus tard : on dit que dix mille hommes et femmes, pour la plupart des gens paisibles et tranquilles, furent massacrés ou vendus comme esclaves, atrocité qui, déjà avant la ruine de Chios, avait commencé à exciter à un haut degré l'exaspération de l'Europe contre les Turcs.

L'esprit de révolte avait été brisé dans tout le Nord par ces premières victoires d'Abdoulaboud et par l'usage cruel qu'il en avait fait. Dès que le pacha se tourna ensuite contre Akte, contre les couvents fortifiés et contre les jeunes moines armés de la Montagne-Sainte, la minorité, qui avait été résolue à résister à l'attaque des Turcs, dut s'embarquer avec Emmanuel Pappas (Cf. p. 87); ceux qui restèrent furent obligés d'acheter leur grâce (27 décembre) avec la somme de deux millions et demi, et de recevoir une garnison turque qui, pendant neuf ans, laissa aux Agiorites le temps de se repentir de leur lâcheté qui leur avait fait préférer la soumission à la résistance. Abdoulaboud fit un pas de plus et demanda des otages à la ville de Naoussa, entre autres le fils de l'archonte Zaphirakis, cet homme dévoué à la Porte qui, peu de temps auparavant, en assassinant l'hétairiste

Ypatros, avait pourtant donné un gage de ses bons sentiments. D'après les expériences qu'il avait sous les yeux, Zaphirakis crut qu'il était plus sûr de combattre le pacha que de se rendre à ses hordes bestiales; il s'unit donc aux capitaines Gatsos de Vodina et Karatasos de Verria (Berrhoïa), et les attira avec leurs suites armées à la ville de Naoussa, qui, par sa population nombreuse, par ses fortifications et ses ressources, était un point central tout naturel pour la révolte.

A cette insurrection se liaient des soulèvements qui éclatèrent au même moment dans les districts de l'Olympe. On tomba d'accord, avec l'Olympien Diamantis, d'occuper par des opérations communes les trois points qui permettaient seuls l'accès de ce territoire sur le golfe Thermaïque (de Saloniki), depuis l'Axios (Vardar) jusqu'au Peneus (Salampria), à savoir le pont du Vardar, la vallée de Tempe et les défilés de Kastoria, afin de couper les communications entre les Turcs de la Macédoine et ceux de la Thessalie. Pour réaliser ce projet, les Olympiens s'étaient adressés à Ypsilantis, en lui demandant des secours et un chef qu'ils pourraient mettre à la tête de cette entreprise. Le prince leur avait envoyé un Grec de Bessarabie, mais d'une famille originaire de Naxos, du nom de Gregorios Sallas, soldat capable, mais homme débauché. Après être partie de Nauplia, Sallas avait parcouru pendant quatre mois la mer Egée; il était allé à Naxos pour s'y montrer dans sa nouvelle splendeur à toute sa parenté, puis à Mykonos, où il avait une amourette, de sorte que la plupart de ses compagnons l'abandonnèrent indignés et qu'il arriva enfin (3 avril 1822) seul avec le Polonais Leczinsky et quelques autres à Elevthero-chori.

Ce retard et le faible secours qu'il leur apporta durent étouffer tout le zèle des habitants. Deux cents hommes à peine s'assemblèrent autour de lui, et leurs chefs étaient en outre divisés par la discorde. On avait négligé le moment opportun pour occuper les défilés de Saloniki : Chourchid-Pacha avait pu envoyer sans obstacle, par la vallée de Tempe et par la Piërie, des renforts à Abdoulaboud pour qu'il s'en servît contre les Macédoniens; ce dernier aussi n'avait pas trouvé de difficulté à envoyer aux Turcs de Kolindro des renforts contre les Hellènes commandés par Sallas. Par suite de ces secours mutuels, les Turcs purent frapper leurs coups destructeurs dans les deux localités presque au même moment. Les Grecs sous Sallas, qui avaient pénétré dans l'intérieur du pays jusqu'à Kastania, y furent battus (10 avril), rejetés jusqu'à Milias, près de l'ancien Dion en Piërie, puis refoulés encore de là (14 avril) dans les montagnes où ils se dispersèrent. Sallas arriva avec Leczinski tout en guenilles et après des souffrances indicibles en Hellade et à Korinthos : les indigènes erraient partout dans les montagnes pour y chercher leurs parents; Diamantis, avec une partie de ses fidèles, avec sa femme et ses enfants, se jeta dans une forêt épaisse au-dessous de Milias, où les mères étouffèrent leurs petits enfants pour que leurs cris ne révélassent pas leur retraite à ceux qui les poursuivaient.

Un destin plus terrible encore accabla la Macédoine. Les Grecs, à Naoussa, avaient tué les quelques Turcs qui se trouvaient dans la ville; puis ils étaient allés dans les campagnes pour y soulever les communes, et ils avaient incendié les villages chrétiens qui ne se prêtèrent pas à leurs desseins, et même la ville de Verria. Abdoulaboud

se trouvait dès lors à la tête de quinze mille hommes dans le voisinage de cette ville; il s'avança avec ses troupes sur Naoussa, la prit d'assaut après qu'elle eut refusé de se rendre et y mit le feu (23 avril). Les trois chefs principaux furent dispersés : Zaphirakis tomba, avec quelques compagnons, dans les marais de Verria; Karatasos et Gatsos se frayèrent un chemin de la Macédoine vers l'Hellade, qui était à ce moment libre.

Des atrocités abominables marquèrent les traces des vainqueurs. Cent vingt communes furent livrées aux flammes; cinq mille hommes furent tués ou vendus à Naoussa, et autant à Palaiopyrgo; beaucoup d'entre eux furent torturés sans pitié; les femmes furent brûlées; les femmes enceintes furent martyrisées, les enfants furent égorgés sous les yeux de leurs parents, et les nourrissons furent pendus, de telle sorte que beaucoup de femmes se précipitèrent avec leurs enfants dans le marais (*l'Eau noire*), près du port de Palaiopyrgo, pour échapper à l'infamie et à la torture. Un grand nombre de juifs et même des chrétiens, altérés de sang, suivirent l'armée turque pour avoir leur part dans ces transports de fureur. Les femmes des trois chefs avaient été faites prisonnières; celle de Gatsos abjura sa foi par crainte des tortures qui attendaient ces malheureuses; les deux autres furent torturées dans la maison du terrible vizir jusqu'à ce qu'elles mourussent.

La Grèce orientale. Odysseus.

Comme nous venons de le voir, les Turcs, avec une grande activité, avaient complétement débarrassé d'insurgés les pays sur les derrières de l'armée de l'Est que Chourchid-Pacha formait peu à peu en Thessalie et dont il assurait l'approvisionnement. Pendant ce temps, les

Grecs eux-mêmes, par leur manque d'unité et d'union, semblaient avoir pour dessein d'enlever du chemin des Turcs tous les obstacles qu'ils pourraient rencontrer sur leurs flancs en Eubée et devant eux dans la Grèce orientale. Dans la grande crise de la campagne de cette année, les primats civils, au sein du gouvernement central, comme dans les sénats locaux des provinces, étaient dominés par un sentiment de jalousie; ils n'osèrent pas encore faire ce qu'ils n'avaient osé faire auparavant, ce qui pourtant aurait été indispensable pour le succès des projets militaires et ce que dès ce moment, comme plus tard, la nécessité impérieuse indiqua comme mesure de plus en plus urgente : ils n'osèrent accorder au plus capable des chefs militaires des pouvoirs étendus et une grande liberté pour agir suivant son jugement.

Pensant à l'égoïsme grossier de ces vaillants soldats, leurs adversaires naturels et les ennemis implacables de tous les hommes de cabinet et des diplomates, les primats civils semblaient considérer comme une pure impossibilité de leur inspirer un dévouement volontaire pour le bien public et pour le gouvernement central. Ils croyaient qu'il était impossible d'opposer des barrières naturelles à leur désir continuel qui les poussait à empiéter là où ils n'en avaient pas le droit, pas même en donnant une sphère d'action aussi vaste que possible à leur ambition légitime.

Dans le Péloponèse, c'était Kolokotronis qui aurait eu le plus de titres à une position aussi privilégiée, comme dans la Grèce orientale c'était Odyssevs. Fils du célèbre klephte Androutsos (Cf. t. XI, p. 173) de Lokris et d'une mère albanaise de Preveza; ayant perdu son père à l'âge de douze ans et ayant été élevé à la cour d'Ali-Pacha,

Odyssevs, par sa naissance et par son éducation, était à moitié Albanais, à moitié Grec; il semblait avoir reçu une part plus large des vices nationaux qui caractérisent les deux races, c'est-à-dire la perfidie et le désir de vengeance de l'une, et la fausseté et l'astuce de l'autre, que de leurs vertus et de leurs qualités distinguées. D'un naturel inquiet, violent et intraitable, il avait acquis, par sa mauvaise éducation à Ianina, tous les défauts et tous les vices turcs; il s'était habitué à la débauche et à la cruauté, à la cupidité et à la poursuite effrénée de la fortune, à l'incrédulité et au libertinage en fait de religion. Les chansons satiriques des Grecs flagellaient, déjà à l'époque même de sa plus grande gloire, ces qualités d'Odyssevs et mettaient, sous ce rapport, son lieutenant Gouras audessus de lui : mais il faut avouer que ces qualités lui donnaient une supériorité prononcée sur tous ceux qui l'entouraient.

Celui qui, dans la lourde atmosphère de la superstition grecque et turque, devient par lui-même un esprit fort, trouvera les autres par cela même disposés à lui supposer une intelligence supérieure : tous les étrangers remarquaient avec plaisir le bon sens d'Odyssevs, sa perspicacité, son désir de savoir et de s'instruire; mais la ruse, avec laquelle il savait tromper Francs et Orientaux, et sa dissimulation, grâce à laquelle, malgré la méfiance même qu'il inspirait, il savait se draper des dehors vertueux d'un honnête homme, étaient achevées dans leur genre. A ces dons de l'intelligence, Odyssevs joignait de grands avantages extérieurs; il avait les traits réguliers, la taille belle; il était, comme l'Ulysse (Odysseus) d'Homère dont il portait le nom, un coureur agile et leste; ses manières avaient quelque chose d'altier et d'imposant,

de même que tout son extérieur et tous ses mouvements portaient l'empreinte de la force. C'est pour cela qu'Ali-Pacha l'avait distingué de bonne heure; il lui avait donné une femme richement dotée de Kalavryta, et il l'avait nommé chef des Armatoles à Levadia et à Talantion, de sorte qu'il devint un objet de l'envie des fils d'Ali eux-mêmes.

Au commencement de la guerre contre Ali, le peuple de ces éparchies s'était soulevé contre l'autorité d'Odyssevs et avait choisi pour son chef le vaillant Diakos; Odyssevs, chassé du pays, avait dû battre en retraite jusqu'à Ianina, d'où il s'était rendu en Ithaque (Theaki) (1). Lorsque ensuite la révolution avait éclaté, il était retourné dans les montagnes et avait fait, après la mort de Diakos, son apparition sur le théâtre de la guerre où, par son audace et sa vaillance, il se fit bientôt estimer des Grecs et redouter des Turcs qui l'appelaient Giaour-Pacha. Son nom seul éblouissait au loin les imaginations. Lorsqu'il apprit cela, on remarqua qu'Odyssevs commençait à avoir quelque soin de sa réputation et que, par égard pour la conservation de cette bonne renommée, il maîtrisait même en face de ses ennemis la soif de vengeance, qui était un des traits les plus saillants de son caractère. Il peut être difficile de dire si l'on aurait pu prendre un pareil homme par les meilleurs côtés de sa nature pour l'amener à servir, dans un sens plus large, la cause de la patrie, qui n'était à ses yeux, comme aux yeux de tous les hommes de sa trempe, qu'un prétexte pour servir ses propres intérêts. La diplomatie autri-

(1) Ces détails ont été empruntés à Raybaud, un des philhellènes les plus instruits et les plus indépendants.

chienne le considérait comme l'homme « le plus accessible, » s'il s'était agi de négocier avec les insurgés la cessation des hostilités.

Tous ces capitaines se regardaient comme les successeurs naturels de leurs anciens maîtres qu'ils venaient de chasser; ils ne voulaient être gouvernés ni par le gouvernement, ni par la Constitution, ni par les lois; bien qu'ils concédassent la nécessité d'une direction suprême et centrale, ils voulaient être leurs propres maîtres souverains, du moins dans leurs districts particuliers. Cette ambition inspira à Odyssevs peut-être plus de projets et des desseins plus dangereux qu'à la plupart des Grecs qui étaient dans la même position que lui. Il y avait, du reste, parmi ces projets, plusieurs qui pouvaient parfaitement bien avoir pour but aussi le bien public. Vers l'époque où l'invasion des Turcs était imminente, il paraissait nourrir la pensée de fonder pour lui-même une position ou un pouvoir indépendant en Eubée, tout en poursuivant le projet qui consistait à s'emparer de la direction suprême des affaires dans la Grèce orientale. L'aréopage et le gouvernement central auraient dû essayer de tirer profit du juste instinct qui faisait agir Odyssevs, plutôt que de se brouiller, par des querelles jalouses, avec un homme qui, au bout du compte, leur était indispensable.

Au commencement de l'année, Neophytos, l'intrépide évêque de Karystos, avait essayé d'exciter les habitants des contrées de l'Eubée autour de Karystos à faire une seconde tentative contre cette ville, surveillée par Omer-Bey qui était toujours prêt à repousser les attaques. Les chefs des communes, assemblés à Aliveri, choisirent, comme chef de leur entreprise contre Karystos, Élias

Mavromichalis, que le gouvernement avait nommé commandant à Athènes. Dès qu'il se fut uni aux Eubéens (mi-janvier 1822), Odyssevs annonça aussi à Neophytos qu'il se joindrait à lui avec deux mille hommes. Élias partit (23 janvier) de Mesochori pour Styra où il enferma les Turcs dans leur ville. Mais Omer-Bey arriva de Karystos pour les dégager et battit un corps de troupes envoyé contre lui; aussitôt les assiégeants de Styra s'enfuirent. Élias essaya en vain d'arrêter les fuyards; cerné avec sept hommes seulement dans un moulin à vent sur le sommet d'une colline, il voulut se frayer un chemin, l'épée à la main; mais deux d'entre eux s'échappèrent seuls; le vaillant fils du bey maïnote tomba la première victime de sa famille.

Néanmoins les chefs d'Aliveri se sentirent encouragés à une seconde attaque contre Karystos, lorsqu'à ce moment Odyssevs arriva avec trois cents hommes. Il prit position près de Plakota où il coupa l'eau dont s'approvisionnait la ville de Karystos. Mais une sortie des Turcs dispersa encore ces assiégeants, et Odyssevs s'enfuit à Melisso et à Styra en réunissant les siens à Vrysakia; le corps de troupes qui campait là subit, immédiatement après, un grave échec à Kastella où le vaillant Angelis perdit la vie. Odyssevs lui-même passa seul sur le continent, ne rendant compte à personne de sa fuite singulière dans laquelle on crut déjà voir une trahison. Mais c'était en réalité l'aréopage de la Grèce orientale qui l'avait rappelé (fin de février) pour des affaires qui ne permettaient pas à cet homme ambitieux d'hésiter un moment à écouter leur rappel.

La tournure fâcheuse que prenaient les affaires en Eubée avait déterminé cette autorité, habituée à se trans-

porter, un peu comme des nomades, d'un endroit à l'autre dans les éparchies, à s'établir à Lithada, en Eubée, pour faire les préparatifs d'une campagne sur la côte opposée en Magnesie, et pour encourager ainsi en même temps les Eubéens, les Olympiens et les Macédoniens. Las de garder sa position dans laquelle il se trouvait relégué dans le Péloponèse, Ypsilantis avait passé l'Isthme; bien qu'en déployant sa bannière hétairiste, le prince eût, dès le commencement, indisposé l'aréopage contre lui, le gouvernement central avait néanmoins réussi à rétablir la paix et la concorde entre Ypsilantis et les membres de l'aréopage. Les chefs grecs, réunis en grand conseil de guerre sous la présidence du prince, résolurent (commencement d'avril) donc à Pralos, sur la frontière dorienne, de faire transporter l'armée hellénique de l'Est, forte de sept mille hommes, à grands frais d'armements et de transport, au golfe Maliaque pour y faire trois mouvements combinés contre Zitouni, Patratsik et Kompotadès. Le premier des trois corps débarqua (mi-avril) et campa sous les ordres d'Odyssevs à Hagia-Marina, où il commença à se battre avec les Turcs de Zitouni en attendant les entreprises contre les deux autres endroits. Mais l'exécution en fut retardée d'abord par un délai de Mitsos Kontoyannis; puis, lorsque Nakos Panourgias exécuta (14 avril) seul son expédition contre Patratsik, on se battit pendant six jours dans cette ville en flammes, mais sans arriver à un résultat, même après que Kontoyannis aussi fut venu avec ses troupes.

Pendant ce temps, la position des Grecs à Hagia-Marina aussi était devenue telle, qu'on ne pouvait plus la tenir, dès que les Turcs avaient pris près d'Avlaki une position plus élevée d'où ils attaquaient les Grecs à coups

de canon. Une attaque nocturne, qui seule aurait eu encore quelques chances de succès, fut abandonnée au moment où on allait l'exécuter, puisque Odyssevs, prévoyant une défaite, en avait dissuadé les Grecs. Tous les chefs décidèrent donc qu'on se retirerait sur les navires; mais il y avait à bord de ces vaisseaux deux membres de l'aréopage, dont l'un était Drosos Mansolas, qui avait un intérêt particulier dans cette expédition. entreprise pour encourager ses compatriotes en Thessalie; tous les deux s'opposèrent de la manière la plus violente à la décision des capitaines, décision qui devait nécessairement détruire les dernières espérances des Macédoniens, des Olympiens et des Eubéens.

La discussion s'échauffait et menaçait de prendre une tournure fâcheuse, lorsque Odyssevs laissa échapper dans sa réplique des expressions inconvenantes; une explosion d'indignation éclata dans tout l'équipage, qui l'appela un traître; à ce moment, on entendit tout à coup du côté de la terre des coups de fusil; aussitôt tous s'unirent pour courir au secours des frères attaqués. Les Grecs repoussèrent une troupe de Turcs à la tête de laquelle tomba un cavalier brillamment armé, le général de l'armée turque lui-même, comme on l'apprit plus tard. Après ce combat, les aréopagites eurent des motifs pour écouter, malgré leur opposition antérieure, les représentations d'Odyssevs et pour embarquer à la tombée de la nuit l'armée à Hagia-Marina. Néanmoins, ils conçurent une aversion profonde pour lui et pour Ypsilantis dont Odyssevs, dans des vues intéressées, avait embrassé la cause, comme Kolokotronis l'avait fait auparavant dans le Péloponèse.

Ces deux hommes restèrent à Dadi (l'ancienne Amphi-

kleïa) où ils formèrent des intrigues; dans l'intention méchante d'exaspérer l'armée contre l'aréopage, Odyssevs envoya de là sa démission (28 avril). L'aréopage l'accepta, oubliant l'importance d'un homme tel qu'Odyssevs à un moment aussi périlleux, homme qui avait fourni des preuves de l'habileté avec laquelle il savait faire des montagnes de l'Est un boulevard pour les contrées libres situées au Sud. En même temps, le gouvernement de la Grèce orientale demanda au gouvernement central de remplacer Odyssevs par Christos Ballaskas, Souliote, qui avait fait son éducation militaire au service des Anglais, et de rappeler Ypsilantis.

Le gouvernement prit une mesure intermédiaire en envoyant, pour faire la paix, Ballaskas avec l'ancien serviteur d'Ali-Pacha, Alexios Noutsos, ancien ami d'Odyssevs auquel il avait même sauvé la vie. Ces deux hommes paraissaient réussir dans leur tâche. Mais le gouvernement se laissa tromper sur les dispositions de l'armée par une adresse émanant d'adversaires d'Odyssevs et d'Ypsilantis, et il renvoya (26 mai) encore une fois les deux délégués dans l'Hellade avec la mission secrète de rappeler Ypsilantis et de mander Odyssevs devant le gouvernement. Le rusé chef eut connaissance très-complète de tout cela. Il crut qu'on en voulait à sa vie; l'école d'Ianina lui avait appris à considérer comme la politique la plus naturelle celle qui se débarrasse de ses ennemis suspects. Le corps principal de l'armée grecque de l'Est était à cette époque encore dans le voisinage de Patratsik; la troupe d'Odyssevs était à Drakospilia, près des Thermopyles.

Au lieu d'aller d'abord au corps principal de l'armée et de prendre de là une escorte pour se faire conduire à

Drakospilia, les deux délégués se laissèrent persuader que cette précaution était inutile. A Dadi, ils rencontrèrent Odyssevs; pour l'éviter, ils se tournèrent vers Drakospilia; mais Odyssevs les poursuivit avec ses quelques compagnons qui l'entouraient; il les fit attaquer, du côté opposé, par son régiment à Drakospilia et les força à se rendre après qu'ils se furent réfugiés dans l'église. Puis il fit lire leurs dépêches devant ses gens qu'il excita par des discours habiles, en disant que Noutsos leur avait été envoyé comme roi et Ballaskas comme général en chef; tout cela lui importait peu, ajouta-t-il, puisqu'il allait se retirer en Ithaque et s'y livrer aux joies tranquilles de la famille; les soldats pourraient juger eux-mêmes s'il était bon, après avoir secoué le joug des Turcs, d'en reprendre un autre. « Qui voulez-vous de moi ou d'eux? — « demanda-t-il enfin à ses auditeurs excités. — C'est toi « que nous voulons! — Punissez alors vos ennemis et « les miens! » En prononçant ces paroles, Odyssevs partit en abandonnant les deux malheureux à ses soldats qui les assassinèrent (6 juin).

L'aréopage insista dès lors avec plus de force auprès du gouvernement, pour qu'il fît arrêter Odyssevs et qu'il fît séparer Nikitas et Gouras d'avec lui. Le gouvernement mit aussitôt à prix la tête d'Odyssevs (15 juin). Mais personne n'osa se lever contre cet homme redouté de tous qui, couvant la vengeance, se retira au Parnès. L'opinion publique était avec le proscrit. Gouras préféra refuser le commandement à Levadia, plutôt que de se séparer de lui; tous les hommes de guerre partageaient ce sentiment avec lui contre l'aréopage et contre le gouvernement.

Ces événements exerçaient une influence tellement

décourageante sur l'armée principale à Patratsik qu'elle se débanda entièrement. L'assemblée législative comprit quelles fautes impardonnables avaient été commises. Elle demanda la grâce d'Odyssevs au gouvernement (6 juillet) qui ordonna à l'aréopage de ne pas exécuter ce qui avait été décidé ! Cette manière d'agir contribua seulement à augmenter encore l'ambition de ce chef, par le dédain complet que lui inspiraient les deux autorités gouvernementales, et à l'exciter encore davantage à faire ouvertement tous ses efforts pour obtenir le pouvoir suprême dans la Grèce orientale et pour faire dissoudre l'aréopage.

L'expédition de Dramali dans le Péloponèse.

Tel était l'état des choses dans la Grèce orientale au moment même où l'orage, auquel on s'était attendu depuis longtemps, arriva de la Thessalie. Vers le milieu de l'année, et à l'époque où les escadres égyptiennes avaient augmenté la flotte turque de manière à lui donner une force imposante, Chourchid-Pacha avait terminé ses grands préparatifs pour l'armée orientale dont le nombre était singulièrement exagéré par les bruits qu'on répandait à cet égard, afin d'intimider les ennemis. Le pacha avait trente mille hommes, dont six mille cavaliers (1), et beaucoup d'artillerie; ses fantassins étaient, pour la plupart, des Albanais. Par une disposition particulière de la Porte elle-même, et sans que le seraskier y eût été pour quelque chose, cette armée avait été placée sous les ordres de Mahmoud, pacha de Drama (Dramali), homme distingué par son origine et par l'au-

(1) Leake (p. 87) donne ce chiffre d'après les communications d'un médecin particulier de Chourchid-Pacha qui vit cette armée franchir le Sperchios.

torité dont il jouissait, le même que nous avons déjà fait connaître comme le vainqueur de la Magnesie (Cf. p. 86). Il avait été nommé en même temps valessi de la Morée ; il avait donc un intérêt tout personnel à conquérir sa province *in partibus*. Toute une série de derebeys de Thrace, de pachas notables, tels que l'ancien grand-vizir Topalali-Pacha, l'ancien ministre de l'intérieur Erib-Achmed-Pacha, Hassan-Pacha, Ali-Pacha d'Argos, qui était destiné aux fonctions de commandant de Nauplia, se trouvaient placés sous ses ordres.

Sans avoir vu un seul ennemi, l'armée franchit le Sperchios (11 juillet). Les Grecs ne défendirent ni les Thermopyles, ni les défilés du Kallidromos et du Knemis où Odyssevs avait combattu avec tant de succès l'année précédente ; les troupes que le vaillant défenseur du défilé avait actuellement autour de lui étaient en trop petit nombre et trop peu exercées dans les armes, pour qu'on eût pu seulement songer à la résistance. L'armée des Turcs passa (13 juillet) par la vallée ouverte du Kephissos et arriva à Thebai. De toute la Boiotia les habitants s'enfuirent dans les montagnes. Les aréopagites se retirèrent à Xirochori, en Eubée. On envoya douze cents Turcs à Chalkis ; à leur approche, le camp grec à Vrysakia fut levé momentanément ; mais peu de temps après, les Olympiens qui s'y réfugièrent sous Diamantis, occupèrent de nouveau cette position et s'y maintinrent.

Les forces turques arrivèrent un peu trop tard dans l'Attique pour sauver l'Akropolis. Peu de temps auparavant (21 juin), la disette d'eau et les épidémies avaient forcé cette citadelle, bloquée (1) depuis six mois sous la

(1) Cf. Voutier, p. 230 sq.

direction d'un Français du nom de Voutier, à se rendre après que les défenseurs eurent pris toutes les mesures de précaution possibles et sous toutes les garanties données par les consuls, les aréopagites et les membres du gouvernement. Malheureusement, l'arrivée des vaisseaux destinés à transporter la garnison avait été retardée jusqu'au moment de l'arrivée de l'armée turque ; l'approche de ces soldats inspira aux vainqueurs grecs une peur et une fureur telles, qu'oubliant la foi jurée, ils tombèrent sur les assiégés, sortis de l'Akropolis au nombre de onze cent soixante personnes de tout âge et de tout sexe, et qu'ils massacrèrent tous ceux qui ne purent atteindre l'asile offert par Fauvel et Gropius, ces nobles consuls de France et d'Autriche.

Après cet exploit infâme, tous les habitants de la ville et des campagnes s'enfuirent avec leurs femmes et leurs enfants dans l'île de Salamis pour échapper aux Turcs; l'Akropolis seule resta occupée par un petit nombre de capitaines avec leurs suites. S'avançant vers l'Isthme, Dramali trouva sans défenseurs les deux parapets qui séparent la Boiotia de l'Isthme. Ni les chaînes des montagnes du Kithairon, ni celles du Parnès, ni les grandes Dervennes entre l'Isthme et la plaine de Megara (les monts Onéens et Géraniens des anciens) ne furent défendues.

Le gouvernement, qui s'était retiré à temps de Korinthos à Argos, avait perdu la tête, au sens propre et au sens figuré. Mavrokordatos était absent ; il se trouvait à l'Ouest de la Grèce. Les autres membres n'étaient pas à la hauteur du moment. A la première nouvelle de l'approche de Dramali, et dans un accès d'énergie, ils avaient résolu de lever le siége de Patras et de jeter toutes les

troupes du Péloponèse dans l'Hellade; ils avaient donné aux capitaines devant Patras l'ordre sévère de marcher, en menaçant de la confiscation d'un tiers de leur fortune ceux qui désobéiraient. De cette manière, les représentations mêmes de Kolokotronis furent vaines, lorsqu'il démontra la folie qu'il y avait à lever le siége de cette ville réduite par la famine au moment où elle allait se rendre; rien ne put retenir les chefs qui avaient reçu l'ordre de partir. A ce moment, le commandant en chef, à qui la fortune ne devait pas sourire devant Patras et qui se voyait abandonné par ses frères d'armes, songeait à employer toutes ses forces pour combattre Dramali dans les Dervennes; mais il reçut du ministre de la guerre l'ordre de rester devant Patras, puisque le gouvernement regrettait beaucoup la cessation du siége et que les Dervennes étaient suffisamment protégées (1).

En effet, lorsque Dramali s'était avancé jusqu'à Thebai, le gouvernement avait ordonné à Anagnostis, à Rhigas Palamidis et à d'autres de se rendre avec des troupes nombreuses dans les Dervennes; mais nulle part les chefs n'avaient pu les faire tenir devant l'ennemi. Les essais les plus énergiques, faits par quelques vaillants capitaines pour maintenir leurs soldats dans les défilés, avaient été vains. Tous étaient frappés d'une frayeur qui les paralysait. Tous se débandèrent dans une fuite désordonnée et désespérée. Partout où ils parvenaient, les fuyards, en doublant le nombre des ennemis, parlaient de défaites là où il n'y avait pas eu de bataille, et jetaient ainsi la confusion et le désespoir dans la population jusqu'à Argos et à Tripolitsa. Rhigas Palamidis avait

(1) Cf. Kolokotronis, p. 100, 101.

abandonné son poste avec les siens, sans tirer un coup de fusil; cependant il raconta partout qu'il avait cédé à une troupe supérieure en nombre, à soixante mille Turcs.

Sans trouver d'obstacles, l'armée turque se répandit dans la plaine de Korinthos. Elle trouva cette ville peuplée de hiboux, solitaire et mélancolique, désertée par tous ses habitants; elle trouva désertée même la citadelle gigantesque qu'on ne peut comparer à aucune autre forteresse située sur une montagne. En effet, de la hauteur de dix-huit cents pieds ce rocher d'Akrokorinthos, forteresse imprenable et bien pourvue d'eau, projette son ombre sur deux mers et domine huit des États les plus célèbres de l'ancienne Grèce. Le commandant, prêtre du nom d'Achillevs Theodoridis, qui aurait pu y faire, avec une poignée de soldats, la diversion la plus forte contre les Turcs, fut assez barbare et assez lâche pour faire égorger d'abord les Turcs prisonniers et parmi eux Kiamil-Bey, torturés depuis si longtemps, et pour abandonner ensuite la place forte. Mais il fut frappé d'une condamnation tellement sévère, prononcée contre lui par la voix populaire, que, saisi de honte et de désespoir, il se brûla plus tard la cervelle.

D'abord, Dramali n'osa pas croire à sa bonne fortune; il y soupçonna une ruse de guerre; mais une fois rassuré et certain (17 juillet) de la possession de la forteresse, il semblait avoir une confiance aveugle dans son étoile. Youssouf-Pacha vint de Patras renforcer encore son armée. Dans le conseil de guerre, ce dernier et Ali-Pacha d'Argos, qui connaissaient tous les deux le pays, conseillèrent d'avancer en trois divisions séparées et en même temps jusqu'à Argos, à Kalavryta et à Patras,

pour fractionner les forces des Grecs et pour s'assurer les subsistances. Mais Dramali semblait vouloir recueillir tout seul tous les honneurs de la campagne et se conquérir seul son pachalik. Après avoir épousé, à Korinthos, la veuve de Kiamil-Bey, il se mit en mouvement avec toute son armée pour marcher sur Argos.

Les habitants de tous les villages de l'Argolis s'enfuirent de la manière la plus précipitée. Le gouvernement s'embarqua sur deux goëlettes, pour se rendre à Hermione; mais il était tombé dans une telle faiblesse et dans un tel mépris, qu'il ne put pas même conserver l'argent sauvé des églises et des couvents que lui enlevèrent les matelots sous prétexte qu'on leur devait des arriérés de solde. Une affreuse bande de Maïnotes guetta, avec des projets sinistres et infâmes, le moment où la ville d'Argos serait abandonnée à elle seule ; mais s'impatientant dans leur attente, ces brigands poussèrent pendant la nuit le cri d'alarme : « Les Turcs ! » Tous les habitants de la ville se jetèrent dans la plus grande confusion sur la route de Lerna, et les Maïnotes profitèrent de ce moment pour se livrer au pillage le plus honteux ; les étrangers, les indigènes, les Chiotes réfugiés, les Kydoniens qui, d'abord chez eux et ensuite à Chios, avaient été livrés aux Turcs, tombèrent encore entre les mains de leurs propres compatriotes ou coreligionnaires, pour être dépouillés par eux.

Nauplia venait de conclure (30 juin) une capitulation dont l'exécution n'avait été retardée que par le manque de vaisseaux de transport; le traité conclu et le siége cessèrent d'eux-mêmes ; on garda seulement, des deux côtés, les otages, et une petite garnison d'Hellènes et de philhellènes se maintint dans la petite *tour sur la*

mer. Comme autour d'Argos, les environs de Nauplia ressemblaient bientôt à un vaste désert dépouillé de tout. La ville d'Argos elle-même avait été entièrement abandonnée. Seul, le Maïnote Kariyannis monta bravement, avec dix compagnons de la même trempe que lui, au château fort de Larissa où il arbora le drapeau grec.

Cinquante cavaliers turcs envoyés en avant à Argos ne trouvèrent nulle part de résistance. Ils annoncèrent (18 juillet) à Nauplia l'approche de Dramali, et occupèrent hardiment la ville d'Argos. Ceci finit par irriter Kariyannis dans son château; ramassant quelques habitants d'Argos, il rejeta les Turcs hors de la ville, et retourna à l'Akropolis s'abriter sous son drapeau. Cette conduite valeureuse allait recevoir une grande et une noble récompense; sans qu'on eût pu l'espérer, un corps de troupes grecques vint, sous Barbitsiotis, renforcer la garnison du château. Bientôt après, Ypsilantis, trois Mavromichalis et Panos, fils de Kolokotronis, vinrent, avec les forces réunies de sept cents hommes, se joindre à la petite troupe de Kariyannis, qui avait donné un exemple de vaillance destiné à sauver la Grèce d'une ruine qui, suivant toutes les apparences, était inévitable et même déjà achevée.

Kolokotronis.

Ces renforts avaient été envoyés par les capitaines et les primats les plus notables qui, dans ce moment d'un danger extrême, comme cela arrivait souvent à cette race, passèrent tout à coup de la discorde à l'union dans leurs actions. Brouillé avec le gouvernement, avec le sénat du Péloponèse et les primats de Karytaina et de Kalavryta, Kolokotronis avait dû lever le siége de Patras; il était venu, avec deux mille hommes, à Tripolitsa où ceux qui

étaient ses ennemis dans le sénat s'éclipsèrent au plus vite, tandis que ceux qui restèrent lui tendirent la main avec sincérité, afin de s'unir avec lui pour une action commune. C'était précisément au moment où les propres gens de Kolokotronis commençaient à faiblir et à déserter, dès que la terreur universelle s'était répandue aussi dans ces pays-là.

En même temps, Mavromichalis et aussi Ypsilantis, dont la conduite, malgré tant d'humiliations subies, était toujours dictée par l'honneur militaire, étaient partis pour Tripolitsa, afin de délibérer avec le sénat et avec Kolokotronis. Ce dernier, qui s'était tout de suite mis en route pour Argos, les rencontra à Tabouli; de là, ces trois hommes, exposant au danger leurs propres personnes et leur famille en premier lieu, avaient d'abord envoyé les renforts au château fort d'Argos. Kolokotronis, qui dans ces temps déploya une circonspection et une vigueur merveilleuses, devint l'âme des opérations ultérieures. Dès le temps où il était encore klephte, cet homme avait jeté les racines de sa force dans l'éparchie de Karytaina, l'éparchie la plus populeuse et la plus guerrière, après le Maïna. Quant à son influence dans le reste du Péloponèse, il l'attribua lui-même au nom de sa famille, à sa connaissance des localités et de la langue des indigènes, mais avant tout à l'extinction des vaillantes familles des anciens klephtes du temps des Zacharias, des Nikotsaras et des Vlachavas qui, d'après lui, auraient délivré la péninsule dans l'espace d'une année, s'ils avaient vécu encore. En s'unissant à des familles influentes, il donna une importance de plus en plus grande à la considération qui lui avait été transmise par ses ancêtres; dans ses vaillants fils, dans son neveu Nikitas et

dans son beau-frère Koliopoulos, il trouva toujours des aides et des soutiens fidèles; son fils Panos épousa la fille de la riche Bobolina; le faible bey maïnote se laissa presque entièrement diriger par lui.

La prise de Tripolitsa avait porté sa renommée au loin; le peuple leva ses regards vers lui, comme vers son protecteur et son défenseur dans la guerre; pour la populace avide de butin, il n'y avait pas de nom plus grand que le sien. Nous avons pu voir qu'après ces succès Kolokotronis s'était constamment efforcé d'arriver au but de ses désirs ardents, c'est-à-dire au commandement des troupes devant Patras; en effet, par la prise de cette ville, il comptait frapper un coup décisif pour la délivrance du Péloponèse qu'il voulait entièrement purger de ses ennemis. Depuis qu'il avait été effectivement placé, en mars, à la tête des troupes qui assiégeaient Patras, il avait ouvertement résisté à un ordre postérieur du gouvernement qui avait voulu l'envoyer dans la Grèce occidentale; il avait même insinué la menace qu'il en appellerait au sénat péloponésien de l'inopportunité de cette mesure, en disant qu'il fallait éteindre l'incendie dans sa propre maison, avant de le faire chez le voisin!

Comme Odyssevs dans les affaires de l'Eubée, Kolokotronis, on le voit, avait le sentiment juste des besoins vrais et immédiats de la guerre dans le Péloponèse; mais malheureusement, comme Odyssevs, lui aussi avait trop peu de ces grands traits de caractère qui auraient dû lui faire poursuivre ses projets salutaires avec l'abnégation et avec le désintéressement nécessaires pour inspirer la confiance. Les primats civils ne voyaient pas dans son zèle contre Patras l'amour de la patrie, ni la science militaire, mais seulement une ambition vulgaire et une cupi-

dité sordide. Sa soif des richesses s'était montrée, sous sa forme la plus laide, pendant les négociations au sujet de la reddition de Tripolitsa. A cette occasion, on l'avait vu enlever à la cause commune des sommes énormes; aussi s'imagina-t-on qu'il ne s'efforçait tant de prendre Patras que pour prélever, dans la capitulation, la part principale du butin pour sa propre bourse : on crut qu'une cupidité insatiable était le seul mobile de toutes les actions de cet homme dont l'avarice grossière se dépouillait de tout sentiment de honte.

Il en fut de même pour son ambition. Plus que sa soif des richesses, les archontes craignaient, dans ses projets contre Patras, le désir de Kolokotronis de se rendre grand et fort dans la péninsule; ils ne voyaient dans son hostilité contre la polyarchie, que des efforts pour abattre tous ses rivaux, et ils lui supposaient l'espoir peu patriotique de jouer le rôle d'un autre Ali-Pacha. Au commencement de sa carrière, ils le croyaient capable de ce que ses ennemis et ses accusateurs lui imputaient vers la fin de sa vie politique, c'est-à-dire « de causer « plus de maux à la patrie qu'il ne lui faisait de bien ». Effectivement, d'après la seule apparence physique de cet homme, on pouvait le croire capable des choses les plus mauvaises. Même pour ses admirateurs étrangers, comme pour Voutier, son extérieur était des plus frappants : il avait la taille d'un athlète, et à l'âge de cinquante-six ans, il supportait facilement les plus grandes fatigues; l'ensemble de sa physionomie, ce visage dur, maigre et basané, ces yeux creux et obliques, ce regard sombre et fixe, ces cheveux noirs flottants sous le bonnet rouge de klephte, cette épaisse moustache sous un grand nez aquilin, ces traits marqués qu'éclairaient tantôt l'ex-

plosion de la passion, tantôt une gaieté bruyante, pouvaient faire dire à Gordon qu'un peintre trouverait difficilement un modèle plus romanesque pour le portrait d'un chef de brigands, que ne l'offrait la personne de Kolokotronis.

A cet extérieur correspondait toute sa manière d'être qui faisait une grande impression sur les hommes les plus différents. Ce fils des montagnes, qui pendant longtemps il est vrai s'était plié au service militaire régulier, ne se laissait cependant en aucune façon amener à se subordonner d'une manière quelconque à ses compatriotes auxquels, dans le sentiment de sa dignité, il se croyait supérieur sans exception aucune. Emporté, irritable, violent, il n'avait pu s'empêcher auparavant, même sous la juridiction étrangère à Zakynthos, de se faire à l'occasion droit lui-même et à sa façon sauvage, de sorte que cette manière d'agir et de procéder suivant ses propres inspirations était devenue pour lui une seconde nature. A un moment donné, il avouait qu'il s'était laissé entraîner par son emportement; à un autre moment, il prétendait l'avoir jeté à la mer, et alors il faisait à ses compatriotes de longs et beaux discours au sujet de leurs querelles et de leurs dissensions, mais toujours dans la supposition qu'on laisserait *à lui* la décision et la liberté d'agir comme il l'entendrait. Dans d'autres occasions, il résistait ouvertement à ses supérieurs avec un manque d'égards impertinent; quand la colère s'emparait de lui, il n'avait pas le moindre scrupule à se moquer du gouvernement dans des lettres insolentes, ou à donner des coups de bâton aux messagers de ce dernier, à déchirer ses lettres et même à menacer de l'épée ses membres ou ses serviteurs en personne.

Il lui eût été d'autant plus difficile de se dépouiller de cette nature de klephte, qu'il y mettait toute sa gloire, et qu'il aimait avec orgueil insister sur la mission nationale des klephtes. Il est vrai que, dans la lettre railleuse qu'il avait adressée au kiaya Moustapha-Bey (Cf. p. 73), il avait eu l'idée de se servir dans un passage du nom de klephte comme d'un terme d'insulte, et de dire au Turc avec un ton de reproche « qu'on l'avait considéré comme « un soldat régulier, mais qu'il était venu les combattre « en klephte ». C'était tout à fait appliquer le proverbe grec qui dit : « L'âne disait au coq : Grosse tête que tu « es! » En effet, sa manière d'être ressemblait à sa façon de combattre, qui était toujours celle d'un vrai klephte.

Simple et rude dans toutes ses habitudes, il méprisait tous les costumes et toutes les absurdités de la dernière mode, tout le clinquant et tous les titres de parade. « On « m'a appelé, dit-il dans son autobiographie qu'il dicta « lui-même, le Très-Noble, le Très-Illustre et même le « Tout-Saint, sans que je fusse changé pour cela; *je suis « toujours le même.* » Et même, lorsque sa position sociale se fut déjà modifiée, et que son fils Konstantinos épousa la petite-fille de Karadjas, il n'épargna pas ses sarcasmes à cette alliance du bonnet (klephte) et de la pelisse (de boyard). Lorsque, comme délégué officiel, il reçut Ypsilantis à son premier débarquement à Astros, on avait préparé à l'européenne une table entourée de chaises; mais Kolokotronis la renversa du pied, en disant « que des palikares devaient manger assis par terre, et « laisser ces mœurs-là aux Francs ». Son mépris pour le gouvernement grec était principalement causé par la circonstance qu'il y avait parmi ses membres de ces ecclé-

siastiques, de ces écrivassiers, de ces faux Francs en habit qu'il avait en horreur, et de ces amis à l'un desquels, dans une lettre venue d'Europe, étaient échappées une fois ces paroles naïves : « Ou *nous* deviendrons libres, « ou *vous* périrez! » Kolokotronis lut ces paroles en partant d'un bruyant éclat de rire; en effet, elles étaient faites pour exciter et pour justifier tout l'orgueil du klephte.

Mais tous ces traits, qui, aux yeux des gens délicats, donnaient à Kolokotronis la réputation d'un homme grossier et brutal, le rendaient cher aux hommes de guerre ; ces derniers vénéraient en lui leur prince naturel et ils se sentaient attirés vers lui par une fascination semblable à celle que Wallenstein exerçait sur ses soldats, de sorte qu'un des adversaires mêmes de Kolokotronis (Botiotis) l'appela plus tard « leur roi ». Même après les plus grandes défaites, il n'avait qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir de petites armées de montagnards partout où il se montrait; s'il arrivait à ces bandes de quitter leur chef subitement, il les rassemblait de nouveau avec la même rapidité autour de lui.

Sa bravoure intrépide, son activité incessante, la confiance imperturbable que lui inspiraient sa propre valeur et la cause de l'insurrection lui donnaient en retour la confiance du peuple. Une seule fois, au moment des soumissions forcées et volontaires, lorsque les Égyptiens étaient dans le Péloponèse, il craignit pour la cause de la patrie; autrement, il était convaincu que « Dieu avait « donné à la jeune liberté de la Grèce sa signature, et « qu'il ne la reprendrait plus ». Parmi les nombreux chefs militaires, Kolokotronis fut le seul qui sût commu-

niquer, même au peuple, ces sentiments pleins de courage et d'espérance. Parlant la langue du peuple, il savait s'adresser au peuple et aimait à le faire; fils de l'Orient, il était particulièrement apte à parler à des Orientaux dans des adages frappants, dans des images, des similitudes et des paraboles toutes remplies de bon sens.

A cause de ses connaissances variées et de sa longue expérience, le peuple l'appelait *le Vieux;* Kapodistrias le compara, pour son esprit, son amour de la patrie et la persévérance de ses efforts, à l'Ulysse de l'antiquité. La meilleure qualité de l'esprit de ce vieux renard, outre la finesse instinctive et admirable avec laquelle il savait juger les personnes et les affaires les plus différentes, consistait effectivément dans une ruse subtile et fine, telle qu'elle caractérisait peut-être plutôt le moderne Odyssevs. Mais d'un autre côté aussi, la grande époque au milieu de laquelle Kolokotronis se trouva placé l'éleva au-dessus de cette sphère particulière de la civilisation grecque, aussi bien sous le rapport intellectuel que sous le rapport moral et politique. Dans bien des choses, sa vue, pas plus que celle de ses compatriotes, n'allait au delà de l'horizon étroit de la nature romaïque; mais la Révolution française lui avait ouvert l'intelligence politique, et Napoléon, « le dieu de la guerre », lui avait fait comprendre l'art militaire, de sorte que Kolokotronis se sentit élevé au-dessus de ses anciennes vues turques et klephtes fort étroites. De même, sous le rapport national, Pierre le Grand l'avait amené à la conviction, très-étrange dans la bouche d'un klephte, « que « dans la lutte entre l'esprit de l'Orient et celui de l'Oc- « cident en Grèce, le salut ne pourrait venir que du

« siége de la culture intellectuelle et politique, c'est-à-« dire par l'influence de l'Europe ».

Superstitieux, faisant attention aux rêves, promettant aux saints de leur offrir des vœux, il n'avait pas une perception bien claire de ses croyances, et il se sentait rattaché par mille liens aux traditions religieuses de son peuple; mais quand il voyait la foi du charbonnier causer des malheurs, il lui arrivait souvent de se moquer de cette folie dans des sorties amères, et quelquefois même de parler des choses de l'autre monde sur le ton du corps de garde franc le plus frivole. Il était trop sobre d'imagination et un homme trop pratique pour donner dans l'enthousiasme des patriotes, quand, dans leur désir puéril de faire renaître l'antiquité, ils se plaisaient à prendre d'anciens noms helléniques, etc.; cependant il cédait aussi un peu à l'exaltation nationale et aimait à porter un casque, comme un symbole de l'antiquité grecque.

Par sa violence involontaire et par son manque d'empire sur lui-même, Kolokotronis était, plus que tout autre, l'auteur et le fauteur de la guerre civile; néanmoins il savait respecter des adversaires politiques qui le méritaient et, par un principe honorable, il évitait de commettre des meurtres politiques. Il ne semblait pouvoir vivre en paix avec aucun gouvernement, puisque nul ne savait comment le prendre; cependant, plus tard, il vécut en bonne intelligence avec Kapodistrias, qui, malgré sa défiance première, entreprit de s'entendre avec lui et qui y réussit.

Les diplomates autrichiens, bien disposés pour les Turcs, croyaient qu'on pourrait facilement apaiser la révolution, si, par des concessions, les Turcs voulaient

chercher des appuis dans les oligarques de la trempe de Kolokotronis ; mais ce dernier proclama hautement devant Hamilton, l'ami des Grecs, que sa devise était le cri populaire : « La liberté ou la ruine ! » Il niait qu'il fût un adulateur des Russes et un mangeur d'Anglais, ou qu'il fût le contraire ; mais il était, disait-il, seulement l'ami de ceux qui étaient les amis de sa patrie. Tel que nous le connaissons, on pouvait voir dans ces paroles l'aveu qu'il aurait été du parti de tous ceux qui se seraient montrés *avant* tout *ses* amis ; mais, à l'entendre parler plus tard, quand, avec la faconde d'un vieillard, il racontait sa propre vie, découvrant les faiblesses de tous ses concitoyens et glissant sur ses propres fautes avec une bonhomie simple et impudente, Kolokotronis était le seul patriote sincère, le seul général capable et le seul sauveur de la patrie auquel la Grèce devait même l'expulsion des Égyptiens et la bataille de Navarin.

Celui qui ne peut pas se retrouver dans les contradictions et dans les contrastes de ce caractère ne doit pas oublier qu'il a affaire à une nature grecque, plus difficile à déchiffrer que celle d'un homme de l'Occident ; en effet, ce qui fait le fondement du caractère grec, c'est l'absence de principes à l'aide desquels, dans d'autres circonstances, il aurait pu prendre une direction et un développement bien différents. C'est là encore la raison pour laquelle cet homme, comme tous ceux qui lui ressemblent, s'est toujours montré le plus grand dans les cas où les circonstances et la nécessité ne lui laissaient pas de choix et le forçaient à suivre une seule direction. Tel était l'état des choses à ce moment où Kolokotronis fut appelé à faire les exploits les plus méritoires de toute sa vie.

Dramali dans l'Argolis.

Quinze jours seulement après le départ de l'armée turque des bords de Sperchios, celle-ci inonda l'Argolis. Le général en chef lui-même vint à Argos (24 juillet); le nouveau commandant de Nauplia, Ali-Pacha, fit son entrée dans cette ville au bruit du canon, et on commença le siége du château fort d'Argos. Pour observer les choses de près, Kolokotronis alla en personne dans la direction de Korinthos à Hagios-Georgios; il fit occuper Dervenaki par cinq cents hommes, tandis que, d'après ces dispositions, Mavromichalis, avec les troupes attirées par la perspective du butin à faire à Nauplia, occupa une position forte et surtout très-avantageuse contre les attaques de la cavalerie. Il s'établit près du village aux Moulins (Μύλοι) sur la pente du Chaon et près du lac couvert de roseaux de Lerna; c'était l'antique siége de l'hydre, symbole des sources nombreuses du pays marécageux où les eaux de l'Erasinos (Kephalary), venant du lac de Stymphalos, quittent leur lit souterrain pour se montrer au grand jour. Le plan de guerre du *Vieux* était d'arrêter dans ces lieux les progrès des Turcs, et de les empêcher de pénétrer dans l'intérieur du Péloponèse en franchissant les défilés difficiles d'Hysiai et du Parthenion qui séparent la plaine de l'Argolis de celle de Tegea.

On voulait, avant tout, retenir les Turcs aussi longtemps que possible devant l'akropolis d'Argos, empêcher l'arrivage des approvisionnements et fermer toutes les issues; il s'agissait de réduire les Turcs par la famine dans l'Argolis dépouillée de toutes les ressources où, déjà avant l'arrivée des ennemis, les Grecs avaient brûlé tous les blés et tous les vivres dans toutes les

villes et tous les villages. La lutte s'engagea donc d'abord dans des tentatives faites pour ravitailler ou pour dégager l'akropolis. Dans une première entreprise et d'après un accord préalable avec Plapoutas, qui occupait une position près de Schinochori, les Grecs, postés près des Moulins, tombèrent de différents côtés sur les assiégeants et firent sortir (27 juillet) de l'akropolis la majorité de la garnison pour laquelle la provision d'eau ne suffisait plus; aux deux cent cinquante hommes qui y restèrent on promit de revenir bientôt, dans une seconde expédition, leur apporter des secours et des provisions. Mais cette seconde entreprise échoua, puisque Plapoutas n'avait pas été averti à temps.

Après cet échec (31 juillet), Kolokotronis arriva en personne aux Moulins et aida lui-même à faire sortir la vaillante troupe du fort. Il consola, encouragea et réprimanda les troupes un peu découragées, en leur parlant (1er août) pendant deux heures pour les exciter à la lutte qu'ils allaient entreprendre afin de délivrer la garnison de l'akropolis : « Les Turcs, disait-il, ne sont que du lest. » Une attaque nocturne avec toutes les forces échoua, parce que les Arkadiens, qui s'étaient déjà avancés victorieusement, se virent tout à coup seuls sans être appuyés par les autres divisions destinées à entrer en lutte. Néanmoins, à un signal donné, les assiégés sortirent de l'akropolis et arrivèrent tous sains et saufs aux Moulins; on disait que les Albanais les avaient laissés passer sans les attaquer pour être les premiers à piller le château. Un des premiers défenseurs, celui qui avait arboré le premier le drapeau de Kariyannis sur l'akropolis, y était resté endormi et se vit, à son réveil, au milieu d'une foule de musulmans pillards; il ramassa

tout ce qu'il put trouver et, pris pour un Turc, il parvint heureusement auprès de ses compagnons.

La grande armée turque resta pendant deux semaines dans l'Argolis sans rien faire. Bientôt la disette la plus pénible se fit sentir. On attendit en vain la flotte qui avait dû approvisionner le pays épuisé et sans la présence de laquelle on ne pouvait pas songer à pénétrer dans l'intérieur du pays vers Tripolitsa. Une fois, pendant que la défense de l'akropolis d'Argos durait encore, on avait annoncé l'arrivée de la flotte à la grande frayeur des Grecs et à la vive joie des Turcs; mais elle passa sans s'arrêter, pour prendre le nouveau kapoudan-pacha à Patras, comme si l'expédition de l'armée de l'Est ne la regardait nullement. L'armée, souffrant les tourments de Tantale, manquait surtout d'eau; la plupart des sources étaient taries; les vivres apportés par les soldats étaient bientôt consommés; on en avait dû donner une grande partie à la garnison de Nauplia; l'*oka* de viande n'avait coûté que vingt paras à l'arrivée de l'armée, tellement on avait prodigué la viande de boucherie que les Turcs avaient apportée. Mais, après quinze jours, on n'en put plus avoir à aucun prix; les soldats affamés trouvaient à peine, dans les vignobles, sur le bord de l'Inachos, quelques raisins verts qui souvent donnaient aux Turcs, quand ils en avaient mangé, la fièvre, s'ils ne trouvaient pas auparavant la mort sous les balles des Grecs qui les guettaient.

Une expédition turque s'était avancée pour fourrager sur la route d'Epidavros jusqu'à Ligouri; on avait tout brûlé et incendié, mais sans trouver de vivres. A la famine dont souffrait l'armée vinrent s'ajouter encore le découragement et des dissensions entretenues secrète-

ment par les partisans de Chourchid-Pacha, jaloux du commandement de Dramali et des honneurs qui attendaient ce dernier. Argos était le théâtre de troubles journaliers. Le mécontentement des soldats s'accrut avec les malheurs et avec les souffrances qu'ils imputaient tous au général en chef en personne, puisqu'en refusant des conseils plus sages il avait mis l'armée dans cette position. Dramali dut songer à se rendre dans une autre éparchie; il se décida à battre en retraite vers Korinthos. Ayant pu prévoir cette résolution, Kolokotronis distribua, pendant la nuit (4-5 août), ses troupes dans les montagnes vers Tripolitsa, en donnant à chaque homme trois torches pour effrayer les Turcs qui n'osèrent plus quitter Argos, et pour leur ôter toute pensée de pénétrer dans l'intérieur du pays.

Pour être sûr que les Turcs ne songeraient pas à prendre cette direction, Kolokotronis laissa le gros de son armée, huit mille hommes, dans sa position près des Moulins; lui-même, avec une division moins forte, voulait fermer, près de Hagios-Georgios et de Dervenaki, les gorges entre Korinthos et Argos. Petrobey appela ce plan un tour de klephte; lui et les autres désiraient que Kolokotronis se trouvât avec eux, parce qu'ils craignaient que les Turcs ne se frayassent un chemin dans cette direction. Dans le dessein de tromper les Grecs, Dramali lui-même fit tout pour le leur faire croire, parce qu'il en désirait retenir un aussi grand nombre que possible dans cette position, afin de trouver les routes de Korinthos sans défenseurs. D'abord il fit offrir, par un trucheman grec, l'amnistie à l'armée placée près de Lerna; après avoir essuyé un refus, cet envoyé dit aux Grecs, en confidence et comme coreligionnaire, de renforcer leurs

positions, puisque, dans le cas où les Grecs ne feraient pas leur soumission, le pacha se frayerait un chemin jusqu'à Tripolitsa les armes à la main.

Kolokotronis eut le grand mérite de ne pas tomber dans ce piége. Comme il l'avait supposé (7-8 août), l'armée turque se mit en marche vers Korinthos. Deux chemins y mènent de l'Argolis, par les défilés de Berpati et de Dervenaki qui conduisent des deux côtés de l'ancienne ville de Mykenai (Mycènes) vers la vallée de Kleonai, d'où un autre passage mène vers la plaine de Korinthos. Les Turcs prirent le chemin de Dervenaki; mais les Grecs avaient occupé le défilé trois heures avant l'arrivée des ennemis. Un sentier conduit le long du torrent au fond de la vallée; le voyant coupé par des retranchements, les Turcs se retournèrent vers l'autre sentier qui, en suivant les anfractuosités de la vallée, conduit sur les hauteurs et porte le nom de la gorge de Hagios-Sostis. Kolokotronis y envoya, de ses propres gens, huit cents hommes de renfort, découvrant ainsi entièrement sa propre position, bien plus difficile à défendre, près du petit village de Hagios-Georgios (1), à gauche des Turcs; mais il suppléa au manque de soldats par une ruse, en y arborant des drapeaux sur des mâts élevés et en entassant, dans des endroits visibles au loin, des animaux et des vêtements pour faire croire à la présence d'une forte division occupant cet endroit. Attaqués de tous les côtés, les masses turques s'avancèrent cependant jusqu'à la gorge de Hagios-Sostis qui

(1) Il ne faut pas confondre ce Hagios-Georgios avec le grand village très-peuplé, du même nom, situe plus au Nord dans la plaine de Phlious (Phlionte).

n'était pas gardée par les Grecs, et ils réussirent à pousser péniblement et en fort mauvais état six mille hommes à travers les montagnes jusqu'au khan de Kourtesa (l'ancienne Kleonai).

Par hasard, Ypsilantis, Nikitas et Dikaios passaient, le même jour, à trois lieues du lieu du combat : ils allaient se rendre par Aginori à Korinthos, afin d'occuper les grandes Dervennes et d'empêcher de nouveaux renforts turcs de franchir l'Isthme. Attirés par le bruit du combat, ils prirent la direction de Hagios-Sostis, occupèrent la gorge et barrèrent ainsi le chemin aux Turcs qui s'avançaient à la suite du premier corps. Refoulés de devant, de derrière et des deux côtés, dans cet endroit étroit où aucune balle ne manquait son but, les Turcs essayèrent de s'avancer vers Kourtesa; mais ils furent poussés vers un prépice au-dessous de l'église de Hagios-Sostis et précipités en masses compactes dans l'abîme.

Beaucoup de Turcs voulurent se réfugier à cheval sur la hauteur; d'autres y poussèrent des bêtes de trait chargées, mais tous glissèrent sur la pente, et l'on vit tomber au fond de la gorge pierres, fardeaux, animaux et hommes dans un pêle-mêle effroyable. Le nombre des Grecs n'était pas suffisant pour arrêter les ennemis entièrement ; beaucoup de Turcs s'échappèrent à Kourtesa, mais trois mille cadavres couvraient le lieu du combat; une foule d'animaux et une grande quantité d'autre butin tombèrent entre les mains des vainqueurs. Dramali lui-même n'était pas encore arrivé. Il fit une tentative auprès de Kolokotronis pour lui acheter le passage à prix d'argent : pendant ce temps, quelques cavaliers grecs repoussèrent les corps de troupes de Dramali

jusqu'à Glykia près de Nauplia, de sorte que son armée, coupée par les défilés meurtriers, formait deux divisions séparées, dont l'une était à Kourtesa et l'autre à Glykia.

Il ne restait donc pas à Dramali d'autre choix que de se frayer un chemin les armes à la main. Kolokotronis fit occuper Mykenai par Giatrakos; Ypsilantis devait garder la position à Aginori et à Berpati, en même temps que Plapoutas avait à surveiller Dervenaki : tous les trois devaient se porter rapidement au secours les uns des autres là où l'ennemi se montrerait. Les Turcs attaquèrent les Grecs placés à Berpati (8 août). Kolokotronis envoya aussitôt Plapoutas par Klenia au secours de la troupe attaquée, espérant que Giatrakos, en venant de Mykenai, prendrait les ennemis par derrière. Mais, par suite d'une désobéissance des troupes, cet endroit n'avait pas été du tout occupé, et les Grecs de Dervenaki n'arrivèrent pas à temps, de sorte que les Turcs, après de grandes pertes, il est vrai, mais après avoir beaucoup moins souffert que la veille, parvinrent, en passant par les montagnes, jusqu'à Korinthos.

Dramali à Korinthos.

Kolokotronis, nommé général en chef par l'armée et par le sénat du Péloponèse comme récompense d'exploits aussi héroïques, ne cessa pas un instant de poursuivre ses projets d'après lesquels il voulait, dans cette éparchie, réduire par la famine les Turcs concentrés en masses compactes près de Korinthos, comme il l'avait déjà fait dans l'Argolis. Ypsilantis et Nikitas restèrent chargés de leur ancienne mission, qui était de barrer l'Isthme. Odyssevs ferma le passage des montagnes de la Megaris; une troupe d'occupation suffisante resta dans les montagnes qui s'étendent vers l'Argolis; Kolo-

kotronis lui-même se retrancha près du village de Soli, coupant ainsi la route qui conduit le long du littoral de l'Achaïa jusqu'à Patras : l'avant-garde resta sous les ordres de Gennaios, le fils de Kolokotronis, à Vasilika, sur les ruines de Sikyon. Deux tentatives, faites par les Turcs pour pénétrer par cet endroit, furent malheureuses (19 et 24 août). Un troisième projet de retourner, avec trois mille hommes, sur la route d'Argos jusqu'à Klenia, pour enlever les provisions qui y étaient entassées, ne réussit pas non plus. Tout l'espoir de l'armée à Korinthos, où la disette commença nécessairement bientôt à se faire sentir comme à Argos, reposait dès lors sur les envois de vivres attendus de Patras ou sur des secours de Chourchid-Pacha ; tout l'espoir de la garnison, récemment bloquée à Nauplia, était fondé sur la flotte du kapoudan-pacha.

Mais cette flotte était restée tout un mois à Patras sans rien faire ; elle n'avait pas même essayé d'établir des communications quelconques entre l'armée de l'Ouest et celle de l'Est qui courait cependant de grands dangers. Enfin, elle partit de Patras sous les ordres du nouvel amiral Mehmed-Pacha (8 septembre), avec un nombre imposant de navires, pour se rendre dans le golfe d'Argos (ou de Nauplia), et parut (19 septembre) dans les eaux d'Hydra et de Spetsia. Miaoulis, avec soixante vaisseaux et dix brûlots, était tout prêt à traverser les entreprises des Turcs. Malgré les intentions du navarque et malgré les précautions prises par lui pour maintenir sa flotte réunie, le kapoudan-pacha réussit (20 septembre) à la couper en passant entre Hydra et Spetsia à travers les vaisseaux grecs, de sorte qu'une division de la flotte grecque alla vers Hydra et l'autre vers le golfe

d'Argos. Miaoulis chercha à rallier ses vaisseaux et fit les signaux nécessaires; mais trois capitaines de la division du golfe d'Argos, prenant ses mouvements pour un signal de fuite, ne lui obéirent pas et ouvrirent le feu avec leurs trois vaisseaux, au grand étonnement des amis et des ennemis, et sans que Miaoulis et les autres vaisseaux de cette division, qui, de leur côté, étaient serrés de bien près, pussent venir d'une manière efficace à leur secours.

Pendant toute la journée, cette partie de la flotte, en combattant les Turcs, les empêcha cependant d'entrer dans le golfe d'Argos; l'autre division grecque qui, du côté d'Hydra, avait été séparée du reste de la flotte, s'approcha de l'île de Doko, où les lourds vaisseaux turcs ne purent la suivre. Seulement quelques petits navires s'approchèrent des Grecs, lorsque Georgios Pipinos attacha son brûlot à un vaisseau algérien; cinquante vaillants Algériens le décrochèrent, il est vrai, en y sautant, mais ils furent brûlés avec le navire. Cet accident jeta une telle épouvante au milieu des Turcs qu'ils s'éloignèrent et qu'ils permirent à cette moitié de la flotte grecque d'arriver saine et sauve près de la côte péloponésienne en face d'Hydra. Pendant la nuit, toutes les hauteurs de l'île et du continent furent éclairées par des feux; les habitants attentifs et armés étaient réunis sur le rivage.

Quelques jours après, la flotte turque s'approcha (24 septembre) de Nauplia; les Grecs la suivirent avec l'intention de l'attaquer au fond du golfe où l'on avait placé quelqus brûlots en embuscade. A dix milles de Nauplia, le kapoudan-pacha s'arrêta tout d'un coup. On croit que l'amiral français commandant l'escadrille de

cette station, l'avait informé de la présence des brûlots. Craignant l'approche de ces derniers et les eaux peu profondes du golfe, le kapoudan-pacha n'osa pas y entrer et se contenta d'envoyer un navire autrichien, avec sept mille kilogrammes de farine de maïs, à Nauplia et d'en avertir le commandant. Mais il ajouta à cette missive une seconde lettre ostensible dans laquelle il lui contait une foule de belles histoires sur les renforts envoyés par Chourchid-Pacha et sur le retour de l'armée du sultan qui serait revenue de Korinthos : ces deux lettres furent trouvées à bord du navire autrichien (1) capturé par deux brûlots.

Toute la flotte turque n'osa rien entreprendre contre ces brûlots ni envoyer d'autres vivres à Nauplia. Elle partit (25 septembre) avec une telle précipitation, qu'elle laissa en arrière un lourd vaisseau à deux ponts, et qu'en traversant, à son retour, la mer Egée, elle reçut, sans témoigner sa reconnaissance, les signes de la soumission de Syra et les boulets de Mykonos sans se venger. Lorsque la flotte turque mouilla près de Tenedos, elle fut surprise par une tempête violente qui la maltraita beaucoup. Deux brûlots de Psara, conduits par Kanaris et Bratsanos qui y avaient suivi les Turcs, s'accrochèrent (8 novembre) aux deux vaisseaux principaux, sans être aperçus des vaisseaux de garde. Le vaisseau amiral fut sauvé, mais celui du vice-amiral, incendié par Kanaris lui-même, sauta avec seize cents hommes, de sorte que le bras de ce seul homme avait détruit plus de trois mille Turcs dans le cours de cette année.

A ce moment, où la flotte turque effrayée s'enfuit aux

(1) Cf. Jourdain, t. Ier, p. 123 sq.

Dardanelles, on ne voyait plus l'insolence et la soif de la vengeance mais le découragement régner dans le cœur des habitants de Smyrne, de Chios, de Mitylène et de toutes les îles et des côtes où demeuraient des Turcs. Pleins d'angoisse, ils redoutaient les Psariotes qui venaient d'augmenter les fortifications de leur île avec quarante canons, cadeau de leur compatriote Varvakis, et qui, avec un mépris téméraire pour leurs ennemis, parcouraient toutes les côtes dont ils dominaient les mers, rendant même les eaux syriennes et égyptiennes dangereuses pour tous les navires marchands des Turcs.

Le pavillon turc n'osa plus se montrer que dans les coins de quelques ports et dans le golfe de Korinthos. La flotte superbe n'avait plus paru devant la ville de Nauplia qui n'avait rien à espérer non plus de l'armée de Dramali pour être soulagée, car celle-ci était déjà elle-même menacée par la famine et décimée par des épidémies. A certains moments, on aurait pu amener de Korinthos quelques provisions à la forteresse par la route de terre, mais chaque fois Kolokotronis avait renforcé les retranchements sur cette route. Déjà les assiégés ne mangeaient que des animaux impurs, des peaux d'animaux et même la chair des cadavres. Vers la fin de l'année (10 décembre), toute l'armée de Korinthos fit encore de Kourtesa une dernière tentative pour ravitailler la forteresse, mais elle échoua.

Les négociations entamées auparavant avec les assiégeants, mais rompues ensuite, durent être reprises. Kolokotronis, auquel le commandant de l'armée de siége (Staïkos) s'adressa pour savoir ce qu'il fallait faire, demanda (10 janvier 1823) qu'on imposât des conditions plus dures aux ennemis. Les Turcs tinrent un grand

conseil pour lequel descendirent aussi ceux qui gardaient le Palamidi, n'y laissant que quelques sentinelles. Cette circonstance fut rapportée à Staïkos. La veille de la Saint-André, par une nuit sombre et sans lune, les Grecs escaladèrent cette akropolis de Nauplia et bombardèrent joyeusement la ville en criant : « Vous voilà bien « pris, les agas ! » Toutes les parties de la forteresse se livrèrent à Kolokotronis qui accourut de Dervenaki. Heureusement, il y avait là tout de suite assez de navires pour transporter la garnison en Asie. Ali et Selim-Pacha seuls, n'ayant pas signé le traité, furent retenus comme prisonniers de guerre et échangés plus tard.

De même que Nauplia, Korinthos aussi avait compté en vain sur l'assistance de la flotte, et de même que Nauplia avait été abandonnée à elle-même par Dramali, de même ce dernier fut abandonné à lui-même par Chourchid-Pacha. Déjà, depuis le mois d'août, celui-ci avait préparé à Larissa une nouvelle armée pour la Grèce orientale et pour l'Isthme. Une avant-garde, forte de trois mille hommes, s'était avancée dans la vallée du Kephyssos, mais Gouras et Diovouniotis la forcèrent à reculer jusqu'à Nevropolis où le corps d'armée principal (octobre 1822), fort de douze mille hommes et commandé par Kiouse-Mehmed-Pacha, la rejoignit bien plus tard. Le général en chef se jeta en personne à Salona ; un deuxième corps essaya d'avancer par la route si difficile de Zemeno, mais repoussé par les Rachovites, il se dirigea aussi vers Salona.

A ce moment accourut (2 novembre) Odyssevs qui, de sa propre autorité, s'était créé général en chef de la Grèce orientale. Depuis l'automne, il avait été établi au milieu des capitaines qui s'étaient maintenus dans l'akro-

polis d'Athènes (Cf. p. 250) ; tout récemment et de son propre chef, il y avait convoqué une assemblée de primats helléniques pour faire dissoudre par eux l'aréopage et pour se faire nommer lui-même (6 octobre) commandant suprême de l'Hellade orientale. Il partit d'Athènes avec trois cents hommes. Bientôt, il se vit entouré de douze cents combattants dont la rumeur publique augmentait encore beaucoup le nombre, de sorte que Mehmed-Pacha, de peur d'être cerné, se retira de Salona à Gravia.

Odyssevs se trouvait à Dadi; sa petite troupe était divisée en deux corps, lorsque les forces turques approchèrent, ne lui laissant le temps ni de réunir ses troupes, ni de se fortifier. Ses gens furent dispersés ; lui-même, comme Albanais, s'échappa sans être reconnu au travers de l'armée turque ; après huit heures d'une course rapide et non interrompue, il arriva à Rachova avec des pieds affreusement gonflés. Rien n'aurait, à ce moment, empêché les Turcs d'avancer vers l'Isthme ; mais Odyssevs, cet homme habile, fit jouer les ressorts de sa nature albanaise et sauva, par une ruse, le Péloponèse d'un nouveau désastre, comme, l'année précédente, il avait empêché, par sa bravoure, que Tripolitsa ne fût débloquée.

Il entama d'abord des négociations au sujet d'un échange de prisonniers, puis relativement à une suspension d'armes et ensuite au sujet d'une soumission ; par ce moyen, il obtint (mi-novembre), que les Turcs se retirassent inopinément à Zitouni. Cette retraite semblait tout à fait incompréhensible après qu'il s'était présenté aux Turcs l'occasion si favorable et unique non-seulement de délivrer Dramali de sa situation pénible,

mais encore de rétablir les communications extrêmement difficiles avec l'armée de l'Ouest. Aussi n'était-ce pas précisément l'art de dissimulation d'Odyssevs seul qui avait amené ce résultat inespéré. Dès qu'on avait traité de la soumission, les Albanais de l'armée turque s'étaient éloignés, puisqu'ils perdaient ainsi l'espoir de faire du butin. Un corps de troupes grecques s'était jeté entre Velitsa, jusqu'où les Turcs s'étaient avancés, et Zitouni, et menaça de couper leurs communications.

L'hiver et la saison des pluies s'approchaient, mais la raison qui avait eu peut être le plus grand poids aux yeux des Turcs était que Mehmed-Pacha sentait la terre trembler sous ses pieds; son patron et protecteur, le superbe Chourchid-Pacha, avait été frappé par sa destinée. Accusé d'avoir soustrait une partie des trésors d'Ali-Pacha et convaincu d'avoir trompé son maître par de glorieuses promesses de victoire, il était tombé en disgrâce et avait été condamné à mort; mais, prévenant le supplice, il s'était empoisonné. La destinée de Dramali aussi s'était accomplie. Il était mort (8 décembre) à Korinthos, dans la fleur de l'âge, victime de l'épidémie et du chagrin, avant que la destruction finale de son armée, attaquée par la misère et la famine, fût consommée : on aurait dit qu'un jugement de Dieu avait décidé la cause pendante entre les Grecs et les Turcs.

Grèce occidentale. Les Souliotes.

Durant ce temps, la campagne à l'Ouest de la Grèce avait suivi aussi la même succession d'alternatives semblables de malheur et de bonheur, de danger et de salut, de lassitude et de courage viril.

Après la mort d'Ali-Pacha, il n'y avait plus dans l'Epeiros que les Souliotes qui résistassent encore à Chour-

chid-Pacha sans se laisser abattre. Seuls entre tous les Albanais, ils restèrent fidèles à l'alliance grecque et ils combattirent dès lors pour leur propre liberté et pour leur indépendance, à l'exemple des Grecs et de concert avec eux.

C'est pourquoi ils avaient demandé (printemps de 1822) au gouvernement grec de leur envoyer des munitions de guerre et des navires pour faire transporter dans le Péloponèse leurs femmes et leurs enfants. A la vérité, leurs compatriotes auraient dû se préoccuper déjà auparavant de ces secours, avant la chute d'Ali-Pacha et sans que les Souliotes eussent été obligés de les demander; mais encore à ce moment, les Grecs tardèrent à leur donner cette assistance, puisqu'ils étaient trop occupés chez eux et qu'ils étaient devenus trop insouciants en voyant la sécurité dont la Grèce occidentale avait joui du vivant d'Ali.

Après la chute du pacha d'Ianina, Chourchid-Pacha s'était dit que les Albanais, surtout les Tchames, les plus proches voisins des Souliotes, n'aimeraient pas à le suivre hors de leur pays avant la réduction des Souliotes. C'est pourquoi il avait offert à ces derniers une amnistie, la possession de leurs terres et leurs anciens priviléges, en leur proposant même d'entrer en négociations avec eux au sujet d'autres vœux qu'ils auraient à lui exprimer. Mais les Souliotes, en le remerciant de sa bienveillance, lui avaient répondu « que, puisque l'insurrection « des Grecs avait été causée par Ali-Pacha, il fallait « promettre l'amnistie également à ceux-ci après la « chute d'Ali; dans ce cas, les Souliotes l'accepteraient « aussi; mais, dans l'autre cas, où les Turcs ne la pro- « mettraient pas aux Grecs, les Souliotes ne souille-

« raient pas leur nom par un manque de foi à l'égard « de leurs compatriotes ».

Ce ton superbe avait irrité l'orgueilleux seraskier. Il décida en lui-même la destruction des Souliotes, et cette résolution fut connue. C'est pourquoi les Souliotes firent venir à Souli tous ceux de leur tribu qui demeuraient dans des endroits plus éloignés avec tout ce qu'ils possédaient, et se préparèrent à reprendre cette lutte inégale. A Dervichiana, à six lieues de Souli, les Albanais firent encore une dernière tentative pour les séparer de la cause des Grecs; mais ils reçurent la même réponse et le même refus que le seraskier peu de temps auparavant. Les Albanais représentèrent aux Souliotes les dangers et l'esclavage qui attendaient leurs familles : « Nos femmes « et nos enfants, répondit Danklis, un des polémarques, « ne seront pas vendus; nous les tuerons nous-mêmes « si nous succombons. » Ils se séparèrent sur ces mots, et toutes les forces turques, quatorze mille hommes, se jetèrent en trois colonnes sur ce petit pays qui pouvait à peine leur opposer mille hommes armés.

Les Souliotes aussi étaient divisés en trois corps, occupant les positions de Hagios-Nikolaos, de Zavrochi et de Momako que les Turcs attaquèrent toutes les trois le même jour (27 mai). Elles durent toutes être abandonnées après une résistance vaillante, et les ennemis pénétrèrent dans Souli. Après avoir perdu leur ville, les Souliotes n'eurent plus que trois points, Choma, Avarikos et la forteresse de Kiapha où ils avaient concentré leur gouvernement, les réfugiés, les femmes, les enfants, les trésors et les objets sacrés. Une fois ce dernier refuge tombé entre les mains des Turcs, ce petit peuple dut nécessairement cesser d'exister, lui qui, dans ces der-

niers combats, fit preuve du même courage héroïque qu'il avait déjà déployé dans ses guerres antérieures contre Ali-Pacha.

Les Turcs assiégèrent et bombardèrent Kiapha où ils firent beaucoup de mal avec leur artillerie. Dans un conseil de guerre, ils décidèrent une attaque simultanée contre les trois endroits (29 juin). Sur la hauteur d'Avarikos (Navariko) il y avait trois cents hommes dont trente-sept seulement, commandés par Drakos, osèrent résister à l'attaque des Turcs sous la conduite d'Omer-Vrione. Cette poignée d'hommes se battit et se maintint jusqu'à l'arrivée des renforts de Kiapha. A Chonia également, comme à Kiapha, où les femmes prirent part au combat, les attaques des Turcs échouèrent. Notis Botsaris (l'oncle de Markos Botsaris), ministre de la guerre grec, qui avait abandonné son poste dans le gouvernement central pour voler au secours des Souliotes, se couvrit de gloire en repoussant les attaques des Turcs. On dit qu'à ce moment le seraskier, furieux, avait laissé échapper les paroles suivantes : « Dieu a ôté la bravoure « aux musulmans pour la donner aux giaours ! » A ce moment même, les grands préparatifs pour l'expédition dans la Grèce orientale le forcèrent à aller à Larissa : il abandonna au nouveau pacha d'Ianina, Omer-Vrione, le siége des Souliotes ainsi que toute la campagne à l'Ouest de la Grèce. Ce dernier abandonna le système des attaques qui entraînaient des pertes considérables pour procéder à un blocus efficace.

Il était dès lors du plus haut intérêt pour les Grecs de dégager Kiapha, de sauver les Souliotes, de se conserver en eux des instruments pour travailler les Albanais, de maintenir le théâtre de la guerre dans l'Epeiros au delà

du Makrynoro, et d'épargner à la Grèce occidentale les incursions des Barbares. Mavrokordatos comprit cela parfaitement bien. Au printemps, il avait réuni à Korinthos un corps armé composé du régiment de troupes grecques régulières fort de six cents hommes, qui avait passé des mains de Balesto entre celles du vaillant Italien Tarella; puis des compagnies des Ioniens sous les ordres de Panas et du petit corps des philhellènes commandé par le Génois Dania et composé d'hommes de toutes les nations de l'Europe, pour la plupart anciens officiers, et de quelques jeunes Grecs appartenant à de bonnes familles (1).

Avec ces troupes, Mavrokordatos était venu pendant l'été (commencement de juin) à Missolonghi, en apparence et de nom comme général en chef de la Grèce occidentale. Il est certain que ce fut un malheur déplorable pour toutes les destinées de la Grèce qu'il ne fût pas aussi en réalité soldat de son métier. En effet, il semblait être précisément à cette époque de la dernière importance que, par une concentration vigoureuse et par un emploi intelligent de toutes les ressources pour l'exécution d'un plan d'opérations précis et clair, ce chef du gouvernement se montrât aussi véritable chef militaire, afin de fonder, à l'Ouest de la Grèce, un pouvoir solide et suffisant pour tenir en équilibre celui de Kolokotronis et d'Odyssevs au Sud et à l'Est de la Grèce.

C'est ce qu'il semblait avoir toujours senti; on dirait que, pour cette raison, il avait choisi, dès l'origine, pour théâtre de ses exploits, la Grèce occidentale où il

(1) Il n'a jamais compté, d'après Raybaud, plus de quatre-vingt-seize hommes.

n'était gêné par aucun rival puissant. Mais malheureusement, avec des moyens trop faibles et trop incertains qu'il fractionnait, en outre, beaucoup trop dès le début même, il entreprit l'exécution de ces grands projets d'après lesquels il voulait débloquer les montagnes des Souliotes et éloigner, de cette manière, autant que possible de la Grèce le théâtre de la guerre. Il lui arriva ce qu'on voit très-souvent : aux malheurs qui, par sa faute, résultèrent de cette entreprise, s'ajoutèrent par une alliance fatale encore d'autres désastres qu'on ne peut lui imputer: le président fut frappé du même sort qui, dans les luttes révolutionnaires, atteint si souvent ceux contre lesquels la fortune s'est déclarée.

Bataille de Peta.

Avec une confiance irréfléchie en de vagues promesses de renforts que devaient lui envoyer les indigènes, Mavrokordatos détacha imprudemment, pendant son séjour à Missolonghi, une partie de ses troupes déjà si faibles. Il envoya cinq cents Maïnotes, sous le commandement de Kyriakoulis Mavromichalis, cet homme vaillant mais bizarre qui nouait ses énormes moustaches derrière la tête, sur la côte de la Thesprotie à Phanari, petit port à sept ou huit lieues de Souli, pour ravitailler de là Kiapha.

L'ordre du général avait été déjà exécuté, lorsque, après avoir franchi le fleuve Blanc (Acheloos), on se rappela, dans un conseil de guerre tenu à Machala (13 juin), qu'on ne pourrait convenablement rien décider sur la manière la plus avantageuse de secourir les Souliotes qu'après avoir préalablement pris leur avis. C'est pourquoi on ajourna le conseil de guerre jusqu'à l'arrivée à Kompoti, ancien tchiftlik de Mouktar-Pacha, près de l'entrée du défilé du Makrynoro dans la plaine

d'Arta, riche en cultures de tabac. Lorsqu'on y passa en revue les forces réunies de tous les insurgés, on ne trouva pas plus de trois mille hommes, tandis qu'on avait compté sur le triple de ce nombre pour combattre un ennemi au moins trois fois plus fort. Mavrokordatos se consola encore à ce moment de ce mécompte par l'espoir que les secours promis viendraient du Péloponèse le rejoindre; mais ces renforts n'arrivèrent pas, tandis que les rangs des insurgés s'éclaircissaient tous les jours davantage par les désertions des indigènes.

Sur la demande des délégués souliotes qui venaient d'arriver et qui désiraient qu'on leur envoyât, pour les débloquer, des troupes au-devant desquelles ils promirent de venir en faisant une sortie, on divisa encore une fois la troupe si faible déjà à Kompoti. Dans le conseil de guerre, on résolut d'envoyer Markos Botsaris avec une division (1) vers Souli; d'occuper, avec le corps principal, le village de Peta, situé près d'Arta; de retenir par ce moyen les Turcs à Arta, et de tenir ouverte une retraite facile pour Botsaris en cas de besoin. Le lendemain du départ de ce chef, les tacticiens sous Tarella, les Ioniens et les philhellènes s'avancèrent (4 juillet) jusqu'à Peta, après avoir laissé encore une petite garnison de cent cinquante hommes à Kompoti; Mavrokordatos retourna à Lankada pour prendre soin des approvisionnements.

Aux anciens embarras vinrent s'en ajouter encore d'autres à Peta. Dans cette ville et dans les environs se trouvait

(1) Trikoupis donne le chiffre de douze cents hommes; mais Raybaud, qui est le plus clair parmi tous les historiens de ces événements si souvent décrits, le fixe à trois cents hommes seulement.



la troupe de ce Gogos Bakolas qui, l'année précédente, avait combattu les Turcs avec tant de bonheur sur ces mêmes lieux. Mais de quel côté il se mettrait alors, c'était encore à deviner. Les Turcs ne le molestèrent pas, quelque grande qu'eût été l'hostilité avec laquelle il les avait combattus autrefois; il était en communication avec eux comme avec les Grecs, et il ne s'en cachait nullement, ni d'un côté ni de l'autre. Lorsque les Grecs arrivèrent à Kompoti, les Turcs lui avaient dit que le moment était venu de tomber d'un commun accord sur les klephtes; il se déclara prêt à le faire, mais il leur conseilla d'attendre encore et leur demanda, en attendant, des vivres; il les donna en partie aux Grecs, au lieu de s'en servir pour les combattre; en partie il les vendit pour avoir de quoi payer la solde de ses gens.

Les philhellènes qualifièrent cette conduite de trahison ouverte; les Grecs crurent que la cupidité était le mobile qui faisait agir Gogos dans tel ou tel autre sens: avec le double jeu de la perfidie albanaise qui était arrivée en lui au plus haut degré de la perfection, il ne voulait pas perdre l'un des deux adversaires déterminé d'avance, mais il voulait aider à perdre celui que la fortune abandonnerait. A côté de pareils alliés, la confiance téméraire et imprudente des philhellènes et des tacticiens, dont l'éducation militaire n'était pas justement aussi une garantie pour leur discipline, semblait devoir leur être plus dangereuse qu'avantageuse. Lorsqu'on apprit à Peta que huit cents Albanais étaient sortis d'Arta pour aller dans les endroits voisins, les philhellènes (7 juillet) n'écoutèrent ni le désir ni les conseils de leur chef, le général Normann; sur les instigations de ce Dania, homme ambitieux et téméraire, que nous connaissons

depuis le siége de Nauplia, ils allèrent avec les Ioniens à la rencontre des Albanais; il battirent la campagne pendant quelques jours en deçà et au delà du fleuve de l'Arta, jusqu'à ce que le manque de provisions et l'ordre précis de Normann les déterminassent à revenir (15 juillet).

Dès lors, les nouvelles de désastres subis par les Grecs vinrent, coup sur coup et de tous les côtés, assaillir les soldats du petit camp grec comme messagères de leur propre malheur qui approchait à grands pas. Des Turcs prisonniers leur dirent que, par un Italien, enlevé aux avant-postes, on était instruit à Arta de tous les projets des Grecs, de leurs forces peu nombreuses, de même que du petit nombre des philhellènes qu'on avait estimés auparavant au nombre de deux mille; ils ajoutèrent que tous ces renseignements avaient été portés aussitôt au quartier général d'Omer-Vrione. Pendant la nuit qui précédait le retour de l'expédition aventureuse des philhellènes à Peta, Markos Botsaris était aussi rentré au camp avec les siens, mais dans la condition la plus fâcheuse; durant toute leur marche, ils avaient été nargués et poursuivis par les Turcs; enfin, attaqués à Plaka (11 juillet), par des forces supérieures, ils avaient été repoussés avec des pertes considérables.

Déjà auparavant (30 juin), les Turcs avaient envoyé de Preveza des navires dans le golfe d'Ambrakia (d'Arta) et y avaient capturé quelques bâtiments grecs qui, jusqu'alors, avaient commandé le lac; de cette manière, les Turcs avaient coupé les communications par eau entre le camp grec et l'Akarnanie. Un coup malheureux ôta en même temps aux Souliotes tout espoir d'être secourus du côté de la mer. Trois mille Turcs surprirent (16 juil-

let) les Maïnotes à Phanari. Jusqu'au soir, les Turcs eurent à soutenir une lutte des plus opiniâtres; on vit tomber leur chef qui était, dit-on, ce Moustapha-Bey, le kiaya de Chourchid-Pacha qui, déjà à Valtetsi, s'était trouvé en face de Kyriakoulis; mais ce vaillant frère de Petrobey fut frappé aussi au cœur par une balle; les Maïnotes, découragés par sa mort, s'embarquèrent pour Missolonghi. Le même jour, le dernier espoir des Souliotes fut détruit à Peta même.

Peta est située à une lieue seulement d'Arta, sur le versant des montagnes qui séparent l'Ambrakiotis des plaines de la Molossis et d'Ianina; cette position offrait donc les moyens nécessaires pour couper le passage à l'ennemi à travers les défilés fortifiés sur la route d'Arta à Ianina, et pour ouvrir en même temps une communication avec Souli. Le village était bâti au milieu de deux rangées de collines dont l'une, plus basse et plus accessible, longue seulement de cinq cent quatre-vingts mètres, se dirige vers l'Ouest, tandis que l'autre, plus longue, dépasse des deux côtés la première et s'étend en arrière vers l'Est où un seul sentier conduit, par les hauteurs, à Metepi. La chaîne la plus petite et la plus exposée avait été occupée, dès le principe, par les troupes régulières; les tacticiens grecs, sous les ordres de Tarella, tenaient le milieu avec deux pièces de trois; les Ioniens étaient placés à droite au Nord, les philhellènes à gauche. Sur la chaîne postérieure se trouvaient, dépassant les deux ailes des troupes régulières, à droite les huit à neuf cents irréguliers de Gogos Bakolas, au milieu le capitaine de Xirochori, Varnakiotis, à gauche Markos Botsaris.

Plusieurs fois, tous les gens sensés avaient conseillé de renverser cet ordre et de mettre les irréguliers au

premier rang; de cette manière, on aurait, du moins, pu observer Gogos qui était si suspect. Mais l'audacieux Dania ne voulut pas renoncer à son poste d'honneur; aussi craignait-on, avec raison, de faire une impression fâcheuse sur les Grecs, si les Francs se donnaient la moindre apparence de vouloir reculer devant un danger quelconque. Les capitaines grecs exhortèrent les philhellènes à élever, au moins, les parapets et les redoutes de campagne usités en Grèce; mais les chefs audacieux rejetèrent ce conseil avec dédain : « Notre poitrine est « notre redoute! » disait Tarella. « Nous aussi, nous sa- « vons faire la guerre! » disait Dania d'un ton superbe à Vlachopoulos. Ainsi ces soldats présomptueux dédaignèrent de prendre les précautions les plus simples là où la précaution la plus prévoyante ne semblait pas être superflue; en effet, ils savaient parfaitement de combien les Turcs d'Arta étaient supérieurs en nombre et en ressources à leur petite troupe, qui comptait à peine deux mille hommes.

Forts de sept à huit mille hommes et conduits par Rechid-Mehmed-Pacha, ce sauvage et farouche commandant d'Arta que les Grecs appellent ordinairement Kioutachi, les Turcs partirent le matin à sept heures (16 juill.), formant un vaste demi-cercle et appuyant leur aile droite, composée de six cents cavaliers, sur la route de Kompoti. Le corps principal attaqua le front des troupes grecques régulières. Toute la ligne, même les tacticiens grecs, suivant l'exemple des philhellènes et évitant de prodiguer inutilement la poudre, laissa arriver l'ennemi de très-près; puis, le feu des Grecs causa de grands ravages dans les rangs des Turcs, et, pendant deux heures, on put résister aux attaques réitérées des

musulmans. Un corps séparé des ennemis attaqua la dernière ligne des Grecs, commandée par Gogos; lui aussi permit aux Turcs d'arriver tout près de lui; il laissa même passer l'avant-garde, forte de soixante à quatre-vingts hommes et composée entièrement de porte-drapeau et des soldats les plus braves, sans leur faire de mal; mais dès que le corps principal voulut les suivre et qu'il fut à portée de fusil, il le fit foudroyer et ordonna à son fils de poursuivre les fuyards.

La victoire paraissait assurée aux Grecs sur toute la ligne, lorsqu'un accident vint changer tout. Cette avant-garde, séparée du corps principal par la manœuvre de Gogos, cacha ses drapeaux et se fraya un chemin jusque sur la hauteur, près du sentier qui conduisait à Metepi et qui n'avait pas été occupé. Lorsque les irréguliers grecs virent tout à coup au-dessus de leur têtes les Turcs qui déployaient leurs *baïraks*, ils craignirent la trahison ou la défaite de Gogos, et se débandèrent à l'instant même. Les Turcs au fond de la vallée, au contraire, reprirent courage et confiance; renouvelant avec impétuosité leur attaque contre les corps réguliers des Grecs, ils écrasèrent les Ioniens et les tacticiens; ils firent descendre leurs lourdes masses à travers le village où les battus venaient de passer dans leur retraite; ils coupèrent leurs dernières compagnies et les taillèrent en pièces. Dania se faisait un point d'honneur de tenir bon avec sa petite troupe de philhellènes; Tarella accourt en personne avec une suite peu nombreuse, pour le déterminer à la retraite; mais il se trouve lui-même enveloppé dans la destruction des siens.

Les Turcs, venant du village et emportant avec eux les têtes des tacticiens tombés et celles des malades as-

sassinés dans le village, coupent la retraite aux philhellènes; ces derniers se jettent sur la route de Kompoti, occupée par les cavaliers turcs; derrière eux, la position qu'ils abandonnent est aussitôt inondée par des ennemis innombrables. Ces hommes héroïques firent des prodiges de valeur, jusqu'à ce que, les uns après les autres, ils tombassent sur les cadavres des Albanais qui formaient de véritables monceaux; un petit nombre seulement, se retirant par le chemin de la montagne, fut sauvé par les gens de Gogos, qui, par une décharge de leurs fusils, arrêtèrent les Turcs dans leur poursuite. Dania était tombé, Panas et le général Normann avaient été blessés par une balle morte; presque le tiers des tacticiens, la moitié des Ioniens et les trois quarts des philhellènes restèrent sur le champ de bataille. Tout le matériel de guerre fut perdu. La dispersion de l'armée était complète.

Mavrokordatos était à dîner à Evangelistra, près de Lankada, lorsque Grivas lui prédit, d'après l'omoplate du mouton rôti qu'ils mangeaient, la défaite de leurs amis. Il fut profondément ébranlé, lorsque la nouvelle du désastre confirma la prédiction de Grivas. Les Grecs dispersés se rassemblaient peu à peu autour de lui, à Lankada, et ils commençaient à se faire les uns aux autres des reproches qui cependant tombaient plus particulièrement sur Gogos. Tous les philhellènes survivants l'accusèrent d'une trahison perfide; les chefs grecs excusèrent, par la désobéissance ordinaire des troupes irrégulières, la négligence dont on avait fait preuve en n'occupant pas la colline du haut de laquelle les Turcs étaient venus surprendre les Grecs. Gogos lui-même parut devant Mavrokordatos pour protester de son inno-

cence; mais, voyant ici clairement la triste position des Grecs, il rentra dans ses foyers pour passer ensuite du côté des Turcs. Dès lors sa trahison était complétement prouvée aux yeux des Francs.

Suites de la catastrophe de Peta.

La défaite de Peta était un coup terrible porté à toute la Grèce occidentale. Elle arriva à l'époque même où l'expédition de Dramali faisait des progrès si rapides dans la Grèce orientale; la ruine de la nation grecque semblait alors approcher, sans qu'on pût l'arrêter. La cause des Souliotes était à ce moment tout à fait désespérée; la base, que les Grecs avaient espéré trouver dans l'Epeiros, avait été perdue; les accès vers l'Akarnania et l'Aitolia étaient tout grands ouverts. La position et l'influence de Mavrokordatos avaient été détruites par sa faute, et aucun sacrifice, quelque patriotique qu'il fût, ne put les relever entièrement. Toute la valeur des philhellènes ne put faire regagner à leur considération militaire ce qu'elle avait perdu par leurs malheurs. Tout le monde comprit clairement que cette première base d'une organisation militaire était complétement détruite, organisation qui avait partout gêné et irrité les klephtes, parce qu'ils sentaient bien que leur temps serait fini dès qu'un système régulier pourrait prendre racine.

Une victoire remportée dans ces lieux et le dégagement des Souliotes auraient nécessairement donné une grande importance et la prépondérance à la guerre, faite suivant les règles de la tactique; ceux des jeunes gens de l'Europe qui étaient prêts à tout risquer auraient été attirés davantage vers la Grèce, et Mavrokordatos aurait acquis une position militaire, en même temps qu'il aurait placé son gouvernement intelligent sur un terrain solide. Mais

toutes ces choses allaient prendre une tournure bien différente. Les Souliotes, souffrant déjà de la famine et des épidémies dans leurs derniers refuges, durent entamer des négociations avec Omer-Pacha. Ils étaient prêts à rendre Kiapha, mais ils ne voulurent pas rester sur le territoire turc; ils voulurent s'établir de nouveau dans les îles Ioniennes. Le lord haut-commissaire anglais consentit à les recevoir, et on conclut à Preveza, dans la maison du consul anglais Meyer, et sous sa garantie, un traité (9 août) dans lequel les Turcs, pour en finir au plus vite, firent toutes les concessions possibles. La troupe souliote arriva (14 septembre), avec femmes et enfants, à la mer, où on les embarqua pour les conduire à l'île de Kephalonia.

Sans perdre de temps, Omer-Pacha se tourna vers l'Akarnania et l'Aitolia. Ni arrogant comme Chourchid, ni irréfléchi comme Dramali, il chercha à amener, par la douceur, à la soumission les capitaines grecs qu'il connaissait personnellement en partie du temps d'Ali. Il aurait peut-être même retardé encore l'emploi de la force, si le commandant d'Arta, l'ardent Rechid-Mehmed-Pacha, n'avait pas méprisé et traversé ces manœuvres qu'il trouvait trop lâches. Il s'unit à Ismaël-Pliassa, adversaire d'Omer-Vrione, prit pour deux mois deux mille Albanais à sa solde, et franchit avec eux le golfe d'Ambrakia, dans la confiance hardie de pouvoir subjuguer, avec ces faibles troupes et à la faveur des conjonctures, toute l'Hellade occidentale. Craignant le mécontentement de Chourchid et de la Porte, Omer-Pacha le laissa faire. Kioutachi débarqua à Loutraki, qu'il trouva sans défenseurs. Mais, à Machala, environ trois mille Grecs se rallièrent autour de Mavrokordatos et des dé-

bris de sa troupe de tacticiens. De ces deux endroits, les deux armées s'observèrent et se combattirent pendant quelque temps; mais, dès que la nouvelle se répandit et fut confirmée comme certaine, qu'Omer-Pacha allait venir aussi avec une nombreuse armée d'Albanais, le camp chrétien fut levé, les soldats se dispersèrent et les habitants de la contrée affluèrent par troupes nombreuses vers la côte, pour se sauver au delà de la mer dans l'île de Kalamos.

La perfidie albanaise semblait avoir été pour beaucoup dans ces événements. Un jour, les Grecs, à Machala, avaient résolu de faire une attaque nocturne et à l'improviste contre Loutraki; mais on trouva les Turcs tout armés, et on eut des raisons pour croire à la présence de traîtres au milieu des Grecs. Le souvenir de Gogos était encore trop récent pour qu'on pût s'empêcher d'y penser. En outre, on savait partout que les capitaines d'Agrapha, de Vlachos et de Kravara étaient divisés entre eux par des querelles violentes; on apprit que Varnakiotis était en correspondance avec Omer-Pacha, son ami d'enfance. L'honnête Mavrokordatos n'y voyait rien de suspect; le conseil de guerre permit même à Varnakiotis de continuer sa correspondance avec Omer, puisqu'elle paraissait être opportune et utile pour le moment, afin de payer Omer de belles promesses, jusqu'à l'arrivée des renforts du Péloponèse. Ayant reçu cette autorisation, même par écrit, Varnakiotis fit un pas de plus qu'il n'était nullement autorisé à faire. Accompagné de A. Iskos, et sans en informer Mavrokordatos d'aucune façon, il se rendit (fin de septembre) auprès d'Omer-Pacha, qu'il vit en personne, et dont il fut tellement charmé, qu'il fit, sans hésiter, sa soumission.

Étant de retour, Varnakiotis convoqua les primats, et même le président, à une assemblée. Mavrokordatos reçut sa lettre de convocation à Gephyra. Inquiet et en proie aux soupçons, il manda, de son côté, Varnakiotis devant le sénat ; mais, le même jour (5 octobre) des lettres d'Omer et de Varnakiotis révélèrent toute la vérité.

Cette défection, entraînant celle de toute une série d'autres capitaines, rejeta les plus guerrières de toutes les éparchies, celles de Xiromeros et de Valtos, sous le joug turc, et ouvrit à Omer-Pacha l'accès de l'Aitolia et de l'Akarnania. Sans trouver d'obstacles, il passa, avec sept ou huit mille Albanais, par les défilés du Makrynoro; il trouva Lepeno et Vrachori brûlées par les chrétiens ; les habitants de la contrée s'étaient tous enfuis. Avec quelques hommes fidèles, tels que Markos Botsaris, Tsonkas, Makris et Vlachopoulos, Mavrokordatos chercha à opposer la résistance à ces forces supérieures dans différents endroits, en dernier lieu (2 novembre) près de Kephalovrysi, à deux lieues de Missolonghi, et à défendre l'entrée des Lagunes; mais tout fut en vain. Les indigènes quittèrent Kephalovrysi pour se disperser dans les montagnes; Kitsos et Markos Botsaris, poursuivis de près par leurs ennemis, se jetèrent dans Missolonghi, où Mavrokordatos s'était déjà réfugié auparavant.

Immédiatement après, ils se trouvèrent bloqués dans la ville du côté de la mer et du côté de la terre. Rechid-Pacha campa près de Hagios-Athanasios, et Omer près de Hagios-Dimitrios. Gogos, Varnakiotis, Iskos et d'autres capitaines grecs étaient dans leur suite. Quelques vaisseaux de guerre, commandés par Youssouf-Pacha, étaient venus de Patras et avaient paru devant la ville.

Ce fut à ce moment que, par une résolution virile, Mavrokordatos enflamma de nouveau dans ces contrées le patriotisme éteint, et que, par une persévérance héroïque, il sauva la Grèce occidentale. La plupart des capitaines qui s'étaient réfugiés avec lui dans la ville conseillèrent au président de quitter ces contrées; le gouvernement des îles Ioniennes lui fit offrir un refuge à Zante. Mais Mavrokordatos déclara qu'en agissant ainsi il ouvrirait aux ennemis l'entrée du Péloponèse, qui avait déjà assez à souffrir, et que tout serait perdu. « C'est ici « que je mourrai ! » dit-il en terminant, et Markos Botsaris appuya ces paroles en ajoutant : « Moi aussi ! » Ces paroles devinrent la pierre fondamentale de la défense de Missolonghi, dit Trikoupis. Le peuple de Missolonghi acheva l'édifice. Sans la ferme résolution des habitants de la ville, le courage de ces nobles hommes n'aurait pu rien faire, car l'un d'eux n'était entré dans la ville qu'avec vingt-cinq hommes armés, et l'autre avec trente-cinq. C'est pourquoi ils firent entrer dans le conseil de guerre l'archevêque Porphyrios et les primats Ioannis Trikoupis, Palamas, Pappaloukas et Razokotsikas. Tous furent du même avis. Le peuple aussi, après avoir été consulté, se déclara prêt à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ce premier commencement des exploits des habitants de Missolonghi fut entièrement digne de leur dernière fin glorieuse.

Premier siége de Missolonghi.

Déjà le nom de la ville de Missolonghi (Mesolongi, ἐν μέσῳ λόγγων, au milieu de la forêt) indique qu'elle est d'origine moderne; en effet, il n'en est pas fait mention avant 1684. Turque de construction, elle était presque entièrement chrétienne par sa population; la partie la

plus riche de ses cinq mille cinq cents habitants parlait la langue grecque; il y avait là une bonne école qui, sous la direction de Panagiotis Palamas et de ses deux fils, avait attiré bon nombre d'élèves. Pour jouir d'une position plus saine et plus agréable sur le bord de la mer, les plus riches des habitants avaient enlevé à la mer une partie des lagunes peu profondes, en élevant des digues sur lesquelles ils avaient posé des pieux solides en forme de gril pour y construire leurs maisons. Les campagnards, ceux qu'on appelait les habitants des chaumières (*kalyviotes*), demeuraient du côté de la terre ferme, tandis que les autres parties de la ville étaient habitées par des pêcheurs et des marins qui trouvaient une source d'occupation et de prospérité inépuisable dans l'abondance du poisson le long des côtes.

La ville est située sur une langue de terre entre le fleuve Blanc (Acheloos) et le Phidaris (Evenos), à quatre lieues du versant méridional du Zygos (l'ancien Arakynthos), où était située l'ancienne ville de Pleuron. Le sol de la ville est presque de niveau avec la mer; pendant l'hiver, les maisons sur la plage sont exposées à l'envahissement des eaux qui, pendant l'été, se retirent souvent loin de la ville comme par une marée basse. Devant la ville, les eaux peu profondes de la mer forment une grande lagune de soixante-cinq lieues de circonférence, riche en poisson et remplie de vase et de varech; elle n'est accessible qu'à des bateaux plats et elle est toute parsemée de petits îlots avec des cabanes qui, pendant l'hiver et à l'époque des grandes pêches, servent d'abri aux pêcheurs qui y passent la nuit. Deux salines qui y sont situées, l'une, la Blanche du côté d'Anatoliko, l'autre, la Noire à l'ouest du côté de Bochori, of-

fraient une autre branche d'industrie à cette ville qui, dès le commencement de ce siècle, laissait l'impression d'un endroit prospère à ceux des voyageurs qui étaient déjà habitués aux choses d'Orient; elle était même plus importante qu'Anatoliko, qui avait donné cependant son nom à l'éparchie.

Un canal étroit, allant de la ville à la mer, traverse la lagune et offre le seul accès à la ville aux petits navires marchands. Près du bord oriental de ce canal se trouve la petite île de Vassiladi qu'Ali-Pacha, en 1816, avait fortifiée à cause de sa position importante. Du temps de l'insurrection, les Grecs dressèrent trois canons dans le fort qui, peu de temps auparavant, lorsque la flotte turque allait à Patras pour y prendre le kapoudan-pacha, avait été en état de repousser une attaque de vaisseaux égyptiens. Du côté de la terre, la ville était à peine protégée par un vieux fossé très-négligé, profond de quatre pieds et large de sept, qui, long d'une lieue, l'entourait des deux côtés en descendant jusqu'à la lagune; sur le bord de ce fossé s'élevait un mur ou parapet, haut de quatre pieds sur une largeur de deux pieds, construit sur une base peu solide, sans tours et armé de quatorze vieux canons de fer. Les assiégés y ajoutèrent un second retranchement intérieur qui mettait deux églises en communication entre elles. Avec ces moyens de défense et avec des provisions pour un mois, trois cent soixante hommes portant les armes, qui seuls restaient à Missolonghi après qu'on en eut éloigné les gens incapables de se défendre, avaient à résister à onze mille Turcs qui commencèrent à bombarder la ville avec onze canons et quatre obusiers.

Comme ce premier bombardement ne produisit pas de

résultats, les pachas tinrent un conseil de guerre. Rechid Pacha voulut prendre la ville d'assaut; c'était le conseil le plus énergique et le plus prudent qui aurait entraîné la ruine de la ville et de la garnison; mais Omer-Pacha aimait mieux arriver au but par des négociations, puisqu'il voyait un danger pour l'armée si, vu la dévastation de toute la contrée alentour, on ne conservait pas la ville comme quartiers d'hiver pour les soldats. C'est pourquoi il s'adressa à Varnakiotis, afin que celui-ci se mît en communication avec les différents capitaines, espérant que Varnakiotis les gagnerait aussi facilement qu'Omer avait gagné Varnakiotis lui-même. Ce dernier écrivit des lettres, mais il ne reçut pas de réponse. Alors Omer-Pacha amena Agos-Vasiaris, ancien partisan d'Ali-Pacha, à demander une entrevue personnelle à Markos Botsaris, qu'il avait connu auparavant d'une manière intime; cette entrevue se fit en dehors de la ville, afin que l'ennemi ne pût pas connaître le faible nombre des défenseurs sur lequel on chercha à le tromper par toute espèce de petites ruses. Le négociateur fit toutes les propositions qu'on pût désirer; il promit une amnistie générale, une retraite libre pour Mavrokordatos et pour tous ceux qui auraient à craindre la colère du sultan.

Dans le désir de retarder un assaut contre la ville jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des renforts, les assiégés firent prendre patience au pacha en lui faisant espérer leur soumission et traînèrent les négociations en longueur. Pendant que ces relations amicales duraient du côté de la terre, Youssouf-Pacha, à bord de ses vaisseaux, déclara au peuple de Missolonghi que « s'ils ne voulaient « pas que la ville devînt le tombeau de beaucoup de gens « innocents, ils eussent à livrer le président, les archontes

« et les capitaines, à payer le tribut arriéré et à con-
« sentir encore à différentes autres compensations. »

Les habitants de Missolonghi se firent donner ces demandes par écrit, et ils s'en servirent pour s'en plaindre auprès d'Omer-Pacha et pour gagner ainsi de nouveau du temps. Le pacha en fut indigné et n'en accorda que des concessions encore plus larges. Il fit faire aux Grecs la promesse verbale que le président et son entourage, Markos Botsaris et les siens, les primats et trois cents familles notables de Missolonghi, pourraient quitter la ville. Ceci montra aux assiégés que l'on ne connaissait pas du tout au camp turc l'état des choses dans la ville, car elle ne renfermait pas un si grand nombre de familles notables. On conclut alors une trêve de huit jours pour faire venir les navires nécessaires au transport de la garnison. Trois jours manquaient encore à l'expiration de ce délai, lorsque sept navires d'Hydra parurent (20 novembre) dans les eaux de Missolonghi et dispersèrent l'escadre de Youssouf, qui se sauva tout effrayé.

Omer-Pacha conseilla aux Grecs de se servir de ces navires pour partir ; mais ces mêmes navires débarquèrent à ce moment (23 novembre) sept cents Péloponésiens qui entrèrent dans la ville sous la conduite de Petrobey lui-même, d'Andreas Zaïmis et de Kanelos Delyannis. Ces mêmes hommes, qui avaient été auparavant les premiers à occuper et à maintenir l'akropolis d'Argos, vinrent encore partager avec les défenseurs de Missolonghi les dangers de ce siége. Ils venaient au bon moment remplacer ce vaillant général Normann, qui, estimé de tous à cause de sa bravoure et de son caractère honorable, mourut précisément le même jour d'une fièvre gastrique. Vasiaris alors adressa des paroles dures à Markos Bot-

saris, qui, le cœur tout joyeux et trompant insolemment son ami, lui dit, pour l'apaiser, que les assiégés étaient prêts à envoyer aux Turcs des délégués afin de se soumettre ; mais on raconte qu'en partant il avait dit, en se couvrant de la main la face rouge de honte : « A la « patrie il faut sacrifier même l'honneur! »

Ravis de cette promesse, les pachas firent de grands préparatifs pour recevoir solennellement les délégués; Varnakiotis devait les accompagner; tout fier de ses succès, Omer-Pacha se rendit dans la tente de Rechid-Pacha, qui était très-mécontent. L'heure du rendez-vous arriva ; mais les délégués ne parurent pas. On porta seulement aux pachas furieux une lettre laconique qui disait : « Si vous voulez avoir notre place, venez la « prendre! » Après ce premier changement des affaires, l'état de choses dans le voisinage de la ville se transforma rapidement et complétement. Après la levée du blocus par mer, les compatriotes des Grecs de Kephalonia et de Zante, malgré les difficultés que leur suscitait leur gouvernement, vinrent approvisionner la ville de la manière la plus abondante; il arriva même un navire avec des provisions de Livourne.

Quatre vaisseaux de Spetsia rejoignirent ceux d'Hydra ; d'entre les indigènes, Makris et Tsonkas entrèrent dans la ville avec de nouvelles suites armées ; mille Péloponésiens vinrent encore de Gastouni et de Pyrgo; Andreas Lontos arriva aussi avec une suite. Les Étoliens encouragés s'agitèrent sur les derrières des Turcs. Les indigènes réfugiés à Kalamos, repoussés par le gouvernement des îles Ioniennes, avaient été forcés par le désespoir de reprendre les armes. Avec d'autres de leurs compatriotes qui affluaient vers eux, ils formèrent deux corps de

troupes commandés, l'un par les frères Chassapaios à Xiromeros, et l'autre par Malesadas à Valtos, qui coupèrent les communications des Turcs avec Arta et avec Preveza.

Déjà les nouvelles de l'Est avaient commencé à se répandre et jetèrent le découragement parmi les Turcs; ils apprirent les défaites de Dramali, l'investissement de Korinthos où son armée se trouvait bloquée, la fuite de la flotte et les désastres qui l'avaient frappée. Le terrible hiver était arrivé avec ses averses de grêle et de pluie, avec la disette et les fièvres à sa suite. Les rangs des Albanais, dont la solde n'était plus payée, s'éclaircissaient tous les jours davantage par les désertions. Leur intérêt et leur politique, qui allaient servir encore davantage la cause des Grecs, leur commandaient de prolonger, autant que possible, la guerre entre Turcs et Grecs, puisqu'elle remplissait toujours leur bourse; ils appelaient plus particulièrement leur *saraf* (banquier) cette ville de Missolonghi devant laquelle les flots, soulevés pour étouffer l'insurrection, devaient se briser encore plus d'une fois.

Les pachas revinrent dès lors à la première idée de Rechid à l'assaut; mais l'enthousiasme des assiégeants avait diminué, tandis que celui des assiégés avait grandi. On fit de grandes promesses d'argent aux volontaires qui s'engageraient à escalader le mur; huit cents Albanais se présentèrent, parmi eux tous les porte-drapeau. On fixa pour l'attaque la fête de Noël, croyant que les Grecs seraient alors à l'église. Mais ce projet fut révélé aux assiégés. La veille de la fête, un navire, ayant à bord un secrétaire de Makris, passa près de la Saline-Blanche. Un homme sur le rivage fit un signe aux matelots; on sut

plus tard que c'était un des chasseurs d'Omer-Pacha dont la femme et l'enfant payèrent de leur vie ce bienfait rendu par lui aux Grecs; il dévoila à ceux qui montaient le navire les projets des Turcs, il leva les mains vers le ciel et disparut en pleurant.

Pendant la nuit, on annonça cette nouvelle aux chefs. Grivas avait dû partir de grand matin avec cinq cents hommes pour se rendre par mer en Akarnania; on en restreignit le nombre à cent; on ferma les églises et on posta tous les gens armés sur toute la ligne des fortifications, en tout deux mille deux cent cinquante hommes. Les Turcs aussi furent distribués sur toute la ligne. Les huit cents hommes destinés à escalader le mur s'étaient glissés, pendant la nuit et sans être aperçus, avec des fascines et des échelles d'escalade dans le fossé du côté de l'Est, où le mur était plus faible qu'ailleurs, et attendaient le signal de l'attaque. Une heure avant la pointe du jour, les ennemis ouvrirent le feu d'un bout du fossé à l'autre; la cavalerie s'avança, et, à la clameur et aux cris de tous les assaillants, les Albanais escaladèrent le mur sur le haut duquel ils plantèrent deux ou trois drapeaux. Leur entreprise hardie leur fut fatale. Après une lutte de trois heures, ils furent repoussés et rejetés dans le fossé, où restèrent cinq cents morts et blessés avec tous les drapeaux. Comme dans la bataille de Peta, tous les malheurs fondirent sur les Grecs; ce furent à Missolonghi les Turcs sur lesquels se concentrèrent tous les désastres.

Les amis douteux, Gogos, Varnakiotis, Iskos, Rankos et Georgakis de Valtos, abandonnèrent, après ce jour de Noël, les Turcs comme ils avaient abandonné auparavant les Grecs. Au Nord, les habitants de Valtos fer-

mèrent le défilé du Makrynoro ; Mavromichalis, traversant le golfe pour se rendre en Akarnania, anéantit un corps de troupes ennemies à Katochi sur l'Acheloos ; un bâtiment de transport turc tomba entre les mains des Grecs ; de l'Est, on reçut la bonne nouvelle qu'Odyssevs approchait pour dégager Missolonghi. Les Turcs effrayés, saisis de terreur et d'épouvante, quittèrent (12 janvier 1823) leur camp avec une telle rapidité qu'ils abandonnèrent tous leurs canons, leur matériel de guerre et même les bagages des pachas pour essayer de se sauver par Vrachori à Preveza. Botsaris fit la proposition hardie d'aller cerner les Turcs dans la ville de Vrachori, qui était dénuée de tout; mais les dissensions et la jalousie entre les capitaines s'opposèrent à l'exécution de ce plan ; la destruction des Turcs aurait été certaine.

A une première tentative faite pour traverser le fleuve Blanc, ils l'avaient trouvé infranchissable; puis ils s'étaient rejetés sur Vrachori, où, campant sans tentes et sans abri dans les ruines, ils étaient déjà réduits à abattre leurs chevaux. Une division, sous les ordres d'Ismaël-Pliassa, essaya (27 janvier) de se retirer à Agrapha ; mais Karaïskakis, qui avait occupé la route par Hagios-Vlassis, força ces troupes à rebrousser chemin vers Vrachori. Le désespoir poussa les Turcs à essayer encore une fois de se frayer un chemin vers Lepeno en franchissant le fleuve. La cavalerie, rangée en trois lignes, essaya de briser la violence du courant pour faciliter le passage à l'infanterie. Facilement les Grecs auraient pu préparer là aux Turcs une tombe certaine. Par hasard, quelques Grecs passaient de l'autre côté ; ils tirèrent sur les Turcs qui traversaient le fleuve à gué et qui souvent, hommes et chevaux, étaient entraînés par la force du courant. Les

Turcs prirent ces Grecs pour l'avant-garde d'une troupe plus nombreuse; en effet, il y avait une division à Machala, mais la désunion des chefs avait empêché les Grecs d'occuper le gué. Malgré ces circonstances favorables, cinq cents Turcs furent noyés; ceux qui s'échappèrent arrivèrent à demi morts de frayeur et d'épuisement à Karvasara, où ils s'embarquèrent (20 février) pour Preveza.

L'échec de Peta était réparé. Non-seulement la cause grecque se relevait à l'Ouest, mais encore l'expulsion des Turcs de l'Akarnania réagit même sur le Péloponèse et hâta la destruction de l'armée de Dramali. A Korinthos, les Turcs perdirent tout espoir de se voir ravitaillés et secourus de l'Ouest depuis que les vaisseaux grecs avaient recommencé à parcourir le golfe de Lepanto. La condition des débris de l'armée turque, qui s'y trouvaient encore, était effroyable. La peste et la famine y enlevaient tous les jours de dix à vingt hommes. Encore plusieurs années après, on y voyait, surtout autour des puits et des fontaines, les ossements des hommes et des animaux qui étaient morts de faim et de soif et qui restaient là sans être enterrés. Le désespoir força enfin les débris de cette armée superbe à chercher à se frayer un chemin vers Patras, afin de changer d'air et d'aliments. Une garde très-peu nombreuse resta dans Akrokorinthos. Mille hommes purent être embarqués; les autres trois mille cinq cents s'en allèrent par terre en suivant la route du littoral de l'Achaïa (16 janvier.)

Les Grecs de ces contrées étaient en proie à des discordes intestines; les Charalampis, dont le chef Sotiris était un des types les plus mauvais de l'ancienne espèce des kodjabachis, étaient en guerre ouverte avec les Petmezades; la route était donc entièrement ouverte;

néanmoins, là encore, le malheur et le hasard conspirèrent contre les Turcs. Asimakis Zaïmis, vieillard aux cheveux blancs, et quelques autres primats, venaient de partir avec leur suite pour apaiser les querelles entre les chefs dont nous venons de parler; les chefs ennemis et les réconciliateurs se rencontrèrent un jour sur les hauteurs des *kalyvies* (1) de l'Akratas (l'ancien Krathes); de là ils virent tout à coup passer au pied de la montagne les Turcs dont une partie avait déjà franchi le fleuve, tandis que les autres étaient encore en arrière; ni les uns ni les autres n'auraient eu la moindre idée de rencontrer un ennemi dans ces lieux.

Au delà du fleuve du côté de Vostitsa, on avait, dans le temps, élevé un mur sur la côte pour se protéger contre une incursion de Dramali; ce fut là que les Grecs, oubliant tout d'un coup leurs querelles, s'établirent en barrant le passage sur la côte et en occupant le sentier de la montagne. Les Turcs assaillirent (18 janvier) deux fois la position des Grecs, mais en vain; le vieil Asimakis et Sotiris Charalampis surtout brillèrent dans le combat. Les musulmans se retirèrent dans le khan d'Akratas, où ils restèrent tranquilles sans attaquer les Grecs et sans être attaqués par eux. Deux jours après, on vit arriver une nouvelle troupe grecque conduite par Andreas Zaïmis, par Lontos et Odyssevs, qui, après la cessation inespérée du siége de Missolonghi, étaient en route pour s'en retourner de là à Astros et qui, chemin faisant, avaient entendu parler de la rencontre sur l'Akratas.

(1) Les chaumières d'hivernage vers lesquelles, pendant la saison plus rigoureuse, les bergers descendent des montagnes plus élevées pour y séjourner.

Cette troupe vint donc bloquer les Turcs sur les derrières. Ils auraient, sans peine, pu les tailler en pièces ; mais les capitaines sordides se dirent qu'une capitulation leur donnerait une plus grosse part de butin ; ils aimèrent donc mieux réduire les Turcs par la famine. Les Grecs les voyaient d'en haut abattre leurs chevaux, et enfin, chose horrible à raconter ! même ouvrir les crânes de leurs morts pour en sucer la cervelle. Ils étaient en train de négocier au sujet de la capitulation, lorsque Youssouf-Pacha vint déranger les calculs des capitaines grecs trop avides. A la nouvelle de cette rencontre étrange, il était sorti de Patras avec sa flotte, mais il fut arrêté par une tempête ; il fit une seconde tentative et arriva juste au dernier moment pour recueillir à bord de ses vaisseaux, sous le feu des Grecs, les malheureux Turcs qui survivaient encore et pour les porter dans un état affreux à Patras.

Résultats de la campagne.

Telle était la fin de cette campagne de 1822, conçue d'après un plan si grandiose, et commencée à l'Est et à l'Ouest d'une manière si brillante. Les deux superbes chefs, l'homme ambitieux qui dirigeait l'ensemble, et l'homme envié qui devait frapper le coup décisif, étaient couchés tous les deux dans la tombe. La loi vengeresse du talion avait frappé le terrible kapoudan-pacha qui avait été la terreur des chrétiens. Sous lui et sous son successeur, la flotte turque, avec ses escadres auxiliaires venues du Nord de l'Afrique depuis le Nil jusqu'en Algérie, n'avait récolté que la honte et les défaites.

De l'armée de trente mille hommes formée avec tant de soins par Dramali, on n'avait sauvé que la dixième partie à peine ; les ossements des autres soldats blanchissaient

entre Argos et Korinthos. Lorsque cette armée, cernée à Korinthos, était déjà vouée à la ruine, Mehmed-Pacha à Salona, Youssouf-Pacha à Patras et à Lepanto, Kioutachi et Omer-Vrione en Akarnania réunissaient encore trente mille hommes sous leurs ordres et dominaient le golfe de Korinthos; mais, peu de temps après, ces chefs aussi étaient tous battus et honteusement mis en fuite ou trompés dans une retraite ignominieuse.

La Porte était profondément humiliée. Elle avait reçu en héritage des Byzantins la folie de ne croire à aucun danger avant qu'il fût imminent. Leur propre passé avait transmis aux Turcs le grand défaut de se tromper dans l'évaluation de leurs propres ressources et des forces de leurs adversaires. Habitués à mépriser les Grecs comme un peuple bâtard, ils ne les crurent pas capables de leur opposer de la résistance. Exercée à décapiter une révolution comme un individu, et le plus souvent dans la personne d'un seul individu; exercée encore à vaincre l'hydre des rébellions aristocratiques parmi les Bosniaques et les Albanais, comme le faisait Omer-Vrione, en semant la discorde et en jetant la trahison parmi leurs chefs, le divan resta tout interdit en voyant des phénomènes et en faisant des expériences d'un genre tout nouveau pour lui.

Les Turcs n'en crurent pas leurs yeux lorsque, au lieu d'étouffer l'insurrection, le supplice du patriarche l'approfondit, l'élargit et l'exaspéra, et que les Odyssevs et les Botsaris dirigèrent, avec une habileté insolente, leur talent d'imposture et de perfidie contre la Porte elle-même. Elle avait mis à la disposition du seraskier des ressources extraordinaires. Non-seulement elle lui avait donné les ordres les plus énergiques,

mais encore, comme on le savait dans les cercles diplomatiques, les pouvoirs les plus étendus pour ouvrir des négociations et pour accorder une amnistie. On voyait les traces de l'application de ces pleins pouvoirs partout dans les mesures prises par Moustapha-Bey, Omer-Vrione et Mehmed-Pacha; mais ni le gouvernement ni ses organes ne surent bien saisir le moment ni bien fixer les limites dans lesquels la clémence et l'emploi de la force étaient préférables ou déplacés.

De cette manière, l'attente si certaine des grands savants politiques à Constantinople, comme dans toutes les capitales de l'Europe, avait été trompée complétement. La Porte, si puissante, ne s'était nullement montrée supérieure à l'insurrection. Le résultat définitif de toute la lutte, bien que celle-ci allât se prolonger encore pendant des années entières, se trouva, pour ainsi dire, indiqué par l'issue de cette campagne. Les ennemis se trouvaient en face l'un de l'autre, avec les mêmes succès et échecs, accidents heureux et malheureux, victoires et défaites, honneurs et affronts; mais leurs ressources étaient déjà épuisées, et des hommes et des forces, fournis par l'étranger, durent coopérer dès lors pour amener le dénoûment final.

Si, immédiatement après la fin de la campagne de cette année, on avait voulu terminer la cause par un arbitrage, la sentence aurait dû infailliblement se prononcer dans ce sens que le klephte avait vaincu le sultan, et non le sultan le klephte, pourvu toutefois que, des deux côtés, on eût considéré comme le résultat de plans préconçus et du mérite ce qui n'était que l'œuvre de la chance et du hasard.

Les Grecs s'adressent à l'étranger pour obtenir des secours.

Une direction providentielle et vraiment miraculeuse avait donné à cette crise pleine de périls une issue favorable pour la Grèce, dont la cause aurait été perdue sans ces miracles. Sans eux, la confiance des Grecs en eux-mêmes aurait subi, à la même époque, des secousses trop fortes pour que la révolution eût pu y survivre. En effet, au même moment où, après s'être relevés de leur chute à l'Est et à l'Ouest, ils pouvaient se croire de taille à continuer leur lutte tout seuls et avec leurs propres forces, ils eurent aussi la certitude de n'avoir à attendre aucun secours du dehors de qui que ce fût dans le monde, aussi peu à l'Occident qu'à l'Orient. Dans ce peuple si facile à exciter, on avait déjà commencé à chercher ces secours avec inquiétude, lorsque Dramali n'avait pas encore franchi le Sperchios et que la bataille de Peta n'avait pas encore été livrée.

Dès cette époque (juin 1822) le sénat du Péloponèse avait été informé (1) que quelques-uns des primats de la Morée, qui depuis longtemps avaient eu presque tous un certain penchant pour l'Angleterre, voulaient mettre la Péninsule sous le protectorat des Anglais, et qu'ils étaient en négociations avec le gouvernement des îles Ioniennes. On découvrit que les frères Zaphiropoulos d'Andritsena étaient les instruments de ces machinations, et le sénat fit arrêter l'un des deux frères à Tripolitsa. D'autres primats, qui se trouvaient à Argos, avaient envoyé à Zante un ecclésiastique de haut rang pour sonder le gouverneur; celui-ci lui fit entrevoir la possibilité d'une réponse que ferait le gouvernement anglais à ces propositions, si

(1) Cf. Trikoupis, t. II, p. 261.

les primats les envoyaient par écrit à Londres. Lorsque le danger devint plus menaçant, on envoya à Zante, sur la demande de l'armée et des capitaines mêmes, de nouveaux délégués avec des demandes écrites; mais elles n'y furent pas trouvées suffisantes.

Les airs patriotiques et indépendants du sénat s'étaient alors adoucis, et il est à croire que le gouvernement central lui-même et son président, qui passait toujours pour être la tête du parti anglais, auront secrètement trempé dans cette affaire. Du moins, quelque temps après, lorsque les dangers les plus menaçants avaient été déjà détournés, Mavrokordatos adressa à lord Guilford une lettre dans laquelle il exprimait, à la vérité, l'espoir que la Grèce maintiendrait son indépendance. Mais, pénétré des difficultés qu'offrait la formation d'un gouvernement solide, il ne cachait pas le désir de voir sa patrie placée sous la protection d'une grande puissance, sous les garanties de laquelle les Grecs auraient à se contenter d'une position semblable à celle des Principautés danubiennes (1). Cette pensée devait se présenter avec d'autant plus de force vers la fin de l'année 1822, que les Grecs avaient été déjà informés officiellement qu'ils ne devaient pas s'attendre à la protection *de toutes les puissances alliées* de la Sainte-Alliance.

En automne les affaires avaient pris une tournure désespérée dans la Grèce occidentale; Dramali, à Korinthos, pouvait encore espérer qu'il recevrait des renforts de Thessalia et des approvisionnements par la flotte; à

(1) Nous avons emprunté cette assertion d'un rapport de M. von Werther, daté de Londres, le 20 décembre 1822; mais le fait a été démenti par le vieux Mavrokordatos à Athènes. (Addition faite par M. Gervinus en 1865).

cette époque, le gouvernement s'était décidé à essayer s'il ne réussirait pas à convaincre les monarques, réunis au congrès de Vérone, que la révolution grecque ne se rattachait pas aux révoltes en Espagne et à Naples ni par des liens extérieurs, ni par des liens intérieurs. Il choisit pour délégués le comte Metaxas et le Français Jourdain, afin de présenter au congrès les déclarations et les plaintes de la Grèce dans un Acte du gouvernement provisoire. Ils étaient porteurs de lettres pour les princes réunis à Vérone (1) et pour le pape. La lettre adressée à l'empereur Alexandre (datée du 29 août), remplie de louanges et de flatteries, exprima la confiance qu'il ne permettrait jamais l'anéantissement de la Grèce. Celle qui était adressée aux rois déclara que les Grecs n'accepteraient aucune décision sur leur sort à laquelle ils n'auraient pas participé eux-mêmes. Repoussés par les souverains, ils en appelleraient, disaient-ils, au Juge Suprême, et ils vaincraient ou tomberaient (2). Arrivés à Ancône (24 octobre), les délégués envoyèrent de la quarantaine leurs Mémoires aux princes. Mais avant de dire de quelle façon ils y furent accueillis, il nous faudra d'abord exposer toute la situation des négociations diplomatiques entamées entre les puissances et à Constantinople.

(1) Cf. Jourdain, t. Ier, p. 144 sq.
(2) Cf. Trikoupis, t. III, p. 17-21.

FIN DU TOME DOUZIÈME

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DOUZIÈME

VII. — INSURRECTION ET RÉGÉNÉRATION DE LA GRÈCE (Suite)

2. — L'HÉTAIRIE. INSURRECTION DANS LES PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES (SUITE)

3. — SOULÈVEMENT DES GRECS

A. — Première année de la guerre. — Soulèvement anarchique

B. — Seconde année de la guerre. — Opérations militaires régulières

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cᵉ, 30, RUE DU BAC.



